

JINA BACARR

Blonde Geisha

*éditions*Harlequin

JINA BACARR

Blonde Geisha

*éditions*Harlequin

© 2006, Jina Bacarr.
© 2011, Harlequin S.A.
978-2-280-22262-4

Titre original :

THE BLONDE GEISHA

Traduction française de LAURA PALMER

Spicy® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

Le début de l'été 1892 annonça l'arrivée d'une saison de pluies diluviennes cette année-là au Japon. Les Japonais l'appellent « la pluie des prunes » car elle survient au moment où le fruit, arrivé à maturité, est gorgé de promesses. Comme une jeune fille sur le point de devenir femme.

Une fille comme moi.

Il y avait dans l'air chaud et humide quelque chose de profondément japonais, et cette pluie à nulle autre pareille éveilla mes sens et attisa mes désirs. Je me débattais avec ma peine, tandis qu'une joie intense montait en moi, une découverte sensuelle de mon corps en pleine évolution qui me remplissait de concupiscence. Ce mélange d'émotions était troublant pour n'importe quelle jeune fille. Je me languissais de céder à mes désirs, d'éveiller mon âme de femme, d'aimer et d'être aimée.

J'avais quinze ans.

Et je voulais être une geisha.

J'admirais tant l'esprit de ces femmes, leur audace et leur beauté ! Elles avaient toujours été pour moi pourvoyeuses de rêves... Je les imaginai vivant dans un monde féerique d'amours mystérieuses. Chaque jour, sur le chemin de mon école religieuse, je scrutais les jeunes apprenties geishas qui se précipitaient dans la rue, perchées sur leurs socques agrémentés d'un petit grelot, leur visage blanc jetant des regards furtifs par-dessous leur parasol rose.

A la nuit tombée, sur le chemin du théâtre kabuki où je me rendais souvent avec mon père, je lorgnais les geishas qui passaient dans un *jinrikisha* – que les Occidentaux appellent pousse-pousse –, parées de leur kimono de soirée noir brodé de fleurs et d'oiseaux. Je me suis souvent mise à rire lorsque, en fin d'après-midi, je passais devant celle qu'on appelait *Okâsan*, c'est-à-dire la mère de la maison de geishas, assise sous sa véranda cirée, fumant sa pipe d'ivoire.

Pleine d'inspiration, tremblant d'impatience plus que de peur, je ressentais le besoin irrépressible de suivre mon désir d'entrer dans le monde fascinant des geishas. Je voulais savoir comment ce monde, celui des « saules et des fleurs », pouvait exister dans le pays où on posait les petites filles sur le sol froid pendant les trois jours qui suivaient leur naissance pour qu'elles puissent se faire une idée de leur place dans la société.

En dessous des hommes.

Je ne comprenais pas pourquoi, au pays des shoguns et des samouraïs, les femmes gardaient les yeux baissés, le cœur secret, ni pourquoi elles cachaient leurs larmes. Des larmes qui venaient s'écraser sur un oreiller de bois, des larmes aussi durables que leur âme, si jamais elles réussissaient à survivre.

Si elles avaient la chance de réussir.

Si elles avaient la chance d'aimer.

J'étais si impressionnable, si avide de m'abandonner à mes rêves érotiques, que j'étais convaincue que si je ne trouvais pas un moyen de libérer mes émotions refoulées, je passerais le reste de ma vie à dissimuler la sensualité qui sommeillait en moi. J'ai donc prié les dieux de trouver le courage de faire corps avec mes désirs et de libérer mon âme de cette angoisse.

Je n'avais pas encore goûté à la douceur de la caresse d'un homme, ni connu le tourment de l'amour perdu. Les bouts de mes seins naissants étaient aussi rouges et fermes que des cerises, et

mes hanches étaient aussi étroites que celles d'un garçon. Je pouvais seulement deviner les découvertes qui m'attendaient dans un pays où le plaisir faisait le malheur de la femme. Et où le devoir était son seul plaisir.

Ou du moins c'était ce qu'il semblait.

Pourtant, ce n'était pas toujours vrai.

D'après le folklore japonais, les femmes du quartier des geishas étaient détentrices d'un secret, un mystère si bien gardé pendant plus de deux siècles qu'elles ne le partageaient avec personne d'autre que leurs sœurs geishas. Des secrets pour que leur peau reste jeune à tout jamais. Des potions pour rendre les hommes fous d'amour pour elles. D'étranges accessoires pour prodiguer à leurs amants, ainsi qu'à elles-mêmes, d'interminables ondes de plaisir.

Inspirée par cette légende vivante, je me rendais furtivement dans le quartier des geishas de Shinbashi, pour écouter les rires et les soupirs incessants qui émanaient des hauts murs qui entouraient les maisons de geishas. J'imaginai des plaisirs qui dureraient toute une nuit. Pourrais-je, moi aussi, une étrangère, percer leur masque de civilité et apprendre leurs manières exquises de donner du plaisir à un homme ?

Ou à moi-même ?

Le pourrais-je réellement ?

Par les étranges desseins des dieux, qui apportèrent tristesse et angoisse à la jeune fille que j'étais, j'eus l'opportunité d'entrer dans une maison de geishas cet été-là. Bien que j'eusse une longue chevelure dorée comme l'éclat des rayons du soleil levant, et les yeux aussi verts et denses que le brocart de soie qui borde le manteau d'un commerçant, je suis devenue une *maiko*, une apprentie geisha, à Kyoto. Après trois ans d'apprentissage, je devins une geisha.

Tant d'années après, j'ai atteint l'âge où je peux briser le silence sans violer le code du secret des geishas. Je peux partager avec le monde extérieur ma vie dans la maison de geishas, la beauté et la grâce, les fantasmes érotiques et les secrets cachés.

Assise dans le jardin de la maison de thé – comme on appelle parfois les maisons de geishas –, des papillons posés sur mon épaule et le carillon éolien tintant à mes oreilles, j'écrirai tout ce dont je me souviens sur le plus fin des papiers de riz saupoudré d'or et d'argent, aussi translucide que les ailes d'un phalène : les hommes que j'ai aimés, la sœur geisha qui a risqué sa vie pour moi, la mère qui m'a élevée pour être sa fille... Leur contact si doux, leurs rires, et leurs instants les plus intimes.

A présent, il est temps que je saisisse le pinceau, que je le trempe dans l'encre, et que je vous raconte l'histoire extraordinaire et sensuelle de la blonde geisha.

KATHLENE MALLORY Kyoto, Japon, 1931

1^{re} partie

KATHLENE, 1892

Je me souviens de la première fois où je vis les lumières du quartier des geishas de Gion, pâles et jaunes comme la Lune dans le ciel. Des lanternes rouges avec des caractères japonais se balançaient dans le vent du soir, me faisant signe d'entrer dans la maison de thé. Mais c'est du son de la cloche de Gion tintant au loin dont je me souviens surtout. Tandis qu'elle résonnait à mes oreilles, je me demandai si tout dans la vie était fugace. Même l'amour.

Journal d'une Américaine à Kyoto, 1892

Chapitre 1

Kyoto, Japon 1892

Je ne pouvais le dire à personne, pas même aux dieux, mais j'avais peur... réellement peur. Même avant d'arriver au couvent, je savais que je devais m'échapper. Même si je respectais les bonnes sœurs pour leur piété et leur servitude, je voulais être une geisha. *Il le fallait*. Les religieuses ne se rasaient-elles pas la tête et les sourcils, donnant l'impression que leurs yeux sortaient de leurs orbites, conférant ainsi à leur visage un aspect étrange ? Je caressai mes longs cheveux, en faisant le serment de ne jamais les couper. Et, chose plus inquiétante encore, les religieuses portaient de simples kimonos blancs. Or, le blanc était la couleur de la mort. Pourquoi mon père m'emmenait-il dans un couvent ? Pourquoi ?

Étais-je punie ?

Je n'avais rien fait de mal. Me caresser jusqu'à ce que je trouve le plaisir n'était pas mal, même si je succombais souvent au désir qui montait en moi, un désir si intense qu'il menaçait d'exploser. Je voulais aimer et être aimée. En attendant, j'avais une telle énergie sexuelle que je devais m'en libérer d'une façon ou d'une autre.

Mais pas dans un couvent.

J'aurais voulu le supplier, lui dire que je ne pouvais pas y aller.

Le monde des saules et des fleurs était ma destinée, et aucun autre, voulais-je dire à mon père. Les geishas ne possédaient-elles pas les plus hautes qualités du cœur et de l'esprit ? N'étaient-elles pas les héritières d'un destin fascinant ? Mon père ne disait-il pas que j'étais déracinée de mon pays natal, telle une superbe fleur replantée dans une terre incertaine ? Les geishas ne devaient-elles pas également quitter leur foyer pour trouver leur destinée ?

Mais il était écrit que cela ne se produirait pas.

– Ne t'attarde pas, Kathlene ! murmura mon père à mon oreille avec sévérité, tandis qu'il me traînait dans la gare, et que ma valise battait fort contre ma cuisse.

Cela me faisait mal, mais je ne me plaignis pas. J'allais sûrement avoir un bleu sur la cuisse le lendemain matin, mais cela ne se verrait pas sous mes bas blancs.

Le matin. Où serais-je alors ? Et pourquoi étions-nous ici maintenant ? Qu'était devenu le monde paisible dans lequel je vivais ? Ma petite école des missionnaires...

Que s'était-il passé ?

La pluie battante inondait mon visage. Je n'avais pas le temps de me tourmenter à propos de ce qui allait advenir. Personne ne courait dans tous les sens autour de moi, comme si tout le monde avait disparu dans la brume. C'était étrange, car la pluie n'avait jamais empêché les Japonais de se déplacer au cœur de la ville, avec autant de précipitation que des petites souris affamées, regardant et grignotant tout ce qui se présentait. Ils n'avaient jamais pensé aux jours pluvieux comme à des jours de mauvais temps, mais plutôt comme à une bénédiction des dieux, car la pluie garantissait que leurs paniers de riz seraient toujours pleins.

Tandis que j'errais dans la gare désertée avec mes chaussures pointues qui me serraient les pieds, regrettant de ne pas porter mes sabots préférés avec les petites clochettes – ceux que mon père m'avait achetés à Osaka –, mon corps tout entier se mit à vibrer au rythme lent et régulier d'un tambour de cérémonie. Ou, plutôt, c'était comme si j'avais été frappée par l'éclair chargé d'énergie sexuelle, celui qui me saisissait aux moments les plus insolites depuis que j'avais atteint mon quinzième anniversaire. Surtout lorsque je me baignais dans la grande baignoire en cyprès, que je me trémoussais avec délice lorsque l'eau chaude, à la douce odeur de citron et de mandarine, allait et venait autour de mon sexe épanoui, faisant naître en moi de petites étincelles de plaisir.

Ou lorsque, la nuit, j'étais allongée nue sur mon futon, que le tissu de soie d'une douceur extrême me frôlait entre les jambes, et que je devenais tout humide. J'espérais de toutes mes forces qu'un homme viendrait si profondément en moi que les vagues de plaisir n'en finiraient jamais. Je rêvais du jour où je sentirais les bras d'un homme autour de moi, ses muscles tendus, ses mains pressant mes seins et effleurant mes pointes érigées du bout des doigts... Je me mis à sourire. J'eus la sensation que les religieuses n'approuveraient pas de telles pensées, si délicieuses fussent-elles.

– Où est le couvent, père ? demandai-je.

– Au temple Jakkôin, pas très loin d'ici.

Ce n'était pas assez loin.

– Pourquoi avons-nous quitté Tokyo avec tant de précipitation ?

– Ne me pose pas tant de questions, Kathlene, dit mon père en sortant son grand parapluie noir pour nous protéger de la pluie. Nous ne sommes pas encore hors de danger.

– Danger ? répétai-je d'une voix douce, et pourtant j'étais sûre que mon père m'avait entendue.

– Oui, ma fille, je ne voulais pas te le dire avant, mais je suis poursuivi par un homme très puissant et très dangereux.

– Pourquoi quelqu'un voudrait-il te faire du mal ?

Je jouais avec le doigt déchiré de mon gant, le déchirant plus encore. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais inquiète à propos de mon père, terriblement inquiète. Une peur sourde me disait que quelque chose de bien pis que le fait d'aller au couvent s'était produit.

– Si tu veux réellement le savoir, Kathlene, fit sa voix assourdie par le bruit de la pluie, il est arrivé une grande tragédie.

La dureté de ses mots m'atteignit profondément, et je pris conscience de la douleur qui résonnait dans sa voix.

– Que veux-tu dire ? osai-je lui demander.

– Un homme a perdu ce qu'il avait de plus cher au monde, et il croit que c'est moi qui le lui ai pris, murmura-t-il en jetant des coups d'œil furtifs dans tous les recoins de la gare. C'est tout ce que je peux te dire.

– Qu'est-ce que tu aurais pu faire...

– Ne parle pas de ce qui ne te concerne pas, Kathlene. Quelque chose que tu es trop jeune pour comprendre, dit mon père sans jamais me regarder, à l'affût d'un ennemi caché que je ne pouvais

voir.

Il tenait ma main si fermement que j'eus soudain l'impression que mes os allaient se briser.

– Tu me fais mal...

Mes yeux se remplirent de larmes. Non pas de douleur, mais de peur que mon père fût en danger, et je sentis mon cœur s'emballer.

– Je suis désolé, Kathlene, dit-il en relâchant la pression de sa main. Je ne voulais pas te blesser.

– Je sais, dis-je à voix basse.

Mais la douleur que je ressentais au plus profond de mon cœur persista.

Mon père continua de regarder partout, et après avoir constaté que le quai était désert, à l'exception du vieux chef de gare qui se trouvait derrière le guichet, il continua de marcher. De plus en plus vite.

Je fus forcée de courir pour arriver à suivre mon père, qui avançait à grandes enjambées. Il m'avait à peine adressé la parole pendant le long trajet en train depuis Tokyo, et à présent il tournait la tête de droite à gauche, pour s'assurer que je me trouvais toujours à côté de lui. J'étais en nage, affamée et fatiguée, mais il me tenait toujours fermement, comme s'il avait peur de me perdre. Il grommelait comme un samouraï mécontent, la tête baissée, de sorte que personne ne puisse voir son visage.

Cela ressemblait tellement peu à mon père. Edward Mallory était un géant qui avait l'habitude de dominer les autres, avec une voix de stentor qui portait loin. Alors qu'au Japon les voix étaient aussi douces que des pas rapides sur un plancher de bois tellement délicat qu'il aurait cédé si un rossignol s'était posé dessus.

Mon père était également obstiné, sévère, et il ne me comprenait pas. Comment l'aurait-il pu ? Je ne le voyais pas aussi souvent que je l'aurais voulu. Il travaillait pour une banque américaine, était-il fier de dire à quiconque le lui demandait, investissant l'argent de la banque dans cette nouvelle contrée. Il m'avait un jour expliqué que les Anglais avaient construit la première ligne de chemin de fer, et qu'il devait travailler dur pour ne pas se laisser distancer par ses concurrents – ces nouvelles banques étrangères qui, chaque jour, ouvraient des succursales et investissaient dans le réseau ferroviaire qui s'étendait sur toute l'île. Il partait souvent pendant des jours, pour rencontrer des représentants du gouvernement japonais, ainsi que les familles dirigeantes du pays, et boire du thé vert à longueur de journée. Parfois, il buvait du thé avec moi. Ce breuvage me chatouillait les lèvres, et me faisait rire, mais pas mon père. Je doute qu'il ait jamais ri de quoi que ce soit.

– Reste tout près derrière moi, Kathlene, ordonna mon père d'une voix sévère. Les hommes du prince sont partout.

– Le prince ?

Il avait piqué ma curiosité. J'avais entendu que mon père avait eu de nombreuses entrevues avec des ministres et autres dignitaires, mais un prince ? Je sentis les battements de mon cœur s'accélérer, et mon regard rayonner, mais pour peu de temps car je vis mon père se raidir, la main crispée sur son parapluie.

– Oublie ce que je viens de dire à propos du prince, Kathlene. Moins tu en sauras, mieux ce sera.

Je n'eus pas le temps de me demander ce qu'il voulait dire. Mon cœur bondit lorsque je vis un jeune homme qui tirait un *jinrikisha* déboucher à toute allure de l'obscurité d'une petite rue étroite.

Mon père eut l'air réellement content de le voir.

Moi aussi.

Au lieu d'être revêtu de la cape de papier huilé que les conducteurs de *jinrikisha* portent généralement par temps de pluie, celui-ci était presque nu, exposant son corps musclé couleur de bronze de la façon la plus délicieuse qui soit, comme s'il aimait offrir son corps sculptural à la déesse de la pluie. J'imaginai aussitôt être une goutte de pluie tombée sur ses lèvres, goûtant à la douceur de son baiser. Cela me fit rire doucement. Le baiser est quelque chose de très osé pour les Japonais, quelque chose d'extrêmement intime qu'ils partagent rarement, même si, pour ma part, j'étais avide d'en découvrir les plaisirs.

Mes yeux s'attardèrent sur les muscles saillants des bras du garçon, nus et agréables à regarder, comme l'étaient ses jambes qui donnaient une impression de puissance. Il courait pieds nus, avec seulement un bout de chiffon autour du gros orteil. Ce qui m'intrigua le plus était la bande de coton bleue qu'il portait autour du torse.

La plupart du temps, me dit mon père qui avait remarqué le vif intérêt que je portais au jeune garçon, la gare était remplie de *jinrikishas* attendant les passagers. Les porteurs étaient généralement bien informés, ils savaient quand arrivaient les étrangers et d'où ils venaient, ils connaissaient le propriétaire de la maison devant laquelle ils passaient, quelles pièces de théâtre allaient être jouées, et même quand les cerisiers allaient fleurir. La gare était déserte ce jour-là, à l'exception de ce garçon, le seul qui fût assez courageux pour courir sous la pluie.

Il s'arrêta face à nous et s'inclina très bas devant nous.

« Les coolies poussiéreux qui couraient jambes nues » : c'était ainsi que j'avais souvent entendu les Anglaises appeler les porteurs de *jinrikisha*, ce qui montrait bien qu'à leurs yeux ils n'étaient que de simples esclaves. Comment était-ce possible ? Elles n'avaient sans doute jamais croisé ce garçon. Je fermai les yeux, laissant mon esprit dériver au milieu des murmures de la nuit.

Une pulsion irrésistible monta en moi et je sentis que je désirais ardemment quelque chose, mais je ne savais pas de quoi je me languissais. Comme si un esprit invisible avait posé ses doigts frais sur mon ventre nu pour y déposer des gouttes de rosée, je frissonnai de délice.

J'ouvris les yeux. Je ne pus refréner ma curiosité pour le jeune homme qui tirait le pousse-pousse. Je tendis le cou pour mieux le voir, mais son visage était dissimulé par un chapeau de paille. C'était sans importance. Je savais au fond de moi-même qu'il était beau.

Une surprise encore plus grande m'attendait. Sans un mot, mon père me poussa sous la capote noire du véhicule. Je retins ma respiration, quelque peu impressionnée, et je fus submergée par une vague d'excitation. Seules les geishas étaient habituellement autorisées à monter à bord d'un *jinrikisha*. J'aurais juré que je sentais le parfum de l'huile de camélia échappé de leur chevelure qui persistait sur les sièges.

Fermant les yeux et appuyant la tête sur le dossier de la banquette, j'imaginai que j'étais une

belle geisha. Que ferais-je si je rencontrais un beau jeune homme à un moment où mes sens étaient particulièrement aiguisés, le visage enflammé, les seins gonflés, leurs pointes dressées et la gorge sèche ?

Est-ce que je m'allongerais ? Est-ce que je relèverais les jambes lorsque mon amant s'agenouillerait entre mes cuisses, les mains en appui sur la natte de paille ?

Ou bien allait-il s'allonger sur le dos, les jambes étendues, tandis que je m'assiérais sur lui à califourchon ?

Je respirai l'odeur de la pluie qui flottait dans l'air. De telles pensées tellement romantiques et amusantes ! Mais mon sourire s'évanouit lorsque je vis que mon père me regardait fixement.

– Je suis inquiet, Kathlene. Je ne vois personne du temple venu nous accueillir, dit-il en se frottant le menton d'un air pensif. Je crains de n'avoir pas d'autre choix que de faire confiance à ce garçon pour nous conduire là où nous allons.

– Moi aussi, je lui fais confiance, père.

Je souris lorsque le garçon qui conduisait le *jinrikisha* se retourna et releva la tête en m'adressant un sourire. Je me laissai aller en arrière sur la banquette, soulagée. Il n'était pas beaucoup plus âgé que moi. Et, bien sûr, il était beau.

Mon père ne pouvait tout de même pas me garder cachée dans un couvent pour toujours ? Ces peurs irrationnelles me donnèrent des frissons dans le dos, et je sentis des gouttes de sueur froide perler le long de mon cou, tels de minuscules scarabées vert doré.

Comment allais-je devenir une geisha si j'étais enfermée dans un couvent ? Les religieuses restaient à l'abri des regards des visiteurs et passaient leur temps à méditer et à arranger des fleurs, et non à lorgner les muscles des garçons qui conduisaient un *jinrikisha*. Soudain, comme si les dieux avaient décidé de me rappeler que je n'avais pas le choix, le tonnerre gronda au-dessus de nos têtes, annonçant une pluie torrentielle.

J'entendis mon père indiquer au garçon où nous allions, et ce dernier hocha la tête. Il nous salua avant d'abaisser la capote au-dessus de nous.

– Dépêchez-vous ! cria mon père avec insistance au conducteur, puis il se rassit dans le véhicule à deux places laqué de noir.

Le garçon poussa un grognement en soulevant le pousse-pousse, et, après l'avoir incliné en arrière, il partit au pas de course.

Je n'eus pas le temps de méditer sur mon sort car le garçon passa très vite à l'action, et tira le *jinrikisha* dans une rue si étroite que deux personnes munies de parapluies n'auraient pas pu s'y tenir côte à côte. Je trouvais plutôt inhabituel que le garçon ne crie pas aux quelques passants croisés de se pousser de son chemin, comme les conducteurs le faisaient généralement. Au lieu de cela, il courait en silence, et je trouvais que sa respiration haletante était agréable à l'oreille. J'essayais toujours de voir son visage, mais chaque fois que je jetais un coup d'œil par l'entrebâillement du minuscule rideau, mon père m'entraînait brutalement à l'intérieur du *jinrikisha*.

– Reste concentrée sur ta mission, Kathlene.

– Je fais de mon mieux, père, mais tu ne me dis pas tout, osai-je laisser échapper.

J'étais inquiète pour sa sécurité.

– Je ne peux pas. Tout ce que tu dois savoir, c'est que tu es ma fille, et que tu dois agir en conséquence.

Enervée, je croisai les jambes, et mes bottes à boutons noires s'enfoncèrent dans la douceur du tapis de sol. Je me trémoussai sur le siège recouvert de velours rouge, essayant de m'installer confortablement en dépit de mes vêtements mouillés, et je m'enfonçai dans le coussin moelleux. Je n'avais pas eu l'intention de me montrer irrespectueuse vis-à-vis de mon père, mais j'avais peur. J'avais peur de ce que l'avenir allait peut-être nous réserver.

Je lui jetai un coup d'œil, et je repensai aux derniers événements. Pourquoi m'avait-il ordonné de faire mes valises, en m'expliquant que nous devions quitter Tokyo sur-le-champ ? Ensuite, il avait demandé à notre gouvernante, Ogi-san, d'emballer du riz, des radis au vinaigre et de petites tranches de poisson cru dans une boîte pour que nous ayons quelque chose à manger pendant le long voyage qui nous attendait.

Il avait à peine prononcé un mot depuis que nous étions partis. J'aurais aimé qu'il puisse se confier à moi, comme il le faisait souvent. Mais, cette fois, il ne dit rien. Au lieu de cela, il me donna l'ordre de ne parler à personne.

– Ma vie en dépend, Kathlene, me dit-il en mettant sa main droite sous sa veste, comme s'il cachait un pistolet.

Mon père était un bel homme, mais à cet instant, il avait l'air étrange, courbé dans le minuscule *jinrikisha*. Son visage fraîchement rasé ruisselait de gouttes de pluie, il ne portait pas de chapeau, et ses cheveux étaient emmêlés. Son magnifique manteau noir était également trempé. Même ses gants de cuir noir brillaient, et le scintillement des gouttes d'eau jouait avec mon imagination, m'hypnotisant au point de me laisser croire que toute cette aventure n'était qu'un jeu. Et que tout allait bien.

Car qu'est-ce qui aurait bien pu aller de travers au pays verdoyant des fleurs de prunier ? Des clochettes lyriques jouaient un chant au gré de chaque vent, et le mouvement des feuilles d'érable rouges et brillantes s'harmonisait avec cette mélodie.

A mes yeux, c'était un doux pays, peuplé de gens aimables. Et c'était le seul que j'aie jamais connu, puisque mon père m'avait emmenée au Japon avec ma mère lorsque je n'étais qu'une toute petite fille. Il savait que ma mère était malade, et la traversée de l'océan depuis San Francisco l'avait affaiblie, mais ma mère ne nous aurait pas laissés partir sans elle.

Alors elle était venue ici. Avec moi. Je sentis mon cœur se serrer et des larmes me monter aux yeux en essayant de me souvenir de ma mère. C'était difficile pour moi car elle était morte au cours de cette première année. Je n'avais jamais partagé ma peine avec quiconque, et surtout pas avec mon père. En ma présence, j'avais l'impression qu'il refrénait ses sentiments, et pourtant je savais qu'il m'aimait. C'était la raison pour laquelle je ne comprenais pas pourquoi il se comportait de façon si étrange.

« Qu'as-tu fait, papa ? » mourais-je d'envie de lui demander, mais je ne le fis pas. Je ne l'avais jamais appelé « papa ». C'était un terme que je ne comprenais pas. Il était mon père. Ni plus. Ni moins.

Je me cramponnai à mon siège lorsque les roues recouvertes de caoutchouc du *jinrikisha* furent secouées par un cahot. Nous avions dû passer sur un petit pont. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil par l'ouverture du rideau, mais, cette fois, mon père ne me retint pas. Je soupirai sous l'effet de la délicieuse surprise qui me saisit. Bien que le crépuscule fût proche, je fus émerveillée par les collines de l'ouest qui projetaient des ombres de couleur prune sur ses versants, et sur la grande étendue de champs de blé que la pluie diluvienne transformait en un lac d'or pur.

Une giclée de pluie m'éclaboussa le nez, et je m'essuyai en grommelant, à moitié en japonais et à moitié en anglais. J'avais appris les deux langues en même temps, et je passais sans difficulté de l'une à l'autre. Le Japon avait été mon pays pendant la plus grande partie de ma vie, et j'étais fière de mes aptitudes linguistiques. Même si, avec mes cheveux blonds, je me suis souvent sentie singulière dans ce pays de femmes aux cheveux noirs. Mon père m'avait assuré que j'allais être aussi belle que ma mère, bien qu'il ne sût rien de mon désir de devenir une geisha. Je souris. Je savais que ma mère m'aurait approuvée. Les geishas étaient admirées de tous. Elles étaient les plus belles femmes, tant par la façon dont elles marchaient que par leur style et leur esprit.

Je soupirai de nouveau, comme pour évacuer ma frustration. Jamais je ne deviendrais une geisha si je restais dans un couvent. Je serais condamnée à une vie d'obéissance dépourvue de joie, une vie de jours passés à prier et de nuits remplies de solitude. La beauté et l'éclat du *monde des saules et des fleurs* étaient tellement plus prometteurs ! A cet instant de ma vie, mon rêve de devenir une geisha n'était que cela. Un rêve.

Nous roulions depuis une heure, peut-être plus longtemps, et des ombres ténébreuses descendaient au-dessus de la forêt. J'entendais le croassement des corbeaux qui vivaient dans les vieux pins, et c'était comme un chant solennel m'accueillant dans mon nouveau foyer.

Non, ce n'étaient pas les oiseaux que j'entendais, mais le retentissement d'un gong de bronze qui résonnait longuement sous la capote de toile assaillie par la pluie. Je retins ma respiration lorsque nous fûmes secoués par des cahots, et j'en déduisis que le *jinrikisha* avait dû s'engager dans un chemin étroit.

Puis, comme sous l'effet de la volonté des dieux, la pluie cessa. En tendant l'oreille, j'entendis le bruit de l'eau qui s'écoulait dans les fossés à mesure que nous avançons sur la colline.

Le conducteur s'arrêta, et je sentis que l'on posait le pousse-pousse au sol. Enfin !

– Nous y sommes, Kathlene, dit mon père, bien qu'à en juger au son de sa voix il ne semblât pas soulagé pour autant.

– Au couvent ?

– Oui.

Je voulais m'enfuir. Loin.

En descendant du *jinrikisha*, je pris conscience du calme qui régnait. Les jambes ankylosées et les pieds mouillés, je jetai un coup d'œil alentour. Où étaient les gens ? Généralement, aux abords des couvents, on rencontrait les moines et les religieuses marchant dans les parcs, avec leurs curieux chapeaux de paille en forme de panier, la main tendue, faisant l'aumône d'une voix basse et suppliante.

Mais tout ce que je vis fut une porte rouge et terne face à un escalier escarpé qui menait à un

petit temple soutenu par des piliers vermillon, recouvert d'un toit de tuiles grises. Le sol était parsemé de lanternes, et il y avait plusieurs statues de chiens gardiens des cieux perchés sur un piédestal de pierre.

Je m'attendais presque à les entendre aboyer lorsque mon père, d'humeur sombre, monta l'escalier à pas rapides. M'apprêtant à le suivre, je vis d'exquises fleurs sauvages rouge écarlate le long des marches. Je fus attirée par ces fleurs, leurs pétales allongés et doux m'évoquaient la soie portée par les geishas. Eblouie par leur beauté, je me penchai pour en cueillir quelques-unes.

Tout à coup, quelque chose vola près de mon visage, si vite que je sentis une brise légère m'effleurer la joue. Je portai la main à mon visage, et avant d'avoir eu le temps de ramasser les fleurs, j'entendis le bruit caractéristique d'une pierre tombant sur une autre et explosant en mille morceaux.

Je tournai la tête juste à temps pour voir la statue d'un chien s'effondrer sur le sol, volant en éclats. Puis j'entendis une voix crier :

– Ne touchez pas aux fleurs !

Surprise et ébranlée, je bondis en arrière, regardant tout autour de moi, et je fus étonnée de voir le garçon du *jinrikisha*. C'était lui qui avait crié, brisant la tranquillité du lieu.

– Pourquoi ? lui demandai-je, interdite.

– Ces fleurs sont vénéneuses, dit le garçon en s'inclinant, conscient d'avoir parlé sans y avoir été invité, mais de façon cependant très opportune, comme je l'appris par la suite.

– Vénéneuses ?

Un vacarme provenant du ciel attira mon attention. Je levai les yeux et vis des centaines de pigeons voler au-dessus de ma tête, le bruissement de leurs ailes s'agitant de concert avec le hennissement des chevaux. *Des chevaux ?* Les religieuses ne s'accordaient pas le luxe d'utiliser un moyen de locomotion quel qu'il fût, et marchaient partout où elles allaient. *Alors, d'où venaient les chevaux ?*

– Ces fleurs enflammeraient vos mains, dit le garçon, et elles seraient toutes rouges, dit-il avant de s'incliner devant moi, et de murmurer à mon oreille : Et moi, ce sont vos joues que j'aimerais faire rougir sous le feu de la passion.

Oh ! Je me détournai, cachant mon visage qui se teintait d'un rose foncé. Je sentis tout mon corps réagir, anticipant un plaisir à venir, qui humidifia la douce ouverture qui se trouvait entre mes jambes. Puis une vapeur brûlante se propagea jusqu'à mon ventre, éveillant mes sens. J'étais troublée par la remarque crue du garçon, mais j'étais encore plus perturbée par mes propres réactions. Une étrangeté nouvelle surgissait en moi, et elle ne me semblait pas naturelle. J'éprouvais le désir irrésistible de céder à la force sexuelle pure de cette nouvelle découverte. Pourtant, j'avais peur d'une émotion obscure que je ne parvenais pas à définir. La peur de perdre le contrôle de moi-même, de faire des choses auxquelles je n'avais jamais pensé jusque-là, et d'en vouloir plus.

M'armant de courage pour me confronter à l'envie aussibien qu'au désir qui frémissaient en moi, j'osai baisser les yeux sur la protubérance qui se dessinait entre les jambes du garçon, et mon cœur se mit à battre de plus en plus fort lorsque...

– Retourne dans le *jinrikisha*, Kathlene ! entend-je mon père crier en anglais, d'une voix qui semblait désespérée. Nous partons.

Je le vis redescendre l'escalier en courant, sautant deux ou trois marches à la fois. Quelque chose d'abominable était en train de se produire.

– Que se passe-t-il ? lui demandai-je, sentant un vent frais se lever, chargé des exhalaisons de chevaux en sueur, dont l'odeur âcre persistait.

Le bruit des chevaux n'était pas le fruit de mon imagination, en fin de compte.

Mon père m'attrapa par le bras, et me poussa à l'intérieur du *jinrikisha*.

– Ils nous attendaient. Monte immédiatement !

Mon cœur se mit à battre plus vite sous l'effet de la peur. Je fis ce qu'on me demandait tandis que mon père criait au garçon de partir immédiatement et de prendre le petit chemin. J'osai jeter un coup d'œil par l'entrebâillement du rideau de toile, cherchant du regard l'escalier raide qui conduisait au temple, avant que mon père ne me tire à l'intérieur du *jinrikisha*. J'avais eu le temps de voir un nuage de poussière. Quelqu'un nous poursuivait.

Le garçon courait, courait. J'entendais sa respiration haletante, de plus en plus rapide.

– Qui nous attendait au temple, père ?

Plus vite, plus vite, le garçon courait. Il devait être doté de la force des dieux.

– Je suis sûr que c'étaient les hommes du prince. Si ce garçon n'avait pas crié, faisant peur aux oiseaux et effrayant leurs chevaux, je n'ose pas imaginer ce qui nous serait arrivé.

Il mit ses bras autour de moi, et me serra très fort, et je sentis qu'il tremblait.

– Comment ils ont su que nous venions ici, je n'en sais rien, ajouta-t-il.

La respiration saccadée, les pieds nus frappant le sol, le garçon courait sans jamais s'arrêter.

– Ogi-san.

Je rappelai à mon père que la vieille femme devait nous avoir écoutés pendant que nous nous préparions à partir et elle avait sans doute entendu mon père mentionner le nom du couvent.

– Cette femme n'est pas mauvaise, mais elle est faible. Rien n'arrêtera les suppôts du prince, ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour nous retrouver, même s'ils doivent menacer une vieille femme de leur sabre pour lui délier la langue.

– Que se passera-t-il s'ils nous attrapent ? me risquai-je à lui demander.

Il tressaillit, comme s'il était trop douloureux pour lui de l'envisager.

– Je donnerai ma vie pour te protéger, ma fille.

– Ils ne nous attraperont pas ! Le garçon courra plus vite qu'eux.

– Tu as une grande confiance en ce garçon, dit mon père en regardant par l'ouverture du rideau de toile, avant d'ajouter : Pourtant, je ne pense pas que ce seront ses pieds qui nous sauveront, mais plutôt son intelligence.

– Que veux-tu dire ?

– Regarde toi-même.

Je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement du rideau, et je laissai échapper un petit cri de surprise lorsque je vis qu'il s'était arrêté sous les arches d'un pont. Nous étions protégés par la lumière déclinante du crépuscule et l'ombre des arbres environnants.

– Nous sommes sous un p...

– Chut ! interrompit mon père. Ecoute.

Quelques secondes plus tard, nous entendîmes le martèlement des sabots des chevaux galopant sur le pont. C'étaient nos poursuivants qui passaient à toute vitesse au-dessus de nous. Le battement des sabots, de plus en plus fort sur le pont de bois, avait des allures de débâcle.

Je comptai trois, peut-être quatre chevaux ; les cavaliers criaient, enfonçant leurs talons dans les flancs de leur monture. A ce moment-là, je compris la signification du vieux proverbe japonais qui rappelait que si tous les ponts étaient incurvés, c'était parce que les démons n'attaquaient qu'en ligne droite.

Les démons étaient semblables aux hommes qui nous suivaient. Et le pont nous protégeait de leur attaque.

Je restai immobile lorsque mon père me prit dans ses bras, et l'air se chargea de silence. Je me sentis en sécurité, me raccrochant à lui, certaine qu'il nous mettrait à l'abri.

Mais les événements des dernières vingt-quatre heures pesaient lourdement sur moi. Certes, le danger était passé, mais peut-être n'était-ce que pour peu de temps. Malgré tout, je commençais à me calmer, à me détendre, et mon corps éreinté fut gagné par le sommeil. Je m'endormis pendant une minute ou deux, mais je fus incapable de trouver le repos, car la même question me revenait sans cesse à l'esprit : qui étaient ces hommes qui nous suivaient ? *Et pourquoi ?*

Pourquoi mon père ne me le disait-il pas ?

Chapitre 2

On entendait le doux chuchotement d'une respiration lente dans l'atmosphère de la nuit, le parfum de l'amour interdit était suspendu dans l'air, et la chaleur suffocante faisait transpirer les amants sous les moustiquaires tandis qu'ils se déchaînaient, frémissant sous le feu de la passion. Sur le chemin du retour, cette profusion de sensations m'ensorcela peu à peu, à mesure que nous nous rapprochions de la ville de Kyoto.

Des gouttes de pluie, rondes et pleines, tombaient sur les toits de tuiles grises. Des chenilles se traînaient sur le bord de la route. C'était une nuit remplie de peur, mais aussi de magie.

La magie du conte de fées à venir.

Mais d'abord...

– Nous ne sommes pas encore hors de danger, Kathlene.

– Je sais, père.

– Tu m'as toujours fait confiance, ma fille ?

– Oui, père.

– Est-ce que tu me crois si je te dis que, quoi que je fasse, c'est parce que je t'aime ?

– Oui.

– Même si je t'emmène dans un lieu qui est peut-être inconvenant pour une jeune fille ?

– Oui.

Je portai ma main à ma poitrine, comme pour calmer mon cœur qui s'emballait. J'eus la sensation que quelque chose de merveilleux et d'étrange était sur le point de se produire. Un mystère, *mais lequel ?*

– J'ai bien réfléchi, ma fille, et je me suis posé beaucoup de questions. Pour rien au monde je ne voudrais qu'on te fasse du mal. Tu sais que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour te protéger... Mais je suis confronté à la décision la plus difficile de toute ma vie.

– Quelle décision ?

– Du choix du lieu où nous pourrions nous cacher. Pas un seul endroit n'est à l'abri des hommes du prince. A moins que...

Je pris la main de mon père dans la mienne.

– Oui, père ?

– A moins que nous ne nous cachions là où personne ne penserait à venir nous chercher, un lieu qui recèle les désirs des hommes, un lieu consacré à la recherche du plaisir, et à la vue duquel je n'avais jamais songé exposer ma fille. Mais je n'ai pas le choix. Si les hommes du prince nous trouvent, ils invoqueront le plus grand des péchés sur...

– Non ! Ils ne nous trouveront pas.

Il me serra plus fort, si fort que j'eus du mal à respirer. Je ne comprenais pas pourquoi mon père était si bouleversé. *De quoi parlait-il ? Où m'emménait-il ?*

– Ne me juge pas, Kathlene. J’ai longuement réfléchi à ce que je suis sur le point de faire, et bien que je sache que tu seras exposée à un genre de vie qui ne me plaît pas, je n’ai pas d’autre choix.

– Où allons-nous ?

– A la maison de thé de *Mikaeri Yanagi*.

– *Mikaeri Yanagi*, répétais-je, qu’est-ce que ça veut dire ?

– La maison de thé du Look-Back Tree.

– Le Look-Back Tree ? L’arbre qui regarde derrière lui ?

– Simouyé nous cachera, ajouta-t-il, j’en suis certain.

– Simouyé ? demandai-je, notant avec intérêt que mon père ne suivait pas la tradition qui, par politesse, ajoutait le suffixe *san* à tous les noms propres.

Un nom qui n’avait aucune signification pour moi, mais qui sonnait très doux à mon oreille, de la façon dont mon père l’avait prononcé.

Tandis que la pluie d’été nocturne s’abattait sur nous de nouveau et que le *jinrikisha* roulait avec fracas sur la chaussée mouillée, mon père pressa sa main sur la mienne.

– Simouyé est une véritable amie, Kathlene, et une femme en qui je peux avoir confiance... lorsqu’il s’agit de ce que j’ai de plus cher au monde, dit-il en posant son regard sur moi, plein de tendresse.

– Père...

Je ne savais pas comment terminer la question que j’avais commencée. Qui était cette Simouyé ? Un professeur ? Une amie ? Ou plus ? Avait-elle quelque chose de mystérieux ?

Etait-elle une geisha ?

– Oui, Kathlene ? demanda mon père.

Je pris une lente inspiration, et trouvai le courage de lui demander :

– Es-tu déjà allé dans une maison de geishas ?

Interloqué par ma question, il déglutit avec effort, et hésita avant de me répondre :

– Une geisha est une femme d’une grande délicatesse et à la morale irréprochable. Même si elle tombe souventamoureuse, parfois l’homme qu’elle aime n’est pas en mesure de prendre soin d’elle comme elle le souhaiterait.

– Je veux être une geisha, dis-je alors avec l’assurance de ma jeunesse.

Il sembla choqué par mes propos.

– Toi ? Ma fille, une geisha ? C’est impossible, tu es une *gaijin*, une étrangère. Et selon la tradition, une *gaijin* ne peut pas devenir une geisha, dit-il en jouant avec mes cheveux blonds.

Je succombai à une tristesse que mon père ne remarqua pas. J’avais les épaules baissées et le visage défait. Son amusement à la suite de mon aveu du désir de devenir une geisha lui avait remonté le moral, et mon père commença à se détendre, poussant un long soupir, avant de retomber dans le silence.

Et c'était aussi bien ainsi, car ses mots résonnaient encore cruellement à mes oreilles.

Une *gaijin* ne pouvait pas devenir une geisha, avait-il dit.

Je ne voulus pas le croire. Quand tous ces problèmes seraient derrière nous, j'étais déterminée à lui montrer que je pouvais être une geisha. Quand je serais grande...

Jetant un coup d'œil par l'entrebâillement du rideau, je fus intriguée à la vue de maisons situées le long du canal, entourées de hauts murs. Dans cette partie de Kyoto, les rues étaient étroites et elles étaient bordées de maisons sombres de bois. Chaque maison à étages située le long du canal disposait d'un quai de bois à l'arrière, qui s'étendait au-dessus de la vaste berge. Les lanternes vénitiennes rouges suspendues au-dessus des vérandas carrées se balançaient sous la pluie, et elles attirèrent mon attention. De grandes lettres japonaises noires dansaient en caractères gras sur les lanternes. L'écriture était brouillée par la pluie, mais en les regardant plus attentivement, je distinguai des noms. Des noms de filles. Je me rappelai avoir vu des lanternes similaires dans le quartier de Shinbashi, le quartier des geishas de Tokyo.

Je souris. Je savais où nous étions grâce aux livres que j'avais lus. Nous étions près de Gion, à Ponto-chô, dans le quartier de geishas proche de la rivière Kamo. Je fus parcourue de frissons, à l'idée que je me trouvais dans ce lieu magique.

Je me glissai au bord de mon siège, et je sortis la tête par la fenêtre. De grosses gouttes de pluie tombèrent sur mon nez, mes paupières, mes lèvres, me donnant à goûter à l'étrangeté de ce lieu appelé Ponto-chô, tandis que mes yeux dansaient d'une maison à l'autre. Le monde des geishas suscitait en moi tant de rêves ! Je me demandai laquelle était la maison du Look-Back Tree, à mesure que le *jinrikisha* nous conduisait de plus en plus près de notre destination. Le garçon qui le tirait n'avait pas arrêté de courir depuis que nous avons quitté la campagne, et plus d'une fois je l'avais vu se retourner pour me regarder lorsque j'avais passé la tête par le rideau de toile.

Si le garçon pouvait courir de la sorte, j'imaginai les plaisirs qu'il pouvait prodiguer pendant de très longues minutes dans la douceur des draps d'un futon...

Et si j'étais une geisha et qu'il était mon amant ?

Quelles délices m'attendaient, cachées sous le morceau de tissu bleu qui recouvrait à peine son sexe ?

Je me laissai aller en arrière dans le *jinrikisha*, tandis que le tonnerre grondait de plus belle. Je n'avais pas peur. En écoutant le bruit de la pluie déchirer les nuages, je me pris à imaginer que le tonnerre était le pouvoir d'un guerrier samouraï plongeant son épée virile entre les cuisses d'une jeune vierge poussant de petits soupirs, cette sorte de pluie qui vous pénètre jusqu'aux os, et vous laisse trempée.

Je désirais connaître ces plaisirs. Cependant, ces charmantes pensées s'éclipsèrent de mon esprit, pour laisser place à mon inquiétude. Mon père serait-il en sécurité dans la maison de thé ?

Je fermai les yeux et laissai la pluie tomber sur mon visage, espérant que le danger s'éloigne. J'aurais aimé pouvoir changer ma physionomie pour qu'ils ne puissent pas me retrouver, et que les gouttes de pluie sculptent mes traits jusqu'à ce que je ressemble à une geisha aux sourcils arqués, aux pommettes hautes, et aux lèvres d'un rouge carmin insolent. Les geishas étaient comme la pluie, croyais-je, leur peau si belle et transparente, et cependant lumineuse, avec des nuances de

bleu, de rouge et de jaune. Comme j'aurais aimé pouvoir devenir une geisha ! Pour moi, une geisha était comme une princesse des contes de fées, pure et intacte, jusqu'à ce qu'un beau prince survienne et la demande en mariage. Dans mes rêves, il l'emmenait dans un château entouré de douves, comme le palais de mes lectures, qui datait du temps où Tokyo s'appelait encore Edo... Un palais qui comprenait tant de pièces que personne n'avait vécu assez longtemps pour les voir toutes. Et je portais des kimonos tissés de fils d'or, et d'éblouissants ornements dans les cheveux, faits des diamants les plus purs et de perles d'un noir intense.

Et l'homme que j'aimais s'allongeait près de moi dans la douceur des draps du futon, nos corps nus et nos mains nous explorant l'un l'autre. Et je connaissais le plaisir ultime de ressentir le sexe d'un homme s'insinuer en moi, cette sensation indéfinissable que je commençais à peine à comprendre, et que je désirais de toute mon âme, un sentiment douloureux qui ne me quittait pas.

Le garçon qui conduisait le *jinrikisha* tourna enfin dans une minuscule rue, le long du canal, et s'engagea dans une ruelle étroite, puis il traversa un petit pont, avant de s'arrêter devant une maison de thé cachée derrière de hauts murs. Un saule se balançait au gré du vent. Des lumières roses et jaunes vacillaient derrière les vitres de papier.

Je retins ma respiration, de crainte que le rêve ne s'évanouisse, et j'eus l'étrange sentiment d'être entrée, chancelante, dans un conte de fées.

– L'enfant ne peut pas rester ici, Edward-san, dit la femme d'un ton abrupt, parlant japonais à toute vitesse, et faisant de grands gestes.

– Je n'ai pas le choix, Simouyé-san, insista mon père avec dureté, avant d'ajouter d'une voix plus douce : je dois te demander de faire ça pour moi.

– Je ne peux pas. Si les hommes du prince te cherchent partout dans la ville, ils la trouveront, ici aussi.

– Pas si tu la caches sous une perruque noire et que tu l'habilles d'un kimono sophistiqué.

Une perruque noire ? J'essayai de rester dans l'ombre, mais la femme du nom de Simouyé me regardait avec insistance. Cela me surprit, comme ce n'était pas une façon très japonaise de se comporter. Pourtant, moi non plus, je ne pus m'empêcher de la dévisager, presque aussi intensément.

J'osai avancer un peu plus près pour examiner la très belle femme aux cheveux noirs noués au-dessus de la tête, qui s'opposait avec tant de véhémence à ce que je reste dans la maison de thé. Elle ne portait aucun maquillage, à l'exception d'un léger voile de poudre de riz sur les joues, mais j'aurais juré que ses lèvres étaient d'un rouge sombre, bien que je ne fusse pas en mesure de voir sa bouche. Simouyé pressait les lèvres l'une sur l'autre lorsqu'elle parlait, et elle agitait les bras. Son kimono mauve foncé dont les manches descendaient jusqu'aux hanches était parfaitement ajusté, mettant en valeur sa silhouette de jeune fille. Bien que ses petits pieds ne fussent chaussés que de chaussettes blanches, j'eus l'impression qu'elle était plus grande que la plupart des femmes japonaises.

Ou peut-être était-ce la façon dont elle se tenait ? Fièrre et droite, comme si elle savait où était

sa place. Et j'eus l'intuition que cette place était près des dieux.

Elle s'approcha plus près de moi, ce qui me fit sursauter. Peut-être était-ce une illusion d'optique créée par les oiseaux brodés sur sa large ceinture, soulignant la finesse de sa taille, mais j'eus l'étrange impression qu'elle flottait dans les airs.

Toutefois, le sens de ses propos n'était pas une illusion.

– Si ta fille reste ici, Edward-san, ne penses-tu pas que je vais l'engager comme *maiko* ? demanda Simouyé.

Mes yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la surprise. Une *maiko*, je le savais, était le terme local pour désigner une apprentie geisha. J'étouffai de joie à cette pensée, mais cette idée ne semblait pas réjouir la femme.

J'aurais voulu la rassurer. Elle n'avait pas à s'inquiéter, mon père ne me permettrait jamais de devenir une geisha.

– C'est exactement ainsi que je l'entends, Simouyé-san, répondit mon père.

Je fus complètement abasourdie, n'arrivant pas à croire que mon père venait de prononcer les mots que j'avais tant envie d'entendre.

Il poursuivit :

– En tant que *maiko*, elle ne serait pas soumise à... des situations déplaisantes ou difficiles avec tes clients, dit-il après avoir marqué une hésitation, comme s'il avait choisi ses mots avec attention.

Mon esprit était si concentré sur la tournure que prenaient les événements, j'étais tellement surprise par les paroles de mon père, que je n'avais pas remarqué que sa main caressait le cou de la femme, comme s'il s'agissait d'un prélude à un moment intime qu'ils avaient déjà partagé. Puis sa main descendit vers l'échancrure du kimono de la femme, il s'y attarda, avant de caresser ses seins du bout des doigts. La femme poussa un léger soupir. Je voulus détourner le regard. J'avais du mal à croire que mon père puisse faire cela.

Pourtant, je ne pouvais quitter la femme du regard. Sa ceinture était nouée assez bas, ce qui signifiait qu'elle avait une certaine maturité, ses seins étaient libres, je vis leurs pointes se tendre à travers le kimono, et elle frissonna de plaisir.

– Même si je le veux, Edward-san, murmura Simouyé, je ne peux pas laisser l'enfant rester ici. Elle ne comprend pas nos coutumes.

– Elle apprendra. Ces hauts murs cachent beaucoup de secrets.

– Oui, Edward-san, de très nombreux secrets. A l'intérieur de ces murs, on ne voit que le masque de la féminité. Une geisha ne montre jamais sa véritable personnalité au client, mais, comme le saule, elle se plie aux désirs de ceux qui, très souvent, ne méritent pas de tels plaisirs. Est-ce le genre de vie que tu souhaites pour ta fille ?

Mon père marqua une pause, tout son corps se raidit, et je vis ses poings se serrer. Je pensais qu'il allait me regarder, mais il ne le fit pas.

Dis oui, papa, s'il te plaît !

– Je suis désespéré, Simouyé-san, dit-il. Il n'y a aucun autre lieu où elle sera en sécurité. Je reviendrai la chercher. Jusque-là, tu dois m'aider.

– Et le garçon du *jinrikisha* ?

– Hisa-don ne dira rien de ce qui s'est passé ce soir. Il sait où est sa place.

– C'est vrai, mais...

– S'il te plaît, Simouyé-san, je te supplie de m'aider à sauver ma fille.

La femme semblait hésitante.

– Notre vie entre ces murs est très stricte, Edward-san. Si je réponds oui à ta demande, ta fille devra suivre toutes les règles imposées à une *maiko*, pour ne pas éveiller les soupçons. Elle devra apprendre par l'observation, et, pour commencer, elle devra devenir une servante et travailler de longues heures, ce qui lui permettra de devenir plus forte. Elle devra apprendre le luth, la harpe et la danse. Elle devra apprendre le langage extrêmement poli des geishas, où tout est suggéré et rien n'est dit directement, mais également le respect et le soutien des aînées. Elle devra aussi apprendre l'art de porter le kimono, et être aussi pure que celle qui n'a pas encore *fait le don de l'oreiller*.

Cette fois, je reculai dans l'ombre, aussi loin que possible pour me dérober au regard insistant de la femme. Les gestes intimes de mon père envers la femme m'avaient mise mal à l'aise, mais j'avais été encore plus troublée par cette conversation. Je pouvais deviner ce que *faire don de l'oreiller* voulait dire. Quelque chose de doux et de chaud entre un homme et une femme blottis l'un contre l'autre sur un futon, chair contre chair, les mains s'insinuant partout. Mon cœur se mit à battre la chamade, et je fus envahie d'une bouffée de chaleur qui me fit monter le rose aux joues. *Est-ce que, grâce à mon éducation dans la maison de thé, j'apprendrais à faire l'amour à un homme ?*

Sous le feu de l'excitation, je réfléchis à cette nouvelle situation, ô combien intéressante. Si jamais Simouyé donnait son accord, je pourrais rester dans la maison de thé et apprendre la vie de geisha. C'était merveilleux et effrayant à la fois.

Un léger bruit attira mon attention et je lançai un regard furtif de l'autre côté de la pièce. J'entendis qu'on frappait, puis le bruit d'une porte coulissante en papier de riz qu'on ouvrait. Les pluies diluviennes avaient sans doute empêché les geishas de changer paravents et portes pour les remplacer par ceux d'été, en bambou, une coutume régulièrement suivie pour parer à la chaleur et à l'humidité de l'été. Je réprimai un petit rire. Moi aussi, j'avais bousculé leurs habitudes. Pas étonnant que Simouyé ne semblât pas ravie.

Une jeune femme entra à genoux par la porte de papier et s'inclina trois fois, en posant le front contre le sol. Elle portait un kimono de soie bleu foncé et une large ceinture rayée rose et blanc. Elle était assez quelconque, mais elle avait quelque chose de doux qui attira mon attention. Une certaine innocence, un côté enfantin.

La fille commença à servir de minuscules coupes de thé, ainsi qu'un plateau de sucreries en forme de poissons rouges. Le sucre brillait sur le dessus comme de la poussière d'or, ce qui me mit l'eau à la bouche.

La fille me tendit une coupe de thé, une serviette et une sucrerie.

– Merci, murmurai-je en japonais, avant de m'incliner devant elle.

La fille cligna les yeux, surprise, avant de s'incliner de nouveau, en disant :

– Je vous en prie.

Je m'inclinai une nouvelle fois, puis je levai les yeux vers mon père. Et je fus soudain incapable de porter le thé à mes lèvres ou la sucrerie à ma bouche. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais. Mon père et Simouyé se tenaient debout dans un coin sombre de la pièce, leurs corps étaient si proches qu'ils se touchaient de façon très intime. La femme semblait ne pas être consciente de ma présence, et elle ne repoussait pas les caresses du grand Américain. Il frôla son visage, lui effleura les lèvres du bout des doigts, et il prit son menton entre les mains. Elle ne s'écarta pas de lui lorsqu'il fit descendre ses mains jusqu'à ses hanches, massant ses cuisses fermes et ses fesses arrondies. Puis, glissant la main dans l'échancrure de son kimono, il lui caressa les seins. Je sentis que la femme avait du mal à réprimer le flot d'émotions qui la submergeait. J'eus l'impression qu'elle ne pourrait pas garder son sang-froid bien longtemps, pourtant elle continua de parler d'une voix douce, en accentuant les mots.

– Qu'as-tu dit à ta fille ? demanda Simouyé, devenant plus sérieuse, bien qu'elle ne protestât pas lorsqu'il posa les mains sur ses épaules, le souffle tout près de son visage, les lèvres effleurant sa nuque.

J'ouvris la bouche, prête à demander à mon père ce qu'il me cachait, mais la fille qui était assise à côté de moi s'éclaircit la voix. Je la dévisageai tandis qu'elle mettait un doigt sur ses lèvres, m'indiquant que je devais rester silencieuse.

– Qu'y a-t-il ? lui demandai-je, un peu confuse.

Avais-je enfreint les règles des geishas ?

– Je suis réellement désolée, et je vous demande pardon, murmura la fille. Je ne voulais pas vous offenser.

Je m'inclinai sans rien dire. Comment avais-je pu laisser l'excitation de devenir une geisha me faire oublier mes bonnes manières ? La fille m'avait évité de perdre la face en m'adressant à mon père dans une situation où j'étais censée rester invisible.

Mais mes actes n'avaient pas échappé au regard aiguisé de mon père.

Ses yeux étaient fixés sur moi, ce qui fit battre mon cœur avec intensité, palpitant comme un papillon pris au piège dans un bocal. Il savait que je maîtrisais les deux langues, alors je ne fus pas surprise lorsqu'il se retourna vers Simouyé et lui dit :

– Elle sait que ma vie est en danger.

– Sait-elle que tu retournes en Amérique ? demanda Simouyé d'une voix entrecoupée.

Cette fois, je ne pus m'empêcher d'être envahie par la peur, à la vitesse d'un lapin qui tente d'échapper à la flèche du chasseur. Ce n'était pas ce que je m'attendais à entendre. Je fus prise de panique.

– Ce n'est pas vrai, père, n'est-ce pas ? criai-je en me levant d'un bond, me moquant bien cette fois de savoir si j'enfreignais les règles.

Mon père était plus important pour moi que les règles. Je me précipitai dans ses bras, et pressai ma joue contre sa poitrine en sanglotant.

– Tu ne vas pas partir ? Tu ne peux pas faire ça.

– Ne devrais-tu pas lui dire la vérité ? demanda Simouyé.

Cette fois, sa voix était grave.

– Non, elle serait encore plus en danger si elle savait, répondit mon père. Elle doit rester ici avec toi, Simouyé-san, et apprendre à devenir une *maiko*. La laisser ici est la seule façon pour moi d'échapper aux hommes du prince.

La femme s'inclina, et je vis qu'elle faisait un effort sur elle-même pour répondre :

– Comme tu veux, Edward-san.

Je ne voulais pas croire que cela m'arrivait. Je ne pouvais pas.

– Je veux partir avec toi, papa, dis-je sans réfléchir, mettant de côté mon rêve de devenir une geisha pour laisser mon cœur s'exprimer librement tandis que je m'accrochais à la manche de son manteau.

Je lui avais parlé en termes affectueux, ce qui sembla le surprendre. Je pensai un instant qu'il allait changer d'avis. Mais, au lieu de cela, il prit mon visage entre ses mains et il me regarda dans les yeux. Je ne pouvais pas voir son visage à travers mes larmes, qui coulaient aussi vite que la pluie qui s'abattait sur la maison de thé, mais j'entendis ce qu'il me disait.

– Je dois retourner en Amérique, Kathlene, jusqu'à ce que je trouve le moyen de réparer le mal que j'ai fait.

– Mais tu n'as rien fait de mal, père ! Tu es bon et gentil.

– J'aimerais que tu dises vrai, Kathlene, mais, cette fois, j'ai manqué à mes engagements envers toi, et c'est pour cette raison que je dois partir.

– Pourquoi est-ce que je ne peux pas partir avec toi ? m'écriai-je d'une voix perçante qui résonna dans toute la maison de thé, attirant les regards furtifs et les oreilles indiscrettes à travers les portes de papier. Quelques jeunes filles piquées par la curiosité se réunirent derrière la porte coulissante entrouverte, les yeux fixés sur moi, la blonde *gaijin*, mais je ne leur prêtai aucune attention. *Oui, je voulais devenir une geisha, mais mon père était plus important à mes yeux.*

– Le danger est trop grand, Kathlene. Je dois voyager le plus rapidement possible, et pas toujours en bonne compagnie. Tu dois rester ici avec Simouyé-san. Elle est bonne et elle te traitera comme sa fille, dit-il, avant d'ajouter : Tu dois faire ce qu'elle te dit, Kathlene, même si tu ne comprends pas pourquoi. Ma vie en dépend.

– Est-ce la seule solution ? demandai-je d'une voix blanche.

– Oui. Je ne t'ai jamais rien demandé, Kathlene, dit mon père d'une voix extrêmement sombre, mais tu connais les coutumes de ce pays et l'importance du devoir filial.

Il caressa mes cheveux, les écartant de mon visage, et me força à le regarder dans les yeux.

– Ne déshonore pas notre famille, ajouta-t-il.

Ecouter mon père s'adresser à moi avec tant de sévérité m'effraya. Oui, je savais à quel point le devoir était important dans ce pays. Toute la société reposait sur la loyauté envers la famille.

Je n'avais pas d'autre choix que de faire ce que mon père me demandait, cependant le destin m'avait confrontée à une étrange situation. Pour réaliser mon rêve de devenir une geisha, je devais renoncer à la personne que j'aimais le plus au monde. Mon père. Quel tour me jouaient les dieux ?

La voix légèrement enrouée, et peu sûre de moi, je parvins malgré tout à parler.

– Je comprends, dis-je en sentant le poids de nombreuses paires d’yeux fixées sur moi, et plus particulièrement ceux de la jeune fille qui m’avait retenue quand j’avais failli me laisser emporter par mes émotions incontrôlées.

– Es-tu certaine que tu sais ce qu’on attend de toi, Kathlene ? demanda mon père avec intensité.

– Je ferai ce que tu voudras, père, dis-je avec révérence, sans comprendre pourquoi j’agissais ainsi.

Peut-être étais-je douloureusement consciente de la situation. Ou peut-être était-ce à cause du nombre de jeunes filles aux cheveux noirs qui me regardaient, tandis que leurs yeux appréciaient ce que j’avais d’unique, et que leurs voix chuchotaient tout bas. Peut-être que, pour la première fois de ma vie, j’étais confrontée à quelque chose que je ne pouvais pas tout à fait comprendre, et à quoi je ne pouvais me soustraire. Cependant, je ne pouvais pas nier que j’étais intriguée à l’idée de rejoindre ces jeunes femmes qui montraient si ouvertement leur curiosité à mon égard.

Elles ne pensaient pas que j’allais rester. « Les Américains sont comme des papillons, ils volent avec légèreté de fleur en fleur, avait écrit un poète japonais, et ils sont aussi impétueux que l’océan. » Je devais refréner ma propre impétuosité et attendre. Attendre que mon père revienne, et attendre le jour où je deviendrais une geisha.

Je lâchai le manteau de mon père.

Mes yeux s’embuèrent de larmes et je dus lutter pour qu’elles ne coulent pas lorsqu’il m’embrassa sur la joue. Puis, sans un mot, il se précipita vers une porte dérobée que je n’avais pas remarquée jusque-là, et il disparut sous la pluie, dans la nuit, et vers un monde où je ne pouvais le rejoindre. Le voyage pour retourner en Amérique pouvait durer jusqu’à dix-huit jours, m’avait dit mon père, et le temps était souvent froid et orageux. Et même s’il n’y avait pas d’icebergs dans les eaux peu profondes du détroit de Béring, des vents violents soufflaient au-dessus des îles Aléoutiennes, et de nombreux navires disparaissaient dans la mer démontée. Je priai pour que mon père ne rencontre pas un tel destin.

Essayant de me ressaisir, je relevai la tête et redressai les épaules. Dans ce pays, la coutume voulait qu’on ne montre pas ses émotions. Je me forçai à faire preuve de courage, pour que mon père soit fier de moi.

Ici, dans la maison de thé du Look-Back Tree, à cette heure tardive de la nuit d’été, j’allais commencer ma formation de geisha. J’allais devenir une *geiko*, comme on appelait les geishas dans le dialecte de Kyoto. J’apprendrais à être une femme parfaite dans le monde artificiel où on enseignait à ces femmes l’art de l’érotisme : j’allais avoir une bouche sensuelle, un sourire charmeur mais discret, le regard pétillant, et je serais prête à séduire, mais aussi à divertir.

On allait m’apprendre à avoir les meilleures manières qui soient, mais aussi à dire ce que j’avais à dire, à rire de façon charmante, et à séduire. Chaque geste délicat

– comme la façon dont je baissais les yeux, l’inclinaison de ma tête pour révéler ma nuque ou les oscillations de mes longs doigts – allait venir compléter le raffinement méticuleux de mon apprentissage. L’art de la sublimation sexuelle allait exsuder par chacun de mes pores, et j’allais incarner un idéal féminin, poli à la perfection.

Et toujours, par-dessus tout, j'aiderais les hommes à se sentir bien. J'apprendrais à les séduire avec les courbes de mon corps, et à les exciter. Comme une abeille savourant une première gorgée de nectar ou comme un oiseau affamé picorant une pêche et laissant fondre la douceur de la pulpe dans son bec. Le monde du plaisir serait le mien, et il m'adopterait comme une fille égarée.

Rassemblant ma curiosité et mon âme de jeune fille pour les mettre de côté dans un recoin secret de mon cœur jusqu'à ce que je puisse les laisser s'épancher de nouveau, je me tournai vers Simouyé et m'inclinai.

– Je suis prête à commencer mon apprentissage de geisha.

Chapitre 3

Clip-clip. Clip-clip.

Je sentis mon estomac se nouer sous l'effet de la peur. Quel était ce bruit ? J'avais l'impression que c'était un bruit de ciseaux en train de couper quelque chose. J'essayai d'ouvrir les yeux pour voir ce qui se passait, mais je n'y arrivai pas. Je restai inerte, incapable de bouger, comme sous l'effet d'un sortilège.

Puis j'entendis un autre bruit. Un soupir, puis un autre, suivi d'autres *clip-clip*, et le bruit d'une porte en papier qu'on faisait coulisser. Une voix de fille s'écria :

– Mais que fais-tu, Youki-san ?

– Je coupe ses cheveux dorés.

Mes cheveux ? Oh, non ! Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à lever les bras pour protéger mes cheveux.

– Pourquoi fais-tu cela, Youki-san ? Elle est tellement belle.

– Tu ne comprends donc pas, Mariko-san ? Elle va anéantir tous nos espoirs avec ses cheveux de la couleur des fils de soie dorés.

Anéantir quels espoirs ? J'essayai de nouveau d'ouvrir les yeux, de bouger les bras et les jambes, mais j'en fus incapable. Mes paupières étaient si lourdes, et le reste de mon corps restait étendu là, comme le poisson visqueux que j'avais vu sur la jetée lorsque mon père m'avait emmenée sur le quai, observer les navires qui revenaient de l'autre côté de l'océan.

J'avais beau essayer, je ne pouvais pas bouger. J'étais allongée sur le dos sur un tatami rêche dont les aspérités s'enfonçaient dans ma peau, mais j'étais cependant protégée du tissage rugueux par ce qui me semblait être un kimono de soie, d'une douceur apaisante. Je sentis un courant d'air frais sur ma peau et, au même instant, il me sembla que quelqu'un marchait près de moi. Ensuite, j'entendis le bruissement de longs peignoirs sur le tatami, et de petits pas légers glisser sur le sol. Je sentis des gouttes de sueur salées perler autour de mes lèvres, et s'écouler le long de mon visage. Puis je respirai enfin et commençai à me détendre. Elles étaient parties.

Où suis-je ? Que s'est-il passé ?

Je me rappelais avoir suivi Simouyé le long d'un couloir lumineux, et être montée à l'étage, où se trouvait une grande pièce basse de plafond, séparée par trois paravents de papier doré à l'or mat. Avant qu'elle ait pu m'arrêter, je m'étais précipitée jusqu'au balcon en cèdre poli, et j'avais regardé au-dehors, espérant apercevoir mon père dans la nuit. Mais il avait disparu.

J'avais ressenti un tel chagrin que je n'avais pu m'empêcher de tomber à genoux devant un paravent sur lequel étaient peintes des branches délicates, et je m'étais mise à pleurer. A cet instant, j'avais eu l'étrange pressentiment que je ne reverrais jamais mon père, et j'avais éprouvé une telle colère, une telle peine, que j'en avais oublié tout ce que les missionnaires m'avaient enseigné. Dans ma douleur, j'avais saisi un vase de fleurs qui se trouvait près de moi, et l'avais jeté à travers la pièce pour me libérer de toute la rage qui m'oppressait. Simouyé était restée là à me regarder, son visage ne trahissant aucune émotion, comme le voulait la coutume chez les geishas. Haletante et essoufflée, délivrée de mes inquiétudes, j'étais restée immobile, et je l'avais

regardée me regarder. A ce moment-là de ma vie, c'était l'instant le plus spirituel que j'aie jamais vécu. Etrangement, son visage impassible avait eu sur moi un effet calmant, et il avait séché mes larmes.

Tirée de mes pensées par la fraîcheur du soir, je frissonnai, sentant que mes seins étaient désormais aussi durs que des boutons de fleurs de cerisier. Je fus envahie par une agréable sensation à mesure que je commençai à remuer les doigts. *Les dieux me libéraient-ils du sommeil des esprits ?* Dans ce cas, je devais m'échapper avant le retour des deux filles. Je remuai les hanches, et mon kimono de soie se dénoua. Puis je sentis tout mon corps frémir, comme si j'avais été caressée par une main inconnue. Je posai la paume de ma main entre mes jambes pour me couvrir, et je sentis la douceur de ma peau nue sous mes doigts...

J'étais nue !

Où étaient mes vêtements ? Ah, oui, je me souvenais... Simouyé avait appelé Ai, la servante de la maison, pour m'aider à ôter mes vêtements mouillés. Ai n'était pas très bavarde, mais elle était intarissable dès qu'il s'agissait de critiquer tout ce qui n'était pas conforme aux coutumes de la maison de thé du Look-Back Tree, et en particulier ma demande de garder mes vêtements. Ils avaient disparu en même temps que la servante, et j'étais restée nue au milieu de la pièce froide.

Cela faisait-il partie de mon apprentissage de geisha ?

Je m'étais enveloppée dans une couverture de coton, et je m'étais précipitée dans le couloir, me retrouvant nez à nez avec la vieille servante. Elle avait marmonné quelque chose à propos des « sales étrangers », et m'avait donné un peignoir de soie et une coupe de thé au goût étrange qui m'avait brûlé les lèvres. Ai m'avait regardée fixement, et j'avais fini mon thé vert, dans lequel on avait sans doute versé du saké, puis j'avais sombré dans un sommeil profond. Je m'étais réveillée en entendant le bruit des ciseaux.

J'essayai de me relever, mais mes membres étaient ankylosés. Et je maudis les dieux de m'avoir attachée au sol à l'aide de liens invisibles... tissés par les effets du puissant breuvage. J'essayai encore de bouger. Impossible. Ma respiration s'accéléra lorsque j'entendis des voix. Les voix des deux filles.

Elles revenaient !

– Elle ne nous a fait aucun mal, Youki-san. Pourquoi veux-tu l'enlaidir ?

– Aurais-tu le cerveau aussi léger qu'une plume de canard, Mariko-san ? Tu ne sais donc pas ce que l'empereur a décrété ? demanda la fille nommée Youki avec colère.

– Non, répondit Mariko d'une voix timide.

– Il voue un immense respect aux coutumes des Occidentaux, et il a exprimé le souhait de voir nos hommes épouser des femmes blanches !

Puis j'entendis Youki expliquer en long et en large que leur monde était en train de changer à cause des Occidentaux, qui parlaient anglais et ne s'intéressaient qu'à la politique lors des soirées auxquelles ils assistaient, et pendant lesquelles ils ignoraient totalement les geishas et leurs talents. Je voulais lui dire ma façon de penser, mais les effets du saké me rendaient léthargique, et tout autour de moi me semblait flou.

– Que pouvons-nous y faire si l'empereur est en faveur de ces mariages ? Nous ne sommes que

des servantes, dit Mariko.

– Je deviendrai bientôt une *maiko*, et si les dieux te sont favorables, en dépit de ton visage quelconque, toi aussi tu deviendras peut-être une *maiko*.

– J’espère de tout mon cœur devenir une *maiko*.

– Alors, pourquoi veux-tu que cette fille attire toute l’attention sur elle ? Que va-t-il advenir de nous ?

– Ne t’en fais pas, Youki-san, tant qu’il y aura des hommes, il y aura des geishas, dit Mariko d’un ton rassurant.

Sa voix était enfantine, et cependant elle était douce et enjôleuse. J’y perçus un désir d’épanouissement semblable au mien. Je fermai les yeux très fort, en priant pour qu’elle me vienne en aide.

– *Okâsan* dit que cette fille deviendra, elle aussi, une *maiko*. Ce qui veut dire qu’un jour elle deviendra une geisha, dit Youki d’une voix courroucée.

– En es-tu certaine, Youki-san ?

– Tu n’as qu’à rester les bras croisés, Mariko-san, et bientôt elle séduira tous les hommes qui viendront à la maison de thé du Look-Back Tree, et il ne nous restera plus rien.

– Plus rien ? fit Mariko d’une voix incrédule.

Je commençais à perdre tout espoir qu’elle m’aide.

– Rien. Et aucun bienfaiteur ne nous donnera notre propre maison de thé lorsque nous serons vieilles. Nous serons pauvres et nous ne vaudrons pas plus cher qu’un sac d’os qu’on donne à manger aux chiens. C’est cela que tu veux, Mariko-san ?

Mariko resta silencieuse pendant un long moment, puis elle dit :

– La *gaijin* blonde ne nous ferait jamais ça, Youki-san. Je le sens au fond de mon cœur.

– Je te préviens, Mariko-san, nous devons nous débarrasser de cette fille, sinon nous le paierons cher aux dieux qui dirigent notre destin.

– Non, Youki-san, je ne te laisserai pas lui faire ça, c’est trop horrible.

– Tu ne peux pas m’en empêcher...

– Sois sûre que je ne te laisserai pas faire !

Un grand vacarme s’ensuivit, me faisant trembler de tout mon être, et j’eus l’impression que la maison de thé était mise à sac par deux animaux sauvages. Au prix de beaucoup d’efforts, je réussis à ouvrir les yeux.

C’était vrai.

Les deux filles étaient là, sous mes yeux.

Et elles se battaient.

En dépit de mon état de stupeur, je distinguai vaguement les silhouettes des filles qui luttait l’une contre l’autre. Je vis leurs longs cheveux se détacher, et voler dans leur dos comme des capes agitées par une tempête.

La soie jaune pâle du kimono de l'une d'elles tourbillonna autour du kimono rose de l'autre, tant et si bien qu'ils se dénouèrent et volèrent comme des ailes d'oiseaux.

La vision de leur peau nue me fit frémir. Je n'avais jamais vu de filles de mon âge nues. Mon père ne m'avait jamais laissée aller au bain public. Exposant leurs jeunes seins nus, leurs cuisses fines, et le duvet de soie noire entre leurs jambes, elles continuaient de se battre. Rien ne pouvait les arrêter. On aurait dit que la totalité de leur être était mobilisé et essayait de prendre le dessus sur l'autre.

Je tressaillis lorsque je vis que l'une d'elles avait pris les petits ciseaux de la main de l'autre, pour les jeter plus loin. J'essayai de les attraper, mais les ciseaux avaient glissé sur le sol, hors de ma portée. Les deux filles n'y prêtèrent aucune attention, car elles étaient trop occupées à s'agripper, et je voyais leurs fesses trembler, tandis que je les regardais, le cœur battant, comme si je venais juste de m'éveiller d'un mauvais rêve.

Il faut à tout prix que j'attrape ces ciseaux.

Mes genoux vacillèrent lorsque j'essayai une nouvelle fois de me lever, avant de céder sous mon poids. Mes épaules plochèrent sous l'effet de l'alcool fort qui avait eu raison de ma volonté, mais je réussis à lever lentement la main gauche. Puis je me traînai jusqu'à l'endroit où les ciseaux avaient glissé, et aperçus mes cheveux épars sur le sol. *Oublie les ciseaux.*

Je saisis mes cheveux. Les longues mèches blondes me glissèrent entre les doigts, mais je les serrai dans mes mains. Une des filles était à bout de souffle, et je la vis tomber sur le tatami. Aussitôt, l'autre fille s'enfuit en refermant la porte de papier derrière elle. J'entendis ensuite le bruit de ses pas qui s'éloignaient en courant.

– J'éprouve une profonde tristesse pour ce que Youki-san t'a fait, et je voudrais m'en excuser, Kathlene-san, dit la fille en s'inclinant, le front posé contre la natte, tout en essayant de reprendre son souffle.

Je la connaissais. C'était la jeune servante qui m'avait sauvé la mise devant mon père.

– Tu connais mon nom ? lui demandai-je.

– Oui, dit-elle timidement, avant d'ajouter : je m'appelle Mariko.

– Merci, Mariko-san.

Je m'inclinai également, sans toutefois poser le front sur le sol. Au lieu de cela, je gardai les yeux fixés sur elle. A la faible lueur de la bougie, je vis les marques de lutte sur ses poignets et sur ses bras.

– Tu maîtrises très bien notre langue, Kathlene-san.

Je souris à ce compliment qui me réjouit.

– Je l'ai étudiée dans mon école de missionnaires.

– J'ai si souvent regretté de ne pas être un garçon pour pouvoir aller à l'Ecole d'anglais de Tokyo, soupira-t-elle.

Pensant en avoir trop dit, Mariko s'inclina de nouveau, et ajouta d'une voix docile :

– Mais je ne mérite pas un tel honneur. Je suis une fille, et je n'ai pas l'intelligence nécessaire pour apprendre le commerce et les affaires, ainsi que les autres choses que font les garçons.

– Pourquoi dis-tu ça ? Tu es tout aussi intelligente que n’importe quel garçon !

Mariko réfléchit pendant un instant et, les yeux toujours baissés, elle dit :

– Il est écrit dans le shinto que les femmes sont impures.

– En es-tu certaine ? demandai-je, sans vouloir l’offenser, mais plutôt par curiosité.

Mariko hocha la tête.

– Le bouddhisme enseigne que si la femme est assez dévouée, elle peut espérer se réincarner en homme.

– Dévouée ? Qu’est-ce que cela veut dire ?

– Que je dois faire ce que mes supérieurs ont décrété.

– Et que dois-tu faire ?

– Je suis née pour satisfaire les hommes, pour leur donner du plaisir quand ils viennent sur moi pour mélanger mon miel à leur lait, dit-elle sans éprouver la moindre gêne.

Je baissai les yeux. Sa déclaration m’avait mise mal à l’aise, et je ne savais pas quoi dire, alors je lançai :

– J’irai à l’Ecole normale supérieure des femmes au retour de mon père.

– Je ne veux pas t’offenser, Kathlene-san, mais tu satisfais ton père en restant ici, alors... ne fais-tu pas, toi aussi, plaisir aux hommes ? demanda Mariko sans le moindre sarcasme.

J’aurais voulu répliquer, mais j’étais fatiguée. Très fatiguée. Et il était impossible de répondre à ce casse-tête par une réponse simple. En outre, une question plus pressante me brûlait les lèvres.

– Pourquoi m’as-tu aidée, Mariko-san ?

Mariko baissa les yeux, puis je vis son corps gracile s’agiter.

– Je sais ce que c’est que d’être séparée de sa famille. On devient différente des autres.

– Où est ta famille ?

– Dans mon pays, la vie n’est pas facile pour ceux qui sont... différents, d’une façon ou d’une autre.

Mariko n’avait pas répondu directement à ma question, ce qui aiguïsa ma curiosité à son égard. Elle n’avait pas expliqué ce qu’elle voulait dire, mais je devinai ce qu’elle essayait de me dire. Même dans mon école de missionnaires, si une fille était différente des autres, elle était mise à l’écart.

– Je comprends ce que tu veux dire, Mariko-san, et je sais ce que tu ressens.

J’enroulai mon doigt autour de mes cheveux. Elle n’avait pas tout coupé, mais j’étais toujours contrariée par ce que cette Youki avait fait.

– Pour nous comprendre, tu dois ouvrir ton esprit et ton cœur, dit Mariko.

Suivant mon instinct, je ne protestai pas lorsque Mariko s’inclina et m’invita à me mettre à genoux, et je restai là, attentive au bruissement de la soie et à l’odeur du jasmin, à la regarder. Je voulais connaître l’étrange monde des geishas, tout nouveau pour moi, et je vis en elle une alliée.

Assise sur mes talons, je réfléchis. Elle était sans doute la seule à souhaiter que je reste dans la

maison de thé du Look-Back Tree. A moins qu'elle soit tout simplement polie, comme le voulait la tradition japonaise. Je n'aurais pas été surprise si, par la suite, j'avais découvert un nœud dans mes vêtements ou des cendres encore chaudes sous mon lit, qui sont les symboles destinés à faire comprendre aux invités qu'ils sont devenus indésirables et qu'il est temps pour eux de partir. Mais si je devais être séparée de mon père en attendant qu'il revienne me chercher, alors je voulais rester dans la maison de thé et devenir une geisha. De toutes mes forces.

Je passai une main sur mon visage, espérant chasser ma fatigue. J'inspirai profondément, et j'essayai de répartir mon poids, car je commençais à avoir des crampes dans les jambes. Mariko, quant à elle, semblait calme et détendue.

– *Okâsan* dit que Mallory-san ne reviendra pas avant longtemps.

– Ce n'est pas vrai, Mariko-san, protestai-je. Mon père reviendra me chercher. Je le sais.

Je serrai une mèche de cheveux contre ma poitrine, et mes yeux se remplirent de larmes. Je ne pus m'en empêcher. La fille pouvait bien penser ce qu'elle voulait. Je ne pleurais pas parce qu'on m'avait coupé les cheveux – ils repousseraient. J'avais peur d'avoir perdu mon père. J'avais peur et j'étais triste.

– *Okâsan* dit que Mallory-san ne t'aurait jamais laissée dans le monde flottant, s'il n'avait été menacé par un très grand danger.

Je vacillai. Danger : ce mot revenait sans cesse. Mariko restait immobile, sans un geste, ce qui me rendit encore plus nerveuse. N'y tenant plus, je me frottai la jambe.

– Pourquoi l'appelles-tu « le monde flottant » ? demandai-je, espérant ainsi détourner son attention pour qu'elle ne remarque pas à quel point j'étais mal à l'aise dans cette position.

Quand allais-je apprendre à m'asseoir avec autant de décontraction qu'elle ?

– C'est très simple, Kathlene-san, le monde des geishas est semblable aux nuages de l'aube, flottant entre le néant d'où ils sont nés et la chaleur du jour à venir, qui les dispersera.

Mais je ne compris pas ce qu'elle essayait de me dire. J'avais de sombres pensées, et l'esprit embrouillé par l'inquiétude. En dépit de ma curiosité pour le monde des geishas, je ne pouvais pas oublier que mon père était en route pour Tokyo, pour ensuite rentrer en Amérique.

– *Okâsan* dit qu'à partir de ce soir on ne doit plus parler de Mallory-san, continua Mariko.

Je regardai Mariko : elle semblait attendre que je dise quelque chose. On ne devait plus jamais parler de lui ? *C'était impossible*. Je ne pouvais pas faire comme si mon père n'avait jamais existé. Et je ne pouvais pas non plus chasser les émotions qui me nouaient l'estomac, alors je décidai de changer de sujet.

– Depuis combien de temps es-tu à la maison de thé du Look-Back Tree ?

– Depuis l'âge de cinq ans.

– Et quel âge as-tu maintenant ?

– Quatorze ans.

– Quatorze ans ? lançai-je, surprise. Tu parais beaucoup plus jeune.

– *Okâsan* dit que je suis comme une fleur sauvage qui a poussé sur un tas de fumier.

Je secouai la tête. Cette étrange façon de parler me rendait perplexe.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Que je n'ai pas la beauté nécessaire pour faire partie du *monde des saules et des fleurs*, mais que si jefais preuve d'endurance, je pourrai devenir une geisha, en dépit de tout ce qui s'y oppose.

Incrédule, j'observai son doux visage qui avait la rondeur de la lune, avec une minuscule bouche rose au milieu. *Cette fille allait devenir une geisha ?* Elle était si jeune et si quelconque. Je croyais que les geishas étaient des créatures mythiques à la beauté incomparable... De celles qui lançaient des modes et étaient immortalisées dans des chansons. N'étaient-elles pas au cœur de l'univers de la mode, et souvent appelées les « fleurs de la civilisation » par les poètes ?

Je continuai de la dévisager, choquée par sa sincérité. Comme si elle était embarrassée par mon regard, Mariko recouvrit ses seins nus avec son kimono d'un geste empreint de timidité. Je détournai les yeux. J'éprouvais désormais un profond respect pour la jeune fille. Elle me faisait penser à un bambou ployant sous le vent. Fort, mais flexible.

Mais j'avais aussi très envie de lui poser mille questions sur la vie dans la maison de thé.

– Je suis curieuse de savoir une chose, Mariko-san : pourquoi appelles-tu la femme qui se nomme Simouyé *Okâsan* ?

– Beaucoup de filles qui viennent à la maison de thé du Look-Back Tree pour devenir geishas ont perdu leur famille à un très jeune âge et elles n'ont jamais connu leur mère. Simouyé-san nous élève comme si elle était notre mère, répondit Mariko avec émotion.

A la mélancolie que je voyais dans ses yeux, qui ressemblaient à des feuilles couvertes de rosée une fois tombées de l'arbre, je compris qu'elle en faisait partie.

– Simouyé-san est une femme difficile à comprendre, dis-je, avant d'ajouter, presque à mon insu : Et elle est aussi très belle.

Pourquoi avais-je ressenti le besoin d'ajouter cela ? Parce que mon père avait caressé les seins de cette femme et qu'il s'était montré intime avec elle ? Essayais-je d'excuser ses actes ?

– Oui, elle est sévère avec nous, Kathlene-san, mais il est de coutume que toutes les geishas de la maison de thé lui montrent beaucoup de respect et lui obéissent, comme elles le feraient avec leur propre mère. Je suis très contente, car *Okâsan* m'a dit que je serais bientôt une *maiko*, et que je deviendrais une geisha dans trois ans, ajouta-t-elle, les yeux baissés, les lèvres tremblantes, essayant d'empêcher ses émotions de rejaillir sur ses paroles.

– Tu seras une geisha dans trois ans ?

Mariko, avec cet air entendu qu'ont souvent les Japonais, avait dû percevoir ma perplexité. Elle ajouta :

– J'ai beaucoup à apprendre avant de pouvoir devenir une geisha.

Je me penchai plus près d'elle, et elle ne chercha pas à m'éviter.

– Dis-moi, Mariko-san, je veux tout savoir... Comment devient-on une geisha ?

Elle m'expliqua qu'une apprentie geisha devait à la fois observer et apprendre, et que les mots n'avaient pas la même puissance qu'un regard éloquent ou un simple mouvement de la tête.

– Les geishas doivent apprendre à ouvrir une porte comme il convient, dit-elle, à s'incliner,

chanter, danser, et elles doivent bien sûr avoir du charme. Mais leur rôle principal consiste à converser avec les hommes, à leur raconter des histoires drôles, et à être assez ingénieuses pour faire en sorte qu'ils ne devinent jamais à quel point une geisha peut être intelligente.

– Et comment font-elles ? demandai-je pour la taquiner.

Sans aucune timidité, Mariko répondit :

– Une geisha apprend de nombreuses manières de faire plaisir à un homme, Kathlene-san. Elle se serre contre lui en lui disant quelque chose de scandaleux, et ensuite elle l'autorise à passer une main dans l'échancrure de son kimono, puis elle le laisse toucher ses seins nus tandis qu'elle lui sert du saké.

Je savais que j'étais bouche bée et que j'avais les yeux écarquillés, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je n'aurais jamais imaginé que j'allais entendre ce genre de propos.

– Et que fait-elle d'autre ? demandai-je.

– Une geisha doit maîtriser des talents artistiques tels que la composition florale et la cérémonie du thé, dit Mariko sans aucune hésitation. *Okâsan* dit que ces talents artistiques constituent le trésor le plus important dans la vie d'une geisha.

– Plus important que de tomber amoureuse ?

J'entendis le ton plaintif de ma voix, mais je n'avais pu le réprimer. L'image que je me faisais de la geisha – une princesse de conte de fées – se volatilisa instantanément, comme une volute de fumée échappée d'un bâton d'encens.

– Oui, Kathlene-san. *Okâsan* dit que les geishas ne tombent pas amoureuses des hommes. Elles tombent amoureuses de leur art.

Je fus tout à coup en proie à une forte appréhension ; pourtant, je ne pus m'empêcher de lui demander :

– Est-ce que tu crois que, moi aussi, je peux devenir une geisha ?

– Cela sera très difficile, Kathlene-san. *Okâsan* est très sévère avec nous.

– Elle ne peut pas être pire que mes professeurs de l'école de missionnaires, dis-je en me rappelant ces grosses femmes anglaises avec des tenues ridicules qui m'ennuyaient à mourir.

– Plus les professeurs sont sévères, dit *Okâsan*, plus tu apprendras, et meilleure geisha tu seras, et...

Mariko hésita.

– Et quoi ? demandai-je, pendue à ses lèvres.

– Tu dois suivre nos coutumes... et les règles.

– Les règles ? fis-je en faisant la grimace, car il m'était difficile de suivre la moindre règle, comme je n'avais pas eu de mère pour me dicter ma conduite. Quel genre de règles ?

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Mariko commença à me débiter une liste qui me donna le tournis.

– Les geishas doivent se lever avant 10 heures le matin, elles doivent ranger leurs vêtements, puis nettoyer leur chambre, se laver en portant une attention particulière à leurs dents et à leur

chère petite fente...

– Leur quoi ?

Je n'avais jamais entendu ce terme auparavant, et je fus choquée, mais cela excita aussi ma curiosité vis-à-vis de ces règles auxquelles il fallait obéir.

– Tu sais... ici, dit-elle en faisant un geste vague pour me montrer ce dont elle parlait.

Je hochai la tête, et elle continua :

– Elles doivent s'assurer que leurs poils pubiens sont taillés correctement...

Je sursautai légèrement, intriguée par cette règle, mais Mariko poursuivit sans s'arrêter.

– ... arranger leur coiffure, prier les dieux, saluer *Okâsan* et leurs sœurs geishas, puis prendre leur petit déjeuner composé de racines et de pousses de bambou...

– C'est tout ce que vous mangez pour le petit déjeuner ? osai-je demander.

Mariko marqua une pause, avant de faire non de la tête. Je souris. Elle était bel et bien en train de me faire marcher. Je dois avouer que je fus surprise par son espièglerie. La vie dans la maison de geishas serait agréable auprès d'elle.

Puis elle ajouta :

– Une geisha doit également faire attention à ne pas avoir de maquillage sous les ongles ou sur les oreilles. Elle ne doit pas avoir les cheveux qui sentent mauvais, car c'est un déshonneur pour une geisha, et elle doit faire en sorte de s'être rendue au bain public avant 3 heures de l'après-midi. Et elle ne peut pas employer de termes familiers avec le serviteur qui porte son luth, au cas où quelqu'un les verrait et se ferait d'elle une mauvaise opinion.

– J'ai bien peur d'avoir déjà fait mauvaise impression sur ton *Okâsan*, en agissant comme je l'ai fait, laissai-je échapper en me relevant.

Mes mouvements étaient rapides et peu gracieux. Apprendrais-je un jour à me mouvoir comme une geisha ?

– Et cette fille, Youki-san, ajoutai-je, elle ne m'aime pas non plus.

J'enroulai mes cheveux coupés, et je les attachai avec le ruban de mon kimono. Je n'avais plus rien pour tenir mon kimono fermé et cacher ma nudité, mais je me sentais encore plus nue sans mes cheveux.

– Youki-san ne te veut aucun mal, dit Mariko, ce qui me surprit.

– Comment peux-tu dire cela ? Regarde ce qu'elle a fait à mes cheveux ! m'écriai-je en montrant les mèches qui jonchaient sur le sol.

Pourquoi cherchait-elle à la protéger ?

– Elle a très peur, Kathlene-san. Si elle ne devient pas une geisha, elle ne pourra pas rembourser sa dette.

– Sa dette ?

– Elle a été vendue par ses parents à un homme qui achète des petites filles avec de grosses sommes d'argent. Elle doit rembourser cette somme par son travail en tant que geisha.

– Cela n'excuse pas ce qu'elle m'a fait, Mariko-san, l'interrompis-je.

Mariko baissa la tête.

– Bien sûr que non, Kathlene-san, mais si elle ne devient pas une geisha et qu'elle ne trouve pas un bienfaiteur pour l'aider à avancer dans sa carrière, elle sera envoyée dans les quartiers de Shimabara en tant que prostituée.

– Et que lui arrivera-t-il là-bas ? demandai-je.

– On la mettra dans une cage en bambou, on la forcera à se noircir les dents et à se raser entre les jambes, et à donner du plaisir à de très nombreux hommes en une seule nuit.

– Es-tu certaine de cela ?

Mariko hocha la tête.

– Tout à fait certaine. On ne peut pas laisser faire ça, mais il y a des personnes dans cette maison qui rapportent tout à *Okâsan*.

Je n'avais aucun doute sur la question : elle parlait d'Ai, la vieille servante.

– Youki-san aura beaucoup d'ennuis quand *Okâsan* apprendra ce qu'elle a fait ce soir, ajouta Mariko.

– Que puis-je faire ?

– Va voir *Okâsan* et dis-lui que tu acceptes les excuses de Youki-san.

Je fis la grimace.

– Quelles excuses ?

– Celles que te fera Youki-san quand elle saura que tu l'as aidée, dit Mariko en souriant.

Je secouai la tête.

– Je ne comprends pas, Mariko-san. Tu veux que j'accepte des excuses qu'on ne m'a pas encore présentées ?

– Tu dois essayer de nous comprendre, Kathlene-san. La coutume veut que les geishas soient aussi liées que des sœurs, dit Mariko avant de baisser les yeux. Selon nos traditions, la geisha plus expérimentée devient la grande sœur de la nouvelle geisha, quels que soient leurs âges respectifs.

Je frémis.

– Je ne voudrais pas que Youki-san devienne ma sœur.

– Si tu restes dans la maison de thé du Look-Back Tree, je prierai les dieux pour qu'*Okâsan* choisisse une autre *maiko* pour devenir ta sœur.

– Ah ? Et à qui penses-tu ?

Mariko s'inclina très bas.

– Je ne le mérite pas, mais je deviendrai bientôt une *maiko*, Kathlene-san. Et je serais très honorée d'être ta grande sœur.

– Toi, Mariko-san ?

– Oui, je serai ton mentor et ton amie, et je te serai dévouée.

Mariko me regarda droit dans les yeux, ce qu'elle n'aurait jamais fait d'ordinaire, mais, pour une raison qui m'échappait, elle ne démorait pas de son histoire de sœurs. Ni de l'idée d'aider

Youki.

– Tu iras voir *Okâsan*, et tu suivras notre tradition ? demanda-t-elle, bien que ce fût davantage une déclaration qu'une requête.

Je dois admettre que j'ai hésité. Je n'étais pas ravie à l'idée de m'adresser à *Okâsan* pour lui raconter cette histoire d'excuses inventée de toutes pièces, mais j'allais le faire s'il fallait en passer par là pour devenir une geisha.

Je fis coulisser la porte en papier de riz, pleine d'appréhension tandis que je caressais du bout des doigts les fleurs peintes à la main sur la cloison de papier, admirant leur beauté.

– Ton souhait est accordé, Mariko-san. J'irai voir *Okâsan*, et je lui dirai que j'accepte les excuses de Youki-san.

Mariko sourit en s'inclinant, et me suivit.

– Dans ce cas, j'irai moi aussi.

Je ne répondis rien. J'eus l'impression que cela n'aurait rien amené de bon.

J'entendis un souffle. Doux et profond. Quelqu'un soupirait. On aurait dit un rossignol pleurant de s'être brisé les ailes. Ces sons flottaient dans l'air tandis que j'avançais dans le long couloir de la maison de thé, en me demandant laquelle de ces portes rouge sombre conduisait à la chambre d'*Okâsan*.

– N'est-il pas un peu tard pour distraire des clients ? demandai-je à Mariko, tout en osant penser au genre de distraction qui pouvait produire des sons aussi fugaces.

Mariko mit une main devant sa bouche et rit de bon cœur.

– C'est l'heure à laquelle les femmes se donnent du plaisir.

Se donnent du plaisir ? Je sentis une vague de chaleur me monter aux joues. Je n'étais donc pas la seule femme à avoir découvert que ses doigts pouvaient avoir des pouvoirs magiques ? J'étais curieuse de découvrir ce qu'elle pouvait m'apprendre.

– Quel est ce plaisir, Mariko-san ?

La petite *maiko* s'approcha de moi, et murmura :

– *Harigata*.

Je secouai la tête, en signe d'incompréhension. *Harigata* ? Ce mot était dénué de sens pour moi.

Je prêtai l'oreille de nouveau aux étranges bruits que j'entendais à travers les portes de papier. Le silence avait remplacé les derniers soupirs de la femme qui se trouvait dans cette chambre, et le mur de couleur sombre cachait ce qui se trouvait de l'autre côté. Je me contractai. Quelque chose d'étrange, quelque chose qui dépassait mon monde de cahiers d'écolière, de pinceaux et d'encre indienne avait lieu dans les quartiers privés de Simouyé.

Ma curiosité s'aiguïsa en pensant à la femme dont les magnifiques yeux noirs s'étaient embués comme cachés derrière un voile de brume au moment où mon père lui avait touché les seins. J'étais intriguée par ce à quoi elle se livrait dans le secret de ces murs.

– *Harigata*, répétai-je. Qu'est-ce que ça veut dire ?

La petite *maiko* hésita, elle était tenue au code du secret, l'empêchant de révéler ce qui se passait dans l'enceinte de la maison de geishas, mais je vis une étincelle dans son regard lorsqu'elle se pencha vers moi, en battant des cils, qui, à cet instant, ressemblaient à deux papillons.

– Je vais te le révéler, parce qu'*Okâsan* a dit que tu devais être traitée comme nous.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

– Dis-le-moi, Mariko-san.

– Il est très inhabituel qu'une *maiko* parle ouvertement de ces secrets à quiconque..., commença-t-elle, l'air d'hésiter à révéler ses pensées.

– Alors, ne le dis pas, Mariko-san, murmure-le à mon oreille.

Si la jeune fille était aussi anxieuse que je le croyais à l'idée de parler, alors elle le ferait sans doute. Et je ne me trompais pas. Elle s'approcha plus près de moi, et murmura à mon oreille :

– As-tu déjà remarqué que le sexe d'un homme ressemblait parfois à un radis, à une carotte ou... à un champignon ?

Elle s'était interrompue en pouffant de rire, et j'avais eu beaucoup de mal à entendre ce qu'elle disait.

– Un champignon ? répétai-je en souriant. Tu veux dire qu'elle se sert d'un champignon comme d'un sexe d'homme ?

– Oui. Un grand champignon remplace avantageusement un sexe d'homme.

J'étais excitée par ses propos, et l'idée d'essayer un tel accessoire me procura une agréable chaleur dans tout le corps.

– Es-tu sûre de cela ?

Mariko sourit.

– Voir les choses par toi-même est la meilleure des vérités, Kathlene-san. Je vais te montrer *shunga*.

– Qu'est-ce que c'est ?

– *Shunga* veut dire « images de printemps ». Elles permettent aux rêves de ceux qui désirent trouver le plaisir de prendre forme.

Avant que je puisse protester, Mariko me fit signe de la suivre. Nous sortîmes de la maison de thé, et nous traversâmes la cour, pour ensuite nous insinuer par la porte étroite d'une grande entrée, et nous glisser dans une pièce retirée dont le sol était recouvert de tapis si doux que nous eûmes l'impression de marcher sur une mousse de velours verte.

– Où sommes-nous ? murmurai-je en regardant autour de moi.

La petite pièce était vide, mais elle était calme et fraîche.

– Dans un salon de thé privé, là où personne ne nous verra.

Même dans la pénombre, Mariko n'eut aucune peine à trouver le grand livre recouvert de brocart rouge qui était posé avec beaucoup de soin sur une petite table basse laquée noire. Elle laissa la

porte de papier ouverte, et le pâle éclat de la lune devint la bougie grâce à laquelle je pus voir un homme faire l'amour à une femme, ou deux femmes ensemble, et parfois davantage.

Leurs kimonos aux motifs délicats étaient grands ouverts, et elles avaient les yeux mi-clos d'extase tandis qu'elles montraient leurs sexes à qui voulait bien les voir. Les hommes et les femmes allaient en avant, en arrière, s'étiraient, étaient l'un sur l'autre, s'étreignaient, et s'asseyaient même l'un sur l'autre dans une série de positions qui laissaient entrevoir que ce qu'ils faisaient était extrêmement agréable. Ils avaient les jambes en l'air, par-dessus la tête, tandis que de très jeunes filles observaient les amants, cachées derrière des paravents.

Je regardai, encore et encore.

Je fus envahie d'une douce chaleur et, en même temps, je fus saisie d'un frisson... Je pouvais enfin satisfaire ma curiosité !

Et malgré tout je n'arrivais pas à croire à ce que je voyais. J'étais parcourue de délicieuses sensations, tous mes sens étaient en effervescence. J'imaginai alors que je pouvais me glisser entre les pages du livre, et caresser le sexe de cet homme avec les mains d'abord, puis avec les lèvres, jusqu'à ce qu'il ait atteint une taille considérable, qu'il me pénètre lentement, et de plus en plus vite...

– Comment appelles-tu ce livre ? demandai-je en essayant de reprendre mon souffle tandis que je regardais le sexe de l'homme sur le dessin.

Son membre était aussi gros que son avant-bras. Est-ce que devenir une geisha voulait dire qu'on avait du plaisir avec un homme comme celui-là ?

Est-ce qu'un tel homme existait ?

– Le *Pillow Book*, dit Mariko sans la moindre gêne. C'est le livre de chevet des geishas ; il est très utile pour apprendre à donner du plaisir à un homme, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je ne vois aucune image de femmes avec ce champignon dont tu parles, dis-je en feuilletant le reste du livre.

– C'est un secret de femme, un instrument pour découvrir tous les mystères que recèle son vagin, jusqu'à ce qu'elle trouve le joyau qu'est son clitoris, expliqua Mariko. C'est un cadeau des dieux du Tonnerre et des Eclairs.

Je hochai la tête. Cela me semblait logique, pourtant il y avait une chose que je ne m'expliquais pas.

– Comment peut-il y avoir du tonnerre sans éclairs ?

– C'est pour cela que le champignon existe.

– Dis-moi, Mariko-san, ce sont les bruits du plaisir prodigué par ce champignon que nous entendons ?

Mariko hocha la tête.

– Oui, les femmes comme *Okâsan*, qui ont beaucoup d'obligations et n'ont pas la chance de pouvoir se délecter du parfum d'un pagne, doivent trouver le plaisir autrement.

– Le pagne ? Tu veux dire faire l'amour avec un homme ?

Je vis ses yeux se poser sur mon ventre. Je me recouvris avec le tissu de soie, mais cela ne

calma pas la brûlure que je ressentais au creux de mon ventre.

– On l’appelle le « cœur de la fleur ». Autrefois, les femmes comme *Okâsan* vivaient recluses, cachées derrière des stores de bambou, ne parlant aux hommes qu’à travers des paravents en treillis. Et elles ont trouvé des façons très intéressantes de se donner du plaisir sans l’aide des hommes, dit Mariko, qui hésita, avant de murmurer à mon oreille : mais tu dois faire attention, car si la tête du champignon gonfle sous l’effet de la chaleur de ton corps, il peut... rester coincé.

Je me mis à rire doucement.

– Là ? Dans le... cœur de la fleur ?

Mariko baissa les yeux, mais j’aperçus le sourire qu’elle essayait de dissimuler.

– Oui, dans le plus secret des endroits secrets de la femme, dit-elle. Suis-moi, et tu te rendras compte par toi-même.

Mariko sourit, et je lui souris en retour. J’étais plus curieuse que jamais de découvrir les plaisirs prodigués par ce champignon, et c’était ce désir d’être choquée par un secret bien gardé qui me poussa à la suivre dans la maison de thé. Des papillons blancs en papier suspendus au plafond par des fils de soie voltigèrent au gré du vent frais qui s’infiltra par les portes coulissantes lorsque nous entrâmes. Puis nous traversâmes un petit pont qui se trouvait à l’intérieur.

Le gargouillement de l’eau qui s’écoulait adoucit l’étrange chaleur qui s’emparait de mon corps, puis nous nous introduisîmes à l’intérieur par les portes de papier de riz sur lesquelles étaient peints des géraniums dans des couleurs pastel. Je devinai que nous étions dans l’entrée des quartiers d’*Okâsan*. Mariko me fit signe de ne pas parler, puis elle fit coulisser un des panneaux qui composaient les murs de la pièce pour que nous puissions nous introduire à l’intérieur et nous cacher derrière un paravent.

La pluie était occupée à déverser sa fraîcheur sur la terre, martelant doucement le toit de bois, mais à l’intérieur de la maison de thé du Look-Back Tree, tout était calme. Si calme que nous n’eûmes aucun mal à entendre les doux murmures des rêves mélancoliques d’une femme, mêlés à ceux de son plaisir. Le son des soupirs s’intensifia, avant de s’évanouir, et un parfum à peine perceptible mais tout à fait délicieux sembla traverser la pièce, comme d’invisibles vagues de plaisir.

– Je me sens si bizarre, Mariko-san, c’est comme si je me préparais pour un voyage vers une destination encore inconnue, murmurai-je. Un voyage qui satisfera un désir très profond.

– Toutes les femmes ont ce désir, chuchota Mariko. C’est pour cela qu’il y a des *engis*.

– Des *engis* ?

– Oui, des répliques de sexe d’homme faites de papier ou d’argile, et remplies d’un liquide sucré. C’est succulent, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres.

J’étouffai un rire et, en m’approchant du paravent, je me mis sur la pointe des pieds, et je vis quelque chose bouger. Maintenant que j’étais plus près, je me rendis compte que ce que j’avais cru voir n’était pas le fruit de mon imagination. Simouyé était assise sur ses talons sur le tatami, et elle se balançait d’avant en arrière. Comme elle était belle ! Elle portait un kimono bleu très simple, et une *obi* – une ceinture – nouée dans le dos.

Mais ce fut son regard d’un érotisme intense qui me fascina à tel point que mon propre corps

réagit d'une façon étrange et mystérieuse. Je laissai échapper un soupir, et Mariko mit aussitôt sa main sur ma bouche, en m'intimant de ses yeux noirs de ne pas faire de bruit. Car si on nous découvrait, je ne sais quel châtement nous serait réservé.

Je lui fis un signe de la tête. Mariko retira sa main, la paume moite d'être restée sur mes lèvres humides. Avant que j'aie eu le temps de me sentir gênée, elle murmura :

– Regarde.

Je restai bouche bée. Je ne pus détourner les yeux quand *Okâsan* changea de position, et se pencha en avant. Mon regard fut attiré par quelque chose qui semblait être attaché à son talon avec un ruban. Quelque chose de long et mince, qui avait la forme d'un...

– Le champignon..., murmurai-je.

Ce champignon n'était pas une variété de légume, mais un objet en cuir sculpté avec soin, qui ressemblait à un sexe d'homme. Il était assez gros, et semblait très réel, je discernai même des veines gonflées.

Je reculai, à l'abri des regards dans l'ombre du paravent, et je réfléchis. Avec un tel accessoire, la femme avait le contrôle. Un tel pouvoir m'intrigua, et renforça mon désir de devenir une geisha.

Je regardai de nouveau.

Simouyé se releva et dénoua son léger kimono de soie, qui glissa sur son ventre, puis elle attacha une corde rouge autour de sa taille, et sous sa poitrine. Elle enleva ses chaussettes salies, et en mit une nouvelle paire.

– Pourquoi change-t-elle de chaussettes ? demandai-je à Mariko en me tournant vers elle.

– Les geishas considèrent que les chaussettes froissées ou légèrement grises sont le comble de l'inconvenance. Montrer des pieds d'une blancheur immaculée est le signe d'un raffinement féminin extrêmement honorable.

Je souris en entendant ses propos. C'était là une bien étrange priorité après ce que je venais de voir... Puis je regardai *Okâsan* de nouveau. Je ne vis plus l'étrange champignon de cuir. Elle devait l'avoir caché dans un des nombreux tiroirs de la commode qui se trouvait dans un coin de la pièce.

La scène me sembla irréelle, mais les larmes qui coulaient sur les joues d'*Okâsan* étaient bien réelles, et j'en fus profondément bouleversée, sans comprendre pourquoi.

Je ne le compris pas du tout.

Je sentis ma gorge se serrer. Voir cette femme se donner du plaisir m'avait procuré une sensation de malaise, mais aussi une impression étrange et merveilleuse. Pourtant, la regarder pleurer me donna le sentiment de violer quelque chose de plus sacré. Mariko sentit que j'étais troublée.

– J'ai vu des femmes parmi nous qui adoptent les idées de l'Occident, dit Mariko, et abandonnent la tradition de la femme marchant derrière l'homme, pour marcher main dans la main avec lui.

– Veux-tu dire qu'*Okâsan* est une de ces femmes ?

– L'esprit de la femme est composé de nombreuses cordes, Kathlene-san, et une femme telle

qu'*Okâsan* est une artiste qui joue avec chacune d'entre elles.

Puis, avant que je puisse la questionner davantage, elle dit :

– Nous devons y aller.

Je hochai la tête, et je laissai mes pensées vagabonder dans l'obscurité qui envahissait la pièce, où flottait maintenant une atmosphère noire et veloutée, aussi calme et silencieuse qu'à notre arrivée. Et peut-être que dans ce silence j'allais trouver le courage d'embrasser ce monde étrange et nouveau pour moi. Il était trop tard pour faire quoi que ce soit ce soir-là. Mais, le lendemain matin, j'irai voir *Okâsan* et je lui parlerai des excuses de Youki. Je m'inclinerai et je répéterai les mots soufflés par Mariko, car rien ne m'aurait empêchée d'entrer dans le monde secret des geishas.

Accroupie, je suivis Mariko et nous sortîmes par la porte coulissante, pour traverser le couloir, puis le petit pont, avant d'arriver dans une pièce où un futon avait été préparé pour nous, comme par magie. Une moustiquaire à quatre pans traînait sur le sol, semblable à la traîne d'une robe royale, suspendue à des fils de soie par des crochets fixés à la charpente de la maison de thé. Ses murs transparents et vaporeux avaient la couleur verte de l'écume de mer et étaient une invitation au sommeil. Je vivais de nouveau un conte de fées, devinant cependant que l'installation du futon était sans doute l'œuvre d'Ai. Je me demandai ce que la vieille femme savait, si elle nous avait vues, et, si c'était le cas, si elle allait nous dénoncer.

Mariko devina ce qui me traversait l'esprit.

– Nous devons nous méfier d'Ai-san. C'est une femme qui n'a pas les mêmes valeurs que toi.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'elle n'est loyale envers personne, hormis celle qui la paie.

Mariko avait raison. Je devais faire attention lorsque j'étais à proximité des quartiers de la servante. Je regardai Mariko et elle me fit signe de m'allonger près d'elle sur le futon. Sans un mot, je m'installai près d'elle, mais mon cœur battait à tout rompre, tant j'étais pleine d'espoir et d'excitation pour l'avenir, et je ne réussis pas à m'endormir.

Ce soir j'avais vu, entendu et senti quelque chose de si délicieux que mon imagination en était stimulée, et les images de ce qu'allait être ma vie à la maison de thé du Look-Back Tree affluaient dans mon esprit : le parfum des orchidées et des pétales de rose, une geisha dénouant son obi, ses épingles en argent tombant sur le sol tandis qu'elle détachait ses cheveux et écartait les jambes pour accueillir le sexe de son amant. Je ne savais pas trop ce que je devais en penser. Pas encore.

J'étais étendue sur le futon, et la pluie qui s'abattait sur le toit prit les tonalités d'une chanson. La mélodie m'évoquait des chats dansants, promenant leurs pas légers, en avant et en arrière, sur les tuiles grises. De longues minutes s'écoulèrent. J'entendis des grenouillescoasser, et, à côté de moi, la respiration de Mariko, lente et régulière. Nous restâmes étendues ainsi, sans parler, nos corps gracieux l'un contre l'autre, se réchauffant lentement sous les couvertures. Je respirai le parfum d'oranger et de gingembre que l'eau du bain avait laissé sur sa peau, mêlé à la chaleur humide qui émanait de nos corps.

Lorsque sa main glissa dans la mienne et la serra, je serrai la sienne à mon tour, puis je respirai profondément, laissant mon corps se détendre peu à peu. Je pouvais seulement rêver à la vie qui

m'attendait, mais je commençais à prendre conscience que ma féminité était l'arme secrète qui allait me permettre de découvrir les profondeurs de ma sexualité. Je voulais atteindre l'essence de ce lieu où naissait mon plaisir, là où mes émotions affluaient encore et encore, sans jamais s'arrêter.

Je rêvais de connaître le plaisir ultime du sexe d'un homme en moi, palpitant, s'enfonçant toujours plus profondément, et me remplissant de son élixir. J'avais le sentiment que le secret qui ferait de moi une femme était à portée de main, et que j'avais fini de vivre dans l'obscurité, courant après un insaisissable papillon.

2^e partie

KIMIKO, 1895

*Elle arriva parmi nous,
la fille aux cheveux d'or.
Elle n'était pas une des nôtres,
et pourtant nous l'avons adoptée.*

Chanson de geisha, Kyoto, 1895

Chapitre 4

Kyoto, Japon 1895

Tandis que je passais la porte de bois, que je traversais l'allée sinueuse en dalles de pierre, avant de monter par l'étroit escalier qui menait à la véranda – où le parfum de l'huile de camélia était aussi entêtant que les effluves de la rivière Kamo –, j'étais dans tous mes états. Qu'allais-je bien pouvoir dire à *Okâsan* ?

Et, en plus, j'étais en retard.

En proie à un intense sentiment de frustration, j'essuyai la sueur qui perlait sur mon visage, faisant ainsi couler l'épaisse couche de maquillage blanc qu'*Okâsan* voulait que je porte lorsque je sortais de la maison de thé, ainsi que ma perruque noire, parfaitement positionnée. Les jours de grande chaleur, la perruque était presque insupportable, mais je ne pouvais pas teindre mes cheveux en noir, car nous savions bien que la plupart des teintures contenaient du plomb, et qu'elles pouvaient entraîner la mort.

A cet instant, le poids de ma perruque m'était bien égal. En revanche, je priai pour qu'*Okâsan* agisse comme le veut la coutume et qu'elle ne se laisse pas emporter par l'acolère. Chaque émotion doit correspondre à un moment précis, et ce n'était ni le moment ni le lieu pour cette émotion-là. C'était l'heure du jour que préférait mon père, et moi aussi, car c'était le moment où les geishas et les *maikos* se rassemblaient en petits groupes, discutant de tout et de rien. Nous échangeons les derniers potins, mais cela restait toujours très convenable. Cela faisait partie de notre formation à nous, les *maikos* : nous devons apprendre à parler avec beaucoup de vivacité de choses sans importance.

Et nous devons jouer à des jeux avec nos clients, tels que *le jeu de la rivière peu profonde*, où la geisha devait relever son kimono de la main gauche – comme si elle traversait une rivière – chaque fois un peu plus haut, tandis qu'elle taquinait le spectateur en agitant un éventail de la main droite, jusqu'à ce qu'elle révèle sa chère petite fente dénudée.

J'étouffai un rire, me rappelant la première fois que j'avais entendu cette expression. C'était la nuit où j'avais découvert les plaisirs de l'*harigata*. Soudain, je fus submergée par la tristesse : c'était aussi le jour où mon père m'avait laissée à la maison de thé du Look-Back Tree. Une partie de moi était morte cette nuit-là. Mais une autre avait survécu, et pendant trois longues années j'avais suivi un apprentissage difficile pour devenir une geisha. Et je n'étais encore qu'une *maiko*. Pourquoi ? Qu'avais-je fait pour déplaire aux dieux ? La coutume voulait qu'une *maiko* suive un apprentissage de plusieurs années, et qu'ensuite elle prenne sa place de geisha à l'âge de dix-sept ans.

J'avais dix-huit ans. N'avais-je pas mérité le droit de devenir une geisha ?

Pendant encore combien de temps pourrais-je rester dans la maison de thé, et me rendre en ville furtivement, le visage couvert de maquillage blanc et mes cheveux blonds dissimulés sous une perruque noire ? Étais-je destinée à rester cachée dans la maison de thé jusqu'à ce que ma féminité commence à se faner ? Ou jusqu'à ce que quelqu'un découvre mon identité ?

Plus d'une fois, j'avais vu des étrangers curieux s'interroger en regardant mon nez long et droit comme l'ont souvent les Irlandais. Pourquoi était-il si important que personne ne sache qui j'étais ? Mon père était loin et hors de danger. Pourquoi ne pouvais-je pas prendre ma place dans *le monde des saules et des fleurs* ?

J'avais fait tout ce qu'*Okâsan* m'avait demandé de faire. Vraiment tout. J'avais utilisé des crottes de rossignol séchées pour adoucir et traiter ma peau. J'avais nettoyé la véranda à genoux deux fois par jour, lavé les draps sales, taillé les bambous dans le jardin...

Je suis une femme adulte, étais-je fière de constater, à en juger par les regards qu'on m'avait lancés plus tôt ce jour-là. Même si je savais que c'était effronté, je m'étais promenée en roulant des hanches, comme le faisaient les geishas plus âgées, portant mon kimono vert, avec des volubilis jaunes et roses peints à la main, très près du corps. Et quelques épingles argentées brillant dans mes cheveux.

Partout où j'allais, les gens me dévisageaient. Bien sûr, je n'étais pas aussi belle que Simouyé, mais j'étais plus grande que toutes les autres *maikos*, du haut de mes socques à petits grelots de quinze centimètres, puisque ceux que m'avait donnés mon père étaient depuis bien longtemps devenus trop petits pour moi. Je dois dire qu'il était inhabituel pour une apprentie geisha de se déplacer seule. Nous étions toujours chaperonnées, sauf lorsqu'on nous circulions en *jinrikisha* à deux. Je me sentais si adulte alors, balançant ma jolie ombrelle en papier d'avant en arrière, accompagnée de Mariko qui faisait de même, tandis que notre pousse-pousse à ciel ouvert se faufilait dans les rues étroites.

Ce jour-là, j'avais ignoré les regards des Japonais indiscrets, gardant la tête baissée, en prenant soin de ne laisser personne s'approcher assez près de moi pour voir mes yeux verts. Il était important que je m'esquive de la maison de thé sans être vue pour que je puisse terminer mes courses.

Seule.

Depuis combien de temps étais-je partie ? Une heure ? Pas plus. Je serrai mon paquet minutieusement emballé de papier jaune et d'une ficelle rouge contre ma poitrine, qui était comprimée par la bande que je portais sous mon kimono, et j'eus l'impression que mon estomac, lui aussi, était à l'étroit dans mon corps, tant j'étais nerveuse à l'idée d'affronter Simouyé. Quelle que soit l'excuse que j'avais préparée, je la voyais déjà, se balançant d'avant en arrière, comme elle le faisait chaque fois qu'elle voulait exprimer sa désapprobation. Je la connaissais si bien ! Elle pouvait me réprimander pendant d'interminables minutes, tandis que les autres *maikos* prétendaient ne pas écouter.

Je secouai la tête, consternée. Après tout, c'était *Okâsan* qui avait trouvé mille excuses lorsque je lui avais demandé quand j'allais être prête à entrer dans le monde des geishas. J'étais prête. Mais Mariko m'avait dit que je devais me montrer patiente et accepter la décision d'*Okâsan*, tout comme j'acceptais la pluie.

Je n'avais pas complètement accepté la pluie. Et je n'avais jamais oublié ma première nuit dans la maison de thé. La scène était toujours aussi nette dans mon esprit : la lanterne rouge à une extrémité de l'allée qui conduisait au jardin, la végétation exubérante, et la façon dont la pluie tombait, comme des cordes. Jamais je n'oublierai la chaleur et l'humidité de cette chambre, la

puissance de ce grand sexe artificiel en cuir, et *Okâsan* se laissant complètement aller, sans limites, laissant l'objet s'insinuer en elle, jusqu'au cœur de sa fleur, et Mariko et moi la regardant, subjuguées.

Mon esprit se laissa peu à peu envahir par ces images obsédantes qui ravivèrent ma mélancolie, tandis que j'ouvrais la porte de la véranda de la maison de thé. Je poussai un petit cri de surprise. La pièce était vide, et le sol recouvert d'un tatami de paille brillait sous les rayons du soleil. Aucune clochette ne tintait du haut des socques de bois, vu qu'elles avaient été rangées dans l'entrée par de petites mains délicates. Aucun bruissement de kimono sur le sol, et aucun petit pas assourdi par la douceur des chaussettes blanches.

Il n'y avait personne.

Je souris. Cela m'arrangeait, car même si *Okâsan* ne s'était pas aperçue de mon retard, Mariko aurait insisté pour que j'écrive un poème, demandant aux dieux de me pardonner. Il aurait ensuite fallu que je l'attache à une branche de prunier et, ensuite seulement, *Okâsan* aurait eu l'honorable privilège de me pardonner ma désobéissance.

Cela me rendit songeuse. Mariko avait toujours une réponse ou une phrase pour chaque problème. Son image ne me quittait jamais, la tête légèrement penchée, souriant, riant, et tout cela était bien plus réel pour moi que n'importe quel portrait. Elle était un haïku vivant, un poème de dix-sept syllabes divisé en trois lignes. Le haïku était d'une sensibilité délicate et d'une grande profondeur desentiment ; toutefois, il était maîtrisé et contenu dans son expression.

Comme Mariko.

Qu'aurais-je fait sans elle ? Lorsque je ne pouvais plus endurer la sévérité de Simouyé ou les remarques mesquines de Youki, ou encore l'étrangeté de ce pays où ce que je ressentais avait moins d'importance que ce que je montrais aux autres, Mariko était là. Riant avec moi à la vue d'un gros marchand éclaboussé de boue par un *jinrikisha* qui roulait à trop vive allure. Pleurant à la naissance d'une portée de chatons. Écoutant les murmures d'une conversation entre une geisha et son client, cachée derrière un paravent... Et les réponses de la jeune fille, tantôt résistant, tantôt cédant, qui entraînaient l'érection de son client.

Parfois, me rappelai-je avec bonheur, nous regardions le marchand de bonbons qui faisait tourner du sucre d'orge pour lui donner la forme de toutes sortes d'animaux. Un jour, nous étouffâmes un fou rire lorsque l'homme confectionna un bonbon de sucre brun de la forme d'un pénis et nous le donna. Faisant de grands O avec la bouche, accompagnés de petits bruits de succion, nous nous délectâmes du bonbon, tout en prétendant qu'il s'agissait d'un très honorable pénis.

Nous étions inséparables, faisant tout ensemble, nous parlant dans le délicieux dialecte pratiqué par les *geikos* de Tokyo, et nous livrant à notre passe-temps favori : regarder le *Pillow Book*, en rêvant que nous étions de magnifiques geishas, essayant chacune des quarante-huit positions avec nos amants pour pouvoir choisir celles qui nous plaisaient le plus.

Ma planche favorite était l'œuvre de l'artiste Hokusai, représentant une femme qui s'abandonnait à l'étreinteglissante de deux pieuvres géantes. Elles enlaçaient son corps de façon à la fois esthétique et stratégique, l'émoustillant, attachant leurs bouches à ses seins pour en sucer les pointes, puis à ses lèvres, aspirant son souffle, et enroulant leurs tentacules autour de son ventre,

de sa taille, poussant leurs appendices dans son vagin et dans son orifice anal, la laissant dans un état proche de l'extase.

Le flot de sensations étranges qui m'avait envahie en regardant les dessins érotiques m'avait donné le courage d'avouer à Mariko comment Hisa m'avait saisie près du cimetière, comment il avait frotté son torse nu contre moi, et excité le bout de mes seins sous mon kimono avec son corps musclé et humide de sueur. Je ne pouvais nier que le garçon du *jinrikisha* me rendait brûlante de désir. Il portait un genre de kimono court et sans manches qui révélait à mon regard avide chaque muscle de son corps hâlé. Ses biceps bombés. Son torse de bronze. Et ce que je ne pouvais voir – son honorable sexe –, je pouvais l'imaginer.

Et le désirer.

Je m'étais affranchie de toute retenue, tant j'étais impatiente de toucher un homme, et de m'abandonner totalement à son étreinte. Mais c'était mal, et je le savais. Je m'étais enfuie lorsqu'il avait essayé de dénouer ma ceinture, même si j'avais eu envie de rester et de la dénouer pour lui, lentement, très lentement, le tourmentant avec la promesse de mon sexe humide, sous les multiples pans de mon kimono.

– N'as-tu jamais rêvé de faire l'amour avec un garçon comme Hisa-don ? avais-je demandé la veille à Mariko, en fin d'après-midi après nos leçons, tandis que nous regardions le jardin par la fenêtre, en écoutant legazouillis des oiseaux et quelques grenouilles qui faisaient des bonds dans l'eau.

J'avais souvent fantasmé sur le garçon du *jinrikisha*, mais j'avais toujours fait attention à parler de lui de la façon qui convient lorsqu'on parle d'un serviteur.

– Si, Kathlene-san, avait dit Mariko, j'ai envie de faire l'amour avec un homme, et de le sentir en moi, mais il est de notre devoir de détourner notre regard d'Hisa-don.

Je m'étais passé la langue sur les lèvres. J'avais soif. Ma bouche s'était asséchée en pensant à Hisa-don en train de me toucher, et Mariko me parlait de devoir ? Encore ?

– Pourquoi dis-tu cela, Mariko-san ?

– Une geisha doit suivre la volonté d'*Okâsan*, qui lui choisira un protecteur, avait expliqué Mariko, même si elle n'éprouve pas de sentiments pour l'homme qu'*Okâsan* lui aura désigné.

J'avais secoué la tête. Mariko ne s'autoriserait pas à connaître un homme de quelque façon que ce soit tant qu'*Okâsan* n'aurait pas pris de décision à sa place.

– Je veux un homme qui m'aime, avais-je dit, et qui me donne beaucoup de plaisir avec son honorable sexe s'enfonçant très loin en moi, jusqu'au cœur de ma fleur.

– Je suis sûre que les dieux te donneront de nombreux amants, Kathlene-san, avait dit Mariko pour me taquiner, mais je prie pour que tu ne répandes pas toutes les larmes de ton corps, inondant la terre de ta mélancolie.

– Dis-moi ce que tu veux dire par là, s'il te plaît, Mariko.

– Une geisha doit mettre ses émotions de côté.

– Qu'est-ce que cela a à voir avec Hisa-don ?

– C'est un domestique, et il n'est pas digne de nous.

– Je n'en crois pas un mot. C'est un homme, et je suis une femme.

– Tu dois comprendre, Kathlene-san, que les Japonais font passer le devoir avant tout.

– Que se passe-t-il si une geisha tombe amoureuse de quelqu'un qui n'a pas l'approbation d'*Okâsan* ?

Mariko avait secoué la tête.

– Une geisha ne se permettrait jamais de renoncer à son devoir par amour.

– Jamais ?

Ç'avait été au tour de Mariko de parler librement, ce qui était très difficile pour elle, même lorsque nous étions seules.

– Si une geisha est surprise se conduisant mal avec une personne de rang inférieur, elle est envoyée en exil.

– Et l'homme qu'elle aime ? Que lui arrive-t-il ?

– Il a violé les lois qui gouvernent les différentes classes et doit être exécuté, avait dit Mariko avant de marquer une longue pause. Certains amants immortalisent leur amour par un suicide.

– Un suicide..., avais-je murmuré, incapable d'accepter le décret du gouvernement qui bannissait la mixité sociale.

– Oui, Kathlene-san, les amants maudits boivent du saké dans la même coupe, comme s'ils faisaient la promesse de sceller leurs lèvres à tout jamais. Ensuite, les jambes de la femme sont attachées ensemble pour qu'elle ne meure pas d'une manière dénuée de grâce lorsqu'elle enfoncera un couteau dans sa gorge. Ensuite, son amant la suivra dans la mort, avait dit Mariko en marquant une pause assez longue pour que le dernier soupir des amants fasse suffisamment d'effet sur moi, avant de poursuivre : Tu dois donc comprendre que même si Hisa-don est très beau, nous devons obéir aux règles.

– Les règles, toujours les règles ! avais-je répliqué, peu convaincue par les paroles de Mariko. J'ai suivi toutes les règles et, malgré tout, *Okâsan* ne veut toujours pas me dire pourquoi je ne peux pas devenir une geisha !

– Nous devons avoir des règles, Kathlene-san. C'est seulement ainsi que le Japon sera fort, et que nous serons fortes lorsque nous deviendrons des geishas.

– Je t'assure que j'essaie de comprendre, Mariko-san, parce que je veux réellement devenir une geisha, mais je ne peux pas faire abstraction de mes sentiments.

– Dans notre monde, il y a les Japonais et les *gaijins*. Et tu es une *gaijin*, avait-elle dit avant de marquer une nouvelle pause, comme si elle avait un terrible poids sur la conscience. Mais je crois de tout mon cœur que tu peux être une Japonaise, Kathlene-san.

– Vraiment ?

– Oui. Tu as accepté beaucoup de choses depuis ton arrivée dans la maison de thé du Look-Back Tree, avait-elle dit en gardant les yeux baissés, et tu as éprouvé beaucoup de peine, car je sais que tu souffres parce que ton père n'est toujours pas revenu.

Je n'avais pas de réponse à ça. J'avais laissé mes mains tomber sur mes genoux, baissant la tête, et laissant mes cheveux blonds cacher mon visage, et mes pensées. « Ni le soleil ni la lune n'ont

jamais arrêté leur course », dit un vieux proverbe japonais. En un rien de temps, mon enfance m'avait échappé, elle s'était perdue dans l'ombre des hauts murs de la maison de geishas. J'avais grandi en pratiquant l'art de la danse, espérant danser un jour au festival de printemps des danses de la rivière Kamo, et j'avais aussi appris à jouer de la harpe et du luth. Je croyais du fond du cœur qu'un jour je deviendrais une artiste, et que je passerais maîtresse dans l'art de donner du plaisir aux hommes. J'avais appris à réchauffer une bouteille de saké, à murmurer des poèmes érotiques à l'oreille d'un homme, et à le rendre dur en glissant une bague autour de son sexe, mais je n'avais pas appris à lui tourner le dos comme une jument en chaleur.

Cependant, je connaissais le pouvoir de la beauté et la faiblesse de la passion, comment obtenir des promesses en prétendant l'indifférence, et je savais que le bien et le mal coexistaient dans le cœur des hommes.

Mais je n'avais jamais oublié la promesse de mon père de revenir me chercher.

Le temps avait passé et mon père n'avait pas remis les pieds sur le sol japonais. *Ce qui n'est pas dit est plus puissant que les mots*, m'avait appris Mariko. Bien que je ne l'aie jamais dit à personne, je croyais que mon père ne reviendrait jamais à la maison de thé du Look-Back Tree. Qu'aurais-je pu penser d'autre ? Je n'avais pas reçu une seule lettre de lui. Certains croyaient que le monde était plat, et moi j'avais l'impression que mon père était tombé du bord de la Terre.

Pourquoi n'était-il pas revenu comme il l'avait promis ?

Assise sur un oreiller de soie bleue, j'avais tapoté du bout des doigts sur mon éventail. Je ne devais pas renoncer à l'espoir que mon père revienne, qu'il me voie devenir une geisha, et qu'il soit fier de moi. Pour cela, je devais officiellement devenir la petite sœur d'une geisha. C'était un lien qu'on ne rompait pas facilement, et que je désirais plus que tout.

Ce lien qui unissait les sœurs geishas était fondé sur l'empathie, le dévouement et, plus important, l'amitié. Elles pouvaient donc, en toutes circonstances, compter l'une sur l'autre. C'était pour cette raison que je voulais procéder à la cérémonie qui allait faire de moi une « petite sœur » avec Mariko, et personne d'autre. Mariko allait devenir ma grande sœur parce qu'elle vivait dans la maison de thé depuis plus longtemps que moi, mais nous mangions ensemble, nous partagions nos secrets, et nous nous aidions mutuellement à enfiler notre kimono. Et apprendre à porter le kimono n'était pas chose simple.

– Une combinaison de soie rouge ? avais-je observé, surprise, lorsque Mariko m'avait montré ce que j'allais porter sous mon kimono le jour où j'entrerais officiellement dans le monde des geishas.

– Oui, Kathlene-san, toutes les geishas montrent un soupçon de rouge au niveau de leur col. Le rouge est la couleur de la passion... La passion des geishas !

– Finis les liens en forme de papillon !

Je faisais référence à l'ornement qui nouait mon obi dans le dos et qui ressemblait à un papillon géant. J'avais trop serré mon obi dans un premier temps, ce qui m'avait coupé la respiration, et, peu après, elle s'était dénouée, ce qui nous avait fait rire toutes les deux. J'avais appris à attacher mon kimono avec tous les liens adéquats, et à le draper autour de mon corps de sorte qu'il tombe avec grâce sur le sol et traîne derrière moi lorsque je marchais, comme une flaque d'eau autour de mes pieds.

– Lorsqu’une geisha porte le kimono, elle ne doit pas se distinguer, Kathlene-san, elle doit au contraire être en harmonie avec son environnement, m’avait alors rappelé Mariko.

Elle voulait parler de *wa*, de l’harmonie, qui est l’essence même de l’âme japonaise. J’avais été envahie par une vague de nostalgie, au plus profond de mon âme. Mariko me rappelait les légers nuages roses aux contours dorés qui naissaient furtivement au crépuscule, chassant les lourds nuages du jour, et éclairant les étoiles de la nuit. Elle pouvait aussi être forte et féroce. Je me rappelais la nuit où elle m’avait aidée lorsque Youki m’avait coupé les cheveux. Mariko et moi étions comme deux pétales tombés de la même rose, flottant côte à côte, et allant là où le courant les portait.

Pourquoi ne devrions-nous pas devenir des sœurs ?

Portée par mon enthousiasme à l’idée de devenir la petite sœur de Mariko, j’étais sortie furtivement ce matin de la maison de thé, bien avant que le chant du coq ne réveillât les habitants de Ponto-chô. Puis j’avais descendu à la hâte les allées sombres et étroites qui longeaient le canal.

Je m’étais pressée, perchée sur mes socques à grelots, en me dirigeant vers le magasin où on vendait des poupées *kokeshi* : il s’agissait de poupées rudimentaires, composées d’un simple tronc sur lequel étaient dessinés une tête, des yeux, un nez et une bouche, ainsi qu’un kimono de couleur vive, ce qui leur donnait une forme vaguement humaine. Ces poupées étaient considérées comme un symbole de protection pour les femmes sans attaches.

Tandis que je contemplais la véranda vide autour de moi, mon visage se crispa à la pensée de Mariko sans un homme pour l’aimer. Le mariage voulait dire la sécurité, le rang social, une maison et des enfants. J’avais le sentiment profond que même si c’était ce que Mariko désirait plus que tout, elle ne s’autoriserait jamais à cesser d’être une geisha. Elle était prise au piège, dans son esprit et dans son corps, condamnée à ne servir qu’un seul maître : le devoir.

Je pensais à elle en quittant la véranda. Je descendis l’escalier étroit, puis j’empruntai l’allée sinueuse agrémentée de dalles de pierre pour la chercher dans le jardin. Mais, comme la véranda, le jardin était vide. Où était-elle ? Où étaient les autres ?

Je sortis par la porte ouverte, et je me retrouvai dans la rue. C’était la fin de l’après-midi, et je vis des pèlerins qui se rendaient au temple Kiyomizu, des prêtres faisant l’aumône, et des enfants errant dans les rues. J’aperçus même un poulet poursuivi par un petit chien noir et blanc au regard larmoyant.

Ensuite, je vis quelque chose qui me fit sourire et me donna du baume au cœur. Hisa-don, le garçon du *jinrikisha*. Il était revenu du marché, où il avait dû faire des courses pour *Okâsan*, pensai-je en apercevant le poisson qui dépassait de son panier, et la bouteille de vinaigre qu’il tenait à la main. Je n’aurais pas dû, mais je le regardai droit dans les yeux, bien que je sois restée à l’ombre d’un arbre pour qu’il ne me voie pas. Il était vraiment magnifique. Grand, viril, il avait l’allure d’un guerrier plutôt que celle d’un laquais.

Je le vis remonter son kimono court gris foncé, et, à mon grand amusement, il dirigea son sexe vers le sol, pour satisfaire le plus naturel des besoins. Un flot percuta les cailloux qui jonchaient le sol avec une telle force que j’aurais juré voir des morceaux de galets s’envoler dans les airs.

Je laissai échapper un rire sonore, et mis aussitôt la main devant ma bouche, mais pas assez prestement : Hisa jeta un coup d’œil alentour et me vit avant que je n’aie le temps de m’enfuir. Je

vis sa poitrine se soulever, sous le coup de l'excitation, et son visage rougir, mais il ne sembla pas du tout gêné. Uriner en public contre les murs ou les barrières était chose courante dans les rues de Kyoto. Cela était conforme aux mœurs japonaises, tant que cet acte se passait en un lieu public qui appartenait à tous – qui par définition n'appartenait à personne – et n'avait donc nul besoin d'être respecté.

Je restai sans bouger. Comment aurais-je pu esquisser le moindre geste ? Il ne rabaissa pas son kimono, mais garda les yeux fixés sur moi. Avec défiance, il resta campé là, les jambes écartées, le sexe exposé à ma vue. Je repris mon souffle. J'aurais dû partir, me dis-je, sachant qu'*Okâsan* désapprouvait qu'une *maiko* parlât à un serviteur mâle, mais quel mal y avait-il à regarder son sexe ? *Après tout, cela ne faisait-il pas partie de ma formation, d'apprendre par l'observation ?*

Je reculai dans la pénombre et je le regardai, attendant de voir ce qu'il allait faire. Ma curiosité était un trait typiquement occidental, que j'avais du mal à dissimuler sous mon kimono et une perruque noire.

Je continuai de le regarder.

Lorsqu'il commença à se caresser, je me transformai en artiste, mon œil dessinant chaque ligne dans mon esprit, tandis que mon corps exprimait le plaisir que j'y prenais, vouée corps et âme au spectacle qui s'offrait à moi. Mon cœur se mit à battre la chamade, et une intense chaleur m'envahit au creux du ventre. Je sentis les effluves de mon désir, un doux parfum semblable aux fleurs de lune à peine écloses, venir me surprendre alors que je regardais Hisa caresser son sexe de sa main libre. Il devint aussi long et dur que les armes qu'il portait.

Je retins mon souffle, me laissant envahir de pensées sensuelles. J'imaginai nos rires argentins se confondant tandis que le bout de nos doigts s'effleuraient, qu'il dirigeait mes doigts tremblants vers son sexe, et que sa main se posait sur ma cuisse. Je me rappelai les sexes de taille imposante qui étaient représentés sur les gravures érotiques des maîtres. Ces artistes appartenaient à une école qui prétendait que si le sexe d'un homme était dessiné à sa taille réelle, il ne vaudrait pas la peine d'être regardé. Mais Hisa défiait cette logique, et son sexe était de la même taille que ceux que j'avais vus sur les estampes érotiques.

Ce fut ce qui me poussa à sortir de la pénombre. Roulant des hanches, me passant la langue sur les lèvres, remarquant à peine la luxueuse voiture laquée noire ornée de rideaux de soie bleue qui stationnait de l'autre côté de la rue, je franchis la porte de la maison de thé du Look-Back Tree.

Puis, lentement, je tournai la tête et souris au jeune homme qui affichait clairement son désir et m'offrait son sexe sans aucune honte.

Je jouais à être une célèbre femme de la noblesse, lady Jiôyoshi, qui avait sauvé la vie de son amant en séduisant le shogun. Un morceau de tissu attaché à la ceinture, je mimais les actes de la belle aristocrate courant dans le temple Kiyomizu, tentant d'échapper au shogun – Hisa dans la petite scène que je jouais – qui était à ma poursuite.

Une fois qu'il l'avait attrapée, la belle tentatrice l'avait récompensé en lui offrant une nuit d'amour, pendant que son amant s'échappait.

– Suivez-moi, déclamai-je à l'intention du garçon du *jinrikisha*, arrondissant mes lèvres pourpres que je léchai avec délice.

Je n'avais pas l'intention de faire quoi que ce soit de mal. Je voulais seulement sentir ses bras autour de moi, et combler la solitude de mon cœur.

– Oui, Kathlene-san, murmura Hisa en s'inclinant très bas, avant de jeter un coup d'œil sous mon kimono, espérant apercevoir la blondeur de ma toison.

– Les dieux te puniront pour ça, le taquinai-je.

Il savait que je suivais la coutume des geishas, qui ne portaient rien sous leur kimono, hormis un fin voile de soie. Son regard inquisiteur m'amusa et me fit rougir en même temps à l'idée qu'il avait pu apercevoir ma soyeuse petite toison blonde. Il connaissait mon secret, mais jamais il ne le révélerait à quiconque. Il avait accepté la place qui était la sienne dans la maison de thé du Look-Back Tree, et il avait pris soin de la garder.

Discrètement, je me réfugiai dans un coin sombre qui se trouvait sous le toit en pente de la maison de thé, et j'attendis. *Hisa viendrait-il ?*

Je n'aperçus aucune lumière vaciller à l'intérieur de la maison de thé qui m'aurait avertie que je devais me plier aux contraintes de la dignité sociale. Enfin, je vis Hisa arriver, ce qui me mit au comble de la joie. Quelques secondes plus tard, j'étais dans ses bras, son torse pressé contre ma poitrine, mon corps ondulant contre le sien, cherchant un plaisir qui lui avait été refusé pendant trop longtemps. Je caressai son visage de la douceur de mes lèvres, les promenant sur ses joues, puis sur ses oreilles.

J'étais plongée dans le feu de mon humeur fantasque, et je fus surprise lorsqu'il empoigna mes seins. Je me raidis, mais il ne remarqua rien. Ne se satisfaisant pas du seul contact de la soie, ses mains s'étaient glissées sous mon kimono. Non ! Ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais qu'il me prenne dans ses bras, pas qu'il me fasse l'amour.

Avant que j'aie pu l'arrêter, il avait écarté le voile de soie, et il pouvait désormais ouvrir mon kimono et révéler la pâleur de mes cuisses. Je priai pour que les dieux détournent le regard, et ne me voient pas me livrer à des ébats éhontés. J'humectai mes lèvres, désirant son baiser autant que ses caresses, mais il ne m'embrassa pas. Le baiser était un acte érotique très privé qui ne se pratiquait pas en public, mais dans le noir, avec une geisha. Pourtant, je brûlais de sentir ses lèvres sur les miennes, venant combler quelque chose qui allait au-delà de l'acte sexuel. Quelque chose que j'avais longuement désiré, mais que je n'avais jamais connu. L'amour.

– Depuis que je t'ai rencontrée, j'ai attendu toutes ces années pour te faire connaître le plaisir, Kathlene-san, murmura Hisa à mon oreille.

– Moi aussi j'ai attendu, Hisa-don, mais tu sais que c'est contre les règles.

Je retins mon souffle, surprise par mes propres paroles. J'avais envie de lui, mais j'avais plus envie encore de devenir une geisha.

– Je veux goûter à ton nectar, Kathlene-san, sentir ton parfum délicat, te sentir serrer mon sexe entre tes doigts.

– Je ne peux pas, murmurai-je, les lèvres sèches, le cœur battant la chamade, la sueur perlant au creux de mes mains.

Je me frottai les mains sur mon kimono de soie, et remontai jusqu'à ma ceinture. Bien que le tissu brillant semblât fin et délicat, il était en réalité tissé avec les fibres de soie les plus rigides.

C'était un brocart précieux, aussi brillant que le soleil et l'arc-en-ciel, mais aussi solide que du cuir et aussi doux que de la crêpe.

Aussi dur que le cœur d'une geisha. La voix de Mariko résonna dans mon esprit, me rappelant que nous vivions dans un monde où les sentiments d'une femme n'avaient pas leur place, et que Kyoto était la ville des secrets.

Les secrets d'une geisha.

Et je ne pouvais pas les trahir.

– Je dois partir, Hisa-don, murmurai-je en détournant la tête et en détachant mes hanches de lui.

– Ils disent que tu es la plus belle *maiko* de Kyoto, Kathlene-san, dit-il en s'approchant de moi.

Je sentis son souffle sur mon oreille, puis le bout de sa langue. Je ne pus m'empêcher de pousser un soupir, je pris une lente inspiration, et fus enivrée par un parfum boisé.

– Tu n'es plus un enfant, Hisa-don, murmurai-je, regrettant aussitôt les mots que je venais de prononcer.

Son corps tout entier se contracta quand il se serra contre moi. Il succomba à la douceur de ma peau, et à la promesse de nuits au clair de lune.

– Alors laisse-moi faire de toi une femme, Kathlene-san, même si on doit me couper la tête si *Okâsan* nous surprend, dit-il, me demandant de sacrifier ma fidélité aux dieux. Cela en vaudrait la peine si je t'entendais crier dans la nuit, ajouta-t-il.

Je me passai la langue sur les lèvres, ivre de désir. Il voulait parler du plus grand plaisir de la femme : l'orgasme.

Non, je ne pouvais pas. Il fallait que je fasse quelque chose. Vite. Mais quoi ?

S'il pense que je ne suis pas vierge, je pourrais lui demander de partir sans perdre la face.

Je pris donc un ton enjôleur et lui dis à voix basse :

– Tu n'es pas mon premier amant, Hisa-don, j'ai déjà tenu compagnie à beaucoup d'hommes dans mon futon. Des politiciens, des représentants de la cour, et même des princes.

Hisa sourit, puis il secoua la tête.

– Ce n'est pas vrai, Kathlene-san, la tradition veut que ce soit *Okâsan* qui vende le printemps.

J'essayai de cacher ma déception. Ainsi, il connaissait le rituel au cours duquel la virginité d'une *maiko* était vendue au plus offrant. Cela venait du temps du shogun, lorsque les prostituées de Yoshiwara organisaient la fête des Fleurs de cerisier, qui avait lieu sous les fleurs rouge et blanc du printemps, et vendaient leur virginité, certaines plus d'une fois.

Je n'étais pas à vendre. Je voulais tomber amoureuse de l'homme qui ferait de moi une femme.

– Pourquoi es-tu si sûr que je n'ai jamais fait l'amour avec un homme ? lui demandai-je.

– Tu ne serais pas si avide de goûter le fruit qui est tombé à tes pieds, si tu avais connu d'autres hommes.

Je haussai les épaules. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur à l'idée qu'Hisa fût prêt à enfreindre ces règles pour moi et à risquer la mort. Je ne voulais pas qu'il perde la vie à cause de moi.

Rongée par ma conscience, je me résignai à lui demander de partir avant que nous soyons découverts. Les dieux ne seraient pas assez cruels pour nous dénoncer.

– Si tu le laisses goûter à ta pêche dorée, Kathlene-san, entendis-je une voix de jeune fille prononcer derrière moi, elle sera gâtée à tout jamais.

Chapitre 5

Je fermai les yeux très fort. C'était la voix de Mariko ! Elle m'avait suivie dans cette partie cachée du jardin où se trouvaient les arbres nains et les lanternes en pierre... le lieu où nous nous rendions pour oublier les tristes réalités de la vie. A mes yeux, c'était le jardin d'un palais de conte de fées perdu dans le silence, dans la pénombre des hauts murs de la maison de thé.

Aujourd'hui, il ne pouvait cacher mon secret.

Mariko m'avait vue flirter avec Hisa.

Elle avait vu ce qu'il me faisait. Que se serait-il passé si Mariko ne nous avait pas surpris ? Aurais-je jeté mes peurs comme des grains de riz et l'aurais-je laissé me faire l'amour ? Il était vrai que j'avais souvent rêvé que j'étais nue avec lui au milieu d'une forêt recouverte de neige, le corps blotti dans ses bras, écartant les jambes au moment où il allait me pénétrer. Dans mon rêve, mon dos s'enfonçait dans la neige à chacun de ses va-et-vient, il se laissait emporter par son désir, et il satisfaisait ce besoin mystérieux que j'avais et qui était jusque-là resté inassouvi.

« Aucune excuse », allait dire Mariko avant de me réprimander pour avoir enfreint une nouvelle règle. Même si je l'avais supplié d'arrêter de promener ses mains en des lieux interdits, aux yeux de Mariko, j'étais comme l'honorable carpe, jouant avec l'hameçon – son sexe – et excitant le garçon du *jinrikisha*.

Qu'aurait-elle pu penser d'autre ?

Je recouvris mes seins avec mes mains, espérant qu'elle oublierait comment nos corps s'étaient retrouvés si étroitement enlacés, et pourquoi ma petite grotte ruisselait de désir. Elle comprendrait ce qui m'avait fait perdre le contrôle de moi-même, j'en étais sûre.

Très vite, je m'écartai d'Hisa. Trop vite. Le cordon de soie blanche tressé qui était étroitement noué autour de mon ventre resta coincé entre les doigts d'Hisa, et tomba sur le sol. Je ne fis aucun mouvement pour l'attraper. Au lieu de cela, je relevai le menton, déterminée à ne pas montrer à Mariko que j'étais choquée par son intrusion. J'aurais dû m'excuser auprès d'elle, vu que c'était le moyen habituel de regagner les faveurs de quelqu'un après avoir commis une erreur, mais j'étais curieuse de savoir pourquoi elle m'avait suivie.

– Je suppose qu'*Okâsan* t'a envoyée ici pour m'espionner.

Secouant la tête, Mariko me lança un regard furieux. Je clignai les yeux, comme si un millier de lucioles avaient braqué leurs feux sur moi, m'exposant à son regard critique.

– Tu as beaucoup de chance aujourd'hui, Kathlene-san.

– Que veux-tu dire ?

– *Okâsan* ne sait pas que tu es en retard, elle est occupée à distraire un important visiteur.

– Ah, oui ? Qui cela peut-il être ?

– Je ne connais pas son nom, mais je sais qu'il est le serviteur personnel d'un prince, répondit Mariko, les yeux brillants, avant d'ajouter : Et il est beau comme un dieu.

– Alors c'est pour cette raison qu'il n'y a personne sous la véranda, dis-je avant de marquer une pause, réfléchissant. Et qui *Okâsan* a-t-elle choisi pour distraire cet homme et son sexe ?

Hisa se mit à rire, et il continua de se caresser. Mariko baissa les yeux, embarrassée par mon effronterie. C'était comme si elle avait pensé très fort qu'il n'était qu'un domestique. Hisa sembla recevoir le message silencieux, et il s'inclina, conscient qu'il n'était plus le bienvenu. Avec espièglerie, il dirigea son sexe vers nous, comme pour nous montrer ce que nous manquions, puis il disparut, ainsi que le font les serviteurs lorsqu'on n'a plus besoin d'eux.

Mais à présent je savais que Mariko n'allait pas laisser passer mes exploits.

– Comment as-tu pu laisser Hisa-don te toucher comme si tu étais une prostituée de Shimabara ? me reprocha-t-elle, avant de m'entraîner vers la porte de derrière de la maison de thé.

– J'ai trouvé ses caresses extrêmement agréables, dis-je avant d'ajouter : Et jouer avec ma chère petite fente lui a beaucoup plu.

Ce n'était pas vrai, il ne m'avait à aucun moment touchée à cet endroit-là, mais j'en avais assez de refréner mes sentiments et mes désirs.

– Tu nous fais honte à toutes, Kathlene-san, avec tes extravagances !

– Ne m'as-tu pas toujours dit que le rôle de la geisha était de distraire les hommes ?

Mariko ignora ma remarque.

– Pendant que les autres *maikos* apprennent l'art de l'arrangement floral, fit-elle, tu passes ton temps à apprendre à préparer de la gelée d'agar-agar entre tes cuisses.

Je lui jetai un regard enjôleur.

– On dit que la gelée a des propriétés contraceptives, répliquai-je avec malice, qu'elle accroît la taille du sexe d'un homme, et qu'ensuite il reste dur longtemps.

Elle ne tint pas compte de mes propos.

– Et tu as aussi la mauvaise habitude d'adopter la démarche chaloupée d'une courtisane, lança Mariko avant d'ajouter d'une voix qui indiquait clairement qu'elle était déçue : Cela me cause beaucoup de peine de le dire, Kathlene-san, mais tu n'as pas appris à être une geisha. Tu troubles l'harmonie par tes actes, et cela contrarie *Okâsan*.

Je compris ce qu'elle voulait dire. L'harmonie allait au-delà de l'amitié. Cela impliquait que je reconnaisse mon rôle dans la maison de geishas et que je l'accepte, quelque chose que j'avais du mal à faire. Simouyé me surveillait de trop près, ne me laissant jamais servir le saké dans les banquets, comme les autres *maikos*, ni rendre visite à d'autres maisons de thé. Pourquoi ? Je le lui avais demandé de nombreuses fois, mais je n'avais jamais eu de réponse.

– J'ai essayé de suivre ton exemple, Mariko-san, dis-je sans chercher à lui cacher ce que je ressentais, mais je ne peux pas refouler mes sentiments si profondément en moi que je n'éprouve plus rien.

– Autrefois, je croyais que tu deviendrais ma sœur geisha, Kathlene-san, que nous retournerions notre col en même temps, mais j'avais tort.

Je repensai à ces quelques années que nous avons passées ensemble, cherchant à comprendre ce qu'elle venait de dire. Elle faisait référence au moment où une *maiko* devenait officiellement une geisha, en enlevant son col blanc pour le remplacer par un col rouge. Ensuite, elle retournait son col, juste assez pour révéler un petit triangle rouge de la combinaison qu'elle portait en

dessous. J'avais attendu avec impatience de vivre ce moment avec elle.

– Tu m'enfonces un poignard dans le cœur, Mariko-san, dis-je, et tu es injuste de me juger ainsi.

– C'est toi qui es injuste, Kathlene-san, de rejeter tout ce qu'*Okâsan* t'a appris. Tu envoies tout au diable pour un peu de plaisir facile avec le garçon du *jinrikisha*, et tu te comportes comme une courtisane qui engloutit des palourdes et boit du saké en faisant signe aux clients depuis sa cage de bambou. Tu gâches ta vie comme une fleur de cerisier se répand aux quatre vents sans avoir le temps de se faner sur la branche. Tu n'as aucun sentiment pour quiconque, et tu ne te préoccupes que de toi-même.

– Comment oses-tu me parler ainsi ? dis-je en haussant le ton.

J'étais profondément blessée par les paroles de Mariko.

– Je te parle ainsi..., commença Mariko, mais elle ne termina pas sa phrase.

Au lieu de continuer, elle s'inclina, et devint aussi silencieuse qu'un saule oscillant au gré du vent. Je ne dis rien non plus, et secouai la tête, accablée, sachant qu'elle ne me dirait pas ce qu'elle ressentait vraiment. Au lieu de cela, Mariko me sourit. Au Japon, le sourire était souvent un signe de gêne, de regret, de malaise, ou même de colère.

Excédée, je lui tournai le dos, et je m'éloignai d'elle. Je regardai par la fenêtre et je vis les montagnes de l'autre côté de la rivière, illuminées par le soleil de l'été. De là où je me trouvais, j'entendais le clapotis de l'eau contre les berges de la rivière en crue, chargée des pluies de cette fin d'été. Puis je partis, laissant Mariko sous le toit incliné. Seule.

Plus tard, je m'aperçus que j'avais égaré le paquet quicontenait la poupée *kokeshi*. Mais je ne retournai pas sur mes pas pour le chercher.

Le soleil de fin d'après-midi vint caresser les flaques d'eau de ses rayons magiques, les faisant briller comme un brocart d'argent liquide. J'ondulai dans la lumière, évoluant sous la véranda au son de la harpe et du luth. Je voulais danser de mon mieux aujourd'hui, et montrer à Mariko que je prenais mon art au sérieux.

Mais quelque chose attira mon attention. J'étais certaine qu'Hisa était caché derrière un paravent doré qui se trouvait dans un des recoins éloignés de la véranda, et que le soleil brûlait son corps presque nu. Il devait vraiment avoir envie de me voir danser s'il était prêt à rester sous ce soleil de plomb. L'ombre était plus importante pour les Japonais que la chaleur ou la nourriture, même si j'étais portée à croire qu'Hisa était plus robuste qu'une divinité antique. Quelques instants plus tôt, je l'avais vu m'observer furtivement en me souriant, le torse nu ruisselant de sueur. Je lui avais fait signe de partir, mais il avait ignoré mon geste.

Je fis appel à la déesse Benten, patronne de la musique et de la danse, et je lui demandai de me guider dans mes mouvements, de me donner la grâce et le courage de lady Jiôyoshi. Je glissai avec mes chaussettes blanches sur le tatami, les genoux pliés, comme un petit chat. Mes mains se mouvaient avec souplesse et douceur, exprimant l'émotion d'une vieille chanson d'amour japonaise dans laquelle il était question d'un château, de la lune, et d'amants qui passaient

ensemble des instants volés.

« Mon amour est caché dans mon cœur comme un oiseau dans un amas de neige », chantait Mariko en jouant du luth, tandis que Youki jouait de la harpe.

J'agitai mon éventail, mais je refusai de regarder Mariko, bien qu'elle me regardât fixement. J'essayais de me concentrer sur ma danse, mais j'étais en colère contre Mariko. A mon grand mécontentement, elle avait continué de me critiquer ; par la suite dans notre chambre, nous nous étions disputées, et elle m'avait parlé d'une voix feutrée mais cependant très irritée.

– Je ne comprends pas ce qu'il y a de mal à désirer un homme, avais-je insisté.

Je n'avais rien fait de mal.

Elle n'avait pas voulu m'écouter. Elle s'était mise en colère contre moi, avait attrapé le col de mon kimono, elle m'avait soulevée du sol et j'avais senti la sueur perler sur mon visage. Les bras levés, les seins ballottés, nous nous étions jetés des coussins de soie bleu et or à la figure, renversant notre brasero, tandis que de la cendre blanche s'était répandue partout sur nos nattes propres.

J'avais été blessée par les accusations de Mariko. Elle avait soutenu que je nous avais toutes déshonorées, en parlant avec Hisa, et ensuite en le laissant me toucher les seins. *Okâsan* allait me punir, avait-elle crié, en me faisant dormir dans les corbeilles d'urgence que les geishas gardaient en cas d'incendie, pour pouvoir sauver leurs kimonos des flammes. Les corbeilles étaient en bambou, de forme oblongue, et de la taille d'une petite malle, ce qui les rendait très inconfortables pour dormir. Cette idée m'avait donné la chair de poule.

J'avais dit à Mariko qu'elle n'était qu'une apprentie servante, qu'elle se faisait des illusions, et qu'elle ne deviendrait jamais une geisha. Et je ne m'étais pas arrêtée là, j'avais insisté, comme un colibri filant de fleur en fleur, en lui disant qu'elle était destinée à faire partie des « filles assises », au lieu de devenir une danseuse, parce qu'elle n'était pas assez grande, et qu'elle perturberait le sens des proportions sur la scène. Pourquoi avais-je dit une chose pareille ? Ma peine était-elle plus importante que l'amitié que je partageais avec Mariko ? Quelle idiote ! Je connaissais la réponse. J'étais furieuse contre moi-même de ne pas être encore devenue une geisha.

Mariko avait ravalé ses larmes, tout comme ses paroles, et, pour une fois, j'avais été soulagée qu'elle suive la coutume qui consistait à ne pas exprimer ses véritables sentiments. Je lui avais dit ce que j'avais sur le cœur, mais je ne m'étais pas sentie mieux pour autant. J'étais effondrée, comme si, tout à coup, ma vie avait perdu toute dimension ludique. Les geishas étaient connues pour distiller leur charme envers leurs invités, et j'avais perdu le mien.

J'avais également remarqué que Youki était étrangement silencieuse tandis qu'elle jouait de la harpe. Seul son sourire pincé indiquait qu'elle se réjouissait secrètement de notre désaccord. Youki était toujours pleine de ressentiment à mon égard, et elle me parlait souvent sur un ton hautain des grands seigneurs devant lesquels elle avait dansé depuis qu'elle était devenue une geisha. « Ils étaient beaux et avaient éveillé chez moi des sensations intenses », avait-elle dit. Elle s'était vantée de la façon dont ces grands seigneurs l'avaient léchée entre les cuisses, et dont leur langue avait joué avec son clitoris, la menant à l'orgasme tout au long de la nuit. Cela m'avait rendue jalouse, mais j'aurais préféré mourir que le lui avouer.

Rêvant du jour où je deviendrais une geisha et où mon nom serait gravé sur un éventail rond et

plat, je dansais, faisant des mouvements gracieux et expressifs avec les mains, qui descendaient lentement jusqu'au sol. Je fis attention de tenir mon éventail avec le pouce vers l'intérieur, car seuls les hommes le tenaient avec le pouce vers l'extérieur. Puis ma main suivit la ligne de mon buste, en remontant lentement, traçant la courbe sensuelle de mon corps, avant de placer mon éventail devant mon cœur, en l'agitant de mouvements délicats et tristes, comme si je souffrais d'une peine secrète, me languissant de mon amant parti très loin.

Tout à coup, j'entendis des bruits de pas, et une respiration bruyante. Cela ne pouvait être qu'Hisa ! Je devais le chasser de mon esprit, et oublier les pensées qui m'obsédaient, dans lesquelles je l'imaginai m'étreignant dans les différentes positions que j'avais vues dans le *Pillow Book*. Je lançai l'éventail en l'air et le rattrapai sans perdre le rythme. Je ne pus retenir un sourire de satisfaction, même si *Okâsan* déconseillait de laisser transparaître la moindre émotion pendant les répétitions. J'étais fière de mon art. Toutes les *maikos* aspiraient à danser dans le ballet de Kamogawa Odori, *Les Danses de la rivière Kamo*. Pendant les vingt dernières années, les geishas de Ponto-chô avaient présenté un nouveau festival chaque année, divertissant les habitants de Kyoto avec ses rythmes dramatiques et ses harmonies mystérieuses. Très souvent, j'avais demandé à *Okâsan* si je pouvais danser dans ce festival et, comme toujours, elle avait souri sans jamais me répondre.

Pour prouver que j'étais assez douée afin d'y participer, je tirai un éventail doré de ma ceinture dans un mouvement d'une extrême lenteur, et je le dépliai derrière les longues manches de mon kimono, mimant le lever de la lune. Ensuite, j'agitai deux éventails de couleur, l'un rouge et l'autre rose foncé, les transformant en deux papillons voltigeant ici et là. Enfin, je brandis des éventails verts qui représentaient les forêts au printemps, et un éventail blanc figurant les flocons de neige.

Je ne pouvais plus m'arrêter.

Je lançai un éventail jaune en l'air, pour le faire ressembler à un oiseau, et je le rattrapai aussi facilement que si l'oiseau était venu se poser sur une branche agitée par le vent. Je couvris mon visage avec mon éventail, puis je jetai des coups d'œil par-dessus, comme si j'attendais mon amant, cachée dans une grotte magique envahie de fougères et de lierre sauvage exhalant un parfum musqué. Je pris un réel plaisir à me sentir aussi sensuelle.

Pour me mettre de bonne humeur, j'avais enfilé mon plus doux kimono de soie, avec des pivoines roses peintes à la main, qui révélait mes courbes et invitait la main d'un homme à s'emparer de moi, même si la soie était si légère qu'elle se serait déchirée sous les mains passionnées de mon amant. Mon évidente nudité sous l'étoffe très légère provoquait une sensation de chaleur intense au fond de mon ventre. J'étais tellement absorbée par ma danse que je ne vis pas Youki tendre la main et tirer sur mon long kimono qui traînait derrière moi.

Quand ma danse atteignit le comble de l'intensité érotique, la fille plus âgée tira brutalement sur mon kimono, révélant mes jambes et la blondeur de mes poils pubiens au garçon du *jinrikisha* qui était caché derrière le paravent. Sous l'effet de la surprise, je me cachai avec mon éventail, mais je ne pus empêcher mon kimono de glisser de plus en plus, dénudant mes épaules aussi laiteuses que des chrysanthèmes blancs.

Je poussai un soupir lorsque la soie glissa, révélant mes seins nus, et qu'un vent fripon en caressa les pointes, comme si des doigts invisibles les avaient pincés. Sentant son odeur masculine,

j'étais certaine qu'Hisa me regardait de là où il se cachait.

Or, j'ignorais à cet instant que quelqu'un d'autre m'observait, dissimulé derrière le paravent, rassemblant ses forces pour pouvoir me prendre à son piège, satisfaire son appétit sexuel et nourrir son âme de samouraï. Cela n'aurait rien changé. Mon art de la danse n'était qu'un fil fragile du riche brocart qui me destinait à devenir une geisha.

Je mourais d'envie d'embrasser le monde des geishas, et aucun homme n'aurait pu m'en empêcher.

Aucun homme.

Sauf un.

Une profusion d'émotions enflammées jaillirent du sexe de l'homme, qui déversa sa semence sur la doublure de soie blanche de sa veste brodée. Le baron Tonda poussa un léger grognement de plaisir. Satisfait, il inspira profondément. Il sentit l'odeur de sa semence se mélanger avec celle de la fleur d'oranger qui flottait dans l'air, tandis qu'il s'essuyait avec la petite serviette que lui avait tendue le domestique.

Il sourit, amusé. Mais il était toujours secoué par ce qu'il venait de vivre, jamais il n'aurait cru être capable de perdre le contrôle de lui-même. Il avait été aussi excité qu'un petit garçon assistant à sa première scène sexuelle caché derrière le trou d'une serrure.

Comme pour tous les Japonais, le voyeurisme était pour lui un passe-temps qui n'avait rien de honteux, et il s'en délectait avec passion. Il pensait que les hommes avaient deux âmes. L'une qui suivait l'éthique d'obéissance du guerrier, la loyauté et un total dévouement au sens du devoir. Et l'autre qui se complaisait à stimuler son besoin primordial de plaisir. Et cette fille avait satisfait ce besoin. Il avait admiré la douceur des courbes de ses fesses, la fermeté de ses hanches. Elle n'avait aucun grain de beauté, sa peau avait la teinte délicate d'un pétale de fleur de cerisier ; elle avait de longs doigts délicats, et des ongles translucides. Comme ses compatriotes, il estimait que la courbe d'une nuque était le comble de l'érotisme, et il avait trouvé la sienne très attirante. Cette *maiko* avait montré son adorable cou en faisant descendre le col de son kimono très bas, si bas qu'il avait ressenti des frissons dans le bas de la colonne vertébrale. Elle incarnait une vision érotique dans laquelle un homme pouvait échapper aux contraintes ennuyeuses de la chair, atteindre les sommets du plaisir, et explorer les cadeaux du ciel qui, jusque-là, étaient restés hors de sa portée.

Il ne s'était pas attendu à éprouver des sentiments aussi passionnés en arrivant à la maison de thé du Look-Back Tree. Il s'était seulement arrêté en ce lieu pour se divertir un peu. Il avait fait un long voyage sur l'océan sur ordre du prince, et ensuite il s'était reposé quelques jours dans la villa de celui-ci, à la périphérie de Tokyo, lorsqu'il avait entendu l'histoire de la belle *maiko* qui n'avait pas encore vendu le printemps.

C'était bien elle, lui avait dit la propriétaire de la maison de thé de mauvaise grâce. Comment cette femme avait-elle osé mettre sa parole en doute ? Quelle impudence ! Il avait eu beaucoup de mal à se contrôler et à dissimuler sa colère. En tant que fils aîné d'une ancienne famille de

samouraïs, on lui avait appris depuis sa plus tendre enfance qu'il devait laisser ses émotions de côté, car il devait être entièrement dévoué à son *daimyo* – son maître –, le prince Kira. Ce qu'il n'avait jamais remis en question avant d'avoir quitté le pays où il était né. Le devoir, disait-on, était la chose la plus difficile à supporter.

Il devait pourtant admettre, presque à contrecœur, que s'il s'était accroché à ce fantasme féodal du devoir pendant toutes ces années, c'était parce que, pour lui, le devoir signifiait être loyal à vie à son *daimyo*, le prince Kira. Certains disaient que ce n'était qu'une légende romantique à laquelle on se raccrochait en ces temps troublés, mais le baron n'avait pas l'impression d'être un homme assez faible pour croire à des légendes. Non, s'il avait cru à cet idéal du devoir, c'était par loyauté.

Mais à présent il osait penser d'une manière qui défiait une telle dévotion. Était-ce le résultat de tout le temps qu'il avait passé en Amérique ? Était-il devenu faible ? Avait-il été dépossédé de sa férocité ? Non, il ne l'accepterait pas, il ne pourrait jamais. N'était-ce pas la coutume, chez les Japonais, de classer leurs relations en termes de supérieures et d'inférieures ?

Toujours.

Mais pas à cet instant. Et à aucun moment depuis qu'il s'était glissé derrière le paravent doré pour regarder le spectacle donné par la *maiko* se dérouler devant ses yeux. Les mouvements sculpturaux de la jeune femme lui rappelaient les ballerines en tutu de tulle blanc et en chaussons de satin qu'il avait vues sur la scène d'un théâtre de San Francisco. Il se rappelait leurs petites fentes palpitantes, avides de son honorable pénis. Cette jeune femme avait la grâce d'une ballerine, racontant son histoire avec un éventail, mais pas une fois elle n'avait vacillé ; au contraire, ses mouvements avaient la fluidité presque désincarnée des danseuses de ballet qui l'avaient enchanté jadis.

Et elle l'enchantait tant qu'il s'abandonna. De plus en plus excité à la vue de ce corps qui ondulait si près de là où il se tenait, derrière le paravent, il retint son souffle et s'efforça de rester immobile. Il aurait dû détourner le regard et partir, mais c'était au-dessus de ses forces. La scène était trop tentante, trop délicieuse. Et il était homme à céder à la douceur des jeunes femmes avec un appétit vorace.

Il s'approcha encore du paravent, et il la regarda. Les longues manches d'un kimono rose tourbillonnaient, des éventails rouges, jaunes ou bleus sifflaient dans l'air, avant de se poser avec la douceur d'un délicat papillon. Des pieds en chaussettes blanches tapaient sur le sol, des lèvres roses s'entrouvraient comme des pétales d'une perfection absolue, des ornements à cheveux faits de fleurs de riz roses et de petites clochettes tintaient au rythme du *kon-chiki-chin*, ce bol métallique qui faisait office d'instrument de musique. Les tonalités vibrantes de la musique éveillaient son âme fatiguée. Évoluant aussi majestueusement qu'une impératrice au son obsédant du luth et de la harpe, la jeune femme jeta de nouveau son éventail en l'air, le rattrapa, et prit différentes poses à intervalles stratégiques. Les aspects violents et érotiques de sa danse – où chaque mouvement d'un doigt, des yeux ou de la tête avait un sens – étaient à couper le souffle. Il était totalement bouleversé, pris au piège d'un puissant sortilège auquel il ne pouvait ni échapper ni résister. Il n'en avait aucune envie.

Puis, sans même un soupir, elle leva le bras avec la grâce d'un cygne tendant son long cou vers

le ciel. Ondulant de tout le corps, on aurait dit qu'elle contrôlait le mouvement de chaque pli de son léger kimono de soie. Ensuite, elle promena son pied sur le tapis, comme si elle maniait le pinceau d'un artiste, y traçant une ligne délicate.

Dans cette scène où la couleur, la lumière et les ombres étaient rendues de façon enchanteresse par l'exposition effrontée de la chair de la jeune femme, le baron se sentait de plus en plus excité. La fille dansait non loin de lui, sans le voir, mais l'aguichant comme si elle était consciente de sa présence, frôlant la pointe de ses seins avec les contours rigides de l'éventail. D'avant en arrière, elle jouait avec ses pointes dressées, de haut en bas, dessinant de petits cercles avec son éventail. Il humecta ses lèvres. Il était excité par cette *maiko*, non pas à cause de sa seule beauté, mais parce qu'elle était elle-même stimulée par l'érotisme de sa danse.

Elle se mit à danser de plus en plus vite, et on entendait le son de sa respiration saccadée par-dessus la musique séculaire. Alors, dans un état de totale frénésie, avec des jeux de jambes élaborés, elle abandonna les pas des danses anciennes. Et, soudain, son kimono s'entrouvrit brusquement, révélant son corps. Les deux filles qui l'accompagnaient au luth et à la harpe retinrent leur souffle, et la regardèrent en silence. Aussitôt, l'intérêt du baron fut piqué au vif... Leur réaction à la danse de la *maiko* l'intriguait et lui fit tout à coup caresser l'idée d'avoir plus d'une femme dans son futon.

A moins que le jeu qui se jouait ici ne fût d'une tout autre nature. S'agissait-il d'un jeu plus intime... interdit ? A présent, il brûlait de vérifier de ses yeux si les histoires qu'il avait entendues à propos de geishas se donnant du plaisir avec *harigata* et *rin no tama*, ces sphères creuses de métal fin et délicat qu'elles inséraient dans leur vagin, étaient vraies. Les geishas prenaient-elles du plaisir ainsi ? Cela avait-il lieu ici, maintenant, sous la véranda ? Si c'était le cas, à chaque ondulation elles devaient ressentir de douces vibrations, et des sensations extrêmement agréables. Il laissa son esprit vagabonder jusqu'à ce qu'il s'arrête sur une vision spécifique, qui ne manquait jamais de l'exciter.

Deux femmes. Ou trois.

Et son sexe.

Les dieux étaient avec lui, peuplant ses rêves d'obis de soie dénouées, de kimonos entrouverts, de longs cheveux noirs tournoyant sur la chair nue, évoquant des sensations si intenses qu'il eut l'impression d'être au-delà du rêve. Il sourit, et grogna. Il devait la baiser – un mot vulgaire qu'il avait appris en Amérique, mais qu'il aimait comme s'il l'avait lui-même créé. Il commencerait par lui enlever son kimono, puis il ôterait le tissu de soie qui lui cachait les seins et les jambes. Il l'effeuillerait, comme s'il ôtait un pétale après l'autre à un chrysanthème blanc, jusqu'à ce qu'elle soit complètement nue, pour qu'il puisse la voir. La goûter. La posséder.

Alors, il se rappela qu'il n'était pas seul.

Le domestique était toujours là.

Du coin de l'œil, le baron Tonda vit l'ombre du jeune homme qui s'éloignait à la hâte. Il grommela. Le garçon, lui aussi, voulait la baiser. Qui aurait pu le blâmer de reluquer la belle *maiko* ? Mais l'insolent garçon devait recevoir la punition qu'il méritait. A tous ceux qui n'étaient pas de son rang, il devait montrer le sens du devoir, que ce soit pour s'acquitter d'un don reçu, ou pour se venger des insultes qu'il avait subies. Dans les deux cas, il restait fidèle au code du

samouraï en recouvrant toutes les dettes qu'on avait contractées à son égard.

Et, dans la situation présente, cette dette était l'insulte que lui avait faite un modeste domestique en s'approchant trop près d'un homme de la stature du baron, sans être resté incliné devant lui. Et le garçon le savait, c'était pourquoi il avait fui si vite. Le baron grommela de nouveau. D'autres avaient eu la tête coupée pour moins que ça. Bien que le port de l'épée eût été proscrit quelques années auparavant, le prince Kira aimait le cachet que cela apportait à la cour impériale. Ses samouraïs, et tout particulièrement le baron Tonda, aimaient avoir le privilège d'infliger une mort instantanée à quiconque violait la loi, même pour quelque chose d'aussi simple que de porter des sabots lorsqu'on était paysan, alors que cela leur était interdit.

Avoir contemplé la beauté de cette *maiko* allait bien au-delà de l'insulte, décida le baron. Le garçon n'avait aucun droit d'être le témoin de sa nudité et de céder à ses désirs en regardant son corps gracile onduler de manière érotique, stimulé par la vision fugitive d'un sein nu, de la finesse d'une cuisse.

Il dégaina donc son épée, mais avant qu'il ait pu accomplir l'acte de revanche ultime, la *maiko* se tourna vers lui, et son kimono de soie se détacha, comme si un renard rusé l'avait dénoué avec ses dents aiguisées. Les pans de son kimono s'écartèrent, tels des rideaux s'ouvrant sur une scène, au centre de laquelle trônaient les seins de la jeune fille. Puis le bas de son corps fut révélé, elle se couvrit avec son éventail, mais pas avant que son regard ait été attiré par sa toison pubienne. Si brillante, si éblouissante, comme si la déesse du soleil elle-même l'avait transformée en or pur.

Une toison pubienne dorée.

Il avait sans doute des visions. Trop de saké, la propriétaire de la maison de thé lui avait versé trop d'alcool de riz, et maintenant il délirait. Avait-il réellement vu une toison blonde sur son mont de Vénus ?

Ses lèvres étaient humides de plaisir anticipé, il avait l'eau à la bouche, et il sentit sa gorge se serrer. Il essaya de parler, mais il avait perdu sa voix, et il faillit perdre la tête à la vue de son mont de Vénus. Était-il possible qu'elle soit la fille qu'il cherchait ? Pouvait-elle être une femme à présent ? Son aspect sophistiqué, son nez droit, ses seins ronds et sa grande taille pouvaient signifier qu'elle était la fille du *gaijin*.

Les mains tremblantes, il rangea son épée, et sa longue lame aiguisée fit un léger accroc dans la soie bleue de ses vêtements. Il grogna, lorsqu'une pensée extrêmement plaisante lui traversa l'esprit, tandis qu'il regardait la fille se laisser tomber à genoux, et s'asseoir sur ses jambes, offrant à son regard la ligne parfaite de ses seins. Il allait l'emmener dans son futon, mais, d'abord, il devait découvrir si elle était la fille qu'il cherchait.

S'efforçant de résister à l'envie de se jeter sur elle, il se convainquit qu'il pouvait l'acheter à la propriétaire de la maison de thé sans lui avouer sa véritable motivation. En attendant, il commanderait à ses deux sbires de surveiller la fille pour s'assurer qu'il ne lui arrive rien.

Tremblant, le visage en sueur, il se dit qu'il n'aurait plus longtemps à attendre. Elle n'était pas une modeste prostituée qui devait tenir le compte de ses amants. Elle était une *maiko* dans une des plus anciennes maisons de thé de Ponto-chô. Et il était dans l'ordre des choses que les hommes approchent la propriétaire de la maison de thé pour avoir le privilège de la déflorer. Il sourit. Là où d'autres avaient échoué, il allait réussir.

Son cœur s'emballa. Et si la propriétaire de la maison de thé refusait de la vendre ?

C'était impensable. Il lui offrirait un prix si exorbitant qu'il lui serait impossible de lui dire non.

A cette pensée, il sentit ses jambes fléchir sous son poids, et il s'appuya contre le paravent, manquant de le renverser. Il retrouva son équilibre, mais pas la faculté de penser clairement. Une idée traversa son esprit... Sa raison lui dictait une chose, et son sens de l'hédonisme une autre. « Tue-la », comme le lui avait ordonné le prince. « Attends, suppliait son cœur. Baise-la d'abord. »

Sa chair devint brûlante, comme s'il avait été recouvert d'un nuage de moustiques. Il ne bougea pas. Il en aurait été incapable. Il la regarda danser, et lui révéler les courbes et la blancheur de ses épaules. La finesse de ses cuisses. La rondeur de ses seins s'échappant parfois de la soie rose de son kimono.

Il imagina en pincer les pointes si fort qu'elle crierait de douleur et de plaisir, puis, avant qu'elle ait eu le temps de reprendre son souffle, il la pénétrerait, ferait des va-et-vient avec son sexe de jade, jusqu'à ce qu'elle l'implore.

Les minutes passèrent. Cinq, dix... ? Il s'était totalement abandonné à son fantasme sexuel, qui l'avait laissé dans un état de fascination hors du temps. Il était inondé de sueur, tout son corps était en effervescence, et il était désormais proche de la démence. Son désir, la seule émotion qu'il ne parvenait pas à contrôler, était aussi aiguisé que les deux épées qu'il portait, et il aurait voulu crier de douleur. Il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Peut-être était-elle une hallucination, ou une déesse venue d'un temple lointain, mais, quoi qu'il en soit, il allait la séduire, il la baiserait, et ensuite il la tuerait.

Mais il ne savait pas encore que le sort en déciderait peut-être autrement.

Chapitre 6

– Hisa-don, où es-tu ? demandai-je dans un murmure après avoir terminé ma danse en cachant mon visage derrière mon éventail.

Personne ne me répondit. Avais-je tout simplement imaginé qu'il se trouvait là ?

– Hisa-don ? appelai-je de nouveau.

Toujours aucune réponse.

Je vis une lueur rose émaner d'une lanterne, et la porte de papier qui conduisait à l'intérieur de la maison de thé était entrouverte. J'étais certaine qu'Hisa se trouvait bien derrière le paravent doré quelques minutes plus tôt, à m'espionner, haletant d'excitation. Je l'avais même entendu pousser quelques râles, et gémir de plaisir. Il était « occupé avec son pagne », comme aurait dit Mariko. Et il avait disparu, aussi mystérieusement que la brume mauve orangé dérivant sur la rivière Kamo que j'adorais regarder à l'aube.

Me retournant lentement, je me risquai à jeter un coup d'œil en direction de Mariko. Elle était seule. Youki avait également disparu avant que j'aie pu l'accuser d'avoir dénoué mon kimono et de m'avoir dénudée. Mariko était toujours assise sur ses genoux, réglant une corde de sonluth. J'attendais qu'elle parle, et qu'elle me dise que je n'étais pas digne d'être une geisha. Mais je ne m'étais pas attendue à ses propos.

– En dépit du silence qui règne entre nous, dit Mariko, je sens en toi une immense énergie, comme s'il y avait un feu caché sous la surface, menaçant de s'enflammer, attendant que quelqu'un allume l'étincelle.

– Tu parles par énigmes, Mariko-san.

La petite *maiko* afficha un large sourire qui la transforma. Je vis le sourire sincère et radieux d'une fille qui croyait du fond du cœur qu'elle était perchée sur l'aile d'un rossignol, regardant la vie des geishas de la maison de thé du Look-Back Tree sans aucune honte.

– Il n'y a aucune énigme à résoudre, Kathlene-san. C'est évident pour tous ceux qui ont le privilège d'admirer tes yeux verts.

– Que veux-tu dire, Mariko-san ?

– Tu as besoin de connaître le plaisir du sexe d'un homme en toi.

Je souris, sans avoir peur de montrer mes dents, comme certaines *maikos* chez qui elles semblent souvent décolorées par contraste avec leur maquillage blanc.

– Et alors ? N'est-il pas de mon *devoir*, dis-je en accentuant ce mot à l'intention de Mariko, de me préparer à ce plaisir ?

Mariko secoua la tête en signe de désaccord.

– Mais pas avec un domestique tel qu'Hisa-don, dit-elle avant de marquer un temps d'hésitation, puis elle ajouta : Même s'il possède un sexe très honorable.

Puis elle s'inclina, m'adressa un petit sourire malicieux, avant de disparaître.

Je restai assise sous la véranda, tapotant mon éventail fermé dans la paume de ma main, et

j'écoutai le gargouillis de la rivière, en contrebas. Chaque son semblait s'insinuer à l'intérieur de mes nerfs, et ce fut donc avec une certaine agitation que je repensai à ce que la petite *maiko* m'avait dit. Et elle avait raison.

Je ne voulais pas me raconter de fables, comme le faisaient souvent les geishas, lançant leurs épingles à cheveux en argent sur le sol de jonc tressé, sur lequel se trouvait un cadre de fines cordelettes composé d'une série de lignes espacées de quelques centimètres. Les geishas comptaient les lignes que les épingles touchaient et, en fonction du chiffre qu'elles obtenaient, estimaient si elles seraient heureuses ou malheureuses en amour. Huit étant le chiffre le plus bénéfique, et quatre le moins favorable, étant donné que le mot qui désignait ce chiffre, *shi*, était également synonyme de mort.

Je devais oublier Hisa, et travailler plus dur pour devenir une geisha. J'irais voir Mariko, je lui parlerais avec gentillesse, et je mettrai un terme à notre différend avant qu'il ne devienne aussi grand que la bouche d'un dragon crachant du feu. Mais auparavant je devais trouver la force d'avoir de nouveau espoir et confiance en moi. Cela demandait un véritable engagement émotionnel, ce qui n'allait pas de soi.

Où trouverais-je la réponse que je cherchais ?

A mi-chemin sur l'escalier qui conduisait à ma chambre, je m'arrêtai pour regarder un tableau, et je ne pus retenir un sourire mutin. Combien de fois avais-je vu cette estampe sur soie, représentant le ciel et la mer s'accouplant comme deux amants ? L'un plongeant dans l'autre, prolongeant leur plaisir dans une brume lumineuse d'argent, puis sous les portails sacrés d'Hôrai. Un lieu mystique où ni la mort ni la douleur n'existaient, un lieu sans hiver ni froid, où les fleurs s'épanouissaient sans honte, et où les fruits étaient toujours sucrés. Et où les rayons du soleil étaient une lumière laiteuse dorée qui réchauffait les passions des hommes.

Et des femmes.

Ce n'était pas dans la maison de thé que je trouverais la réponse que je cherchais. Je devais visiter le lieu que je préférais à Kyoto, pour revigorer mon esprit et apaiser la soif de mon âme égarée.

Et ce lieu était le temple Kiyomizu.

Il se trouvait en haut de la colline, là où on faisait des offrandes aux dieux. Là où on priait. Les geishas n'étaient-elles pas, elles aussi, surveillées par les dieux ? Et, à ce titre, ne pouvais-je pas demander l'aide des divinités pour atténuer la tristesse et la douleur qui pesaient sur mon cœur ?

Au pont Shijo qui se trouvait aux portes de Gion, j'avançai à travers la foule, et je m'engageai dans les rues étroites, marchant sur les cailloux qui parsemaient le lit de la rivière, et je traversai sur des planches ou de petits ponts pour aller d'une île de galets à l'autre. Une légère brise de fin d'après-midi s'éleva sur la rivière Kamo et vint consoler mon âme de ses souffrances. J'étais contente d'avoir eu la bonne idée de recouvrir mon kimono d'une cape de soie noire, et d'une capuche qui dissimulait mes yeux. Seuls les dieux sauraient qui j'étais.

Je traversai la rue, qui ressemblait à un sillon creusé dans la plaine des toits de tuiles grises, en

veillant à éviter les flaques de boue charriée par la pluie plus tôt dans la journée. Il faisait presque nuit, et le son de la musique et des voix environnantes s'immisça dans mes pensées, tandis que je descendais la route abrupte et ombragée, avant de passer par la grande porte de pierre qui menait au cœur du quartier commerçant de Gion.

Je regardai droit devant moi. La cour était presque déserte et, jetant un coup d'œil par la grande porte de Shijo Street, je fus éblouie par la vue. Des rangées de lanternes de papier blanches étaient suspendues au-dessus des portes des maisons qui bordaient la rue étroite, annonçant aux passants qu'un mariage shinto allait avoir lieu au coucher du soleil. De jeunes garçons entonnaient un chant mesuré en se frayant un chemin dans la foule ; ils descendaient la rue en faisant tourner une lanterne géante, ainsi que des torches enflammées au bout de longues perches.

Un des garçons s'aventura trop près de moi et le feu de sa torche passa tout près de mon visage, et je sentis son souffle brûlant sur ma peau. La sueur perlait sur mes joues, laissant des traînées sur mon maquillage blanc. Je m'éloignai de la torche, mais je trébuchai, ce qui fit tomber ma capuche en arrière et dévoila mon visage. Je jetai des regards furtifs de tous les côtés, pour vérifier si j'avais attiré l'attention de quiconque. J'étais parfaitement consciente qu'il y avait un attroupement de gens qui regardaient les porteurs de torches, y compris quelques *gaijins*.

Je remis ma capuche sur ma tête, car il aurait pu être dangereux que quelqu'un me regardât de trop près. Même si mon visage portait des traces de maquillage blanc et que ma perruque noire était parfaitement ajustée sur mes cheveux blonds, mes traits occidentaux étaient plus reconnaissables lorsque ma lèvre inférieure n'était pas maquillée comme un bouton pourpre et que je n'avais pas les sourcils dessinés avec précision, en forme de lune.

J'inclinai la tête, prétendant ne pas comprendre l'anglais, lorsque les missionnaires américains m'adressèrent la parole, me demandant la direction de l'hôtel Kyoto. N'importe qui aurait pu observer les missionnaires et ceux qui entraient en contact avec eux. Je ne pouvais pas oublier ce que mon père m'avait dit avant de me confier à *Okâsan* : je ne devais parler à personne à l'extérieur des hauts murs de la maison de thé, même si très peu de *gaijins* se rendaient dans la ville sacrée. Kyoto était située au-delà des limites du traité ; or, les visiteurs étrangers ne pouvaient pas s'éloigner des limites fixées par le traité de plus de trente kilomètres sans avoir auparavant obtenu un passeport du ministère des Affaires étrangères du Japon, mentionnant tous les lieux qu'ils avaient l'intention de visiter. L'antagonisme à l'égard des Japonais, souvent appelés les « barbares », prévalait, ce qui les avait rendus très suspicieux vis-à-vis des étrangers.

Mais je me languissais de parler ma langue natale. Parfois, lorsque nous étions seules, j'apprenais à Mariko à parler anglais. Elle adorait apprendre, et elle était bonne élève. Nous nous récitons des comptines en anglais lorsque nous suspicions qu'Ai nous écoutait, comme cela arrivait souvent.

Mais, à cet instant, je n'avais pas le temps de jouer à des jeux puérils. Aussi gardai-je la tête baissée, et me dissimulai-je sous ma cape de soie. Soudain, je remarquai deux hommes – portant des kimonos sombres et de grosses montres en or attachées à leurs larges ceintures d'argent – qui me regardaient fixement. La sagacité de leur regard attira mon attention, tout autant que leur étrange accoutrement. Je les avais remarqués en quittant la maison de thé, mais je les avais aussitôt chassés de mon esprit, comme de vulgaires lucioles tournant en rond ou se reposant dans l'herbe. La chasse aux lucioles était mon occupation favorite dans la maison de thé du Look-Back Tree.

Lorsqu'il faisait nuit noire, Mariko et moi essayions d'attraper ces créatures lumineuses qui pullulaient. Chaque fois que je quittais la maison de thé, j'avais l'impression que quelqu'un m'observait, exactement comme je le faisais avec les lucioles.

Je me sentis parcourue d'un frisson d'angoisse. Ces hommes me suivaient-ils ? Je me risquai à jeter un coup d'œil sous ma capuche. Les deux mêmes domestiques étaient derrière moi. Était-ce une coïncidence ? J'avais bien l'intention de le découvrir.

Je m'approchai d'un stand, et feignis de regarder des pêches mouchetées de jaune et d'orange. Les deux hommes tournèrent la tête et firent mine de ne pas me prêter attention. J'étais donc suivie. Pourquoi ? *Okâsan* les avait-elle envoyés pour m'espionner ? Cela ne m'empêcherait pas d'accomplir ma mission. J'avais besoin de me sentir vivante, de trouver mon âme de femme, car j'avais peur de l'avoir perdue, comme une marionnette sans son marionnettiste.

Ce qui me rappela le *bunraku*, un célèbre numéro de marionnettes que j'avais vu dans un théâtre. Le marionnettiste avait le visage découvert, et il animait les têtes et les mains, tandis que deux assistants, portant des masques noirs, animaient les jambes, donnant vie aux marionnettes avec une telle adresse que la présence humaine en était éclipsée. Seul subsistait le conte de fées.

Au fond, j'étais certaine que devenir une geisha revenait également à créer une magnifique illusion. Et parce que j'avais enfreint les règles de la maison de thé et que j'avais flirté avec Hisa, parce que j'avais causé beaucoup de peine à la petite *maiko* qui allait devenir ma sœur, j'avais perdu cette partie de mon âme qui tirait les ficelles magiques et donnait vie à mon conte de fées. Je me sentis comme au jour de mon arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree, ce jour où j'avais compris que j'étais seule. Maintenant, comme alors, mon âme était vide.

Je continuai de marcher, mais je ne fus pas tentée par le doux arôme des melons et des pêches en pleine maturité qui flottait dans l'air, ni par l'éclat des épingles à cheveux en argent qui se balançaient au vent, suspendues à un stand. Pas plus que le parfum des fleurs délicates s'accrochant aux derniers rayons de soleil ne bouleversa mes sens.

Je ne cherchais pas à m'étourdir avec des plaisirs fugaces pour alléger la peine de mon cœur. Seuls les enfants couraient librement, ne pensant à rien d'autre qu'à la nourriture quand ils avaient faim et à des jouets de papier lorsqu'ils voulaient s'amuser. Mais ce que je cherchais n'était pas quelque chose que je pouvais goûter ou mettre dans mes cheveux, pas plus que je ne voulais éveiller mes sens avec un parfum floral. Je cherchais un don des dieux.

Mon essence de femme.

C'était aussi précieux pour moi que l'huile qu'on extrait d'un pétale de rose, et tout aussi évanescent. Ephémère et fragile. Un sentiment d'empathie, allié aux frissons de l'amour et de la passion.

J'essayais de trouver au fond de mon cœur la conviction que j'étais suffisamment femme pour devenir une geisha. Mon âme était agitée et débordante de désirs. Je frissonnai. Ce n'était pas tout à fait un conte de fées. Je me rappelai les histoires que m'avait racontées Mariko sur la manière dont une fille passait de l'enfance au statut de geisha, en faisant *le don de l'oreiller* à l'homme qui avait été choisi pour elle.

C'était le *mizuage*. L'étrange rituel qui consistait à ouvrir la fleur sexuelle de la femme, pétale par pétale, était pratiqué par cet homme lors d'un cérémonial très précis. Chaque nuit pendant sept

nuits, il pénétrerait son vagin avec ses doigts, un peu plus profondément chaque fois, jusqu'à ce qu'elle soit prête à recevoir son honorable pénis. Mon cœur frémit à l'idée d'une telle défloration.

Ma décision était prise : ma vie serait différente de celle des autres *maikos*. J'étais déterminée à choisir mon premier amant. Pourquoi n'aurais-je pas ce droit ? Je me considérais comme un être sensuel, et j'étais prête à accueillir le sexe d'un homme dans ma petite grotte. Comme au premier jour du printemps, ma sève inciterait mon amant à boire à ma fontaine de jade.

N'étais-je pas rompue à l'art de séduire un homme par mon intelligence, par le tour d'une phrase, ou par les oscillations de mon corps ferme ? Ne saurais-je l'enchanter et l'aguicher ? Puis, dévorant des yeux son sexe de jade, les sourcils délicatement dessinés en forme de lune, je le dévorerais de mes douces caresses, le menant au bord de l'orgasme, dangereusement près du bord, avant de l'accueillir dans ma vallée profonde.

J'avais appris à me servir de *higo zuiki*, de longues fibres de plantes séchées trempées dans de l'eau chaude pour les rendre douces et glissantes. Je savais comment enrouler les fibres mouillées autour du sexe de l'homme, et comment faire augmenter sa taille et prolonger son érection.

Ensuite, je le ferais s'allonger sur le dos, et je m'agenouillerais jambes écartées au-dessus de lui, après avoir placé un petit coussin sous son dos pour accueillir son honorable pénis. Dans cette position, je pourrais lui donner beaucoup de plaisir et d'intenses sensations, car mon vagin serait très dilaté et le cœur de ma fleur serait plus accessible à cause de la gravité. Le sexe de l'homme serait alors stimulé de la façon la plus agréable qui soit.

Mes pensées me firent rougir comme une fleur de cerisier s'épanouissant par une chaude journée d'été, et suscitèrent en moi d'étranges désirs. Mais quelque chose d'autre me tourmentait... Je me sentis parcourue par un frisson glacial, et prise d'une peur plus intense que tout ce que j'avais connu jusque-là : *Mariko ne croyait pas que je pourrais devenir une geisha*.

Je soupirai tristement. Il était vrai que je n'avais pas de petits seins, ni de petites mains, comme les autres *maikos*, ni le contour des yeux aplani qui donnait une expression tendre. Mes cils étaient sombres et épais, mais ils ne tombaient pas sous de petits sourcils, qui m'auraient donné un air de soumission lorsque j'avais les paupières baissées. J'avais de grands yeux ronds, toujours en train d'observer quelque chose, ou même de flirter.

Tandis que je marchais, je soulevai mon kimono assez haut, le tenant de la main gauche, comme le voulait la tradition. Je fus soudain torturée par un sentiment de culpabilité, comme si Mariko se tenait derrière moi, m'avisant de marcher lentement, me rappelant que l'étroitesse du kimono contribuait à la grâce de la geisha, en la rendant agréable à l'œil et à l'esprit.

Je descendis Shijo Street.

Puis je traversai l'avenue principale de Gojo-dori, avant de remonter l'avenue d'Higashiojo-dori. Et je tournai à droite dans Gojozaka.

Mais Mariko n'était pas là, à me réprimander, alors j'accélérai le pas, sans me laisser gagner par l'anxiété. De nombreux autres pèlerins avançaient d'un pas traînant : des missionnaires de l'école de Doshisha, des pasteurs anglais et des prêtres français. Les gongs de la prière et les applaudissements pieux résonnèrent à mes oreilles, tandis que nous nous dirigeons tous vers la même allée sinueuse.

J'étais tellement absorbée par ma mission que ce ne fut qu'après avoir dépassé le tombeau de Yawasaka, puis le parc de Maruyama, que je remarquai – une fois arrivée face à l'immense véranda construite au-dessus de la falaise, devant le temple Kiyomizu – que les deux domestiques n'étaient pas les seuls à me suivre. Je repris mon souffle, surprise de voir un homme me dévisager, sans gêne, et sans cet insipide simulacre d'indifférence dont tous les hommes japonais semblaient affligés.

Ils étaient incapables de poser une question directe, quel qu'en soit le sujet, en tout cas c'était l'impression que j'avais eue en les observant derrière les portes de papier, quand *Okâsan* et les autres geishas divertissaient des clients. « Je n'ai pas de préférence », disaient-ils, alors qu'ils savaient très bien ce qu'ils voulaient. *N'importe quelle position, toutes les positions.*

Je regardai l'homme de nouveau. Cet homme était différent.

Il n'était pas japonais.

C'était un *gaijin*.

Et il était grand, très grand.

Je frissonnai, davantage à cause de son étrange regard qu'en raison de la fraîcheur de la brise qui soufflait du haut de la falaise et de l'agréable odeur musquée portée par le vent. Qui était-il ? Je l'observai attentivement, et je vis à quel point il était beau, avec ses longs cheveux de la couleur du bois de cèdre. Le vent balaya ses cheveux en arrière, découvrant ses yeux, ce qui me fit rougir. Ses yeux m'ôtèrent la cape de soie noire que je portais, m'enlevèrent mon kimono, et suivirent chaque courbe de mon corps, faisant durcir la pointe de mes seins, et laissant mon sexe palpitant d'excitation. Ses yeux d'un bleu perçant me dirent ce qu'il voulait. Des caresses. Des lèvres douces. Des murmures sensuels.

Son audace me fit me sentir audacieuse à mon tour. Je le dévisageai, et je remarquai d'autres choses, comme l'étrange façon dont il était habillé. Contrairement au grand col et au manteau ajusté préférés de mon père, il portait un pantalon serré en cuir marron, et une chemise blanche ouverte jusqu'à la taille, qui révélait son torse musclé. C'était un beau spécimen d'athlète. Pourtant, à la façon dont il se comportait, il me faisait l'effet d'un gentleman. Les épaules droites, la tête haute, il marchait à grandes enjambées : mon père m'avait toujours dit qu'on pouvait deviner le caractère d'un homme à sa démarche. Je devinai que même s'il osait s'aventurer en un territoire qui lui semblait étranger, cet homme s'en tenait strictement au code de conduite qu'il s'était fixé, ce qui impliquait qu'il ne franchirait pas la ligne qui le séparait du monde qui était le mien. Il me faisait penser aux samourais qui se lavaient, se coiffaient et s'habillaient avant la bataille, et qui avaient une endurance à toute épreuve, et un sang-froid absolu.

Si on faisait abstraction de la façon dont il me regardait. Ses yeux me faisaient un drôle d'effet... comme si le bout de sa langue glissait le long de ma nuque, goûtant le sel de ma peau sous le maquillage blanc qui couvrait le haut de mon corps. J'imaginai ses dents mordre la pointe de mes seins, et je sentis une douce chaleur se répandre sous ma peau.

Son regard audacieux me fit frissonner. Est-ce que je me trompais ? Peut-être qu'il n'était pas un gentleman après tout, mais un voyou qui se servait de son arrogance pour faire frémir les femmes sous le feu de son regard. Sa veste de cuir à franges s'ouvrit au gré du vent tandis qu'il faisait un pas vers moi. Je portai la main à la bouche, comme j'avais vu les geishas le faire, donnant

l'impression qu'elles saisissaient des feuilles de thé vert au jasmin pour éliminer les émanations du saké qui s'échappaient de leur bouche.

Je prétendis être choquée, et je tournai la tête. Puis, lentement, osant à peine bouger, je l'épiai en douce, dissimulée sous ma capuche baissée. J'avais peur qu'il remarque mes traits occidentaux, et qu'il me dénonce. Ce jeu devenait trop dangereux pour moi.

J'étais sur le point de partir et de m'engager dans l'allée qui menait au temple, lorsque je sentis de nouveau ce parfum musqué. L'odeur du pagne. J'étais sûre que cela venait de tout près de moi. Je désirais ardemment me libérer des contraintes que j'avais subies pendant si longtemps. Je caressai un instant l'idée de parler à cet homme. Je brûlais de le questionner sur les navires qui venaient d'Amérique, mais s'il s'agissait d'un rebelle de la mer, la langue trop salée d'avoir bu trop de saké, le cœur froid, le sexe à l'affût de la douce moiteur d'une femme, je marcherais sur la queue du dragon, et je m'exposerais au courroux de sa langue de feu. Je ne pouvais vraiment pas enfreindre cette règle-là. Je me rappelais les paroles de mon père où il était question de danger. Je ne devais en aucune manière mettre sa sécurité en péril.

Une fois ma décision prise, j'accélérai le pas, mes socques à grelots frappèrent bruyamment l'allée de pierre. Je marchais sans me retourner, et j'aurais été morte de honte, si le *gaijin* s'était aventuré plus près de moi. Ma combinaison de soie se collait à mes cuisses et frottait contre la douce toison blonde de ma chère petite fente. J'avais peur des désirs que je ne pouvais pas contrôler.

J'étais attirée par lui.

Très attirée.

Je ressentis une douce moiteur entre les cuisses.

Chapitre 7

Hanté par la vue d'un magnifique visage recouvert de maquillage blanc, par de grands yeux verts, le rouge aux joues, une moue adorable sur les lèvres, des sourcils d'une beauté naturelle, un nez haut et droit, et par l'impression très nette qu'elle avait des ennuis, Reed Cantrell continua de marcher à bonne allure dans l'allée qui menait au temple Kiyomizu, en haut de la colline.

Terrifié à l'idée qu'il pourrait la perdre de vue, Reed se fraya un chemin parmi les pèlerins qui montaient sur la colline. La fille devait avoir deviné sa présence, car elle s'était arrêtée et l'avait regardé. Tant de questions dans ses yeux, mais il y avait aussi vu de la peur. Il s'était alors mis en retrait, et il l'avait laissée partir, tellement rongé par l'anxiété que les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles. C'était la partie la plus dangereuse de son plan, non pas pour elle, mais pour lui-même. Après des mois de recherches, de questions, perdant presque la tête à force d'impatience, elle était à sa portée. Il la voulait. Il la voulait plus que tout.

Il aurait été préférable qu'il restât caché, et qu'elle ne le vît pas, mais il avait échoué. Il avait laissé son désir physique triompher de sa raison en la suivant, en la traquant comme un simple pêcheur venant tout juste de poser un pied sur la terre ferme, avide de s'affranchir de tous les tabous, pour céder à l'érotisme et savourer le goût de la chair fraîche. Malgré tout, il n'avait pas le choix. Il avait un devoir à accomplir.

Il maudit la nuit qui allait commencer à tomber, les volutes de brume qui descendaient sur la colline comme des bulles de coton et donnaient à la scène un aspect vaporeux.

Après une minute ou deux, il fut de nouveau derrière elle, même si des prêtres bouddhistes en plein chant lui obstruaient la vue. Il saisit l'opportunité de s'approcher suffisamment d'elle pour pouvoir voir son visage lorsqu'elle se tournerait dans sa direction. Elle était absolument magnifique. Elle avait le port d'une reine tandis qu'elle faisait voler la poussière avec ses sandales de bois, avec l'impudence d'une impératrice de légende. Son profil lui en révéla davantage que s'il avait vu l'ensemble de son visage. Un nez droit. De longs cils noirs dépourvus de tout maquillage prétentieux. Des lèvres charnues.

Un deuxième coup d'œil vint confirmer son impression, tandis qu'elle passait près de lui avec une démarche altière, ne paraissant pas se préoccuper de ce qu'on pensait d'elle. Elle semblait d'ailleurs ne prêter aucune attention aux deux hommes d'allure suspecte qui la suivaient, vêtus de kimonos marron. Ils lui apparurent étranges et amusants à la fois, avec leurs chaînes en or qui se balançaient sur leurs hanches et venaient frapper contre leurs deux épées. Quelque chose en lui – et il suspectait qu'il en était de même pour tous les étrangers qui débarquaient sur les rivages de cet étrange pays – lui donna envie de sourire devant ce mélange unique d'habillement japonais traditionnel et occidental. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un amalgame aussi bizarre, il avait déjà vu des femmes japonaises porter le kimono sur un pantalon, des hommes japonais en redingote et en jupe-culotte de soie, et même un homme distingué portant un chapeau melon noir avec un kimono et des sandales à semelle compensée.

Jamais il ne porterait de vêtements aussi légers qu'un kimono, se jura Reed, pas plus qu'un éventail. Cette étrange coutume le laissait perplexe. Il avait observé des hommes japonais les glisser au dos de leur ceinture de coton, pour les en sortir ensuite afin de s'éventer. Certes, c'était

amusant, mais de là à dire qu'il comprenait... Son expérience lui avait appris que tout n'était pas si amusant qu'il paraissait, et, à cet instant, il avait le sentiment qu'un danger rôdait autour de lui.

Reed se fiait à son instinct, et il ne faisait confiance à personne dans ce pays où le sens de toute chose était voilé, et où rien n'était jamais tel qu'il semblait être. Il avait été élevé dans une société régie par le rang social, dans laquelle un gentleman savait où était sa place et la respectait, et où la présence d'un fort accent local reléguait un homme au rang d'inculte. Ici, les différentes couches de la société n'étaient pas si facilement reconnaissables. Partout où il allait, il avait l'impression d'avancer sur une route qui le conduisait toujours à une intersection, et là s'offraient à lui deux chemins différents, chacun des deux étant le mauvais chemin.

Il brûlait de montrer à ces deux samourais comment un homme des plaines, un Occidental, pouvait apprendre leurs règles et les battre à leur propre jeu – grâce à ce qu'un vieux samouraï de Yokohama lui avait enseigné. Son *seinsi* – son professeur – était membre de l'élite de Shinsengumi, le dernier défenseur héroïque du Japon avant l'occidentalisation. Avec quelques efforts de persuasion et une bouteille de saké, le vieux samouraï lui avait longuement expliqué le code tacite des maximes transmises de bouche à oreille à travers les siècles. Le sens du dévouement et l'honneur.

Mais, dans l'esprit de Reed, cette philosophie n'était pas l'apanage de l'Orient : il adhérait lui aussi aux mêmes valeurs. La seule différence était qu'un samouraï portait deux épées : une longue et une autre, plus courte, qu'il gardait à portée de main la nuit, pendant son sommeil. C'étaient ces mêmes épées qu'il avait vues à la ceinture des deux hommes qui suivaient la fille. Elles étaient faites de peau de requin, la poignée était recouverte de soie et l'étui fait d'or et d'argent était laqué de plusieurs nuances de bleu, de rouge et d'or. Il ressentit alors un frisson le parcourir en se remémorant les paroles du vieux samouraï, et sa réputation de tueur impitoyable : il s'était vanté de n'avoir jamais tué quiconque, mais d'avoir simplement apporté une délivrance à ceux qui méritaient d'avoir la tête coupée.

Une fois qu'il avait terminé sa bouteille de saké, le vieux samouraï avait proclamé que nombre de ses compatriotes s'étaient suicidés par éviscération. Lorsque Reed avait remis en question le caractère religieux de tels actes, le vieux samouraï avait émis un grognement de désapprobation et, saisissant sa bouteille pour se donner du courage, il avait expliqué qu'au Japon l'estomac était le siège de l'âme, c'était là que se trouvait l'esprit de l'homme. En plongeant son épée dans son abdomen, avait-il dit, le samouraï mettait un terme à son existence corporelle.

Néanmoins, il y avait quelque chose à propos de la vie du *bushi* – le guerrier gentilhomme – qui avait fasciné Reed. La vie d'un samouraï était tout entière fondée sur le sens de l'honneur. Le déshonneur devait être évité à tout prix. On attendait de lui qu'il fasse preuve de bienveillance et qu'il mette en œuvre la justice, ce qui était assez similaire au code du gentleman qui avait été à la base de l'éducation de Reed.

Pourtant, se demandait-il, était-il possible, à l'ère dynamique de l'expansion du capitalisme, en Occident comme en Orient, qu'un seul de ces codes survive ? Il était troublé à cette pensée et il était plein d'incertitude quant à l'avenir de ses semblables, car il savait aussi que l'esprit du *bushi* exigeait du samouraï qu'il soit loyal envers son seigneur. Reed était son propre maître, mais il avait fait serment d'allégeance à un homme. Et il ne devait pas manquer à ses engagements envers lui. Sachant que la mission qu'il devait remplir était presque impossible, il avait tiré profit de ce

que le vieux samouraï avait cherché à lui enseigner : l'art du judo, et comment employer son adresse, sa finesse et sa souplesse pour dominer son adversaire.

Reed excellait dans la lutte au corps à corps, mais il lui avait fallu un certain temps pour s'habituer à ce type de lutte dans laquelle il était supposé faire preuve de beaucoup d'équilibre et de souplesse, dans laquelle on gagnait en donnant l'impression de céder. Pourtant, les prouesses du combattant et le monde des enfers – ce lieu entre l'ombre et la lumière où vivaient ceux qui suivaient la tradition du *bushi*, et où le sexe et la mort étaient étroitement liés – avaient toujours éveillé un désir primitif en lui. Il désirait sentir ses articulations, faire circuler son sang... mais cela lui était impossible. Il devait avancer dans sa mission pour tenir une promesse qu'il avait faite. Un gentleman ne manquait jamais à sa promesse.

Il devait protéger la jeune fille.

Reed laissa échapper un soupir, le cœur battant. Et, à cet instant, une lueur presque animale traversa son regard tandis qu'il défiait les deux Japonais qui détournèrent la tête, comme s'ils avaient été surpris en train de commettre un acte honteux. Reed eut l'impression étrange qu'ils voulaient lui faire comprendre qu'il devait rester à distance de la fille, et qu'ils n'hésiteraient pas à s'en prendre à lui s'il ne tenait pas compte de leur mise en garde.

Reed avait déjà eu cette même sensation par le passé, lorsqu'il s'était retrouvé nez à nez avec un serpent à sonnette, très loin de ce pays insulaire et de l'étrangeté de ses habitants. Il connaissait l'odeur du danger. Il avait pleinement assouvi son goût de l'aventure lorsqu'il était plus jeune, en Californie, et qu'il avait écouté les histoires contées par un *vaquero*, un vieux soldat mexicain qui travaillait dans le ranch de son père. Les aventures ô combien excitantes des bandits de grand chemin à la recherche d'un trésor perdu avaient nourri ses rêves de jeune garçon. Son père l'avait envoyé en Orient pour parfaire son éducation, pour qu'il puisse assouvir son désir de voir le monde et pour qu'il devienne, selon ses termes, « un gentleman idéalisant la puissance de l'homme sédentaire ». Reed n'avait jamais eu l'intention de devenir un homme d'affaires en costume assistant à de multiples conférences, un flagorneur refusant d'avoir ses bottes cirées dans la rue.

Avant l'âge de vingt ans, Reed s'était rendu en Chine après la guerre franco-chinoise. Il avait travaillé sur place pour une société d'import-export américaine, dans laquelle il avait eu pour mission de poursuivre les renégats chinois qui, par superstition, mettaient en pièces la voie ferrée qui reliait Woo-Sung à Shangai, et précipitaient les locomotives dans le fleuve. Il avait fini par prendre conscience qu'à leurs yeux il n'était qu'un « diable étranger », mais cela ne l'avait pas empêché de se rendre sur les rivages désolés de la Corée et, quelques années plus tard, aux abords des rivières boueuses, dans les mornes marécages et les longs coteaux bruns de la Chine continentale. Là, il avait réquisitionné un navire de guerre cuirassé doté d'un canon robuste pour s'assurer que le sifflement des locomotives pourrait continuer à être entendu dans tout l'Orient.

Pourtant, aucune de ses aventures ne l'avait préparé à ce qu'il était en train de vivre. Il adressa un sourire aux deux samouraïs, mais ils refusèrent de le regarder, maugréant et marmonnant entre eux. Décidément, songea-t-il, ces Japonais étaient très méfiants : ils ne laissaient jamais personne les approcher de trop près. Il se rappela la première fois où il les avait vus, à travers l'objectif de sa longue-vue en regardant la côte lorsqu'il avait débarqué à Yokohama. Il avait passé dix-huit jours sur un paquebot venu de San Francisco et sa première vision du Japon avait été un simple point noir à l'horizon, qui avait pris une couleur violette, et s'était progressivement agrandi

jusqu'à ce qu'il devienne l'imposante île de Fuji.

Comme le ciel était clair et bleu, Reed avait vu une ville prospère, peuplée de plus de cent cinquante mille habitants. Les rayons du soleil, encore bas, se reflétaient sur la baie, projetant un arc lumineux sur la ville bâtie le long du littoral, et faisaient scintiller les tuiles bleues des maisons de bois comme des pierres de gué conduisant vers les hautes collines boisées qui surplombaient la ville, couvertes de pins, de palmiers et de bambous.

Il avait aperçu le Bund – une route en bordure de mer avec ses pavillons étrangers, ses hôtels et ses résidences les pieds dans l'eau. C'était là que se retrouvaient de nombreux voyageurs occidentaux venus colporter leur idée de la civilisation dans un pays qui avait survécu et prospéré sans elle pendant des centaines d'années. Il avait évité d'entrer en contact avec les Anglais et les autres *gaijins* qui avaient développé le commerce de la ville.

Sa mission était secrète.

Et dangereuse.

Et la vie d'une jeune fille était en jeu.

Mais bien que Reed restât discret, ses étranges yeux bleus et sa taille imposante ne manquaient pas d'attirer l'attention partout où il se rendait au Japon. Les villageois se pressaient autour de lui, ils lui posaient des questions sur l'Occident et le monde extérieur en touchant ses vêtements. Surtout les jolies jeunes filles. Et ça lui plaisait. Il aimait sentir leurs ongles danser sur sa veste de cuir, le son de leurs voix lorsqu'elles se mettaient à rire en posant leur main devant leur bouche, leurs petits seins fermes contre son torse, leurs mains s'attardant sur ses cuisses minces et fermes, leur curiosité envers cette partie proéminente entre ses jambes. Une expérience qu'il n'aurait jamais pu connaître dans son pays, où les femmes portaient des couleurs plus sombres pour ne pas être remarquées, et où elles ne révélaient jamais en public quoi que ce soit de leur intimité.

Et même s'il savait que c'était interdit, il voulait découvrir d'un peu plus près cet étrange pays où les maisons ressemblaient à des jouets, leurs habitants à des poupées, et où le style de vie paraissait épuré et artistique. Et très érotique, à en juger par les boutiques qui vendaient toutes sortes d'accessoires, d'aphrodisiaques et de philtres d'amour. Il avait entendu que des jeunes gens se pressaient dans les temples shintoïstes pour se prêter au jeu du grand phallus : au cours d'une compétition acharnée, ils s'excitaient mutuellement jusqu'à ce que les sexes masculins soient durs. Ensuite, le jeune homme qui résistait le plus longtemps au charme du corps consentant des jeunes filles nues sans éjaculer était le gagnant.

– *Ochimbo... ôkii, desu ne ? Suki desu*, avaient-elles dit.

Ce que Reed avait traduit à peu près ainsi : « J'aime ta grosse verge. »

Il avait souri, et il les avait invitées du regard à poursuivre leur exploration. Une jeune fille aventureuse avait tendu la main pour caresser le renflement de son pantalon, et il l'avait vue écarquiller les yeux, surprise par la taille et la dureté de son sexe. Puis, au milieu des rires environnants, elle avait baissé les yeux et avait repris ses habitudes soumises. Cette audace l'avait fasciné, bien qu'il lui eût montré le même respect qu'il aurait eu envers une femme de son pays, et il n'avait pas insisté. C'était pareil où qu'il aille, il posait des questions, n'obtenait aucune réponse, et il continuait de chercher.

Il cherchait.

Il la cherchait.

La fille aux cheveux d'or.

Cela faisait un mois qu'il était à Kyoto. Il avait pris une chambre dans une auberge qui hébergeait des étrangers du nom de Yaamis, bien qu'il n'y fût pas très souvent, car, dès qu'il le pouvait, il arpentait les jardins des maisons de thé, et les maisons de geishas. Bien qu'on lui eût présenté un certain nombre de filles qui correspondaient à sa description – c'est-à-dire des filles qui avaient à la fois dix-huit ans et le statut de *maiko* –, aucune d'elles n'était celle qu'il cherchait avec tant d'énergie.

Malgré tout, il avait poursuivi sa quête. Plus tôt ce jour-là, il avait rencontré la patronne d'une maison de geishas du quartier de Miyama-cho, qui l'avait reçu, selon ses mots, « dans son honorablement misérable maison ». S'il voulait avoir le privilège de voir la plus belle *maiko* de Kyoto, lui avait-elle dit, Reed allait devoir payer une certaine somme. Une fois qu'il eût compté plus de pièces que la *mama-san* n'en avait demandé, il l'avait suivie en haut de l'escalier qui conduisait à ses quartiers privés.

Là, une fille était assise sur un tatami. Jeune et gracile. Elle ressemblait à une poupée animée dans son kimono rose fuchsia rehaussé d'une ceinture bleue soulignant sa minuscule taille. Elle avait joint les mains et s'était inclinée. La puissante odeur qui émanait de sa chevelure noire laquée l'avait fait grimacer, tout comme le fait qu'il ne pouvait pas voir son visage. Contrairement à la plupart des *maikos* qu'il avait vues, celle-ci portait une perruque. La pièce était faiblement éclairée, et comme elle n'en finissait pas de le saluer, il avait eu peur de ne jamais découvrir si elle était celle qu'il cherchait.

Par conséquent, il lui avait demandé d'ôter sa perruque. Elle avait hésité, puis elle s'était exécutée. Il avait senti la sueur couler le long de son visage, le cœur battant. Son voyage touchait-il à sa fin ?

Non. Elle avait des cheveux noirs.

– Est-ce la fille que vous cherchez ?

Reed était si concentré sur la chevelure de la jeune fille qu'il n'avait pas entendu la *mama-san* s'avancer vers lui. Il s'était approché de la jeune fille, s'était penché et lui avait relevé le menton avec la main. Mais il connaissait déjà la réponse. Il avait secoué la tête. Ce n'était pas elle.

Sans un mot, il avait quitté la maison de thé et il s'était fondu dans les rues de Kyoto. Seul. Il avait marché longtemps. L'air humide exhalait une odeur d'encens si épicée qu'il avait ressenti des picotements dans le nez. Bien qu'il eût refusé d'abandonner, il avait commencé à penser que sa mission ne le mènerait nulle part. Comment avait-il pu se mettre dans une telle situation ? Lui, un homme qui vivait d'aventures, se frayant un chemin à travers les océans entre deux continents, ayant survécu à une violente tempête qui l'avait laissé naufragé pendant plusieurs mois, avant de reprendre la mer de nouveau. Mais, là encore, il connaissait la réponse : il restait là parce qu'il avait fait une promesse à un homme mourant, et il avait toujours tenu ses promesses. Il devait absolument trouver cette fille.

Et c'était pour toutes ces raisons que la jeune geisha au très beau visage recouvert d'une

capuche l'avait fasciné. Tout comme sa façon de marcher et de se tenir. Comme si elle ne se contentait pas de faire des signes de tête et de sourire, comme les autres geishas qu'il avait vues. Elle semblait avoir quelque chose de plus que les autres. Elle avait quelque chose de dangereux dans le regard... Des yeux qui promettaient de trouver leur chemin dans l'âme d'un homme pour ne jamais en sortir. Il s'imagina toucher le visage de la jeune fille, traçant son ovale du bout des doigts. Il savait qu'elle avait appris à user de l'aura érotique de la geisha, et qu'elle n'aurait aucun mal, avec un charmant sourire et un mouvement de cils, à le garder en captivité. Ensuite, elle l'enjôlerait en chuchotant de sa voix douce, tandis qu'elle prendrait ses mains dans les siennes pour les poser sur ses seins.

Les seins nus. Blancs. Aux pointes d'un rose tirant vers le brun. Sa langue encerclant les boutons. Non, jamais il ne s'autoriserait à formuler ses pensées, ni à agir selon ses désirs les plus fous, bien qu'il fût tenté de le faire. Après tout, il était un homme. Il lui était interdit d'avoir sa chair contre la sienne, mais rien ne l'empêchait de rêver. Elle lui donnait envie de se glisser entre les draps d'un futon doux et chaud, à côté de son corps nu, de découvrir la fermeté de ses hanches, ses cuisses. Il voulait la goûter, la caresser, explorer la douceur de son corps pendant de longues nuits.

Il fut saisi par un irrépressible désir, qui repoussa les limites de son fantasme. Dans son rêve, elle le suppliait de la prendre fort et vite, brûlant d'aller vers le plaisir au même rythme que lui. Il imagina qu'il s'enfonçait loin en elle, lentement d'abord, puis plus frénétiquement. Variant le rythme de ses va-et-vient en elle, il garderait le contrôle pour ne pas répondre trop rapidement, pour que son orgasme à elle soit plus intense.

La respiration lourde, se maîtrisant, essayant désespérément de contrôler sa sensualité débridée, Reed continua de marcher, sans savoir où il allait. Il n'avait pas d'autre choix, tel un samouraï allant à la bataille, que d'être fidèle à sa mission. Il observa le visage de chaque femme qu'il voyait, allant tête nue dans le bruissement de leurs vêtements de soie et de gaze, leurs cheveux noirs déployés en de fantastiques boucles rondes, tenues par de grandes épingles couleur d'or et d'argent. Par chance, il errait dans les rues de Gion, perdu dans ses pensées, quand il la vit de nouveau.

Il ne pourrait jamais oublier cette vision.

Le cœur battant, couvert de sueur, Reed gravit les marches du temple Kiyomizu en s'assurant que la jeune fille à la cape noire ne puisse pas le voir. Après avoir traversé la passerelle couverte à grandes enjambées, il attendit pendant qu'elle montait en haut de l'escalier en faisant claquer ses socques à semelle compensée sur chaque marche.

Ici, l'air était pur et frais. Et bien qu'il fût dans un lieu de pèlerinage, Reed sentit son excitation aller grandissant. Il inspira profondément l'air frais et humide, mais aussi doucement que possible, comme s'il avait peur d'être entendu par la jeune fille. Il ne voulait pas l'effrayer, il était là pour la ramener chez elle. Allait-elle accepter ? Elle lui rappelait la jeune biche qu'il avait aperçue aux alentours du temple, un animal joueur qui avait suivi le son de la cloche des pèlerins avant de s'enfuir. Soudain, il se raidit. Elle l'avait surpris en train de l'observer. Puis elle avait détourné la tête, mais il avait gardé chacun de ses traits en mémoire. Son visage était bien ovale, comme il l'avait d'abord pensé. Elle avait de grands yeux, et un nez long et droit, bien que légèrement retroussé.

Etait-elle celle qu'il cherchait ? La jeune fille devenue femme ?

En la voyant s'éloigner de lui d'un pas léger en se déhanchant voluptueusement, Reed faillit crier pour l'appeler, tant il brûlait de connaître la vérité. Tout en lui implorait de savoir si son long périple touchait à sa fin, et seule sa volonté lui avait permis de garder ses distances, même s'il était convaincu que s'il laissait échapper le moindre soupir, le vent emporterait les mots qui étaient au bord de ses lèvres, les soufflerait jusqu'à elle pour les murmurer à son oreille.

Etait-elle Kathlene Mallory ?

– Ecoute-moi, ô grand Bouddha, murmurai-je si bas et si vite que ce fut tout à fait inaudible.

Je joignis les mains en faisant glisser le chapelet bleu entre mes doigts. C'était celui de ma mère, un trésor qu'il me restait de mon enfance. Et je ne ressentis aucune trahison au fond de mon cœur tandis que je récitais la prière bouddhiste. Les mots n'étaient pas les mêmes que ceux prononcés jadis par ma mère, mais lorsque je priais, mes pensées étaient pures.

Puis je jetai un regard furtif derrière moi. Où était le beau *gaijin* ?

Je laissai échapper un soupir consterné... l'expression de quelqu'un qui désire une chose, tout en sachant parfaitement qu'il ne pourra jamais l'avoir. Mais peut-être s'agissait-il de l'expression primitive d'un défi lancé aux dieux. Un désir, du plus profond de mon âme, de trouver ma propre féminité, tout en sachant qu'il ne se réaliserait pas.

Le beau *gaijin* aux larges épaules était parti, même si je l'avais entraperçu à l'entrée du temple. Il se tenait à l'écart, derrière les prêtres qui faisaient l'aumône, vêtus de leur long habit violet et d'un chapeau de paille qui masquait leur visage. Ensuite, l'étranger avait disparu.

A ma plus grande désolation, je pris conscience que j'avais mis les dieux en colère en m'affichant comme je l'avais fait, et que j'avais profané mon corps en lui montrant mes mauvaises manières. Mais bien que je fusse convaincue qu'il était un véritable gentleman, j'avais néanmoins l'intuition qu'il aurait aimé en voir davantage. A cette pensée, je laissai un sourire arrondir mes lèvres, comme la silhouette de la lune nouvelle. Cependant, cela ne m'étonnait pas. C'était un Occidental, et il ne comprenait pas que le corps de la femme devait rester mystérieux, que sa beauté se révélait dans la façon dont elle marchait, par son port de tête et sa gestuelle féminine.

Pourtant, quelque chose avait attiré mon attention, et j'étais incapable de tenir en place, comme une courtisane en train de se lamenter sur une estampe printanière. Et cette chose ressemblait à « l'œil intérieur », ainsi que l'appelait *Okâsan*, par opposition à l'œil extérieur qui était la voix de la raison. « L'œil intérieur » révélait les vérités profondes, comme si le vent s'était arrêté de souffler, que l'eau de l'étang était immobile, de sorte que les choses n'étaient pas déformées et qu'on pouvait les voir telles qu'elles étaient.

Et mon « œil intérieur » me soufflait que le *gaijin* était un homme en qui je pouvais avoir confiance.

Espérant l'apercevoir de nouveau, je m'arrêtai devant une lanterne en pierre près d'une chapelle, je saisis de petits cailloux, je dis quelques prières et lançai les cailloux en direction de

la lanterne. Si les cailloux restaient à l'intérieur de la lanterne, disait-on, la prière était exaucée. Je promenai mon regard alentour, en faisant mine de regarder la colline aux tons vert tendre. Puis je jetai un coup d'œil vers la montagne embrasée de rose et de lilas au soleil couchant, tandis qu'autour de moi une brume légère caressait mon visage comme un doux baiser.

Un baiser... le préliminaire amoureux de la geisha qu'on interdisait à une *maiko*. Je laissai échapper un soupir. Il ne fallait pas que je pense à ce genre de choses, car ces plaisirs m'étaient défendus, mais ma rencontre avec le beau *gaijin* avait stimulé mon imagination et avait suscité en moi le désir de sentir ses lèvres sur les miennes, ses mains sur mon corps nu, sur mes jambes, entre mes cuisses... Oui, là... J'aurais voulu sentir ses doigts sur ma peau, ses lèvres, et son honorable pénis.

J'aurais dû détourner mon regard en le voyant, baisser la tête en signe de soumission, mais, au lieu de cela, j'avais osé le regarder dans les yeux. Et cela avait déclenché en moi le désir irrésistible de sentir un homme en moi, pénétrer le cœur de ma fleur, et déclencher au plus profond de moi un plaisir intense. Je continuai de penser à lui, une main posée sur mes seins, l'autre descendant lentement vers le bas de mon ventre, sachant que je ne pourrais jamais faire l'amour avec lui autrement qu'avec les yeux.

Ma respiration était si forte qu'elle en était presque douloureuse, mais je m'efforçai de résister aux désirs impies qui m'assaillaient dans ce lieu de culte, le temple de ceux qui sauvegardaient pieusement l'une des trente-trois statuettes de Kwannon – les déesses de la pitié – de l'empire japonais, celle-ci étant la sainte patronne de Kiyomizu. Autour de moi, les pèlerins se levaient, s'asseyaient, se reposaient, priaient, lançaient des pièces ou des couvertures là où les prêtres étaient assis, mais je savais que le *gaijin* était parti, et qu'il avait disparu dans la plantation de bambou, ou dans les forêts de chênes verts qui entouraient le temple. Une moue boudeuse sur les lèvres, je donnai des coups de pied dans les cailloux qui se trouvaient au sol.

Bong. Bong.

J'étais tellement plongée dans mes pensées que le bruit du gong me fit sursauter. Les dieux commençaient à perdre leur patience avec moi. Ils m'avaient testée en mettant le *gaijin* sur mon chemin. Ils essayaient de me faire céder à la tentation en me laissant goûter à la douceur sensuelle de cette sensation qui avait commencé au creux de mon ventre pour se poursuivre entre mes cuisses. J'avais l'impression qu'une fontaine se déversait en moi, et me portait au comble de l'excitation.

– Où était le *gaijin* ? osai-je demander aux dieux. Lorsqu'il m'a regardée, a-t-il senti son sexe grossir et devenir dur ? A-t-il eu le même désir irrépissible ?

Cependant, je le savais, les règles de bonne conduite lui interdisaient de m'adresser la parole. N'y avait-il donc en ce pays personne qui osât enfreindre les règles ?

De plus en plus découragée et agitée, je descendis la colline jusqu'à la cascade d'Ottawa, et là je m'inclinai en joignant les mains pour prier le dieu Fudô-Myô-ô.

– Est-ce que je ne possède pas les techniques érotiques nécessaires pour pouvoir devenir une geisha ? Ne suis-je pas assez attirante ? demandai-je aux dieux d'une voix pleine d'impatience. S'il vous plaît, ajoutai-je, aidez-moi à réaliser ce que je sais être mon destin.

Quel autre choix me restait-il ? J'avais désiré toute ma vie posséder la grâce et la beauté d'une

geisha. Et peu importait à quel point le *gaijin* pouvait être attirant et combien j'avais envie de le connaître, je ne pouvais pas renoncer à l'objectif que je m'étais fixé. Je brûlais d'assouvir mes désirs longtemps réprimés sans avoir peur de devoir subir les reproches d'*Okâsan* ou de Mariko. Mais le temps dont je disposais pour y parvenir était aussi ténu que l'aile argentée d'un colibri. Cela faisait deux ans que j'avais passé la beauté absolue de la lune de mes seize ans, l'âge auquel une *maiko* était appelée.

Qu'avais-je fait pour déplaire aux dieux ? Il était vrai que je m'étais souvent plainte d'être forcée de rester seule, assise dans un coin de la maison de thé, sans table décente, à mâchonner mon riz froid et mes aubergines au vinaigre relevés à la sauce de soja. Tout ça parce que j'avais osé regarder des images de belles jeunes filles exhibant leur sexe et qui étaient pénétrées par de beaux seigneurs aux longs pénis. Comment aurais-je pu ne pas les regarder ? L'extase qui se lisait sur le visage des jeunes filles me faisait l'effet d'un puissant aphrodisiaque, bien plus puissant que les plantes stimulantes que nous connaissions sous le nom de *jiôgan* et *jiô*.

C'était le pouvoir de mon imagination.

Mais ce qui me perturbait le plus était la possibilité que le contrôle de mes désirs ne fût pas aussi absolu que je l'avais d'abord cru. Comment allais-je pouvoir dominer l'attrance que je ressentais face aux avances d'un homme tel que le *gaijin*, dont la noblesse me coupait le souffle, quand j'allais devoir céder ma virginité à n'importe quel homme ?

Je me mis à frissonner, comme si j'avais été face à un puissant *torii*, le portail sacré qui se trouvait à l'entrée d'un temple. Sombre et indomptable. J'eus l'impression que ma jeunesse venait de s'éteindre, aussi vite qu'une bougie dans une lanterne de papier. Allais-je devenir aussi malheureuse qu'une vieille prostituée excentrique et indigente ? Je savais que ces femmes employaient de la teinture noire pour mettre en valeur la naissance de leurs cheveux, qu'elles recouvraient leurs lèvres amincies d'un large trait de rouge carmin, et qu'elles embellissaient leur nuque d'une épaisse couche de maquillage blanc. A cette pensée, je restai figée sur place, et la chaleur au creux de mon ventre s'évanouit aussitôt. Ce que je redoutais le plus, c'était d'être seule, sans un homme à aimer.

Rongée par l'impatience, je me précipitai en haut de la colline, en faisant claquer mes socques de bois au rythme de mes frustrations. Il fallait que je m'occupe de ce pourquoi j'étais venue, et que je réprime mon désir d'ouvrir le lotus de mon cœur et ma petite grotte. Je devais ouvrir mon âme, et demander conseil aux dieux.

En gardant la tête inclinée, je me joignis aux autres pèlerins qui se trouvaient dans le temple Kiyomizu, reprenant le contrôle de moi-même. Je gardai mes socques aux pieds, comme il n'y avait pas de tatami doux et propre à l'intérieur. Puis je me joignis au bruit des socques martelant le sol de pierre à mesure que les gens s'agenouillaient devant l'autel immense de la divine Kwannon, tandis que d'autres s'asseyaient sur des bancs de bois. J'aimais venir ici, car mes plus heureux souvenirs d'enfance étaient liés à un lieu de culte, dans lequel je m'étais rendue avec mon père d'abord, et ensuite avec Mariko. Le temple Kiyomizu était au cœur de Kyoto et, d'une certaine façon, au cœur de ma famille. Mes problèmes et mes peurs s'étaient en quelque sorte allégés à l'instant où j'étais arrivée en ce lieu. Le son du gong m'avait aussitôt emplis les oreilles, la forte odeur des divers encens portée par chaque courant d'air humide était venue me chatouiller le nez, et je m'étais sentie plus vivante que jamais. Dans le temple Kiyomizu, je me sentais en sécurité,

comme nulle part ailleurs.

Je trouvai la petite chapelle treillagée où je devais prier, là où des bandes de papier sacré étaient attachées à la grille de l'autel de Kamn-sube-no-Kami, la déesse des amoureux. Conformément à la tradition, j'avais apporté une prière imprimée et une pièce de cuivre, que j'enroulai dans une bande étroite. Puis je saluai la déesse, l'implorant de m'aider à trouver un amant qui puisse me convenir, quelqu'un qui puisse combler mon désir de plaisir physique, mais aussi nourrir mon âme. Et mon cœur. C'était cet amour-là qui me manquait le plus, celui qui fait battre le cœur. Selon moi, ce qu'il subsistait du sexe sans amour était comme les taches tenaces laissées par les fleurs sur mes doigts après un arrangement floral. Rien de plus qu'une tache.

Avec le pouce et le petit doigt de la main droite, j'attachai le papier sur lequel était inscrite la prière à la grille de l'autel. J'agis avec la plus grande attention, car si on utilisait un autre doigt pour nouer la bande de papier, ou si un autre doigt touchait le papier, le charme était rompu et la déesse aurait été sourde à mes prières. Je ne commis aucune erreur, aussi fus-je très surprise en entendant une voix de femme me mettre en garde :

– Les deux hommes en kimono marron qui vous suivent s'impatientent, ils n'ont pas l'air d'apprécier que vous restiez si longtemps dans la chapelle.

La voix de la femme était rauque, essoufflée, comme si elle était en train de savourer les plaisirs de l'*harigata* tout en parlant.

– Mais de quoi parlez-vous ? lui demandai-je sans me retourner, tout en apercevant du coin de l'œil une femme revêtue d'une jupe-culotte rouge cardinal recouverte d'un léger kimono de gaze blanc sur lequel étaient peintes des armoiries représentant une glycine.

Je me retournai et remarquai alors ses manches carrées et son col pointu plissé rouge et blanc. Puis je vis le dos de son kimono traîner avec grâce sur le sol. L'effet était saisissant, et aussi enchanteur que le bruissement de la queue d'un renard. Le renard était une créature sournoise et pleine de malice, d'après Mariko, mais le costume porté par la femme – à moins qu'il ne s'agisse d'un renard déguisé ? – rappelait le style de l'ancienne cour impériale. Sa belle allure me fit penser qu'elle était une grande prêtresse du temple.

J'étudiai son charme évocateur d'un peu plus près : ses sourcils rasés avaient été remplacés par deux points noirs tracés assez haut sur son front, et ses lèvres étaient si rouges qu'elles resplendissaient. Elle avait les cheveux tirés sur la nuque, attachés avec des boucles de papier doré, qui lui retombaient dans le dos. Des épingles d'or et d'argent ainsi que des camélias rouges étaient disposés sur le dessus de sa tête comme une couronne.

– Je suppose que vous ne savez pas qui sont ces hommes, demanda la prêtresse d'une voix évasive qui suggérait qu'elle connaissait la réponse.

– Non, répondis-je en secouant la tête, même si je devinais qu'il s'agissait des deux hommes que j'avais surpris en train de me suivre un peu plus tôt, sans avoir réussi à les distancer.

Avais-je eu tort de ne pas les craindre ?

– Alors je vais vous le dire, dit-elle en tendant le bras et en me présentant le creux de sa main.

Je sortis deux pièces de cuivre de mon sac de soie pour les donner à la prêtresse.

– Je vous en prie, qui sont-ils ?

– Je les ai déjà vus ici, au temple Kiyomizu, dit la prêtresse en laissant échapper un soupir, ils étaient en compagnie de leur beau seigneur.

– Leur seigneur ? dis-je, surprise qu'ils ne soient pas les serviteurs d'*Okâsan*.

– Oui, ils sont les domestiques du baron Tonda-sama, dit la prêtresse avec un si large sourire que son épaisse couche de maquillage blanc se fendilla.

Mais je vis danser dans son regard une lueur diabolique qui me fascina tandis que la jeune prêtresse secouait une clochette contre sa taille fine, révélée par la transparence de sa jupe-culotte.

– Le baron Tonda-sama ? répétai-je, incrédule.

Ce nom ne signifiait rien pour moi, bien que la prêtresse semblât avoir de bonnes raisons de connaître cet homme.

– Oui, le baron est un homme extrêmement raffiné et très riche ; et ses amis sont très influents. C'est un personnage qui excelle dans les plaisirs de la chair, et aucun homme dans tout Tokyo n'est parvenu à l'égaliser. Je ne suis donc pas surprise de voir que vous êtes très belle, dit-elle en ôtant la capuche qui masquait mon visage avant que j'aie pu l'en empêcher.

Je couvris aussitôt mon visage.

– Je suis très flattée par vos paroles, honorable prêtresse, mais je ne suis qu'une domestique.

– Vous mentez, ma jolie. Votre voix et vos manières disent tout le contraire, dit-elle avant d'ajouter : Je dois vous avertir, le baron Tonda-sama est un homme dont l'appétit sexuel est difficile à satisfaire.

J'étais intriguée, mais cependant prudente.

– Que voulez-vous dire ?

La prêtresse se mit à danser autour de moi en agitant son éventail et sa clochette.

– Avez-vous vu les pétales pâles et sans parfum des fleurs de cerisier sur le point d'éclorre ?

– Tout le monde se perd dans la contemplation de la beauté de ces fleurs roses le printemps venu, répondis-je.

– Leur beauté est fugace, leurs pétales sont vite dispersés sur le sol, dit la prêtresse comme si elle avait récité un poème. Un pétale de cerisier rose pâle est en soi bien peu mémorable.

– Qu'est-ce que cela a à voir avec le baron ?

– Mais des fleurs de cerisier en cascades sur les bords du fleuve ou le long des douves d'un château sont un spectacle qui excite l'âme d'un homme et stimule son esprit... Il éveille ses désirs, ses envies sexuelles, et rend son pénis très dur.

Elle avait prononcé ces derniers mots dans un souffle, et avait passé la langue sur ses lèvres.

– Voulez-vous dire que ce baron Tonda-sama a besoin de plus d'une fleur pour satisfaire ses besoins sexuels ? demandai-je.

Elle sourit, puis hocha la tête.

– Si le baron Tonda-sama souhaitait qu'une autre femme se joigne à vous dans son futon, je serais très honorée d'être la femme que vous choisirez.

Je me sentis à la fois glacée et sur le point de m'enflammer. *Qui était cette femme aux pensées*

inavouables ?

– Je ne suis pas venue ici pour solliciter des femmes pour les plaisirs sexuels de ce baron Tonda-sama.

– Innocente enfant... Le parfum de l'amour vous suit partout, laissant derrière vous un sillage capiteux et envoûtant. Vous ne pouvez échapper à votre destin.

– Mon destin ? Je suis venue jusqu'ici pour demander aux dieux de m'aider à trouver celui qui saura devenir le maître de mon cœur.

La prêtresse se mit à rire, cachant sa bouche derrière son éventail.

– Vous pouvez demander aux dieux de vous aider à trouver un homme, si ça vous fait plaisir, mais une telle prière est aussi inutile que l'épée ou le sexe d'un vieil homme ! Il n'a ni le désir ni la force d'en faire quoi que ce soit.

– Je ne vous crois pas. On dit que les dieux voient à travers le cœur d'une jeune fille.

La prêtresse s'éventa, et les petits souffles d'air agitèrent des mèches de cheveux bruns autour de ses joues.

– Une femme n'est jamais que l'ombre d'un homme, elle le suit, inséparablement liée à lui par cette émotion ridicule que vous appelez amour.

– Vous vous trompez, ô prêtresse. L'homme que je recherche trouvera la corde sensible de mon corps, mais aussi celle de mon cœur. Quoique je trouve l'honorable sexe d'un homme très attirant, ajoutai-je avec un sourire malicieux.

Nous nous regardâmes en silence, chacune dans nos propres pensées. Mais je fus la seule à sembler mal à l'aise. A vrai dire, elle m'effrayait. De plus, je devais quitter le temple et rentrer à la maison de thé. Certes, le devoir était important, mais l'amour aussi, et cette lueur d'espoir était bien vivante en moi. Je désirais me représenter l'image de l'homme que j'allais aimer, pourtoujours, et non m'abandonner aux plaisirs de la chair, comme m'y invitait la prêtresse.

Je laissai échapper un léger soupir, tournai la tête dans tous les sens, à la recherche d'une échappatoire. La jeune femme continua de danser autour de moi en agitant son large éventail agrémenté de cordes de soie rouges et blanches, comme seules en possèdent les prêtresses.

– Les dieux ont dit que la femme était un ange à l'extérieur et un démon à l'intérieur, dit-elle.

– Je ne connais pas les dieux aussi bien que vous, prêtresse, dis-je en m'inclinant, car je ne voulais offenser ni la prêtresse ni les dieux qu'elle servait, mais, ajoutai-je, je porterai bientôt le col blanc de geisha... et je donnerai du plaisir à un homme avec mon art... et je ferai en sorte qu'il tombe amoureux de moi, dis-je avec fierté.

– Ma pauvre petite... J'ai séduit des centaines d'hommes, et je vais vous dire une chose : nous ne sommes que le réceptacle de la semence née du désir d'un homme. Je vais aussi vous dire, poursuivit-elle en se penchant vers moi pour me murmurer à l'oreille : Boire la semence d'un homme mélangée à du miel vous donne un teint rose magnifique.

Elle rit en voyant mon regard choqué et curieux à la fois, puis elle ajouta :

– Venez avec moi, et je vous prouverai que toutes les femmes se valent dans les yeux des hommes.

– Excusez-moi, grande prêtresse, rétorquai-je, mais je dois partir...

– Pas encore, ma jolie.

Tout en protestant, je maintins ma capuche pour cacher mon visage tandis que la prêtresse me conduisait vers un petit encensoir. Avant que j'aie eu le temps d'objecter, elle saupoudra des petits morceaux noirs en forme de feuilles et de fleurs au-dessus de l'encensoir et elle y éparpilla des particules vertes, brunes et grises. Pendant qu'elles brûlaient, elle me montra comment faire passer la colonne de fumée bleutée dans mes mains recourbées, pour ensuite refermer mes doigts dessus et l'orienter vers mon nez.

– Je parie que vous ne pouvez pas me dire quelle odeur vous préférez, et que vous ne vous souvenez pas non plus quelle particule a dégagé le parfum qui vous a envoûtée, dit la prêtresse.

– Oui, c'est vrai, admis-je en respirant la fumée. Mais qu'essayez-vous de me dire ? lui demandai-je après quelques instants d'hésitation.

– C'est la même chose lorsqu'un homme prend du plaisir avec une femme. L'amour n'existe pas dans son cœur, pas plus que son âme ne garde la trace d'une femme en particulier, dit-elle en portant ses doigts à sa bouche, avant d'ajouter : Seul le plaisir de faire l'amour persiste.

– Je ne vous crois pas, protestai-je.

Le parfum capiteux de l'encens me monta au nez et me piqua les yeux. L'odeur suffocante fit couler des larmes le long de mes joues.

Ou éta it- ce à cause du parfum doux-amer de la prêtresse ?

– Vous le découvrirez par vous-même la première fois que vous irez avec un homme. Si vous ne savez pas pourquoi il vous aime, son sexe vous le dira, dit la prêtresse.

– Je ne veux pas vous écouter.

– Et si vous ne savez pas pourquoi vous l'aimez, je peux vous le dire aussi, fit-elle en riant.

Je secouai la tête, essayant d'en faire partir les paroles de la prêtresse.

– L'amour que je cherche est comme un esprit qui me hante. Je le sens, même si je ne l'ai jamais vu.

– Jamais vous ne trouverez un tel amour, ma pauvre enfant, murmura-t-elle à mon oreille en se frottant contre moi.

J'eus le souffle coupé lorsque la femme osa poser sa main sur mes seins, en se cachant des regards indiscrets derrière son éventail.

En regardant par le trou de la serrure, j'avais vu des geishas allongées l'une près de l'autre, riant de temps à autre. Était-ce ce qu'elles faisaient ?

– Quand vous avez envie d'amour et que vous êtes lasse de votre propre main, murmura la prêtresse, laissez-moi vous faire découvrir de merveilleux plaisirs que seule la douceur des caresses d'une autre femme peut vous apporter. Imaginez ma langue lapant votre petite grotte, en fouillant chaque recoin, la baignant de ma salive qui se mélange à l'humidité qui vous gagne peu à peu...

– Vous parlez d'une étrange façon, ô prêtresse. Et ce sont des propos que je ne comprends pas.

Il fallait que j'échappe à son sortilège mystique. Serrant ma cape de crêpe noire autour de moi, je me mis à courir à perdre haleine en direction de la grande salle, mes socques claquant avec fracas sur le sol de pierre, dérangeant les pèlerins en pleine prière, ce qui eut pour effet de faire passer à l'action deux hommes qui, jusque-là, étaient restés dans l'ombre.

Deux hommes en kimono marron.

Avec des chaînes de montre en or se balançant sur leurs hanches.

Et deux épées. Ils tirèrent la plus longue, suspendue à leur taille.

Sans m'arrêter de courir, je jetai un coup d'œil derrière moi, et je tournai aussitôt la tête en direction des deux hommes, comme si elle avait été brusquement attrapée par leurs chaînes d'or. Je ne pus m'empêcher de trébucher, comme si je m'étais pris les pieds dans ma peur, alors qu'il ne s'agissait en réalité que de ma longue cape.

Ils étaient juste derrière moi, et il ne leur faudrait que quelques secondes pour me rattraper.

La prêtresse avait-elle raison ? Allaient-ils essayer de me kidnapper ?

J'avais entendu toutes sortes d'histoires qu'on racontait à voix basse dans Shijo Street où il était question de filles qu'on enlevait pour les revendre comme des esclaves. Elles étaient allongées, nues sur un divan, le corps poudré et le visage maquillé. On leur donnait à boire pour les rendre réceptives aux avances des hommes qui payaient pour se procurer leur jeunesse et quelques instants de passion sexuelle, exacerbés par un peu de ginseng, des crevettes séchées, et de la poudre de phosphore et de cantharides. Ensuite, on les forçait à toutes sortes de perversions et à faire usage de leur corps de façon que je trouvais effrayantes, y compris avoir un rapport sexuel avec un étalon.

Le baron Tonda était-il homme à faire ce genre de choses ?

A bout de souffle, mon cœur battant à tout rompre, j'essayai de me relever, mais j'étais à bout de forces et tremblante. Soudain, une odeur musquée et familière attira mon attention.

Le gaijin ! Pourquoi et comment je savais que c'était lui, j'aurais été incapable de l'expliquer. Mais je le savais.

Je levai les yeux et je vis l'homme – toujours aussi grand et beau dans sa veste de cuir à franges – qui me souriait. Et ses yeux bleus. Aussi bleus que le ciel après *la pluie des prunes*. Pourquoi avais-je tout à coup pensé à la pluie ? Sans doute faisait-elle partie de moi, tout comme mon désir de devenir une geisha, depuis ce jour où mon père m'avait emmenée à la maison de thé du Look-Back Tree.

Mais je n'aurais pu être plus stupéfaite, ni plus profondément habitée par le sentiment que j'étais face à mon destin, lorsque je l'entendis prononcer ces mots :

– Kathlene..., Kathlene Mallory ?

En un instant, lorsque le *gaijin* prononça mon nom, je redevins cette petite fille, et j'entendis la voix de mon père résonner du fond de ma mémoire.

Kathlene Mallory.

Abasourdie, je fus incapable de bouger.

Avant que j'aie le temps de l'en empêcher, le *gaijin* avait mis ses bras autour de moi pour

m'aider à me relever. Le contact de ses bras musclés provoqua en moi de bien étranges sensations, au creux de mon ventre, réchauffant le feu de ma passion, excitant mes émotions, et je commençai à me poser un certain nombre de questions, mais j'étais toujours attirée par lui. C'était comme s'il avait été mon protecteur, même si la nouvelle tournure qu'avaient prise les événements m'avait fait perdre tout sens des réalités.

– Merci, marmonnai-je dans un japonais très formel, en gardant la tête inclinée.

Kathlene Mallory, avait-il dit. Comment le savait-il ?

Il était trop dangereux de rester là plus longtemps. Et s'il était l'incarnation d'un tour que me jouaient les dieux ? Peut-être essayaient-ils de m'attirer dans un monde d'illusions, de dualité et, ce qui m'effrayait par-dessus tout, de passion. Le *gaijin* ne s'était pas laissé duper par mon déguisement, et s'il était un ennemi de mon père, j'étais à sa merci, il allait pouvoir faire de moi ce que bon lui semblait.

Même me tuer.

– Je sais que vous me comprenez, mademoiselle Mallory, ajouta-t-il sans paraître offensé le moins du monde par mon refus de le regarder, avant d'ajouter : Il faut que je vous sorte d'ici avant que ces deux porteurs d'épées ne décident qu'il leur plairait de me couper la tête.

– Je vous en prie, vous devez partir et me laisser.

Je regrettai aussitôt de m'être laissé emporter par mes émotions. Pourquoi diable lui avais-je parlé en anglais ?

Se mettant à parler à toute allure, respirant avec difficulté, il mit toute l'émotion qu'il avait contenue jusque-là dans ses paroles :

– J'avais raison, vous êtes Kathlene Mallory.

– Non, vous ne comprenez pas...

– Je ne vous veux aucun mal...

– Je ne suis pas celle que vous cherchez, dis-je avec ce que je crus être un accent doux et avenant, espérant l'induire en erreur, ne pouvant pas me permettre de prendre le moindre risque. J'ajoutai : Je vous en prie, il faut que vous partiez !

– Pas tant que vous ne viendrez pas avec moi.

Avant que j'aie eu le temps de le prévenir, les deux hommes en kimono marron se précipitèrent vers le *gaijin* en grommelant, la main sur leur épée d'un air féroce qui me glaça le sang. Je ne pus détacher mon regard d'eux tandis qu'ils répétaient inlassablement la même question.

Posant sur les deux hommes un regard implacable, le *gaijin* leur demanda :

– Que voulez-vous ?

– Ils veulent voir votre passeport, dis-je.

– Mon passeport ? Pourquoi ?

– Il vous faut un visa spécial pour voyager à Tokyo.

– Un visa ? Je ne sais pas de quoi ils veulent parler.

– A cause des traités internationaux, il est habituel qu'on demande à tous les *gaijins* l'adresse du

lieu où ils résident et leur nationalité.

– Dites-leur de me laisser tranquille. Je ne dois aucune explication à ces deux hommes.

En observant le *gaijin* face aux hommes du baron, je compris qu'il avait le cœur pur, et que ses intentions à mon égard étaient honorables. Mais je sus aussi que je devais lui échapper pour des raisons qu'il ne comprendrait pas.

Sauf que je n'en avais pas envie. Aucune envie.

Je m'inclinai, en serrant les poings, les ongles enfoncés dans la chair de mes paumes. J'avais le cœur lourd, l'âme chagrine, j'avais perdu la raison, j'avais peur des hommes du baron, et le *gaijin*, lui aussi, me faisait peur. Je devais absolument quitter le temple. Au plus vite. Comme un peintre projetant de l'encre sur un délicat papier de soie, je devais partir vite et loin, si je ne voulais pas ruiner le dessin.

Je trouvai la force de réajuster ma cape, de rassembler les plis de mon kimono et de courir.

Le *gaijin* courut après moi.

Les deux hommes en kimono marron coururent après nous.

J'étais à mi-chemin de l'entrée du temple lorsque j'entendis un cri – comme le commandement des dieux lancé depuis le mont Fuji – qui résonna derrière moi, sonore et reconnaissable entre tous.

– Mademoiselle Mallory, attendez ! cria le *gaijin*, j'ai des nouvelles de votre père.

Je m'arrêtai et prêtai l'oreille, me demandant si j'avais bien entendu. *Des nouvelles de mon père ?* Mon cœur bondit de joie, battant si vite que je sentis mon pouls palpiter le long de mon cou. Puis je fus aussitôt saisie par une autre émotion : et s'il s'agissait d'un piège ? Le *gaijin* pouvait-il avoir été envoyé par les ennemis de mon père ?

Je n'eus pas le temps de réfléchir sur ces nouveaux événements. Je me retournai et poussai un cri en voyant les hommes du baron empoigner le *gaijin*, l'empêchant ainsi de me suivre. Avec le pied droit, il les frappa une, deux puis trois fois. Puis il s'empara d'une de leurs épées et brisa la chaîne en or qui était suspendue au kimono de l'homme.

– Fuyez, mademoiselle Mallory ! entendis-je le *gaijin* crier. Courez ! Je vous trouverai, où que vous soyez... Je vous le promets !

Il avait une voix grave, mais aussi remplie d'émotion, de questions, d'espérance et d'excitation. J'essayai de lutter contre la peur qui s'emparait de moi et, chassant mon puissant désir de faire demi-tour et de demander au *gaijin* quelles nouvelles il avait de mon père, je ne me retournai pas. Et je continuai de courir.

Au loin, assourdi par les cris et les coups d'épée du *gaijin* repoussant les hommes du baron qui essayaient de le maîtriser, j'entendis le son métallique du gong. *Bong. Bong. Bong.*

Trois fois. Les dieux m'appelaient.

Je ne leur répondis pas.

Chapitre 8

– Je regrette, baron Tonda-sama, la fille que vous désirez n'est pas à vendre, dit Simouyé à voix basse, comme le voulait la coutume lorsqu'on s'adressait à des hommes de la stature du baron.

– C'est absurde, répondit sèchement le baron, toutes vos *maikos* sont à vendre.

– Pas celle-ci. Elle est... particulière.

– Donnez-moi votre prix, et je le paierai.

La femme sourit, puis cacha son sourire derrière les plis de son kimono.

– Même vous, baron Tonda-sama, n'avez pas les moyens de payer le prix pour cette *maiko*.

– Ah ?

– Oui, lorsqu'il sera temps pour elle de devenir une geisha, ses moyens d'existence dépendront alors de cette maison de thé. Ses kimonos à eux seuls coûtent plus de trois mille yens. Chacun ! ajouta-t-elle, en indiquant un prix qu'elle savait être le double du prix d'un kimono.

Le baron lui lança un regard charmeur. Il fut tout à coup saisi d'un désir primitif, et il ne fit aucun effort pour cacher son membre durci sous la soie de son kimono à la propriétaire de la maison de thé. Au lieu de cela, il commença à se caresser.

– Et si je vous disais que le prince Kira-sama veut qu'elle devienne sa geisha ?

– Le prince Kira-sama ? fit Simouyé en baissant les yeux.

Le baron avait cependant eu le temps d'apercevoir une lueur d'effroi dans son regard. Il avait espéré que la mention du nom du prince provoquerait une telle réaction, ce qui lui confirma que la fille qu'il avait vue était bien la fille du *gaijin*.

– Oui, je suis au service du prince Kira, et je suis sûr que vous ne refuseriez pas la requête de mon prince, quel qu'en soit le prix.

Le baron s'installa confortablement sur le coussin de soie noire, observant la propriétaire de la maison de thé. Il ne doutait pas qu'elle savait très bien que le prince était un des hommes les plus riches et les plus puissants de Tokyo, et un homme à craindre pour une femme telle que Simouyé. Il connaissait la femme de réputation, et il savait qu'elle avait été une geisha renommée en son temps, mais il savait qu'à présent, d'après ce qu'il avait entendu, elle avait besoin d'argent. Et tomber en disgrâce aux yeux du prince serait un désastre financier pour la propriétaire de cette petite maison de thé.

Le baron grommela, comme il faisait chaque fois qu'il voulait remettre une femme à sa place. Puis il lui jeta un regard mauvais. Il savait qu'on attendait de lui qu'il se conduise de la sorte, exerçant son pouvoir sur elle, et que sa conduite fût morale ou non était sans importance. Il devait accomplir son devoir, obéir à ses obligations envers le prince et le venger en tuant la fille, comme on le lui avait ordonné.

Pourtant, sous son armure de samouraï, il voulait la baiser avant. Et, si tout allait comme prévu, il allait goûter son puissant élixir, qu'il recueillerait à l'apogée de son plaisir, nourrissant ainsi sa propre virilité sexuelle et sa longévité.

Le baron suivait les coutumes du shogun Toyotomi Hideyoshi et son goût pour les femmes

d'origine aristocratique. Pour assurer la passion de ses concubines, le shogun leur ordonnait de caresser les énormes clous qui dépassaient du portail de son château, clous qui ressemblaient à de larges pénis. Le baron avait déclaré à toutes les femmes qu'il voulait séduire que son sexe était aussi dur et plus grand que les célèbres clous. La nuit, dans ses rêves, il était entouré de belles concubines, s'étranglant mutuellement, s'empoisonnant et complotant pour éliminer leurs rivales afin de passer une nuit dans son futon.

Mais, à présent, il était confronté à une situation bien différente à la maison de thé du Look-Back Tree. Le baron pianotait sur la table basse laquée noire, d'un air pensif. Il était confronté à un dilemme par sa propre faute : son insatiable soif du plaisir, d'un côté ; de l'autre, son sens du devoir. Pourquoi n'aurait-il pas pu satisfaire l'un et l'autre ? Il avait défloré de nombreuses vierges, son sang chaud de guerrier et son goût de la victoire guidant son membre viril au cœur de la fleur rose de la jeune fille. Il aimait sentir l'odeur musquée après l'amour, tandis qu'il enveloppait la fille dans la soie de son kimono, mais il ne se laissait jamais déborder par ses émotions. Pourtant, l'envie de déchirer le mur de la virginité de cette *maiko* était si intense qu'il ne pouvait s'empêcher d'y penser sans cesse.

Il inspira profondément, essayant de reprendre le contrôle de ses pensées. Une fois qu'il aurait assouvi son désir sexuel, elle allait devoir mourir. S'il n'avait plus d'âme depuis longtemps, son sens du devoir était toujours vivant. Pourtant, à cause de sa fascination pour cette *maiko*, il avait remis en question le code d'honneur du *bushi* – le guerrier gentilhomme. Le *bushi* devait servir son seigneur, quel qu'en soit le prix.

Dans le monde froid et formel dans lequel il vivait, tout était toujours noir ou blanc, jamais entre les deux. Les *bushis* n'étaient pas des guerriers au sens le plus pur du terme, ils étaient des serviteurs, et, comme tels, leur épée était avant tout un accessoire destiné à indiquer le rang auquel ils appartenaient. Ils recevaient un traitement annuel de leur seigneur et ils menaient une vie dénuée de toute responsabilité, mais ils étaient liés à leur maître par le sens du devoir.

Contre l'avis de la famille pauvre à laquelle il appartenait, le baron Tonda était entré au service du prince Kira comme il aurait embrassé une fonction des temps modernes. Certains disaient que le prince était malfaisant et amoral, que l'odeur du sang attirait les chiens affamés, en faisant référence aux jeunes hommes qui se vendaient à quiconque, quel qu'en soit le motif. Mais de tels propos n'affectaient pas le baron, impatient de réussir dans ce nouveau Japon moderne, quel qu'en soit le prix pour sa vie personnelle et pour ceux qui l'entouraient.

Assis sur le coussin de soie noire, le baron se balançait d'avant en arrière, désireux de se libérer de ses obligations de guerrier, ne voulant rien d'autre qu'enfoncer toutes les portes de papier de la maison de thé jusqu'à ce qu'il trouve la belle *maiko* pour pouvoir la baiser. Il la voulait, et il ne quitterait pas la maison de thé avant d'avoir conclu un arrangement pour obtenir ses faveurs.

Regardant fixement la mince porte de papier comme s'ils'agissait d'un fin peignoir de soie lui voilant les trésors cachés de la jeune femme dont il avait envie.

– J'attends votre réponse, *okami-san*, dit-il en employant le terme honorifique qui désignait son statut de propriétaire d'une maison de thé, et je suis certain que je ne serai pas mécontent.

– Oui, baron Tonda-sama, répondit Simouyé avec un sourire forcé, je vais voir ce que je peux

faire.

– Quoi ? grommela-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire ce que cela veut dire, baron Tonda-sama.

– Vous marmonnez comme une prêtresse faisant l'aumône alors que ses coffres sont déjà remplis d'or, dit le baron Tonda sur le point de se mettre en colère.

Peut-être était-ce parce que le baron avait tant besoin d'une femme qu'il s'était laissé gagner par la colère, comme le sang jaillissant d'une blessure. Peut-être était-ce parce qu'il revenait juste d'un voyage de plusieurs mois en Amérique et qu'il était avide de sentir le corps d'une femme pressé contre le sien. Il voulait voir ses yeux embués de tendresse tandis qu'il goûtait son élixir parfumé à la menthe. Il était en proie à un état de conscience primitif qui embrouillait son esprit. Tout ce à quoi il pouvait penser, c'était sentir la douce odeur du sexe de la jeune fille flottant dans l'air humide de l'été.

Il se balançait toujours d'avant en arrière sur ses genoux, sans trop savoir ce qu'il allait faire ensuite. Le baron Tonda ne voulait pas donner à la propriétaire de la maison de thé la satisfaction de voir son visage tremblant d'excitation ou l'intensité de son désir sous son kimono. Il caressa la doublure de soie blanche de son kimono, sur laquelle était peint le dessin d'un homme et d'une femme en train de faire l'amour, les seins nus de la femmelargement exposés, tout comme l'étaient ses cuisses et son sexe. Elle s'exhibait sans retenue, allongée sur le dos, les jambes relevées.

– Ne me mettez pas en colère, Simouyé-san, dit-il en abandonnant son ton respectueux et en s'adressant à elle par son nom de geisha. Même si j'ai beaucoup appris sur la démocratie et ses idéaux chez les Occidentaux, je suis toujours japonais, et je prends tout ce que je veux.

La femme s'inclina bien bas, le front touchant presque le sol.

– Je comprends, baron Tonda-sama. Je vais faire venir la fille et je vais lui demander.

– Vous ne lui demanderez rien du tout. Vous le lui ordonnerez.

– J'implore votre pardon, baron Tonda-sama, répondit aussitôt Simouyé.

Il recula, comprenant que le changement d'attitude de la propriétaire de la maison de thé était directement lié à l'autorité dont il avait fait preuve.

– Hein ? grogna-t-il.

– Je dois suivre la coutume des geishas.

– La coutume ? Quelle coutume ? fit-il, perturbé par son audace soudaine.

– Notre coutume veut que nous demandions à la jeune fille si elle souhaite vous offrir sa virginité.

Stupéfait par sa déclaration, le baron se mit en colère.

– C'est scandaleux ! hurla-t-il. Cette fille est une *maiko*, et son premier amant est choisi pour elle.

Il était hors de lui. Comment sa proposition pouvait-elle être remise en question ? Comment cette *maiko*, ce jouet vivant, cette douce invention née de l'imagination des hommes, pouvait-elle envisager de refuser son sexe ? Cette pensée le rendit plus furieux encore.

– Je regrette, baron Tonda-sama, mais je dois suivre la tradition de la maison de thé du Look-Back Tree et laisser à la fille la possibilité de refuser, si elle ne désire pas recevoir un homme dans son futon.

– Je suis choqué par votre attitude, Simouyé-san, qui est aussi inqualifiable que si vous aviez osé regarder l'empereur dans sa voiture traversant une procession dans la rue. Je n'accepterai aucun compromis, et je ne vais pas laisser la modeste propriétaire d'une maison de thé me dire à moi, un samouraï, ce que je dois faire !

– Je souhaite seulement suivre le code de conduite que nos ancêtres nous ont fixé.

Avait-il réellement aperçu l'ébauche d'un sourire sur le visage de la femme ? se demanda le baron. Cela faisait partie du cérémonial complexe et ancien qui était pratiqué par les femmes telles que Simouyé dans ce genre de circonstances. C'était également un langage silencieux qu'il connaissait bien, l'invitant à entrer dans le monde qui était le sien et lui demandant de se montrer compréhensif. Elle avait atteint son objectif, vu qu'il n'avait su trouver de réponse adéquate. De plus, il ne voulait pas éveiller ses soupçons quant à ses réelles motivations. Voilà pourquoi il lui répondit :

– Je prie pour que vous ne me fassiez pas attendre beaucoup plus longtemps.

Simouyé lui sourit pour la première fois.

– Seulement le temps qu'il faudra pour appeler la jeune fille.

– Alors ce n'est pas Hisa-don qui m'a regardée danser sous la véranda ? demanda Kathlene, l'air préoccupé.

Elle resserra son kimono de soie autour d'elle, écrasant son opulente poitrine, comme si cela avait pu cacher sa nudité.

– Non, Kathlene-san, dit Simouyé à voix basse, se demandant pourquoi des gouttes de sueur perlaient sur le visage empourpré de la jeune fille et pourquoi ses yeux brillaient.

Sa servante, Ai, lui avait dit que la jeune *maiko* était rentrée à la maison de thé à pas vifs, en regardant alentour pour vérifier si on ne l'avait pas remarquée.

– Dites-moi, *Okâsan*, qui est cet homme qui se donne du plaisir en me regardant danser sans vouloir se montrer ?

Simouyé prit une lente inspiration, et répondit :

– C'est un homme très puissant et très influent. Et il ne partira pas d'ici avant que tu lui aies donné une réponse.

La jeune fille écarquilla les yeux.

– Une réponse à quoi, *Okâsan* ?

Simouyé baissa les yeux et tira sur la manche usée de son kimono. La fille essayait-elle de mettre sa patience à l'épreuve, ou bien ne comprenait-elle vraiment pas ? Aucune autre *maiko* de sa maison n'oserait poser une telle question. Il était entendu qu'elles savaient à quoi s'attendre.

Pendant des siècles, les filles japonaises apprenaient, dès leur plus tendre enfance, qu'elles devaient accepter leurs conditions de vie. Et les geishas n'échappaient pas à la règle. En outre, il n'était pas dans le caractère de Simouyé d'expliquer quoi que ce soit. Elle se mit à réfléchir à ce qu'elle allait pouvoir dire à la jeune *maiko*. Pourquoi diable lui rendait-elle les choses si difficiles ? Mais, après tout, elle était une *gaijin*, se rappela-t-elle, l'excusant ainsi de ne pas respecter les coutumes.

– Tu as dix-huit ans, Kathlene-san, dit Simouyé en pesant chaque mot, comme des grains de riz proches de la perfection posés délicatement dans un bol. Toutes les autres filles ont déjà vécu le rituel qui consiste à vendre le printemps à l'âge de seize ans.

– Excepté Mariko-san, interrompit Kathlene avec un demi-sourire.

Simouyé poussa un soupir. Une fois de plus, elle sentit la colère monter en elle, comme si elle venait, par une journée ensoleillée, d'éclabousser son kimono en marchant dans une flaque.

– Mariko-san doit d'abord terminer son apprentissage, mentit-elle.

En vérité, elle n'avait reçu aucune offre pour la jeune fille. Malgré tout, Simouyé savait que Mariko possédait un profond sens du devoir, ainsi que l'art et le mystère qui étaient l'essence même de l'activité de geisha. Un jour, elle s'épanouirait, même si elle n'avait pas toujours pensé cela. La jeune fille avait un visage ordinaire, mais ses manières étaient d'une grande beauté.

Et la difficulté pour elle était que les hommes regardaient en général le visage d'une fille avant quoi que ce soit d'autre. Mariko avait un visage rond, et ses traits, qui n'étaient pas dessinés avec délicatesse, semblaient aller sans but précis. De plus, Mariko était si sensible, si réceptive et dévouée que Simouyé avait peur que la petite ne s'évanouisse lorsqu'un homme insérerait son sexe en elle.

Elle était une jeune fille qui avait un tel sens du devoir qu'*Okâsan* avait la certitude qu'elle aurait beaucoup de difficulté à dire non à n'importe quel homme qui serait gentil et attentionné avec elle, si jamais elle arrivait à trouver un tel homme. Après quelques mots doux chuchotés à son oreille, quelques égards, il aurait ensorcelé la jeune fille, et cela se terminerait par de la tristesse et des regrets. Par conséquent, elle avait retardé le moment où la jeune fille allait vendre le printemps.

– Je ne sais pas ce que vous avez dit à cet homme, *Okâsan*, déclara Kathlene avec fermeté, mais je ne suis pas à vendre.

Simouyé secoua la tête, irritée par l'attitude de la jeune fille. Jamais elle n'arriverait à comprendre son besoin incessant d'exprimer son individualité. C'était si peu japonais. Mais à quoi aurait-elle dû s'attendre de la part de la fille de Mallory-san ? Elle fut aussitôt assaillie de brûlants souvenirs et elle sentit le rouge lui monter aux joues en se rappelant les caresses de l'Américain, qui déclenchaient toujours un feu ardent entre ses jambes. Il était souvent impétueux et il la prenait avec une ardeur qui la surprenait toujours, et toujours elle se laissait emporter.

Sa fille, elle aussi, était très impétueuse. Certains jours, elle se montrait dévouée et obéissante, comme une grande et belle fleur. D'autres jours, elle était farouche et irritable, comme la racine d'une plante se faulant dans la terre et hors de terre, par-dessus le mur du jardin, essayant d'échapper à son destin.

Simouyé sentit l'inquiétude la gagner. Il fallait qu'elle coupe la racine de cette plante avant qu'elle n'étouffe les autres plantes de son jardin.

– Tu feras ce qu'on te dit, Kathlene-san. Je te l'ordonne.

– Non, *Okâsan*, dit-elle en se laissant déborder par ses émotions, je ne peux pas le faire. Je sais ce que vendre le printemps veut dire, et comment une femme donne la seule chose qu'elle possède en ce monde. Et je ne le ferai pas. Je veux tomber amoureuse avant de donner mon corps à un homme.

Elle se redressa et Simouyé remarqua soudain combien elle avait grandi en trois ans. Elle lui rappela le bambou, avec son tronc fin d'un vert tirant sur le jaune, et comment il poussait souvent d'un mètre en une seule journée. Enregardant ses yeux verts, qui lui lançaient des regards furieux, Simouyé dit :

– Je te renvoie sur-le-champ, si tu ne fais pas ce que je te dis, Kathlene-san !

Ses paroles donnèrent à la jeune fille matière à réfléchir, puis elle dit :

– Vous ne pouvez pas me renvoyer ainsi, comme vous avez essayé d'envoyer Mariko dans une autre maison de thé, parce qu'elle était trop calme.

– J'ai pensé que peut-être elle aurait été plus heureuse là-bas, et je me demande si je n'ai pas fait une erreur en la gardant ici.

Une lueur d'effroi traversa le regard de la jeune fille.

– Que voulez-vous dire, *Okâsan* ?

– Dois-je congédier Mariko-san pour te faire comprendre que je ne peux tolérer la désobéissance dans ma maison de thé ?

– Je ne suis pas désobéissante, *Okâsan*, dit Kathlene, perturbée par la pensée du renvoi de Mariko. C'est vous qui désobéissez aux souhaits de mon père en me vendant à cet homme.

La propriétaire de la maison de thé trembla, mais son visage ne trahit aucune émotion. Pour ce qui était du sens de la repartie, elle n'avait jamais vu personne égaler cette *maiko* aux cheveux blonds. Elle avait réponse à tout.

Simouyé poussa un profond soupir. La jeune fille n'aurait rien à répondre à ce qu'elle allait devoir lui dire. En faisant jouer ses relations, *Okâsan* avait vérifié à intervalles réguliers sur les manifestes de la marine la liste des passagers des paquebots : le Nippon Yusen Kaisha qui venait de San Francisco, l'Osaka Shosen Kaisha de Los Angeles. Elle avait même vérifié les listes des lignes de chemin de fer, y compris le Transsibérien et la ligne du South Manchuria Railway. Aucun Edward Mallory ne figurait sur les listes des passagers.

Et même s'il avait voyagé incognito, comme elle avait pensé qu'il le ferait, personne ne l'avait contactée pour se renseigner sur la jeune fille. Et il était douloureux pour elle de devoir dire à Kathlene que son père ne reviendrait jamais à la maison de thé du Look-Back Tree.

Elle songea à fermer les yeux pour que le regard furieux de la jeune fille soit arrêté par ses paupières baissées. Elle avait peur de dévoiler ses propres émotions en réagissant de façon contraire à sa personnalité et que la jeune fille devine ses véritables sentiments pour Mallory-san. Elle ne pouvait pas lui révéler qu'elle vivait comme une femme dont le mari avait rendu son

dernier soupir, que, pendant des années elle avait récité des prières, brûlé de l'encens et déposé des fleurs dans le jardin, à l'endroit où l'amour avait touché leur cœur pour la première fois. Là où il avait glissé une main dans l'échancrure de son kimono et touché ses seins, là où elle avait attaché ensemble deux branches de bambou avec une ficelle rouge, tout comme ils avaient lié leurs cœurs l'un à l'autre.

Quand elle avait compris que Mallory-san ne reviendrait pas, Simouyé avait voulu se couper les cheveux et se préparer à passer le reste de ses jours dans un couvent, loin de la maison de thé, à faire des offrandes de fleurs couvertes de rosée. Mais elle n'avait rien fait de tel. Au lieu de cela, elle avait embelli son visage avec un voile de poudre, elle avait imprégné ses cheveux d'un mélange d'huile de sésame, de géranium et d'huile de foie de requin, et, sous son kimono, elle avait enfilé la combinaison écarlate de sa jeunesse. Elle n'avait pas voulu céder aux vieux dictons qui affirmaient qu'il y avait deux créatures qu'on ne rencontrait jamais dans cette vie : un fantôme et une veuve qui était fidèle à la mémoire de son mari. Elle n'était pas sa veuve, car elle n'avait jamais été sa femme, excepté dans son cœur.

Et c'était pour cette raison qu'elle ne devait jamais dévoiler à Kathlene qu'elle pleurait Mallory-san autant qu'elle. Après s'être préparée, elle avait senti la chaleur de son propre désir monter en elle, rendant sa position assise inconfortable. Elle s'était assise sur ses talons et avait contracté les muscles de son vagin, et elle s'était laissé envahir par plusieurs vagues de plaisir, qui étaient venues calmer sa douleur. Et elle s'était sentie heureuse de ne pas avoir décidé de laisser son sexe à l'abandon. Au lieu de cela, elle avait demandé à Ai-san de réchauffer le cuir de son *harigata*. Satisfaite, elle s'était réjouie d'avoir réagi ainsi, mais, plus important, ce soir-là, elle avait pris une décision : la fille aux cheveux d'or devait vendre le printemps et prendre sa place dans le monde des geishas. C'était la seule possibilité qui s'offrait à elle, même si elle n'était pas sans danger.

Songéant à la décision qu'elle avait prise l'autre soir, Simouyé resta silencieuse le temps que la jeune fille se remette de ses émotions.

Puis Simouyé afficha un sourire pour masquer ses propres sentiments. Son cœur s'accéléra, et elle fut parcourue d'un frisson qui la fit trembler. La jeune fille allait devoir rassembler tout son courage et être forte. Elle expliquerait à Kathlene ce qu'elle devait savoir à propos de son père – à sa façon –, elle parlerait par énigmes, sans jamais dire ouvertement ce qu'elle voulait dire, mais en faisant allusion au sens véritable.

– Kathlene-san, je dois te faire part de nouvelles inquiétantes.

– Oui, *Okâsan* ?

– Il a beaucoup plu cette année, n'est-ce pas ?

La jeune fille la regarda, et, après un instant de réflexion, elle répondit :

– Oui, *Okâsan*, mais on dit que les larmes des dieux nourrissent la terre.

– Pour que les plantes puissent pousser et prendre de la force.

– Mais la plante doit se courber au gré du vent, si elle veut survivre.

– De même que la geisha. Elle doit accepter la douleur, si elle veut devenir forte.

Elles continuèrent à échanger jeux de mots et ellipses, se récitant mutuellement des fragments de

poésie et, derrière les subtilités sous-jacentes des mots, la propriétaire de la maison de thé dit à la jeune fille ce qu'on attendait d'elle. Simouyé observa le visage de la jeune fille et vit une lueur de compréhension dans son regard.

– Je comprends, dit Kathlene. Vous êtes en train de me dire que mon père ne reviendra jamais.

– Oui.

– Je ne vous crois pas !

– Il ne t'a jamais écrit.

– C'est vrai... mais il pourrait m'envoyer un message par un autre...

Simouyé secoua la tête.

– Tu dois accepter ton destin, Kathlene. Et le sien. J'ai fait toutes les recherches que j'ai pu, et personne ne sait où il se trouve. Je crois que Mallory-san est mort.

Kathlene se pencha en avant, ne remarquant pas que son kimono s'était entrouvert, révélant la rondeur et la fermeté de ses seins nus aux pointes érigées. Simouyé baissa les yeux. *Cela ne faisait aucun doute, la fille aux cheveux d'or était mûre pour la passion, commela prune des pluies. Suave. Succulente. Son jeune sexe était humide à souhait.* Elle ne pouvait pas attendre plus longtemps pour mettre en œuvre le rituel qui assouvissait le désir grandissant de la jeune fille pour les plaisirs que procure le sexe d'un homme.

– Ce n'est pas vrai, *Okâsan*, mon père reviendra me chercher, lâcha Kathlene.

– Je suis vraiment désolée, Kathlene-san, mais...

– Je suis allée au temple, *Okâsan*, et j'ai parlé à... aux dieux... et ils m'ont dit d'être patiente, et que je recevrai bientôt des nouvelles de mon père.

– Les dieux mentent, Kathlene-san.

– Non ! s'écria-t-elle avec une férocité dans la voix qui n'était jamais associée à une geisha. Il y a une autre raison pour laquelle vous voulez me vendre. Je le sais.

– Je te mets en garde, Kathlene-san, par égard pour Mariko-san, ne me parle pas sur ce ton.

– Oui, *Okâsan*, je comprends, dit-elle en respirant avec difficulté, sans la regarder.

Simouyé sentit qu'elle était bouleversée. La jeune fille baissa les yeux, et rajusta son kimono en le serrant contre elle. Son cœur débordait de chagrin, Simouyé le savait, mais il était rempli d'une autre peine qu'elle ne parvint pas à identifier.

Et, petit à petit, Simouyé comprit que la jeune fille souffrait également d'avoir perdu l'espoir auquel elle s'était raccrochée depuis le jour où son père la lui avait confiée. Simouyé devait réussir à l'aider et la guider tout au long du rituel étrange et terrifiant de la défloration.

– Tu dois accepter ton destin, Kathlene-san. Un homme tel que Mallory-san n'abandonnerait pas sa fille chérie s'il était encore parmi nous.

– Vous dites cela parce que vous voulez que je... Vous voulez laisser un vieux marchand adipeux introduire son sexe de jade en moi.

– Le baron Tonda-sama n'est ni vieux ni adipeux, dit Simouyé en se rappelant le beau visage du baron et son onéreux kimono de soie.

Comme la loi l'avait ordonné, il ne portait plus ses cheveux selon le style ancien qui consistait à raser une partie de la tête en laissant le reste de la chevelure pousser suffisamment pour pouvoir en faire un chignon. Il avait fait couper ses cheveux court chez un des nouveaux coiffeurs.

– Le baron Tonda-sama ? répéta-t-elle.

La jeune fille allait ajouter quelque chose, mais elle s'interrompit et s'assit, muette de stupeur. Une étrange impression s'installa sur son jeune et beau visage. *Elle sait quelque chose*, pensa Simouyé. *Mais elle me le cache. Pourquoi ?*

Puis Kathlene finit par dire :

– Je n'ai aucune envie d'ajouter mon nom à la longue liste des conquêtes de ce baron Tonda-sama.

– C'est un honneur d'être choisie par un homme aussi important, Kathlene-san. Le baron Tonda-sama vient d'une famille très distinguée, et même s'il est vrai que la famille de sa mère a payé son entrée dans la classe des samouraïs, la lignée de son père descend du shogun Tokugawa.

– Je me moque de savoir qui est son père. Je ne veux pas me faire peloter par un samouraï en sueur qui enfonce son sexe en moi en grognant comme un animal en chaleur.

– Ne te comporte pas comme cette stupide jeune fille qui s'est coupé la tête en essayant de se brosser les cheveux. Le baron a passé beaucoup de temps en Amérique à se cultiver. Il est ce que Mallory-san appellerait un gentleman.

– Mon père n'approuverait jamais cela, dit Kathlene ensecouant la tête. Un gentleman peut me lancer un regard effronté, même me suivre, mais comment pourrait-il me manquer de respect ? Jamais je ne le ferai !

– Tu lances les mots comme des cailloux dans un torrent, pour essayer d'en perturber le cours, mais j'ai pris ma décision. Le baron Tonda-sama est un bienfaiteur tout à fait approprié pour ta première relation sexuelle.

Kathlene reprit tout son courage, se pencha en avant, et dit d'une voix rauque :

– Vous a-t-il offert beaucoup d'argent pour introduire son sexe en moi ?

– Oui, répondit Simouyé sans lui mentir.

Kathlene se rassit sur ses talons avec fierté.

– C'est la raison pour laquelle vous faites ça, n'est-ce pas ?

Simouyé réfléchit un instant, jouant de nouveau avec les manches usées de son kimono. Elle décida de ne pas donner la vraie raison à la jeune fille. Mallory-san lui avait fait promettre de ne pas dire à sa fille le danger qu'elle courrait si le prince Kira découvrait où elle se trouvait. Si le baron Tonda venait dans son humble maison de thé accompagné des hommes du prince, il découvrirait la véritable identité de Kathlene, et elle perdrait la vie. Mais si elle perdait sa virginité avec le baron selon la coutume, dans une petite chambre sombre, sans que s'ensuive de relation suivie entre eux, comme le voulait la tradition, alors son désir serait satisfait et le secret de la jeune fille serait préservé.

Les manches élimées de son kimono lui donnèrent une idée. Dans une maison de thé, une geisha avait sans cesse besoin de nouveaux kimonos et de larges ceintures à nœud. Youki n'avait-elle pas

justement commandé hier des ceintures d'été, une de brocart et deux en satin ? Sonprotecteur avait aussitôt envoyé le paiement enveloppé dans du papier de soie et attaché avec une petite corde rouge. Simouyé avait envoyé l'argent directement à des tisserands de Nishijin, qui étaient connus pour leurs magnifiques brocarts de soie. Kathlene-san n'était pas au courant de cette transaction, et Simouyé demanda aux dieux de lui pardonner d'oser cueillir les pétales du mensonge et de les laisser tomber de ses lèvres.

– Sais-tu, Kathlene-san, que la maison de thé a commandé plusieurs nouvelles ceintures aux tisserands de Nishijin ?

– Et qu'est-ce que cela a à voir avec le fait que vous me vendiez au baron Tonda-sama ?

– Nous devons les avoir à temps pour les danses des geishas de Ponto-chô. La geisha de la maison de thé du Look-Back Tree ne pourra pas y participer si nous n'achetons pas de nouvelles ceintures et de nouveaux kimonos, et ils sont très chers : il faut beaucoup de temps et d'adresse pour tisser les motifs...

– Je ne comprends rien de ce que vous dites, *Okâsan*, vous tournez autour du pot, mais je vois clair dans votre jeu. Vous me vendez pour acheter des kimonos ! lança-t-elle d'une voix stridente, comme un oiseau pris au piège entre les dents d'un renard.

– Tu ne voudrais tout de même pas apporter le déshonneur sur ma maison de thé ?

– Le déshonneur ? Comment pouvez-vous me dire cela ? J'ai essayé d'apprendre toutes les coutumes des geishas, mais, quoi que je fasse, de vieilles traditions ridicules se mettent en travers de mon chemin. J'ose ne pas respirer selon les règles de la maison de thé, et la nuit je rêve sans avoir demandé de permission préalable ! La tradition est la seule chose qui compte ici. Mais vous avez oublié que je suis une femme et que j'ai des désirs sexuels, des sentiments et des besoins physiques qui ne peuvent être satisfaits uniquement avec mes doigts. Et malgré tout, vous voulez me vendre pour de l'argent ! dit-elle avant de marquer une pause, puis d'ajouter : Vous vous souciez bien peu de moi, et de ce que je ressens.

– Il n'est pas de mon devoir de me soucier d'une des fleurs de mon jardin, mon rôle consiste à les protéger – toutes – de la dureté de la vie.

– Je ne vous comprendrai jamais, *Okâsan*. Comment pouvez-vous consacrer tant d'énergie pour que le groupe atteigne l'harmonie, au lieu de laisser des sentiments inattendus monter en vous, vous exciter et vous donner envie de tomber amoureuse d'un homme, de sentir son sexe durci en vous toucher le cœur de votre fleur, et votre âme ? C'est cela que je veux, et non la froide rigidité de l'*harigata*, quand je serai vieille et...

Simouyé s'efforça de se contrôler, de ne pas se mettre en colère, même si les paroles de la jeune fille l'avaient profondément blessée.

– Ne dis pas des choses que tu regretteras plus tard, Kathlene-san. Je fais ce que ton père aurait voulu que je fasse.

Les yeux de la jeune fille jetèrent des flammes d'émeraude qui brûlèrent au plus profond de son âme.

– Ce n'est pas vrai. Mon père n'aurait pas voulu que vous me vendiez.

– Mallory-san savait en t'amenant ici que s'il ne revenait pas, ce jour viendrait. Le jour où tu

allais devoir vendre le printemps.

Kathlene écarquilla les yeux, incrédule.

– Mon père le savait ?

– Oui, il le savait, acquiesça Simouyé.

Kathlene se détourna d'elle, dissimulant ses émotions derrière les longues manches de son kimono. Simouyé vit qu'elle tremblait, non pas à cause de la fraîcheur qui s'immisçait dans la pièce, mais à cause du froid glacial qui lui brisait le cœur.

La jeune fille s'inclina.

Le silence se fit.

Pouvait-elle penser que la jeune fille avait accepté son destin ? Elle aurait sans doute trouvé une nouvelle repartie avant que la nuit ne soit tombée sur la maison de thé.

Simouyé était rassurée. L'arrangement était conclu. La cérémonie de défloration aurait lieu dès que possible, entre une magnifique jeune fille et un homme plein de désir. Il ne manquait plus que la rencontre formelle, pendant laquelle Kathlene donnerait sa réponse au baron en lui offrant la statue d'une geisha sur les fesses de laquelle était gravé un dessin du printemps, reconnaissant ainsi accepter de le laisser percer son hymen avec son sexe.

Simouyé poussa un soupir tandis qu'elles traversaient la maison de thé en direction de la pièce dans laquelle le baron les attendait. Les saisons se succédaient, cependant cette nouvelle fleur était pleine de promesses. Elle pria pour que le bourgeon n'ait pas perdu sa fleur avant d'avoir eu la chance d'ouvrir ses pétales et de recevoir le nectar sacré des dieux.

Elle se retourna et regarda la belle jeune fille qui marchait derrière elle, le visage incliné. Simouyé aurait juré qu'elle avait vu des larmes couler sur la soie de son kimono, le tachant comme des zones d'ombre masquant les rayons du soleil.

Simouyé redressa la tête et se passa la langue sur les lèvres. Elle devait donner au baron la réponse qu'il attendait avant que le jour ne blêmissse et avant que la nuit ne lui ôte la vue, et le courage de faire ce qui lui incombait. Même si elle avait fait de son mieux pour essayer de dissuader le baron, elle avait échoué. Oui, ce qu'elle lui avait dit était vrai, on avait donné à la jeune fille l'opportunité de dire non à l'homme qui avait été choisi pour sa cérémonie de défloration. Et il était entendu que la *maiko* devait répondre oui. Leur rencontre n'était qu'une formalité destinée à conclure l'arrangement.

Soit, pensa Simouyé, la fille aux cheveux d'or allait vivre la cérémonie de défloration, un rituel érotique très sensuel qui consistait à préparer la fleur de la jeune vierge pour qu'elle puisse recevoir le sexe de son bienfaiteur. Un rituel qui durait sept nuits.

S'efforçant de contrôler son cœur qui battait à tout rompre, et résistant à son désir profond de changer d'avis, Simouyé s'approcha du baron.

Ses désirs seraient bientôt satisfaits.

3^e partie

LE CHANT DE L'OREILLER

*Pour toi,
ce soir,
mon ami,
la première fleur de cerisier de Kyoto
va s'ouvrir.
Si tu veux connaître
ses charmes secrets,
viens
à la troisième nuit,
chanter ses louanges à la lune.*

Chanson de geisha, vers 1890

Chapitre 9

Je m'assis sur mes talons, face à la table basse noire laquée, dont la surface brillait comme un miroir. Je serrai les doigts aussi fort que possible autour de la statue de porcelaine, mais je ne pus les empêcher de trembler. Ma destinée était entre mes mains, et elle avait les contours d'une petite statue d'une geisha de quinze centimètres de haut trébuchant du haut de ses socques noirs vernis.

Combien de fois avais-je admiré la statue de geisha habillée d'un kimono bleu roi avec des chrysanthèmes peints à la main en blanc, doré et vert pâle. Quand j'étais enfant, je jouais à être une geisha et j'avais, comme elle, une large ceinture écarlate décorée de cigognes blanc et gris, qu'elle portait bas sur les hanches de façon provocatrice. Comme elle, je penchais la tête, en admirant sa chevelure noire coiffée de rubans de soie rouges et blancs de chaque côté de son visage, et son col tiré assez bas pour qu'on puisse apercevoir la bande de soie rouge dans son cou, brodée de fils dorés et argentés. Je n'aurais jamais pu deviner que cette statue allait décider de ma destinée.

Je passai les doigts sur les fesses de la statue, réfléchissant à l'événement inattendu qui s'était brusquement insinué dans ma vie. La statue était lisse, sans aucune marque. Une seconde statue, identique en tout point à la première, était posée à côté de moi sur le tatami. La seule différence entre les deux était que les fesses de la seconde statue n'étaient pas lisses. Je ne pus m'empêcher de sourire. Elles étaient gravées d'un dessin représentant un homme et une femme, tous deux nus, étroitement enlacés, leurs sexes unis dans l'acte d'amour. Le sexe de l'homme pénétrait avec ardeur celui de la femme. Le dessin était à la fois suggestif, excitant et tentant.

La statue gravée voulait dire : oui, j'accepte la cérémonie de défloration avec le baron.

L'autre signifiait non.

J'étais horrifiée à l'idée de ce qu'*Okâsan* me demandait de faire. Elle voulait que je vende le printemps le cœur vide d'amour. Je ne pouvais pas. J'étais convaincue qu'elle ne mettrait pas ses menaces de renvoyer Mariko à exécution, mais je devais reconnaître que j'étais également curieuse et que j'avais envie de faire l'amour avec un homme. Et j'enviais les autres *maikos* qui avaient vendu leur corps sans se poser de questions, et qui n'avaient pas tenté de résister à cette soumission suprême. Elles aimaient la liberté. Je n'étais pas comme elles. J'étais esclave de mes passions.

Quelque chose en moi souhaitait rejoindre le monde des geishas, et mettre mon esprit de rébellion de côté pour maintenir l'harmonie au sein de la maison de thé du Look-Back Tree. Et une autre partie de moi le refusait. Et même si j'espérais que je ne regretterais pas ma décision, l'audace effrontée que j'avais héritée de mon père me poussait à rejeter cela même qui m'aurait apporté le plaisir.

Tant de plaisir, songeai-je en soupirant.

Avant de changer d'avis, je posai la statue entièrement lisse sur la table, signifiant que ma réponse était non, puis je regardai par la cloison de papier ouverte qui donnait sur le jardin. Personne n'avait vu quelle statue j'avais choisie. Mais à en juger par le son de l'eau qui gargouillait dans la cascade artificielle qui se trouvait derrière moi, la maison de thé était silencieuse. Des gouttes de pluie frappaient doucement le toit, et je me demandai quand la pluie avait commencé à tomber. Je ne m'en souvenais pas. J'attendais dans une pièce qui donnait sur le

jardin, selon la coutume qui imposait que les pièces les plus importantes se trouvent à l'arrière des habitations, et, de là où j'étais, je voyais des fleurs de lotus roses flottant sur l'eau du petit lac d'agrément. Dans un recoin du jardin se trouvait un globe de verre dans lequel se tenait un oiseau empaillé aux ailes rayées de rouge et de blanc. Il avait le bec ouvert, comme s'il s'était retrouvé face à son destin avant d'avoir eu le temps de pousser un dernier cri. Je n'aurais pas été surprise d'entendre l'oiseau se mettre à pépier, m'annonçant, à moi aussi, un destin tragique.

J'entendis un bruit. Qui était-ce ? Je tournai la tête si vite que la bordure de ma perruque griffa la peau de ma nuque.

Quelqu'un approchait.

A ma gauche, la cloison de papier coulissa doucement, sans faire plus de bruit qu'un oiseau dans une cage de bois se lissant les plumes. L'appréhension de ce qui était sur le point de se produire me glaça le sang. La porte était ouverte d'un côté, et je vis Simouyé dans l'embrasement. *Okâsan* affichait ce que j'appelais son « sourire d'endurance », car elle avait dit aux *maikos* que si elles apprenaient à endurer, quelles que soient les circonstances, alors elles atteindraient le bonheur.

Je refusai de répondre à son sourire. A quel genre de bonheur pourrais-je prétendre en vendant mon corps ? Bien sûr, j'éprouverais un plaisir érotique, mais cela ne me suffisait pas. Je voulais l'amour.

Étais-je la seule maiko à ressentir les choses ainsi ?

Je remarquai qu'*Okâsan* ressemblait alors tout à fait à une propriétaire de maison de thé, revêtue de son kimono bordeaux, d'une ceinture grise triste et terne, même si ses cheveux formaient un grand nœud rond, entouré de quatre nœuds plus petits, raidis avec de l'huile et agrémentés de papier noir. Des épingles d'argent maintenaient un collier de perles de jade disposé en couronne au-dessus de sa tête. Je remarquai que ses traits étaient tirés sous l'effet de la frustration lorsqu'elle inclina la tête. *Que pouvait-elle ressentir ? Était-elle en colère contre moi ?*

Je n'aurais su le dire, mais, un peu plus tôt, j'avais vu Simouyé glisser une petite boîte en fer recouverte de coton et remplie de feuilles de kaki et de charbon dans sa ceinture. Une fois allumé, le bâton de charbon brûlerait pendant des heures, la chaleur dégagée par la boîte en fer étant censée soulager les migraines, un mal dont *Okâsan* souffrait fréquemment. Sans doute allait-elle me blâmer pour sa migraine d'aujourd'hui. A cet instant, elle leva les yeux, me regarda et me sourit. Pourtant, je vis de la peine dans ses yeux : elle ne semblait pas avoir oublié notre querelle. Cela me contraria, mais je ne pouvais pas faire ce qu'elle attendait de moi. Je poussai un soupir, et, malgré tout, j'étais sûre qu'elle comprendrait, une fois que j'aurais parlé au *gaijin* et que j'aurais découvert quelles nouvelles de mon père il était venu m'apporter. Jusque-là, je devais en passer par cette comédie. J'étais restée assise sans montrer beaucoup d'émotion, tenant la statue à la main avant de devoir la poser sur la table. Son contact froid reflétait le vide que je ressentais au fond de mon cœur, ma peine et ma solitude.

Derrière moi, j'entendis un homme grommeler.

Je levai les yeux sur l'homme, et je laissai échapper un petit cri de surprise. Il était beau, musclé, et je fus saisie par son odeur très masculine, qui était loin d'être désagréable. Vêtu comme un samouraï, il entra dans la pièce et s'assit sur un coussin de soie noire, son corps mince évoluant

avec une grâce qui me surprit.

S'agissait-il du célèbre baron Tonda-sama ? Le grand séducteur ? *Pourquoi mon cœur battait-il si vite ? Était-ce de la peur ? Ou autre chose ?*

Même si les convenances auraient voulu que je ne dévisage pas l'homme qui voulait acheter mon corps, je le fis néanmoins. J'avais en face de moi le parfait jeune samouraï aux traits aquilins qui témoignaient de son héritage ancien. Je remarquai que sa coupe de cheveux à l'occidentale le rendait plus viril encore. Sa veste noire était taillée dans la plus belle soie, elle portait des armoiries de famille d'un blanc éclatant sur les épaules et dans le dos. Son kimono court et son pantalon large étaient tissés avec des fils dorés si brillants qu'ils miroitaient dans l'obscurité de la fin du jour.

Le baron croisa mon regard, puis se tourna vers *Okâsan*, qui avait les yeux baissés, et il me regarda de nouveau. Je lus dans ses yeux l'impatience d'obtenir de moi une satisfaction sexuelle, et je lus aussi qu'il n'accepterait aucune autre réponse de ma part. Je me retournai pour le regarder, osant lui dire avec les yeux que je n'étais pas aussi soumise qu'il voulait bien le croire. C'était un acte impudent, auquel le baron ne répondit pas, car pour ce faire il aurait dû admettre qu'il ne contrôlait pas la situation, ce qui aurait discrédité sa réputation de coureur de jupons. On disait de cet homme qu'il avait de l'estomac, une notion fondée sur l'idée que l'estomac était le réceptacle de l'esprit, ce qui voulait dire qu'il était un homme à principes.

A vrai dire, j'étais plutôt curieuse de connaître la taille de son sexe, et je ne pouvais m'empêcher de me demander si ce noble samouraï parvenait à égaler les prouesses sexuelles du garçon du *jinrikisha*, Hisa. Était-il aussi viril que lui ? Pouvait-il éjaculer plusieurs fois par jour, comme j'étais sûre qu'Hisa en était capable ? Je me laissai aller à mes rêveries érotiques, et je ne pus m'empêcher de sourire.

Le baron grommela puis m'adressa un salut indiquant qu'il était conscient de ma présence. Plus le salut était bas, plus il était une marque de respect tandis que, comme ici, l'art du moindre effort témoignait de l'autorité qu'il exerçait sur moi.

Il attendit.

Je savais ce qu'on attendait de moi. Je devais faire preuve d'humilité, de timidité, dans le ton que j'employais comme dans mes manières, et je devais exalter le baron par chacun des mots que je prononçais, par chacun de mes gestes charmants, en signe d'appréciation de sa dignité en tant que membre de la maison d'un *daimyo*. *Okâsan* m'avait fait répéter les paroles que je devais prononcer. Je devais dire que le baron était véritablement un homme très noble, un des plus hauts spécimens de l'espèce humaine.

Une fois que j'aurais indiqué la statue révélant ma réponse au baron, Simouyé ferait un petit mouvement, un salut de la tête, un geste large avec les manches de son kimono, puis elle s'éclaircirait la gorge, ce qui signifierait que j'allais quitter les lieux, de sorte que l'invité ne soit pas surpris par mon départ soudain. Tout cela était réglé d'avance, avec autant de précision qu'une pièce jouée dans un théâtre.

Je ne fis rien de tout cela. Je fis quelque chose qui choqua non seulement le baron et *Okâsan*, mais aussi moi-même.

Je posai une question directe au baron.

– Pourquoi souhaitez-vous que je vous fasse le don de l’oreiller, baron Tonda-sama ?

Je souris, je l’aguichai en exhibant mes charmes et, les lèvres entrouvertes, je le laissai entrevoir mes dents, toutes choses qui n’étaient pas considérées comme convenables.

Simouyé poussa un cri de frustration, portant une main à sa bouche et l’autre à sa gorge.

Amusé par mon drôle de comportement, le baron dit :

– J’ai été éloigné de mon pays pendant longtemps, voyageant dans de lointaines contrées, et j’ai partagé mon futon avec beaucoup de belles femmes. Mais les agréments de ce pays m’ont manqué, y compris celui de déflorer une très belle *maiko*.

Je poursuivis mon jeu de séduction, remuant les épaules presque dénudées, et mouvant les bras avec grâce. Je portais une tenue de *maiko* extrêmement élégante. Ma coiffure, composée d’une perruque noire rehaussée de deux peignes et d’épingles d’argent, était très élaborée, et s’en échappait un ruban d’un rose pourpre qui tombait sur la peau nue de ma nuque maquillée de blanc. Mon kimono d’une teinte rose pâle aussi délicate et légère que les nuages au crépuscule contrastait avec mon obi en satin d’un rose brillant piquée de fleurs blanches. Les longues manches de mon kimono – brodées de perles symbolisant le sommet enneigé du mont Fuji, la base de la montagne étant représentée par une bande de soie noire – firent de petits bruissements sur le tatami, tandis que je m’adressais au baron :

– C’est un noble projet que de déflorer une *maiko*. Est-ce pour cela que vous êtes venu à la maison de thé du Look-Back Tree ?

– Oui, je n’avais jamais vu auparavant de femme aussi belle que celle qui est assise face à moi.

Je me mis à rire, ignorant son compliment, contrairement à ce qu’on attendait de moi.

– J’envie la chance que vous avez de pouvoir vivre toutes ces aventures, baron Tonda-sama. Mais je ne suis qu’une *maiko*, et je ne connais rien du monde à l’extérieur de la maison de thé.

– Le monde est un lieu solitaire, sans votre présence.

– Ah, oui ? J’ai entendu dire que beaucoup de choses avaient changé dans le monde, au-delà de ces murs, dis-je d’un air de défi.

– Pardon ?

– Oui, continuai-je, les marchands ont été ennoblis, les impurs sont libres d’aller où bon leur semble, et ceux qui sont issus d’une famille de samouraïs, comme vous, baron Tonda-sama, s’assoient à la table de l’empereur. Ils sont tous libres, et moi, je ne le suis pas.

– Mais c’est moi qui ne suis pas libre, assis ici face à vous, absorbé par votre beauté.

– Vous parlez comme un *gaijin*, baron Tonda-sama, vous employez des phrases aussi belles que les pétales d’une fleur pour séduire une femme.

Le baron me lança à cet instant un regard furieux.

– Et qu’est-ce qu’une belle *maiko* connaît des *gaijins* ?

Ses paroles cinglèrent comme la lame d’une épée. Il regarda *Okâsan*, puis il grommela, et posa de nouveau son regard sur moi. Je me demandai s’il savait que je n’étais pas celle que je semblais être. C’était impossible. Comment aurait-il pu le savoir ? A moins que...

Le *gaijin* ! Ses hommes avaient vu l'étranger me parler, ils avaient vu nos visages si près l'un de l'autre, ses bras autour de moi, mon corps serré contre le sien. Même si je savais au fond de mon cœur que les dieux étaient de notre côté, cela était considéré comme inconvenant. Les Japonais se moquaient pas mal de se heurter à quelqu'un dans une rue bondée, car cela n'avait rien de personnel. En revanche, les contacts intentionnels entre un homme et une femme étaient réservés à l'obscurité, qui dissimulait tous les secrets. Et j'avais osé le toucher – tandis que tout mon être était concentré sur l'odeur du pagne qui m'enivrait – dans un lieu sacré où nous pouvions être vus.

Avaient-ils aussi entendu les battements de mon cœur, qui s'emballait ?

– Je ne connais rien aux *gaijins*, protestai-je.

– Vous mentez. Ce n'est pas ce que m'ont dit mes hommes.

Ils lui avaient donc rapporté ce qui s'était passé au temple. J'observai le baron, essayant de déterminer à quel point il était en colère. Ses yeux perçants étaient aussi noirs qu'une nuit sans lune, et ses mains étaient si rapides qu'il aurait eu le temps de les diriger vers son épée et de s'en saisir avant que j'aie eu le temps de respirer.

Mais j'étais la fille de mon père, et je refusais de céder à cet homme. Je cherchai au plus profond de mon âme le courage nécessaire, je relevai le menton et me redressai lorsque le baron se leva d'un bond et plaça la lame glacée de sa longue épée sous ma gorge. J'entendis *Okâsan* sursauter, mais je n'osai pas respirer.

– Même si votre beauté m'a ensorcelé comme jamais auparavant, même si vous êtes aussi pure que la plus pleine des lunes, que votre parfum est aussi doux que celui d'une fleur humide de rosée, vous n'êtes en rien différente d'un poisson que je peux préparer comme bon me semble et dont je peux disposer à ma guise.

– Vous pouvez prendre mon corps, baron Tonda-sama, dis-je d'une voix limpide, mais mon cœur n'appartient à aucun homme.

Mais, tandis que je prononçais ces mots, je sus que ce n'était pas vrai. J'avais vu un homme qui aurait pu gouverner mon cœur. Le beau *gaijin* rencontré au temple m'avait donné l'impression d'être sous l'emprise d'une étrange passion que je ne comprenais pas, mais que je ne parvenais pas à oublier. Des instants époustouflants, à rendre folle, et exaltants à la fois, pendant lesquels j'avais oublié qui j'étais. J'avais quitté les lieux escortée par une lune languissante qui brillait dans la nuit. On aurait dit qu'elle flottait sur un fleuve lointain. Le bruit du vent, le pépiement des insectes et des pétales tombant de fleurs parfumées s'étaient mêlés pour former un chant mélodieux qui m'avait réchauffé le cœur. Et si le *gaijin* était réellement porteur de nouvelles venant de mon père ? Je ne pouvais pas vendre mon corps à cet homme. Jamais.

Je regardai fixement le baron, refusant de me soumettre à lui.

– Je devrais vous couper la tête, belle *maiko*, menaça le baron, pour me libérer de mon désir pour vous.

Je reculai brusquement ma tête, quand je vis *Okâsan* lever la main, regardant le baron dans un premier temps, et moi ensuite, avant de parler d'une voix si calme qu'elle nous surprit l'un et l'autre.

– Vous ne pouvez satisfaire le désir de votre âme, baron Tonda-sama, en détruisant ce que votre

âme désire le plus.

Le baron grommela puis il retira son épée, qui se trouvait toujours sur ma gorge, mais il ne la rengaina pas dans son fourreau.

– Vous troublez mon âme avec vos idées, Simouyé-san, mais il m’est désormais impossible de surveiller mon langage et de cacher mes sentiments. J’ai beaucoup appris en Occident et j’ai perdu l’habitude de dissimuler mes pensées selon les règles de l’art japonais. Ma langue est déliée par une ardeur irrésistible, un désir incontrôlable, et je dirai ce que j’ai à dire.

– Comme il vous conviendra, baron Tonda-sama, répondit Simouyé en s’inclinant bien bas, mais gardant toutefois les yeux sur le noble samouraï.

Le baron me surveillait du coin de l’œil, puis nous nous dévisageâmes. Je ne pus le quitter des yeux.

– Votre cœur est aussi froid que la neige du mont Fuji peinte sur votre kimono, belle *maiko*, dit-il en levant son épée, avant de couper les longues manches de mon kimono et de les mettre en lambeaux. Ce dont vous avez besoin, c’est un homme qui sache vous rendre brûlante de désir, qui vous fasse vous traîner à quatre pattes, affamée de plaisir, qui vous fasse crier, partagée entre extase et douleur. Je suis cet homme, ajouta-t-il après un instant d’hésitation.

Tenant les manches de mon kimono, je lui lançai un regard plein de fiel, et je lui dis :

– Jamais je ne me soumettrai à vous, baron Tonda-sama.

– Si cela ne risquait pas de mettre les dieux en colère, je vous prendrais là maintenant, mais, par respect pour votre tradition de geisha, j’attendrai votre réponse.

Il voulait ma réponse ? Alors j’allais la lui donner.

Je me relevai, sans faire le moindre effort pour être gracieuse. Je levai le bras et j’attrapai la statuette dont le postérieur était lisse – la réponse négative – et, d’un mouvement du poignet, je l’envoyai à la tête du baron.

La statuette vola dans les airs en direction du beau samouraï. Il l’esquiva, et la statuette se fracassa sur le sol, se brisant en mille morceaux, qui se répandirent aux quatre coins de la pièce.

– Ceci est ma réponse, baron Tonda-sama. Jamais je ne vous vendrai mon corps !

Puis je tournai le dos au baron, ainsi qu’à *Okâsan*, et je sortis par la porte de papier de la maison de thé restée ouverte dans le jardin, dans la nuit pluvieuse.

Mariko entendit le fracas de porcelaine, les paroles cinglantes qui suivirent, et les pas feutrés des chaussettes blanches qui s’enfuyaient. Elle comprit ce qu’il venait de se passer, et redouta ce qu’il allait advenir ensuite. Elle posa sa main devant sa bouche, et se retint de pleurer de frustration. Elle ne pouvait rien faire pour aider son amie. Absolument rien.

Et elle avait peur d’y laisser sa tête, elle aussi.

Mariko avait trouvé refuge dans un petit espace exigü caché dans un des murs de la maison de thé, derrière un miroir sans tain. Là, elle avait regardé, écouté, elle avait pu suivre toute la scène.

Elle ne souffrait pas de claustrophobie, alors qu'il s'agissait pourtant d'un minuscule placard dans lequel on rangeait la literie pendant la journée. Au fil des années, et au temps du shogun, de nombreux loyalistes craignant d'être découverts s'étaient cachés ici pour sauver leur vie, essayant de déjouer la surveillance de la police. A l'époque, ce n'était un secret pour personne, la maison de thé du Look-Back Tree était un point de rencontre pour ces hommes complotant pour le retour au trône de leur souverain en cette période d'agitation.

Mariko avait entendu toutes ces histoires lorsqu'elle était encore une petite fille, et elle s'était alors souvent cachée dans le placard pour échapper aux réprimandes d'*Okâsan* lorsqu'elle n'avait pas réussi à faire son arrangement floral, qui était une partie importante de l'apprentissage d'une geisha. Elle avait essayé avec tant d'opiniâtreté de mémoriser les quarante-cinq secrets du maniement des fleurs, mais sa pivoine à onze branches ne réussissait toujours pas à tenir dans le vase de bronze et tournait dans un sens ou dans l'autre, comme cela arrivait aux filles de son école qui n'étaient pas entraînées.

A présent, elle trouvait que sa conduite d'alors avait quelque chose de bon. Autrement, comment aurait-elle découvert l'existence de cette cachette ? Et comment aurait-elle su que son amie avait des ennuis ? Elle aurait voulu sortir à toute vitesse pour aller aider Kathlene, mais elle était forcée de rester dans l'ombre. Personne ne l'avait jamais vue s'insinuer à l'intérieur du placard. Personne. Et elle n'aurait pas pu en sortir sans se trahir, et sans par là même mécontenter *Okâsan*.

Mariko poussa un soupir. Elle ne pouvait pas décevoir *Okâsan*, car si elle la décevait, jamais elle ne deviendrait une geisha. Et ce malgré tous les efforts qu'elle faisait, comme de s'entraîner à réprimer ses émotions, et oublier sa propre personne pour pouvoir devenir – de la couronne qui reposait sur ses cheveux noirs brillants au bout de ses pieds recouverts de bas blancs – une créature d'une exquise perfection.

Soudain, une vague de peur s'abattit sur elle à retardement, la gorge serrée, et elle ressentit alors un énorme poids lui peser sur la poitrine. C'était son rêve, son espoir, savie, de prendre sa place dans la société de la maison de thé, parmi les magnifiques créatures qui y vivaient. La maison de geishas était le lieu où la nature était célébrée comme une déesse, et où la geisha était l'incarnation vivante de cet idéal.

Sous-estimait-elle ses propres capacités ? Elle jouait à la perfection de son luth, ses doigts agiles dansant sur les trois cordes de son instrument, tandis qu'elle chantait, assise sur le sol, les genoux repliés devant elle. Sa voix imitait les notes graves et impétueuses, si douces aux oreilles de ceux qui l'écoutaient. Ces notes étaient le fruit d'un entraînement acharné sous la véranda de la maison de thé, où elle travaillait à la belle étoile, jusqu'à ce que le froid vienne lui casser la voix qui devenait alors basse et vacillante.

Elle devait faire tout ce qu'elle pouvait pour atteindre le but qu'elle s'était fixé. Pouvait-elle agir ainsi et en même temps aider son amie ?

Tout à l'heure, quand elle avait soulevé le morceau de papier qui recouvrait le trou creusé dans la cloison et y avait jeté un coup d'œil furtif, elle avait eu le mince espoir que ce simple geste aurait le pouvoir d'aider son amie. C'était comme si, simplement en regardant, elle avait fait quelque chose pour s'assurer que son amie *maiko* n'allait pas avoir la tête coupée à cause de son obstination et de son refus de vendre le printemps au beau samouraï. Mais, pendant une atroce

seconde, elle avait cru que Kathlene était perdue.

Mariko avait retenu son souffle au moment où *Okâsan* avait empêché le samouraï de planter la lame aiguisée de son épée dans la gorge de celle qui devait devenir sa sœur. Elle aurait été incapable de prononcer la moindre syllabe, tant elle avait eu la gorge serrée. Elle avait dégluti avec difficulté tandis que son cœur battait à tout rompre. Sous l'effet de la transpiration qui suintait par tous les pores de son corps, ses longs cheveux noirs s'étaient plaqués le long de ses joues et sur sa nuque. Les muscles de ses jambes ankylosées avaient failli la faire crier de douleur, mais elle avait fait un effort surhumain pour garder le silence.

Après cet horrible instant, le baron, qui semblait s'être résigné à ne pas tuer la jeune fille, avait grommelé avant de baisser son épée. Mariko avait alors remarqué qu'il avait le souffle court, et qu'il n'avait pu refréner un grognement de mécontentement.

Pourquoi avait-il rengainé son épée ? s'était demandé Mariko. Compte tenu des circonstances, elle ne comprenait absolument pas la douleur sur son visage, ni l'angoisse qui se dégageait de son corps, en position de repli. Son âme aurait-elle été touchée par une émotion fugace ?

A présent, le bruit régulier de la pluie lui tenait compagnie au fond de sa cachette. Chaque goutte se confondait avec un battement de son cœur, et chaque battement emmenait Kathlene plus loin d'elle, et elle ne pouvait rien faire pour l'empêcher. Elle était assise, tremblante, dans le minuscule placard, respirant les odeurs des actes de courage des siècles passés, tandis qu'elle essayait de trouver ce qu'elle allait pouvoir faire.

Elle aimait toujours la *maiko gaijin* comme sa sœur, même si elles s'étaient querellées comme deux poules se disputant le même grain de riz. Mais elle avait eu l'impression que le comportement de la jeune fille blonde avait changé. Kathlene semblait déterminée à faire le don de l'oreiller à un homme qui avait attiré son attention. Mariko n'appréciait pas cet aspect de la personnalité de son amie, qui menaçait de troubler la relation privilégiée qu'elles entretenaient.

Elle reconnaissait cependant que de telles envies étaient bien naturelles, se dit-elle en rougissant dans le placard sombre et exigü, se rappelant les bouffées de désir qui l'avaient assaillie lorsqu'elle avait regardé les dessins dans le *Pillow Book*, et qu'elle avait senti une brûlante humidité s'insinuer au creux de ses cuisses. Mais on ne devait pas passer à l'acte. Jamais.

Car elle, Mariko, était dominée par le sens du devoir.

« Alors pourquoi me cacher ici et risquer de me faire surprendre ? », se demanda Mariko. Elle connaissait la réponse. Elle aurait fait n'importe quoi pour aider celle qui allait devenir sa sœur, même si cela impliquait que son propre cœur cessât de battre, et devînt aussi sombre et froid que la face cachée de la lune. Tout son être était semblable à la fleur de cerisier dansant dans l'air matinal, prête à mourir.

Elle regarda de nouveau à travers le judas et vit le beau samouraï hurlant de rage faire des allées et venues dans la pièce, une main posée sur son épée, l'autre sur son très honorable pénis, dur et en érection. Le crépuscule gris-mauve envahit la pièce, et la remplit d'ombres chinoises. A quelques centimètres de là où elle se trouvait, elle vit ses traits avec plus de précision : il était beau comme un dieu. Elle contempla le reflet de ses dents blanches, sa bouche, qui affichait un sourire figé, à la fois terrifiant et captivant. Mais le jour baissait, et elle pensa que ce qu'elle voyait était peut-être une illusion liée à la pénombre, ou une distorsion créée par la flamme

vacillante de la lampe à huile se reflétant sur le guéridon laqué.

Lorsqu'il posa son regard à l'endroit même où elle était cachée, elle porta brusquement sa main à ses lèvres pour se retenir de crier et ne pas se trahir. Lorsque, l'instant d'après, il lui tourna soudain le dos, elle poussa un soupir de soulagement.

– Vous m'avez mis en colère, Simouyé-san, hurla le baron Tonda-sama, et lorsque vous me rendez furieux, c'est le prince que vous rendez furieux.

– Vos paroles me blessent au plus profond de mon âme, baron Tonda-sama, et me causent une grande tristesse, dit Simouyé d'une voix rauque si accablée que Mariko fut toute retournée par cette attitude qui ressemblait si peu à *Okâsan*. Je vous présente mes humbles excuses, à vous et au prince.

Elle s'inclina très bas, le front posé sur le sol, mais Mariko vit ses lèvres trembler. Elle n'avait jamais vu *Okâsan* aussi effrayée et ébranlée. Pourquoi ? Quel pouvoir ce baron détenait-il sur elle ?

– Ça suffit ! Vous ferez ce que je vous dirai ! hurla le baron. Vous allez préparer cette fille pour moi. Je la veux nue, les jambes écartées, et prête pour moi.

– Je ne souhaite pas apporter le déshonneur sur ma modeste maison de thé, baron Tonda-sama. La jeune fille sera à vous, et vous pourrez en disposer comme bon vous semble.

Le baron émit un grommèlement d'approbation.

– Je vais envoyer mes serviteurs la chercher, et elle pourra commencer à se préparer pour la cérémonie de défloration.

– Je ne voudrais pas vous fâcher, baron Tonda-sama, mais cela risque d'être difficile, dit Simouyé d'une voix presque imperceptible, avant de marquer une pause.

Que disait-elle ? se demanda Mariko. Moite de sueur, elle changea de position, tant son corps frêle était à l'étroit dans l'espace restreint, et elle ne put s'empêcher de faire du bruit en se cognant, consciente que ses mouvements maladroits risquaient de la trahir. Mais ils ne remarquèrent rien. Elle entendit le baron demander à la propriétaire de la maison de thé si elle savait où était partie la jeune fille. *Okâsan* clama qu'elle n'en savait rien. Mariko, elle, le savait. Kathlene était allée au temple Kiyomizu, là où elle avait rencontré le *gaijin*. Un peu plus tôt, Kathlene lui avait murmuré à l'oreille qu'un homme de grande taille l'avait suivie, et qu'il lui avait dit qu'il avait des nouvelles de son père.

Elle lui avait également raconté que le gentleman avait fait battre son cœur de plus en plus vite. Kathlene lui avait parlé plus lentement qu'à l'accoutumée, d'un ton émerveillé, semblable à celui des fidèles du célèbre temple d'Ise, comme impressionnée d'être si près des dieux. Qui était ce *gaijin* qui avait inspiré un tel changement chez son amie ? Il devait être plus grand et plus fort que le commun des mortels, il devait avoir un cœur plus pur, car qui d'autre aurait pu la pousser à oublier son obsession pour le champignon ? Elle avait eu peur que la jeune fille ne nuise à son harmonie intérieure et qu'elle ne passe ses journées à prendre du plaisir avec l'*harigata*. Elle se mit à rire doucement. Qui aurait pu la blâmer ? On disait qu'il était plus satisfaisant qu'un homme, et qu'il offrait à la femme les bons côtés sans les mauvais.

Mariko pria les dieux pour que, lorsque les hommes du baron la trouveraient, ils ne lui fissent

pas de mal. Et s'ils la trouvaient en compagnie du beau *gaijin*, elle espérait qu'il serait aussi courageux que le disait Kathlene. *Serait-il aussi intrépide qu'un samourai ?* se demanda-t-elle dans son rêve éveillé. Elle imagina ses flèches se plantant dans le corps de ses ennemis, propageant au sein de leurs poumons le feu et la mort. Ne tressaillirait-il pas lorsqu'une flèche passerait si près de lui qu'elle emporterait un peu de la peau de son visage ? N'abdiquerait-il jamais, quitte à mourir au combat ?

Ou leur rencontre était-elle comparable à l'apparition fugace d'une magnifique fleur au milieu de la densité des fougères ? Fleurissant très vite, pour disparaître l'instant d'après ?

Mariko pria pour qu'il n'en fût pas ainsi.

– Parlez, et dites-moi où se trouve la *maiko*, hurla le baron, ou votre tête remplacera la sienne.

– Vous honorez ma maison de thé par votre auguste présence, baron Tonda-sama, répondit Simouyé lentement, avec circonspection, et je ne peux pas refuser votre très honorable souhait, mais je ne sais pas où la jeune fille est allée.

Mariko avait fixé la scène si longtemps sans ciller – écoutant *Okâsan* et le baron, qui prenaient la parole à tour de rôle, *Okâsan* sur le ton de la politesse, et le baron en hurlant – que ses paupières avaient failli perdre leur mobilité. La flamme de la lampe à huile dansait sur les murs de la maison de thé et renvoyait un vacillement confus d'ombres mauves à travers la pièce.

Usant de tout son talent de persuasion, *Okâsan* réussit à convaincre le baron que la fille qu'il désirait était effrayée, et que, si elle se retrouvait acculée par ses hommes, elle risquait d'utiliser le poignard d'argent qu'elle portait à l'intérieur de sa large ceinture pour se l'enfoncer dans la gorge.

Mariko sursauta, et faillit se trahir. C'était à son arme à elle qu'*Okâsan* faisait allusion, et non à celle de Kathlene. Ce petit poignard que Mariko gardait toujours sur elle, caché dans les plis de sa ceinture, car une *maiko* devait à tout instant être prête à commettre un suicide rituel pour protéger son honneur. Elle rit doucement en couvrant sa bouche de sa main. Elle savait que sa sœur geisha risquerait davantage de plonger le couteau dans le ventre des hommes du baron. Et *Okâsan* le savait aussi.

« Et elle sait que je me cache en ce lieu exigü », pensa Mariko, regardant à travers le trou en direction d'*Okâsan*, assise sur ses genoux. « Elle voit à travers les murs. »

Dans la lumière violette, Mariko vit une expression étrange traverser le visage de la propriétaire de la maison de thé. Son masque était tombé, et une peur mesurée remplaçait son assurance habituelle, comme si elle avait ainsi demandé à Mariko de rester silencieuse pour une raison qui lui échappait.

Pourquoi diable *Okâsan* affichait-elle une telle soumission, s'interrogea Mariko, comme s'il s'agissait de la plus grande des vertus pour une femme ? Simouyé n'était pas ce genre de femme. Elle enseignait à ses jeunes *maikos* qu'elles étaient intelligentes, et non ignorantes, comme on le pensait trop souvent. Selon elle, les geishas étaient, de ce point de vue, sur un pied d'égalité avec les hommes.

Perplexe, Mariko s'assit sur ses talons, et se mit à réfléchir. Et à écouter...

– Au risque de vous offenser, baron Tonda-sama, dit Simouyé, surprenant Mariko lorsqu'elle

cacha sa bouche derrière sa main, comme pour s'excuser de respirer, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes, puis-je suggérer de confier à Mariko-san la tâche de ramener la jeune fille à la maison de thé ?

« Moi ? pensa Mariko, stupéfaite, le cœur battant. Comment pourrais-je la trouver alors que je suis là, à me cacher comme un grillon dans les bois en essayant de ne pas faire de bruit pour ne pas être attrapée et mise en cage ? Et même si je suis dans une cage que j'ai moi-même fabriquée, comment pourrais-je m'en libérer ? »

– Faites ce que vous avez à faire, cria le baron, mais trouvez-la ! Sinon, vous risqueriez de me rendre très mécontent.

– Laissez-moi, s'il vous plaît, baron Tonda-sama, vous montrer que le cœur d'une femme ne bat pas seulement sous son sein gauche, dit Simouyé, frappant trois fois des mains. Ce plaisir est à votre portée.

– Hein ? grommela le baron.

– La maison de thé du Look-Back Tree est ravie de vous offrir le plus attirant des plaisirs pour alimenter vos désirs et apaiser la lassitude de votre âme.

Mariko vit que le baron était impressionné et intrigué à la fois. Il rengaina son épée dans son fourreau, et il maugréa une nouvelle fois, mais moins fort qu'auparavant.

– Peut-être ai-je un peu trop précipité les choses.

Simouyé hocha la tête et la porte de papier coulissante s'ouvrit. De son point d'observation limité à un simple trou, Mariko ne put voir ce qui se passait, mais elle entendit une voix féminine argentine dire :

– Bonsoir, baron Tonda-sama.

Youki-san.

Mariko resta silencieuse, perturbée par les désirs qui montaient au creux de son ventre. L'apparition de la belle geisha voulait dire qu'*Okâsan* essayait d'apaiser la colère du baron en lui offrant une nuit de passion et de jeux sexuels.

De jeux grivois.

Comme celui lorsque l'homme jouait avec la langue de Youki-san en la mordillant, ou lorsque la jeune geisha prenait le sexe de l'homme loin dans sa bouche, jusqu'à avoir mal à la mâchoire, le suçant jusqu'à avoir les larmes aux yeux. Ces pensées étaient si délicieuses qu'elle fut parcourue de frissons.

Youki connaissait tous les secrets des geishas : comment placer un anneau autour du sexe de l'homme pour faire durer son érection ; comment préparer un breuvage spécial avec du saké mélangé à des scarabées séchés. Elle remplissait une coupe, et une fois que l'homme avait porté la coupe à ses lèvres, elle lui récitait des phrases poétiques.

– Si la coupe est profonde, disait-elle parfois de sa voix rauque et érotique, qui lui donnait aussitôt une emprise sur l'homme, plonges-y la langue plusieurs fois.

Mariko fut prise de panique. Qu'allait-elle faire ? Rester ici et regarder ? Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Elle n'avait pas le choix.

Youki était arrivée parée, les cheveux magnifiquement coiffés et le corps parfumé. Vêtue d'un kimono de gaze bleu pâle orné de pivoines dessinées à l'encre de Chine, et d'une obi de brocart d'argent rehaussé de camélias, elle avança vers le baron sur la pointe des pieds, là où Mariko pouvait la voir. Elle portait un petit plateau noir laqué chargé de saumon shikoku séché, de noix de la région de Kaga conservées dans un épais sirop, de riz et d'un pot en fer rempli de scarabées séchés aphrodisiaques. Et une coupe de saké rouge laquée avec un couvercle.

Mariko savait que, une fois vidée de son contenu, la coupe révélait un homme et une femme en plein acte sexuel, et chaque partie de leur anatomie était gravée dans le moindre détail : le sexe imposant de l'homme s'insinuant dans un vagin humide, les doigts de pied recourbés de la femme, la langue de l'homme lui léchant les seins.

Youki tomba à genoux et s'inclina si bas que son front toucha le tatami.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le baron.

La jeune fille leva la tête, et elle sourit de ses lèvres pourpres.

– Je m'appelle Youki.

Le baron baissa les yeux vers son sexe. Aucune proéminence. Il maugréa.

– Cette fille n'est pas aussi belle que la *maiko*, dit-il d'une voix pleine de sarcasme.

Youki regarda *Okâsan*, incapable de maîtriser son mécontentement d'être comparée à celle qu'elle haïssait si farouchement. Simouyé passa sa langue sur ses lèvres, et dit :

– Je suis certaine que vous découvrirez, baron Tonda-sama, que certaines fleurs s'épanouissent mieux au clair de lune que sous les rayons du soleil.

Le baron se mit à rire, ce dont Mariko ne le croyait pas capable, et ce fut ce qui la trahit, car elle se cogna le genou contre la porte dérobée.

Le baron bondit, sortit sa longue épée de son fourreau, et s'écria :

– Qui est là ?

Mariko en eut le souffle coupé, le visage empourpré, et le cœur battant à tout rompre. Elle ne pouvait dire un mot. Elle s'éloigna du trou par lequel elle avait épié toute la scène, et s'arrêta de respirer, du moins en eut-elle l'impression. D'après ce qu'elle pouvait voir du baron à travers le trou, il était vraiment très en colère. Et dangereux.

Simouyé fit un signe de tête à Youki, qui prit la bouteille de saké et versa la liqueur dans la petite coupe rouge laquée, s'inclina et la tendit au baron. Puis elle saisit une noix gluante sur le plateau et, baissant les yeux tandis que son kimono glissait sur son épaule, révélant la courbe d'un sein, elle indiqua au baron qu'il pouvait prendre la noix entre ses doigts.

Un sourire éclaira son visage, et il rengaina son épée, prit la noix, la croqua longuement, puis en suçà l'enrobagesucré et se lécha les lèvres. Ses yeux ne quittèrent pas un instant la peau nue de la geisha.

– Vous êtes pleine de ressources, Simouyé-san, dit le baron en buvant la liqueur d'un trait. Mes mains et mes yeux sont occupés à prendre du plaisir au lieu de chercher l'intrus.

– Au guerrier qui a perdu l'usage de ses deux mains, il reste un onzième doigt, dit Simouyé en s'inclinant. C'est pourquoi je ferais mieux de vous laisser pour que vous puissiez faire usage de ce

doigt.

Aussi discrètement qu'un papillon fermant ses ailes, Simouyé s'inclina et s'éclipsa du salon de thé. Le baron rit à gorge déployée, et il commença à se détendre lorsque Youki tira un éventail de sa ceinture et se mit à danser à travers la pièce en chantant. Elle ouvrit son éventail pour révéler une jolie geisha en kimono de dessous rouge, et elle le referma à demi, pour révéler la même geisha, sans son kimono. Elle lui exposa la chair rose de son corps, la rondeur de ses seins, leurs pointes érigées, les jambes écartées, prêtes à recevoir le sexe érigé de son amant. Youki recommença encore et encore, révélant son corps chaque fois un peu plus.

Mariko laissa échapper un petit soupir. Elle ne put s'en empêcher. Mais, après tout, qui aurait pu l'entendre ? Certainement pas le baron, il prenait trop de plaisir, entièrement concentré sur la jeune chair qui lui était ainsi peu à peu dévoilée, qu'il en avait oublié le reste du monde.

Mariko vit que le baron faisait des efforts sur lui-même pour ne pas perdre patience et se laisser emporter par la voracité qui le gagnait. De son côté, Youki était gagnée par sa danse, elle ondulait des hanches, roulait des épaules, et faisait glisser son kimono de plus en plus bas, si bas qu'une de ses manches révéla ses seins.

Le baron ne pouvait plus attendre. Sa respiration se fit plus lourde, son visage se couvrit de sueur, et d'un geste – Mariko imagina qu'il faisait le même geste lorsqu'il enfonçait sa longue épée dans le corps d'un ennemi – il saisit son sexe et l'exposa à la vue de la jeune fille. Youki faillit s'évanouir en le voyant. Elle mit son éventail devant le bas de son visage pour cacher sa bouche ébahie.

Mariko crut, elle aussi, qu'elle allait défaillir. Même dans les dessins du *Pillow Book*, jamais elle n'avait vu un pénis aussi long, aussi dur et large.

Elle pressa son œil contre le trou creusé dans la cloison, et posa la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de battre si vite. Elle observa le baron, absorbé dans la contemplation du sexe de Youki. Il avait le regard fixé sur ses lèvres humides et roses, et il poussa un cri rauque, comme si ce qu'il venait de voir avait déclenché un feu en lui, qui menaçait d'exploser s'il ne la prenait pas. Tout de suite.

Il fit un mouvement rapide, saisissant la fille à la taille d'un bras, et enfonçant son sexe en elle de l'autre. Mariko trouva qu'il ressemblait à un chat s'apprêtant à déguster un poisson séché, tant il paraissait avide de goûter la chair de la jeune fille. Il déversa sa passion avec tant de râles et de gémissements que toute la maison de thé en fut ébranlée, et même les dieux retinrent la pluie et le tonnerre, pour que sa voix seule retentisse dans le silence de la nuit.

Mariko n'avait jamais vu un acte d'amour aussi passionné. Elle était en proie à une grande curiosité, à la surprise et à la peur. Il prenait la fille dans toutes les positions, mettant les pieds de Youki sur ses épaules, la retournant, et la stimulant en la pénétrant par derrière. Puis il perdit le contrôle, allant et venant en elle de plus en plus vite, de plus en plus fort. Une délicieuse extase s'échappa de Youki, venue du cœur de sa fleur, qui fit frissonner Mariko. La peau nue des deux corps allongés l'un contre l'autre était aussi claire que la cire tendre d'une bougie en train de se consumer, se pénétrant, se fondant l'un dans l'autre, le sexe du baron toujours aussi dur à chaque va-et-vient.

– Plus fort, cria Youki exaltée.

– Je vais te donner ce que tu veux, ce dont tu as besoin, cria le baron d'une voix rauque.

A cet instant, quelque chose d'étrange arriva à Mariko. Sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, sans aucune culpabilité, elle descendit sa main vers son ventre, dans l'entrebâillement de son kimono. Elle repoussa la soie, et trouva ce lieu chaud entre ses cuisses. Elle ne fut pas surprise de découvrir que c'était humide.

Elle glissa son doigt à l'intérieur, et trouva son propre rythme, lent d'abord, puis de plus en plus rapide. Elle ferma les yeux, écoutant les bruits du baron et de la geisha, leurs corps se heurtant, trempés de désir, mêlés à leurs gémissements et soupirs. Mariko sentit que quelque chose de délicieux et de merveilleux était sur le point de lui arriver, un plaisir tel qu'elle ne pouvait attendre un instant de plus...

Mais, avant que le plaisir ne s'abatte sur elle, le baron se mit à hurler. C'était terminé. La respiration rapide se fit de plus en plus lente. Mariko prêta l'oreille. Aucune parole ne fut échangée entre les amants. Aucun mot doux, aucune tendresse. Rien.

Au lieu de cela, ils tombèrent dans un profond sommeil. Mariko ôta les doigts de son sexe, et referma son kimono. Elle se sentait insatisfaite, frustrée et irritée. Elle avait envie que quelque chose de sensuel lui arrive, elle en avait très envie.

Mais elle n'avait plus le temps de chercher son propre plaisir, elle devait s'échapper avant leur réveil. Elle fit doucement coulisser la porte de papier, et fut saisie par une odeur caractéristique. L'odeur de la semence de l'homme mélangée à la sève de la femme lui provoqua des picotements dans la gorge. Elle toussa, mais personne ne bougea. Leurs corps éreintés dérivèrent dans une autre dimension, comme si leur conscience leur avait été ôtée, aussi sûrement que si les dieux leur avaient jeté un sort.

Ils avaient dû lui jeter un sort à elle aussi, songea-t-elle, tandis qu'elle avançait sur la pointe des pieds autour des amants allongés. De nouveau, elle sentit le désir la tourmenter au creux de son ventre. Elle avait un profond sentiment d'insatisfaction, car tandis qu'elle avait observé l'orgasme des deux amants, elle avait eu la sensation que quelque chose manquait. Mais quoi ?

Était-ce l'amour ? Peut-être que la blonde *gaijin* avait raison, après tout.

Le saurait-elle jamais ?

Chapitre 10

Blottie dans un coin de la banquette froide du *jinrikisha*, Mariko regardait de toutes parts tandis que le véhicule à deux roues faisait des bonds dans les flaques d'eau de pluie. Le son de la respiration lourde et régulière d'Hisa lui parvint peu à peu, et elle porta toute son attention sur lui. Son corps musclé n'était recouvert que d'un pagne par cette nuit chaude et humide, et ses pieds nus portaient de simples sandales.

Elle le trouva très attirant, le corps nu scintillant sous la pluie. Elle n'était pas la seule à l'admirer, la lune projetait sa lumière sur son dos nu et sur ses fesses, lui donnant ainsi son approbation céleste, et faisant comprendre à Mariko pourquoi Kathlene avait désiré le garçon du *jinrikisha* si ardemment.

Elle soupira lorsqu'elle découvrit que le pagne révélait davantage son anatomie qu'il ne la cachait. Ses muscles forts se dessinaient tandis qu'il tirait la grande voiture noire. De chaque côté de son pagne, ses fesses minces et fermes étaient offertes à la vue, qui bougeait au gré de ses mouvements, et elle osa se demander si son honorable pénis était en érection.

Que ressentirais-je s'il était à l'intérieur de moi ? Enfoncerait-il son honorable sexe de jade en moi ? aurait-elle voulu savoir, oubliant son sens du devoir pour laisser naître ses sensations de femme.

Elle se rendit compte trop tard que l'expression sensuelle de son visage avait été trahie par la douce lumière de la lanterne de papier qui était fixée sur un des côtés du *jinrikisha*. Faite de fines nervures de bambou, la lanterne dégageait une vive lueur, qui dessinait sur le fin papier le saule peint représentant les armoiries de la maison de thé du Look-Back Tree.

Elle ne pouvait se cacher des dieux. Elle pria pour qu'ils la comprennent et qu'ils ne la punissent pas d'avoir eu de telles pensées. Comme s'il avait su ce qu'elle pensait, le garçon se retourna et lui adressa un large sourire, puis un baiser, en lui faisant comprendre avec la langue qu'il était impatient de satisfaire ses désirs les plus fous. Il continua ce petit jeu pendant un certain temps.

Gênée, elle lui fit non de la tête.

Les yeux baissés, agitant son éventail, elle posa son autre main sur sa poitrine pour essayer de calmer son cœur qui s'emballait. Elle sentit le regard du jeune homme sur elle, attendant un signal, une indication qu'elle avait changé d'avis et qu'elle avait besoin de ses services, ou même qu'elle les désirait. Mais elle ne pouvait pas faire cela. Elle devait se soumettre à la volonté d'*Okâsan* et se préserver pour son futur bienfaiteur.

Et même si elle ne se trouvait pas jolie, elle était impatiente de donner du plaisir et elle aurait fait n'importe quoi pour l'homme qui serait choisi pour elle, quelle que fût sa demande. Elle sourit en y pensant. Elle le laisserait même la faire se coucher sur le sol, les jambes et les fesses nues écartées, les mains et les chevilles liées avec une corde de soie et attachées à un poteau, son beau kimonode soie doré flottant au vent. Le laisserait-elle vraiment lui faire ça ?

C'était son devoir, n'est-ce pas ?

Elle sourit de nouveau, se laissant porter par ses délicieuses pensées. Avoir vu le baron faire

l'amour à Youki l'avait rendue rêveuse, peuplant son esprit de contes romantiques, comme l'histoire de la Princesse des Fleurs, qui racontait comment cette princesse avait ouvert ses pétales au contact d'un phallus érigé, tout grand pour recevoir le pénis à l'apogée de sa gloire. Comme Youki l'avait fait de nombreuses fois depuis sa cérémonie de défloration.

Mariko s'était souvent dissimulée derrière un paravent pour regarder la geisha divertir son client. Youki soulevait son kimono, puis son kimono de dessous, révélant ses jambes élancées, son ventre plat, puis son secret le plus délicieux, le plus doux et le plus humide, qui poussait l'homme à saisir son sexe et à l'insinuer en elle, et à aller et venir jusqu'à ce qu'elle crie d'une voix de gorge si rauque qu'elle semblait s'épuiser.

Mariko effleura ses joues en feu. Désormais elle ne pourrait plus les regarder avec tant d'innocence et de détachement. Pas après avoir vécu la vague de plaisir la plus extraordinaire qu'elle ait jamais ressentie grâce à ses propres doigts.

Elle n'avait pu s'empêcher de les regarder, mais à présent son visage était rouge de honte de s'être montrée si indiscreète. Elle était une horrible fille, et elle n'était pas digne de devenir une geisha, pensa-t-elle tandis que, quelque part dans la nuit chaude et humide, son amie *gaijin* était perdue dans cette obscurité qui révélait de nouvelles tentatrices à chaque coin de rue.

Une courtisane !

Mariko dissimula le bas de son visage avec son éventail, mais pas ses yeux, lorsqu'elle vit la femme vêtue d'un kimono de soie satinée rose pâle, d'une obi écarlate brillant de fils dorés, dont le nœud de taille exagérée se trouvait sur le devant. La prostituée faisait claquer ses socques de vingt centimètres de haut sur les dalles mouillées, en se déhanchant de manière provocante. Son visage blanc, ses lèvres rouges et ses sourcils noirs étaient dénués d'expression et ne montraient en rien qu'elle était consciente de quoi que ce soit, excepté elle-même. Et elle ne sembla même pas réagir lorsque son domestique écarta de son chemin plusieurs brindilles mortes.

Mariko remarqua ses ongles des pieds, qui formaient des petites taches rose brillant sous la lumière des lanternes. Combien d'amants avaient partagé son futon ce soir ? se demanda-t-elle. Combien d'hommes l'avaient caressée et léchée, avant d'introduire leur sexe en elle, et de lui faire recourber ses jolis petits doigts de pied roses ?

Mariko poussa un long soupir, et demanda à Hisa d'aller plus vite. Fini de flâner comme un papillon se déplaçant avec légèreté au gré du vent. La vie passait aussi vite que la rosée matinale, et elle ne voulait pas perdre un instant de plus sans son amie.

Elle espérait pouvoir retrouver les jours pluvieux pendant lesquels les deux *maikos* couraient dans les rues après une vieille femme qui allait avec un bâton de bambou sur l'épaule, au bout duquel était attaché un minuscule brasero se balançant d'avant en arrière, tandis qu'elles la suppliaient de leur faire des gâteaux tout chauds. Ou ce jour où elles avaient réussi à attraper de magnifiques fleurs de lotus rose qui poussaient dans les fossés boueux, le long de la route, et que Kathlene avait insisté pour qu'elles les mettent dans leurs cheveux.

– Comment une chose aussi magnifique peut-elle pousser dans cette gadoue ? avait demandé Kathlene en nettoyant les fleurs dans une flaque d'eau de pluie.

– Ces fleurs ont été créées par les dieux, Kathlene-san, dit Mariko, pour nous rappeler que nos cœurs grandiront, si on ne réprime pas nos bons sentiments.

Mariko se tapit sur son siège et repensa à ce qu'elle avait dit à son amie *gaijin* l'autre jour, après l'avoir surprise avec Hisa. *Les bons sentiments* ? Elle aurait dû avoir honte de lui avoir parlé ainsi. La cruauté de ses propres paroles la blessa comme la pointe acérée de l'épée d'un samouraï. Pourquoi avait-elle agi ainsi ? Elle connaissait la réponse. Son cœur était devenu froid et vibrant de colère lorsqu'elle avait vu son amie *gaijin* convoiter le garçon du *jinrikisha*.

Était-ce à cause du devoir qu'elle avait ressenti de la colère envers son amie ? Ou était-ce parce qu'elle aussi trouvait Hisa extrêmement beau et attirant ? Et parce qu'elle avait envie qu'il la déshabille et s'allonge auprès d'elle, nu, sur son futon ?

Elle avait imaginé le sexe du jeune homme se transformant en un pinceau avec lequel il aurait pu dessiner de magnifiques courbes de plaisir sur son corps nu. Un bon pinceau avait une pointe dure, mais c'était la pression et le rythme apportés par la personne qui l'utilisait qui donnaient le plus de plaisir.

Dans ses rêves éveillés, Hisa dessinait des caractères aux lignes fluides avec son sexe allant de haut en bas, se courbant puis balayant avec énergie son ventre, puis ses seins et, enfin, ses mamelons, érigés d'excitation. Ensuite, il descendait dans le cœur de sa fleur, son sexe s'enfonçant en elle jusqu'à ce que la friction sensuelle de leurs corps nus explose en un mélange des contrastes de l'humide et du sec, du dur et du mou, la faisant crier de joie, jusqu'à ce que son cœur trouve le calme.

Elle regarda Hisa. Quelles sensations lui procurerait son sexe en elle ? Serait-il dur et palpitant ? Son cœur se mit à battre la chamade, et elle frotta ses cuisses l'une contre l'autre lorsqu'elle sentit son humidité se déposer sur son kimono de dessous. Et elle ne put résister au désir de se caresser. Que se passerait-il, si Hisa-don se retournait et voyait ce qu'elle faisait ?

Mais, après tout, ne pouvait-elle pas jouer, elle aussi ? Elle ne savait pas pendant combien de temps elle allait pouvoir résister à l'odeur du pagne. Elle se sentait rouge d'excitation, elle avait le feu aux joues, et lorsqu'elle joua enfin avec sa chère petite fente, elle sentit une chaleur douce et délicieuse réchauffer l'essence de sa féminité. Les vagues de plaisir montèrent en elle jusqu'à ce qu'elle se sente submergée par un déferlement qui la fit trembler de tout le corps.

Pelotonnée dans l'angle du *jinrikisha*, découvrant son désir ardent pour ce nouveau plaisir, elle se souvint qu'il fallait qu'elle devienne une geisha. Il le fallait, même si elle devait pour cela supplier *Okâsan* de lui trouver un amant avant qu'elle ne soit dominée par ses émotions refoulées et qu'elle ne puisse plus s'empêcher de tomber sous le charme du garçon du *jinrikisha*. Elle mourait d'envie d'être libre, comme les bourgeons des pruniers au printemps, solides et durs, attendant de s'ouvrir et de se transformer en fleurs blanches. Elle devait absolument évacuer toutes ses peurs de ne pas réussir à devenir une geisha. Elle soupira et se concentra de nouveau sur sa mission initiale : rechercher Kathlene.

Le garçon qui tirait le *jinrikisha* passa dans une flaque, ce qui fit sursauter Mariko lorsque quelques gouttes d'eau de pluie sale vinrent éclabousser le bas de son kimono, salissant les armoiries représentant des chrysanthèmes blancs qui étaient brodés sur le tissu. Elle poussa un petit soupir de consternation. Son kimono n'était pas la seule chose à avoir été gâtée. Les pensées sensuelles qui s'étaient insinuées dans son esprit furent remplacées par des préoccupations plus urgentes. Une étrange série d'événements s'était enchaînée ce soir, venant bouleverser son monde

et les choses telles qu'elle les connaissait. En outre, ce qu'elle avait appris plus tôt de la bouche d'*Okâsan* pesait lourd sur son cœur.

– Tu es une fille dévouée, Mariko-san, lui avait dit Simouyé en employant le suffixe honorifique en s'adressant à elle. Et tu comprends l'importance du devoir, qui surpasse tout.

– Oui, *Okâsan*, avait-elle répondu en s'inclinant.

– Tu apportes l'honneur dans mon établissement, c'est pourquoi j'ai essayé de te protéger des désagréments du monde à l'extérieur de la maison de thé.

– Je vous suis reconnaissante de votre protection, *Okâsan*, avait dit Mariko en la saluant les mains jointes.

La femme et la jeune *maiko* s'étaient assises sur des coussins de soie bleue dans le salon de thé qui se trouvait à l'étage, loin des amants endormis, le baron Tonda et Youki.

La pièce était divisée par trois paravents de papier doré. Mariko avait laissé son regard dériver vers les paravents, sur lesquels étaient peintes des branches minces et noueuses, grossièrement dessinées. Un frisson désagréable avait fait glisser son kimono sur son épaule, découvrant ses seins. *Okâsan* allait-elle la punir ? Les branches lui avaient fait penser à ce qu'il arrivait aux domestiques qui faisaient le ménage lorsqu'elles contrariaient *Okâsan* en entrant furtivement dans la grande baignoire de cyprès, nues, et qu'elles se donnaient mutuellement du plaisir avec leurs doigts potelés. Elles barbotaient dans l'eau chaude, massaient leurs seins avec de l'huile de sésame chaude, puis insinuaient un doigt dans leur anus. Mariko avait souvent envié leurs cris de plaisir, jusqu'au jour où *Okâsan* avait découvert qu'elles ne faisaient pas leur travail. Elle les avait fait s'allonger nues sur les tatamis tandis qu'elle frappait leurs fesses tremblantes avec une longue branche de saule. Mariko s'était mise à rire. Après tout, peut-être que ce n'était pas une punition !

Heureusement pour elle, les dieux étaient de bonne humeur ce soir. Simouyé, après avoir constaté que Kathlene s'était enfuie, avait pensé qu'il était préférable qu'elle parte à sa recherche. Du coin de l'œil, Mariko avait vu Ai entrer dans la pièce et prendre la moustiquaire de coton vert pour la disposer au-dessus des deux amants.

La *maiko* avait regardé Simouyé, surprise. Le baron devait être un homme important, car *Okâsan* ne laissait jamais aucun client passer la nuit dans la maison de thé, en tout cas pas depuis ce jour où, lorsqu'elle était encore une enfant, deux hommes s'étaient querellés pour obtenir les faveurs d'une geisha, se blessant mutuellement en répandant leur sang dans toute la pièce. Les marques laissées par leurs épées étaient toujours visibles sur les piliers de bois du salon de thé principal. Depuis, seuls les gentlemen d'origine noble avaient un droit d'entrée dans la maison de thé du Look-Back Tree.

– Le temps du danger est arrivé plus vite que je ne croyais, Mariko-san, avait dit Simouyé en se tamponnant le visage avec un foulard qui portait les armoiries de la maison de thé.

– Un danger ? Je ne comprends pas, *Okâsan*.

– Oui, mon innocente enfant, un très grand danger. Pendant des années, j'ai évité d'attirer l'attention sur ma modeste maison de thé en espérant éviter ce redoutable dilemme.

Mariko s'était redressée. Les paroles de la propriétaire de la maison de thé avaient été

semblables à des galets jetés dans l'eau, provoquant un cercle après l'autre, qui tour à tour étaient venus troubler son esprit.

– Pourquoi, *Okâsan* ?

– J'ai peur que le prince Kira-sama ne découvre le secret que je cache entre ces murs et qu'il se venge de nous.

– Le prince Kira-sama ? A cause d'un secret ? avait répondu Mariko. Je ne comprends rien de tout cela.

Simouyé avait posé la main sur la joue de Mariko. Les doigts de la femme étaient d'un froid glacial. La jeune fille avait fait un effort surhumain pour ne pas frissonner tandis qu'*Okâsan* la regardait, un souvenir lointain au fond des yeux.

– Te souviens-tu de la nuit où Kathlene-san est arrivée parmi nous ?

– Oui, *Okâsan*, il pleuvait, il y avait un terrible orage cette nuit-là, et Kathlene avait eu très peur pour son père.

Simouyé avait poussé un soupir, et ôté la main du visage de Mariko pour la porter à sa poitrine, comme pour se réchauffer le cœur.

– Ce n'était pas son père qui était en danger, mais Kathlene-san.

– Kathlene-san ? avait répété Mariko, incrédule.

– Oui, le prince souhaite sa mort.

– Sa mort ? avait fait Mariko, choquée par ce qu'elle venait d'entendre. Mais qu'a-t-elle pu faire pour contrarier le prince ? Elle est très belle, et elle a le cœur si bon !

– C'est vrai, mais si le baron Tonda-sama découvrait sa véritable identité et indiquait au prince le lieu où elle se trouve, nous ne pourrions la sauver de son courroux.

– On ne peut laisser quoi que ce soit arriver à Kathlene-san, avait plaidé Mariko.

– C'est pour cela que je dois te révéler son secret, Mariko-san, avait dit *Okâsan* d'une voix crispée.

Mariko s'était assise sans bruit, fermant les yeux tandis qu'elle écoutait une histoire qui l'avait laissée ébahie de surprise, de peur et d'étonnement. La pluie battait sur les volets de bois de la maison de thé, un bruit froid et creux qui avait accentué la peur dans le cœur de la jeune fille, comme si chaque goutte de pluie s'était fait l'écho des paroles de la propriétaire de la maison de thé à l'infini.

Simouyé lui avait raconté que Mallory-san avait organisé, pour le prince Kira et son fils, la visite de la ligne de chemin de fer privée qui reliait Tokyo à Kawayami, là où se trouvait le château du *daimyo*. Ne demandant qu'à satisfaire le prince, Mallory-san avait autorisé le jeune garçon à faire une promenade à cheval et à partir à la découverte d'une forêt qui se trouvait à proximité. Tragiquement, le jeune garçon âgé de douze ans était tombé de son cheval et s'était cassé le cou. Par la suite, on avait découvert que la sangle de cuir qui tenait la selle avait été coupée.

– Qui a pu faire une chose aussi horrible ? avait demandé Mariko, portant la main à la poitrine.

– Mallory-san pensait que des petits fermiers étaient derrière le complot. Ils ne voulaient pas

que leurs terres soient rachetées par le prince pour qu'il puisse faire construire sa voie ferrée privée, avait dit Simouyé, les yeux embués de larmes.

Elle avait refoulé ses larmes pour que la jeune fille ne les voie pas.

– Pourquoi Kathlene est-elle en danger ? avait demandé Mariko en fronçant les sourcils en signe d'incompréhension.

– Le prince a rendu Mallory responsable de ce qui est arrivé à son fils. Et, comme le veut la tradition, le prince Kira-sama a exercé son droit de prendre sa revanche sur la famille de Mallory-san, et a réclamé la vie de son enfant en compensation de l'enfant qu'il avait lui-même perdu.

Mariko avait incliné la tête. Tout le monde savait que les vendettas étaient réprochées par l'empereur et son nouveau régime, mais le prince avait entretenu les anciens principes militaires et refusait d'abandonner le système féodal, ce qui impliquait qu'il continuait de garder une escorte de serviteurs issus de la classe des samouraïs, ce qui incluait le baron Tonda-sama.

Simouyé avait poursuivi son récit.

– Après avoir semé les hommes du prince, Mallory-san a conduit sa fille à la maison de thé du Look-Back Tree, et il l'a laissée avec nous, sachant que s'ils le capturaient avant qu'il ait embarqué sur un navire le ramenant en Amérique, ils ne trouveraient pas sa fille avec lui, et ils ne pourraient donc pas la tuer. Ils ont fouillé toute la ville à la recherche de la fille blonde, en vain, car elle avait disparu tel un oiseau rasant la surface de l'eau avant de s'envoler sans laisser de trace.

– Et Kathlene-san ne sait rien de toute cette histoire ? avait osé demander Mariko.

Sentant que la jeune fille était en proie à une profonde tristesse, et combien il allait être difficile pour elle de garder le silence, Simouyé avait posé la main sur l'épaule de la jeune *maiko*.

– Non, Mariko-san. Je dois protéger la fille de Mallory-san. Et j'ai bien peur que son père ne revienne jamais.

– Ce n'est pas vrai ! s'était écriée Mariko sans avoir pris le temps de réfléchir à ce qu'elle allait dire.

Simouyé lui avait lancé un regard furieux et interrogateur.

– Je ne te comprends pas, avait-elle dit à la jeune fille.

Mariko avait baissé les yeux. Elle avait parlé trop vite, bien trop vite. Elle avait promis à Kathlene qu'elle ne dirait rien à la propriétaire de la maison de thé à propos du *gaijin* qu'elle avait vu au temple. Elle avait mordu sa lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler. *Était-il possible de ne pas le dire à Okâsan ?* C'était comme essayer d'apaiser sa soif avec la rosée déposée sur un brin d'herbe. Elle avait secoué la tête. Ce refus du devoir lui ressemblait si peu. Malgré tout, la petite *maiko* était restée fidèle à son idée première : si Kathlene avait confiance en cet homme, Mariko n'avait pas besoin de connaître son nom pour sentir qu'il saurait la protéger. Et, en dépit de son audace, le respect dont il avait fait preuve à son égard l'avait impressionnée. D'après Kathlene, son auguste présence était semblable au calme d'un étang, même lorsqu'un tourbillon surgissait. Elle avait pris une lente inspiration. Elle portait le secret du destin de la jeune fille au fond de son cœur, chassant toutes les autres émotions. Et elle avait dû s'aider de toutes les heures d'apprentissage dont elle avait bénéficié pour continuer de faire bonne figure.

– Je... je dois vous demander pardon pour avoir parlé aussi directement, *Okâsan*. Moi aussi, j'ai espéré le retour de Mallory-san, même si je serais inconsolable si Kathlene-san nous quittait.

– A moi aussi, elle me manquerait beaucoup et je serais réellement attristée, Mariko-san.

Mariko avait regardé Simouyé, surprise par sa franchise, qui lui ressemblait si peu. Elle n'avait pu s'empêcher d'esquisser un sourire. L'habitude qu'avait Kathlene de montrer ses émotions les avait affectées toutes deux, d'une manière qu'elles n'auraient jamais crue possible.

– Maintenant, tu comprends pourquoi nous devons cacher le secret de son identité au prince, avait dit Simouyé, reprenant sa position de propriétaire de la maison de thé.

– Cela ne change rien à ce que je ressens au fond de mon cœur, *Okâsan*.

– Et de quoi s'agit-il ?

– Je voudrais que Kathlene-san devienne ma sœur geisha. Nous attendons avec tant d'impatience le jour de la cérémonie qui fera de nous des sœurs.

– C'est un jour très important, pendant lequel la *maiko* se lie à la geisha qui deviendra sa grande sœur et lors duquel elle change de nom, avait-elle dit avant de marquer une pause. Mais tu n'es pas...

– C'est vrai, je ne suis pas une geisha, avait-elle plaidé, mais personne dans la maison de thé du Look-Back Tree ne serait une meilleure sœur pour Kathlene.

– Il y a tant de choses chez Kathlene qui défient la tradition, avait répondu Simouyé, pensive, puis, semblant avoir pris une décision, elle avait ajouté en souriant : Votre souhait de devenir sœurs geishas se réalisera. Je te le promets.

Mariko avait frappé dans ses mains deux fois, comme si elle avait invoqué les dieux pour les remercier.

– Je vous remercie très humblement, *Okâsan*, avait-elle dit en s'inclinant, le front posé sur le tatami.

Son enthousiasme ainsi que son emploi d'un langage formel avaient pris Simouyé au dépourvu.

– Mais avant tout, Mariko-san, nous devons protéger ce qui est précieux à nos yeux dans la maison de thé du Look-Back Tree en donnant au baron ce qu'il veut pour qu'il nous laisse tranquilles.

– Que voulez-vous dire, *Okâsan* ?

– Lorsque le baron Tonda-sama a vu Kathlene-san danser sous la véranda, il a été fasciné par sa beauté, et il a juré que rien ne se mettrait en travers de son chemin dans son projet d'être le premier homme à partager son oreiller, quoi qu'il en coûte.

Mariko avait secoué la tête.

– Kathlene-san n'acceptera jamais de se soumettre au baron Tonda-sama, et de le laisser écartier ses jambes pour introduire son sexe de jade en elle !

– Tu dois lui faire comprendre que si elle veut devenir une geisha, elle doit absolument faire le don de l'oreiller au baron Tonda-sama, avait dit Simouyé avant de marquer une pause. En tant que geisha, elle devra distraire l'esprit des hommes, mais en tant que femme elle devra satisfaire les désirs sexuels de son amant. Elle ne devra pas être gênée par le bruit discret mais plaisant qui

annonce l'approche de son orgasme, ni par les draps mouillés à l'instant de l'extase. Elle devra dire à l'homme qu'elle accueillera dans son futon que ses caresses lui donnent un plaisir intense, pendant qu'il la léchera avec la langue. Elle devra se soumettre aux plaisirs de son sexe de jade, dans toutes les positions qu'il souhaitera.

Simouyé avait marqué un temps d'hésitation, comme si elle avait été en train de choisir sa position favorite, puis elle avait ajouté :

– ... elle devra s'allonger à plat ventre lorsqu'il introduira son sexe dans sa petite grotte, soulever légèrement les fesses pour qu'il puisse atteindre les parties sensibles de sa chair humide, jusqu'à ce qu'elle se réjouisse du plaisir qu'il lui donne.

Mariko avait baissé les yeux, essayant de cacher le sourire qui flottait sur ses lèvres, convaincue qu'*Okâsan* parlait d'après ses propres expériences, même si on racontait à voix basse derrière les portes closes qu'elle n'avait aimé qu'un seul homme, le grand *gaijin* du nom de Mallory-san. Alors, elle avait aussitôt dit :

– Je respecte tout ce que vous avez fait pour moi, *Okâsan*. Je ferai ce que vous attendez de moi.

– Alors tu comprends que ce que je t'ai dit doit rester un secret entre nous. La vie de celle qui deviendra ta sœur geisha en dépend.

– Je vous le promets, *Okâsan*, avait dit Mariko en joignant les mains et inclinant la tête, réaffirmant ainsi son attachement au sens du devoir.

Ai était entrée dans la pièce avec sa façon bien à elle de se rendre silencieuse et presque invisible, leur apportant du thé chaud, qu'elle avait posé sur la table basse noire laquée. Tandis qu'elles buvaient le mélange vert écumeux, Simouyé avait brièvement exposé le plan qu'elle avait élaboré pour retrouver la *maiko* disparue.

– Je vais donner l'ordre à Hisa de te faire faire le tour de la ville en voiture. Je ne pense pas que Kathlene soit allée bien loin. Cherche-la partout, jusqu'à ce que tu la trouves.

– Partout ?

– Oui, dans les bains publics, dans les magasins de Shijo Street, partout ! Tu dois la convaincre de revenir à la maison de thé immédiatement.

– Et si elle refuse de faire le don de l'oreiller au baron ?

– Alors dis-lui que le baron détruira la maison de thé du Look-Back Tree.

Simouyé lui avait expliqué en détail ce qu'elle allait devoir lui dire.

– Je comprends, avait dit Mariko, plus à elle-même qu'à *Okâsan*.

Elle avait entendu sa propre voix vaciller. Elle avait tremblé, incapable de dissimuler ses sentiments. Le tremblement qui l'avait ébranlée était une réaction à tout ce qu'elle venait d'apprendre du danger qui menaçait son amie.

Elle avait été secouée par la colère, aussi. Elle avait été en colère contre ces coutumes d'un autre temps qu'étaient la vendetta et la souffrance sans fin imposées à une innocente victime. Et cette colère lui avait donné du courage. Elle aimait Kathlene aussi profondément que si elle était sa propre sœur, et elle se sentait responsable d'elle. Elle devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour sauver son amie.

Après plus d'une heure passée à la chercher, après avoir visité les bains publics et les magasins, elle n'avait toujours pas trouvé Kathlene. Il ne lui restait plus qu'un endroit où la chercher. Mariko commanda à Hisa d'aller plus vite lorsqu'ils atteignirent la rue étroite qui menait au temple Kiyomizu. Les pieds du jeune garçon, enserrés dans de solides sandales de paille, faisaient un bruit régulier en frappant les flaques de boue, et marquaient le rythme des pensées de la jeune fille.

Jusqu'à ce soir-là, elle n'avait jamais connu autre chose que le calme et la sérénité du monde des saules et des fleurs. A présent, il lui semblait qu'au détour de chaque rue étroite tout n'était que danger et démons. Le cri aigu d'un chat sautant d'un toit la fit sursauter. Le crissement des pneus du pousse-pousse sur les cailloux sonna à ses oreilles comme des voix sifflantes. Il fallait absolument qu'elle tempère sa nervosité. Si elle continuait à voir le danger à chaque coin de rue, elle ne serait d'aucune aide pour son amie.

Lorsque le *jinrikisha* atteignit le chemin qui conduisait au temple, Mariko était agitée par mille émotions fluctuantes, et elle poussa un cri lorsque Hisa s'arrêta subitement, d'un mouvement brusque qui la fit glisser à l'autre bout de la banquette. Mais elle eut la présence d'esprit de retenir la lanterne de papier pour la maintenir.

– Mais que fais-tu, Hisa-don ? cria-t-elle.

Il se retourna, un sourire aux lèvres, donnant des coups de hanches d'avant en arrière, tandis que la bosse saillante entre ses jambes grossissait à vue d'œil.

Pourquoi ne pouvait-elle détacher son regard de lui ?

– J'ai voulu éviter d'écraser une chenille qui était en travers de notre chemin, dit-il.

Mariko se rassit sur son siège, essayant de s'empêcher de penser à son évidente virilité. Elle savait pourquoi il s'était arrêté. Comme le voulait la coutume, Hisa pensait que l'âme de ses ancêtres vivait peut-être chez un insecte, et il avait toujours peur de les écraser.

Cependant, la jeune *maiko* sentit son pouls battre à tout rompre, et elle ne put résister à l'envie de le regarder de nouveau. Elle fut incapable de détacher son regard de celui qui continuait de l'aguicher. Il mima les mouvements de l'insecte avec son corps, les exagérant tandis que ses hanches allaient d'avant en arrière, jusqu'à ce que la proéminence entre ses jambes devienne si imposante que Mariko put voir une partie de son sexe émerger du tissu léger de son pagne.

Il passa son doigt sur l'extrémité de son sexe, puis il empoigna son pénis et le dirigea hardiment dans la direction de la jeune fille. Elle resta sans voix, incapable d'interrompre les petites vagues de plaisir qui déferlaient entre ses cuisses. Et elle n'avait aucune envie que cela s'arrête. Elle serra les jambes pour accentuer ses sensations. Était-ce le plaisir qu'elle avait manqué de peu en regardant le baron introduire son sexe de jade en Youki-san ? Était-ce cela ? En tout cas, elle n'avait jamais vécu une telle expérience, et elle eut l'impression que son âme était sur le point de fondre. Elle serra la lanterne si fort dans sa main que le papier se déchira, et la brise nocturne souffla sur la bougie. A cet instant, elle fut prise de panique.

Avait-elle contrarié les dieux ? La puniraient-ils pour ne pas avoir su se maîtriser et pour avoir cédé à sa passion ?

Mariko attendit. Elle s'attendait à ce que les ténèbres et la colère de Bishamon – le dieu de la

guerre – s’abattent sur elle, mais ce fut un arc de lumière qui s’éleva, quelque part, derrière eux. Un frisson de peur parcourut son cou dénudé quand elle osa tourner la tête, le cœur battant sous l’effet d’un désir irrationnel de faire face au démon – quel qu’il fût – qui la poursuivait.

Elle vit deux hommes à cheval. La lumière venait de leurs lanternes, attachées à un long manche flexible qui était fixé à leur ceinture pour leur laisser les mains libres. Elle n’eut pas besoin de regarder leurs armoiries pour savoir qu’il s’agissait d’hommes au service du baron. Ils attendaient, la surveillaient, tandis que leurs montures s’ébrouaient avec fracas.

Elle n’était donc pas la seule à rechercher la belle *maiko*, mais cela ne rassura pas Mariko pour autant.

Tandis que le vent du soir emportait la pluie comme un vulgaire insecte, Reed Cantrell fit en sorte qu’on ne le vît pas. Il passa la tête hors de sa cachette, et observa la fille qui se trouvait dans le *jinrikisha*, comme si elle était la clé qui lui permettrait de retrouver Kathlene Mallory.

Et il était le genre d’homme qui, une fois qu’il avait une idée en tête, ne l’oubliait pas tant qu’il n’avait pas compris le lien entre cette idée et les frissons qu’elle provoquait le long de sa colonne vertébrale. Des frissons qui ne l’avaient pas quitté depuis qu’il avait vu les deux samouraïs qui suivaient la jeune fille. Il fut soudain saisi par une forte envie de terminer ce qu’il avait commencé dans le temple, même si l’idée de s’imposer auprès de la jeune fille lui déplaisait. Il avait plutôt l’intention, s’il y parvenait, de la charmer et de mettre à profit le peu de temps dont il disposait pour lui prouver qu’il disait la vérité à propos de son père et qu’il ne lui voulait aucun mal. Il serra les poings, mais il refoula la colère qu’il sentait monter en lui.

Patience, pensa-t-il. Il serait toujours temps pour lui de montrer à ces deux mercenaires ce qu’un barbare poilu, comme ils l’appelaient, pouvait faire quand il ne devait pas se préoccuper en premier lieu de la sécurité d’une jeune fille. Mais avant qu’il n’ait l’opportunité de mettre de côté ses manières de gentleman pour pouvoir leur donner une bonne leçon, il devait trouver Kathlene Mallory.

La pluie venait de s’arrêter lorsque la petite *maiko* dans le pousse-pousse attira son attention. Elle n’était pas particulièrement jolie et elle avait de petits seins, mais son corps fin et gracieux aurait tenté n’importe quel homme et l’aurait rendu très dur. Mais c’était son air innocent, plus prononcé que chez aucune *maiko* qu’il ait vue dans les maisons de thé de Gion, qui lui donnait une allure enfantine.

A son tour, elle jeta un coup d’œil en direction des deux hommes qui la suivaient. Les mêmes hommes qui avaient suivi la jeune fille qu’il pensait être Kathlene Mallory ! Puis elle se retourna vers le jeune homme qui conduisait le *jinrikisha*.

Sans savoir pourquoi, il avait l’impression que la jeune *maiko* savait où il pourrait trouver celle qu’il cherchait. Elle regardait derrière elle, essayant de garder son calme, tout en criant au garçon du *jinrikisha* de ne pas s’arrêter. Ne pas s’arrêter ? D’après ce qu’il avait vu, ce garçon n’avait qu’une chose en tête : arriver à ses fins avec cette *maiko*.

Reed résista à l’envie de courir après la jeune fille, de lui demander de lui dire ce qu’elle

savait, si jamais elle pouvait lui dire quoi que ce soit. Sa connaissance de la langue japonaise était très limitée, mais il commençait à comprendre la hiérarchie qui régnait dans le commerce sexuel, où la geisha était engagée pour être charmante, et la prostituée exerçait son métier les jambes écartées, prête à recevoir les caresses de tout homme disposé à payer.

Il avait été soulagé de ne pas avoir trouvé la fille qu'il cherchait dans le quartier des plaisirs, parmi les femmes sur le dos, les seins nus, le sexe exhibé. Il n'avait pas été choqué par cet étalage de chair, comme certains hommes de sa classe auraient pu l'être en les regardant se déhancher dans la lumière crue, se contorsionnant comme de diaboliques enchanteresses. Au contraire, leurs visages pâles et souriants recouverts de poudre de perle blanche, leurs lèvres maquillées d'un pigment pourpre semblables à des masques de l'enfer avaient suscité en lui une émotion intense qui lui donnait envie de leur offrir un breuvage soporifique pour soulager leur douleur, tant mentale que physique, au moins pour une nuit.

Mais à présent ce n'était pas ce genre de pensées qui lui venait à l'esprit.

La jeune fille qui se trouvait dans le *jinrikisha* était jeune, elle avait les joues pleines, contrairement à tant de jeunes femmes qu'il avait vues dans les maisons closes de Shimabara. Étrangement, il éprouva le besoin instinctif de protéger cette jeune fleur innocente, et si ce garçon du *jinrikisha* décidait de la prendre de force, il était prêt à lui porter secours.

Restant à l'abri des regards dans l'embrasement des portes, allant de l'une à l'autre, le souffle court, Reed ne quitta pas la *maiko* des yeux. *Mais que se passait-il ici ?* Que faisait-elle ? Cette fille n'était peut-être pas si innocente, après tout.

Intrigué, perplexe puis surpris, il secoua la tête, essayant de comprendre ces Japonais. La fille ne semblait pas gênée par les avances sexuelles manifestes du garçon à son égard. Au contraire, elle lui souriait tandis qu'il bougeait de telle façon qu'il lui rappela les natifs de l'île de Palau en pleine danse d'accouplement, à la recherche d'une fiancée pour partager leur hutte. De tels jeux l'amusaient, mais jamais il n'aurait pratiqué de pareils rituels. Les hommes de sa classe vivaient leur sexualité en gardant leur maîtrise de soi, avec modération et dans l'intimité. Mais ici, même si la sexualité tenait une place importante dans la vie d'un homme, elle était loin d'être intime, à en juger par la pléthore de jeunes femmes parées de brocarts à plumes, comme des oiseaux exhibés dans des cages. Un troublant malaise s'empara de lui, qui lui fit se demander si la sexualité était pratiquée de façon aussi ouverte dans les maisons de geishas.

Les deux samourais qui suivaient la jeune femme restaient à distance, tirant la bride de leurs chevaux, buvant du saké dans leur flasque, et appréciant le spectacle qu'offrait cette *maiko*. Attendaient-ils leur tour pour caresser sa chair jeune et chaude, et goûter la douceur de son corps ? spécula-t-il. Mais elle était si jeune qu'il eut du mal à croire l'audace avec laquelle elle évaluait les attributs physiques du garçon du *jinrikisha*.

Porté par le besoin désespéré de rester concentré sur sa mission, Reed fit abstraction de la sensualité de la scène qui se déroulait sous ses yeux. Il n'avait qu'une envie : sortir au plus vite de sa cachette, et secouer la fille pour lui demander pourquoi les samourais la suivaient. Et si cela était nécessaire, il tirerait lui-même ce fichu *jinrikisha* pour trouver Kathlene Mallory.

Mais rien ne se passa ainsi. Un sens aigu du danger le poussa à rester dans l'ombre, aux aguets. Il devait élaborer un nouveau plan qui lui permettrait de la trouver. Mais lequel ?

A mesure que le soleil déclinait, il remarqua que les maisons de bois se détachaient, comme un spectacle d'ombres chinoises sur un fond de gris et mauve. L'obscurité se répandit dans les rues, et bien qu'elles fussent étroites durant la journée, elles semblèrent rétrécir davantage la nuit, comme si elles se refusaient à révéler leurs secrets à un *gaijin*.

Les passages mystérieux étaient inondés de monde, même si la plupart des habitants étaient restés à l'intérieur ce soir-là, à cause de la pluie. Tout se mêlait et s'assemblait, comme si le crépuscule avait pris la forme humaine d'un magicien, rendant chaque coin plus sombre, envahissant chaque impasse de la même odeur de friture, rendant chaque visage de poupée cireux et immobile aussi frêle et irréel que celui d'un pantin.

Tandis qu'il errait dans les rues à la recherche de Kathlene, il remarqua une foule de curieux qui chuchotaient et parlaient de lui, même s'ils étaient discrets et respectueux à son égard. Leur bienséance affichée avec ostentation le conforta dans le but qu'il s'était fixé. Il avait un poids sur le cœur, et il avait une tâche sacrée à accomplir : trouver la fille, et trouver la force de ne pas la toucher.

Il n'aurait jamais pu la ramener à son père comme une vulgaire marchandise souillée. Bien sûr, il avait envie de lui faire l'amour, mais il serait fidèle à sa promesse et ferait en sorte qu'elle restât vierge. Si jamais elle était vierge. Si ce qu'il avait vu et entendu dans les maisons de thé était vrai, il en doutait. Qu'on l'appelle le crabe, l'étang d'or ou le caillou à marée haute – parce qu'il était toujours humide –, le sexe d'une jeune fille, avait-il découvert, était davantage apprécié pour le plaisir qu'il pouvait donner plutôt que pour celui que la jeune fille pouvait recevoir en le préservant pour le mariage. C'était quelque chose qu'il ne parvenait pas à comprendre. Mais il y avait bien plus encore qu'il ne comprenait pas. Quelque chose manquait à son âme, une chose qu'il n'avait jamais su posséder jusque-là. Plus jamais la vie ne serait porteuse de la même promesse d'aventure et d'excitation, tant qu'il n'aurait pas retrouvé l'autre partie de son âme.

Sa blonde geisha.

Le cœur battant, les sens aiguisés par le besoin de trouver la jeune fille, Reed saisit un caillou, plat et lourd. Il fallait qu'il fasse quelque chose pour détourner l'attention des deux samourais. Avant de l'envoyer, il passa les doigts sur le caillou si lisse, ce qui lui rappela la douceur du corps de Kathlene. Soyeux, chaud, constellé de quelques gouttes de sueur qui apparaissaient sur sa peau comme des perles transparentes.

Dans un autre monde, caché dans un coin de son esprit – là où les conventions sociales ne lui dictaient pas de garder son sang-froid, tel un aventurier qui s'ennuie, se soûlant au brandy et perdant aux cartes –, il l'imagina allongée près de lui, les genoux relevés, les bras repliés sur ses seins tandis qu'il embrassait la rondeur de ses blanches épaules. Gémissant, elle baisserait les bras en soupirant de désir, tandis que sa main se dirigerait vers la chair chaude entre ses jambes. Tandis qu'elle s'exciterait avec ses doigts, les mains de Reed fouilleraient chaque recoin de son corps nu, encerclant ses seins, caressant leurs pointes, doucement puis plus fortement, l'entendant gémir encore. Lorsque la pression deviendrait insupportable, il lui lècherait les mamelons, qui se transformeraient sous ses lèvres en de petits cercles bruns érigés. Lorsqu'il sentirait la tension monter en elle à un tel degré d'excitation qu'elle ne serait plus qu'à quelques secondes de l'orgasme, il glisserait son sexe en elle avec force, et...

– Plus vite ! Dépêche-toi ! entendit-il la *maiko* crier au garçon du *jinrikisha*.

Sachant qu'elle avait remarqué qu'il la suivait, Reed ravala ses émotions, et prépara le caillou. C'était le bon moment.

Il tira son bras en arrière et, avec toute la force qu'il put rassembler, il jeta le gros caillou en direction des deux samouraïs à cheval, et la pierre atterrit juste entre les deux hommes. Le fracas rompit le silence du crépuscule tandis que les deux chevaux se cabraient et que les cavaliers jetaient leurs flasques. Ils dégainèrent leurs longues épées, cherchant des yeux leur attaquant dans l'obscurité.

Reed sourit, satisfait. Aucun d'eux ne s'y était attendu. Pas plus la jeune fille dans le *jinrikisha* que le garçon qui tirait le véhicule à deux roues. Le caillou s'était écrasé sur le minuscule sentier, volant en mille éclats. La fille se mit à crier, le garçon regarda partout autour de lui. Au milieu de toute la confusion, le garçon du *jinrikisha* redémarra, courant de plus en plus vite.

Reed les suivit, son corps svelte courant vite et avec régularité, et sa respiration s'accélérait. Il bouillonnait d'énergie. Il bouillonnait d'excitation – celle qu'il ressentait lorsqu'il était sur le point de faire l'amour à une femme qui s'était préparée pour lui et n'attendait que lui. Alors, il pouvait se passer des galanteries d'usage dans la société à laquelle il appartenait, et la prendre avec ardeur, en sueur, gémissant, et enfin jouissant en elle. Une fois en haut de la colline, il courut avec rapidité le long du sentier sinueux et escarpé, passant devant les autels, les magasins de poterie, les boutiques de thé, jusqu'à ce qu'il comprenne où la *maiko* se rendait.

Le temple Kiyomizu.

Cela lui sembla très étrange. Un peu plus tôt, il avait fouillé le temple, mais il n'avait trouvé aucune trace de la jeune fille. Une lueur d'espoir de la trouver se ranima en lui, mais, à cet instant, il se préoccupait davantage de ne pas se laisser distancer par le *jinrikisha*, plutôt que de savoir ce que la petite *maiko* avait en tête. La fille de Mallory devait avoir prévu de rencontrer la jeune fille ici, pour une raison qui lui échappait.

Construit sur une colline escarpée, le temple Kiyomizu ne semblait pas différent de tous les autres temples qu'il avait vus, avec son entrée surmontée d'un double toit rouge et sa cour pavée avec ses lanternes et ses statues représentant des chiens de garde en pierre. Un peu plus tôt, il avait jeté un coup d'œil au-dessus du balcon suspendu qui surplombait un ravin, et il s'était émerveillé à la vue éblouissante des érables rouges qui l'entouraient. Le rouge flamboyant de leurs feuilles s'était teinté de reflets noirs et violets à mesure que le crépuscule tombait. Il avait imaginé le nombre de pèlerins qui avaient sans doute rencontré la mort en se jetant de ce balcon, pour un dernier voyage de plus de cinquante mètres.

Les petites cloches du temple sonnèrent doucement, il ne savait trop où, lui rappelant sa mission. Le chant des sauterelles bourdonnait aussi à ses oreilles. Les jardins suspendus et les collines qui entouraient le temple devaient être emplis de centaines d'insectes cachés dans l'ombre des bois. Il sentit la fraîcheur du soir sur sa peau, contrastant avec la chaude humidité de la journée.

Il devait continuer de courir.

Ni la *maiko* ni le garçon qui tirait le *jinrikisha* ne semblèrent s'inquiéter de sa présence. Apparemment, il ne courait pas le danger imminent d'être considéré comme une menace.

Surtout, il ne devait pas la perdre de vue.

Il resta derrière la *maiko*, conscient que le garçon l'avait vu, ses yeux noirs, curieux, s'interrogeant sur ses motivations. Rien de plus. Reed commençait à comprendre qu'un ensemble de règles interdisait au garçon de quitter son poste et de prendre part au drame qui était en train de se dérouler.

Il observa le garçon conduire la *maiko* jusqu'à l'entrée principale du temple, et avant qu'il n'ait le temps de la rattraper, elle avait déjà sauté hors de la voiture pour gravir le très long escalier en courant.

Il la suivit.

Dans le temple, près de l'entrée, Reed perdit sa trace. Les lampes éclairaient faiblement et l'atmosphère était chargée d'une odeur d'encens. Il distingua, au milieu de la fumée, des prêtres au crâne rasé portant des kimonos et des capes sur leurs épaules tandis qu'ils avançaient sans bruit sur le sol de bois, allumant des bougies, agitant des clochettes et murmurant des prières.

Où était la jeune *maiko* ? Peut-être avait-il perdu la tête. N'était-elle qu'une illusion ?

Il entendit une voix rauque émettre une sorte de râle derrière lui, et il se retourna aussitôt, surpris de voir une vieille femme aux dents noires, recroquevillée près d'un grand encensoir au milieu de nuages de fumée planant autour d'elle comme des esprits imaginaires.

Par moments, il entendait d'autres voix se joindre à elle. Même si la fumée d'encens lui piquait les yeux, il pouvait distinguer des hommes assis sur leurs talons, vendant des amulettes, des rosaires et des bâtons d'encens.

Il sortit plusieurs pièces de cuivre de sa poche, et les lança à la vieille femme. Elle fixa son regard sur lui, puis murmura quelque chose qu'il ne comprit pas. Elle pointa cependant le doigt en direction de la véranda qui se trouvait au fond du temple. Il fut attendri par son geste étrange : cette femme essayait-elle de l'aider ?

Il n'avait toutefois pas le temps de se poser mille questions, car les deux samouraïs ne seraient pas longs à calmer leurs chevaux avant de le suivre jusqu'en haut de l'abrupte colline sur laquelle se trouvait le temple. Et, cette fois, ils ne seraient pas d'humeur conciliante, et ne manqueraient sans doute pas de le retenir jusqu'à ce que la jeune fille qu'il pensait être la blonde geisha ait disparu.

Mais avant que Reed ait eu le temps de prendre une décision, il entendit retentir autour de lui le bruit d'un gong. Il pensa tout d'abord l'avoir imaginé. *La fatigue de son long voyage lui jouait-elle des tours ?* Non, le bruit venait de la véranda.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à la vieille femme, il traversa le temple en courant, repoussant les prêtres au crâne rasé, qui laissèrent tomber de leurs mains les amulettes métalliques qui se répandirent au sol avec fracas. Reed marmonna quelques excuses, mais ne se retourna pas.

Pourquoi le gong avait-il sonné ? Était-ce pour avertir d'un danger ?

Lorsque Reed traversa le temple pour se rapprocher de la vaste plate-forme de bois de la véranda, le gong retentit de nouveau à ses oreilles. Une jeune femme élancée, vêtue d'un kimono trempé d'une finesse extrême, se tenait au bord du balcon. Même s'il savait que n'importe quel homme respectable aurait détourné les yeux de cet ange presque nu, vêtu en tout et pour tout d'ailes

évanescences, il ne put s'y résoudre. Le tissu collait à son corps comme la plus fine des peaux, révélant ses seins qui pointaient sous la soie, et dessinant ses cuisses galbées. Elle avait les bras grands ouverts, et les longues manches de son kimono étaient déployées comme les ailes d'un être céleste. Fasciné par son parfum aux émanations d'encens, il sentit son cœur s'arrêter de battre.

Oh ! mon Dieu ! c'était elle. Kathlene Mallory.

Elle s'apprêtait à faire le grand saut.

Chapitre 11

Dans l'exubérant flamboiement rouge-violet des érables, j'étais indifférente au son du gong qui résonnait à mes oreilles. Fermement campée sur la fine rambarde de la balustrade, je déployai les bras pour garder l'équilibre, retenant ma respiration, enivrée par cette sensation de légèreté, d'espace, et cette impression de totale liberté.

Après mon effrayante entrevue avec le baron, un désir passionné de vivre le fantasme de toute mon enfance s'était emparé de moi. J'avais grimpé sur la rambarde du balcon, comme mon audacieuse héroïne, lady Jiôyoshi, et j'avais lancé les bras en l'air, grands ouverts.

D'après la légende que je connaissais par cœur, la célèbre geisha s'était tenue debout sur la balustrade du balcon dans un kimono transparent aussi éthéré que le monde flottant qui couvrait ses seins, son ventre et ses jambes. Elle avait menacé de se jeter dans le vide, si le shogun ne libérait pas son amant. Le shogun avait fait le serment de le libérer, seulement si elle acceptait de danser nue pour lui, puis de partager son futon pour la nuit. Il avait insisté pour qu'elle se prête à toutes les positions sexuelles enseignées par l'ancien maître mystique, carc'était seulement ainsi, avait annoncé le shogun, qu'il pouvait atteindre l'harmonie de l'âme.

J'imaginai que j'étais lady Jiôyoshi, donnant du plaisir au shogun et sauvant la vie de mon amant en me servant de mon corps pour pratiquer les quinze mouvements de base de l'accouplement, puis les appliquer aux quarante-huit positions, procurant au shogun orgasme après orgasme.

J'écartai les bras plus grand encore, regrettant de ne pouvoir voler, m'élever dans le ciel, devenir libre et aller là où mon cœur me porterait.

Mais, en l'espace d'une seconde, tout changea, et je fus incapable de reprendre mon souffle.

Chancelante, manquant de perdre l'équilibre, je compris que quelqu'un, derrière moi, m'attrapait par la taille. Je me laissai aller en arrière, et saisis la balustrade pour me retenir et éviter de tomber dans le profond ravin qui se trouvait au-dessous de moi. *Je ne voulais pas mourir.* Je voulais seulement réaliser mon fantasme avant de devoir retourner à la réalité et affronter *Okâsan* et le baron. Il fallait que j'arrive à les convaincre, d'une façon ou d'une autre, que ma virginité n'était pas à vendre.

Et si je n'y parvenais pas ?

Il le fallait. Je devais réussir.

Je m'étais dirigée vers le temple après avoir fui la maison de thé, et j'avais prié Benten, ma déesse favorite, la divinité de la grâce, de la beauté et du bonheur. J'avais prié pour qu'elle m'aide à retrouver le *gaijin* et à découvrir ce qu'il savait à propos de mon père. Jusque-là, tout ce qu'il m'avait dit était obscur et je n'avais aucune preuve de la véracité de ses dires, mais je m'étais raccrochée à mon rêve romantique, priant pour que la vérité dont il était porteur se révélât comme l'arc-en-ciel peint sur l'ourlet de mon kimono favori, qui ondulait au rythme de mes pas. Si mon père revenait me chercher, j'avais bon espoir qu'*Okâsan* congédie le baron et que je ne sois pas forcée de lui vendre mon corps.

C'était avant que quelqu'un ne s'empare de moi. Je priai les dieux pour que je puisse garder l'équilibre et que je ne tombe pas, en l'entraînant avec moi.

Qui était-ce ? Je ne pouvais pas voir son visage, mais son contact doux et velouté me fit me sentir étrangement bien, libre et mélancolique à la fois. Je frissonnai, et une soudaine impression s'empara de moi, comme si un instant d'intense prescience venait d'avoir lieu. Je n'avais pas peur. C'était comme si ma précédente rencontre avec le *gaijin* m'avait préparée à cela. Mon esprit s'envola, et je ressentis une vague d'espoir m'emporter.

Je vacillai, et l'homme qui me tenait vacilla aussi. Je sentis son corps se confondre avec le mien, tandis que son odeur musquée me faisait défaillir, chancelant sur mes jambes. Comme un rêve échappé de ma nuit de sommeil, d'étranges pensées me traversèrent l'esprit, certaines inquiétantes, d'autres surprenantes, mais toutes étaient incontrôlées. A ce moment-là, je pensai à vivre, à aimer et à trouver l'homme de mes rêves.

Était-ce lui ? Le gaijin ?

Je fermai les yeux et fus envahie d'une image agréable. Je le vis en imagination : il était beau, son corps était fort et splendide, et il était très sûr de lui. Il m'apparut comme un homme chargé d'une mission qu'il n'abandonnerait pour rien au monde, même si les circonstances étaient contre lui. Jamais je n'oublierais comment il s'était battu contre les hommes du baron, risquant sa vie pour me sauver.

« Je vous retrouverai », avait-il dit.

M'avait-il retrouvée ?

Avant qu'il ne soit trop tard ?

Avant que je ne me donne à un autre homme ?

– Quel projet fou a pu vous passer par la tête, mademoiselle Mallory ? murmura-t-il à mon oreille d'une voix rauque qui fit battre mon cœur à un rythme effréné.

Il parlait anglais.

J'ouvris les yeux, et je vis le *gaijin*. Mon pouls se mit à battre plus vite, et je sentis une vague d'énergie me parcourir tout le corps, me donnant envie de m'envoler dans les airs. J'aurais voulu pouvoir l'emmener avec moi au-dessus des érables rouge écarlate qui oscillaient en contrebas comme les reflets de la soie, nos corps se heurtant l'un contre l'autre, provoquant chaque fois de petites étincelles de plaisir.

Mais je ne pouvais rien faire de tel. Pas maintenant. Je devais me concentrer et garder la tête froide. Il fallait que je lui explique que je n'essayais pas de me jeter du balcon, et que je ne voulais pas me tuer. Que le suicide rituel ne faisait pas partie de mes projets. Surtout tant que je n'avais pas encore pu connaître la sensation d'un sexe aussi dur que du jade en moi, allant et venant, jusqu'à ce qu'il déclenche une tempête aussi puissante qu'un tsunami.

Bien sûr, j'étais confuse et peu sûre de là où mon destin me conduisait, mais je ne voulais pas mourir.

Je voulais vivre. Et faire l'amour.

– Comment connaissez-vous mon nom, monsieur ? demandai-je, juste avant que mon pied ne glissât.

Mais grâce aux dieux, au souffle capricieux du vent et à la force de l'homme qui me tenait, je ne

tombai pas de la balustrade dans le profond ravin qui se trouvait juste au-dessous de nous. L'homme me prit dans ses bras et me tira de l'autre côté, de sorte que nous tombâmes sous la véranda de bois. Et nous roulâmes sur le sol, encore et encore. Je ne savais pas si je devais rire ou pleurer, tandis que les échardes de bois s'enfonçaient dans le fin tissu de mon kimono, qu'elles me mordaient les cuisses, les bras, les seins, et s'approchaient dangereusement de mon mont de Vénus.

Nous nous arrê tâmes brusquement près du bord du balcon. Le silence fut instantané. Une petite pluie fine et chaude tombait du ciel qui s'obscurcissait, décourageant les prêtres de s'aventurer au-dehors. La véranda était déserte.

J'étais seule avec le *gaijin*.

J'osai reprendre mon souffle, et l'attirer plus près de moi, si près que je pus sentir le cuir mouillé de son pantalon frotter entre mes jambes, et le renflement de son sexe tendu. La pression de son sexe, de taille considérable, caressant ma peau douce provoqua en moi une sorte de fièvre. D'un geste soudain et téméraire, il se pressa contre moi, ce qui me surprit car je ne pensais pas qu'il pourrait tirer avantage de la situation, même si c'était ce que je désirais plus que tout.

– Ne bougez pas, mademoiselle Mallory ! ordonna-t-il.

– Je vous prie de ne pas oublier que vous êtes un gentleman, monsieur. Relâchez-moi, s'il vous plaît, dis-je en anglais, sans laisser transparaître dans ma voix l'excitation que je ressentais au contact de ses mains autour de ma taille.

Tirillée entre mon désir et la déception que je sentais poindre en moi à cause de l'impertinence de ses gestes, je tremblai intérieurement.

– Faites exactement ce que je vais vous dire, souffla-t-il si près de mon visage que je sentis des émanations de saké.

Pourquoi avais-je cette impression de vertige ?

– Vous êtes trop rusé pour moi, monsieur, dis-je en essayant de le maintenir en déséquilibre pour pouvoirme dégager. Je suis prise au piège, comme un insecte dans une cage.

– Arrêtez d'être aussi entêtée, et faites ce que je vous dis, dit-il d'une voix si dure que j'eus peur qu'il ne se mette en colère.

– Vous me décevez, monsieur.

Envahie par la colère, je me dis qu'il se comportait comme une brute. Comment avais-je pu me tromper à ce point ?

– Je me préoccuperai de votre déception plus tard, lança-t-il. Et maintenant, faites ce que je vous dis !

– Vous parlez comme si ma vie en dépendait.

– Elle en dépend.

– Quoi ?

– Ces pilotis doivent avoir quelques centaines d'années, et ils sont pourris. La planche qui est juste en dessous de vous est sur le point de céder.

– Oh, non ! m'écriai-je.

Je compris qu'il ne jouait pas avec mes nerfs. J'étais réellement en danger.

– Ne vous inquiétez pas. Je ne vous laisserai pas tomber dans le ravin. J'ai promis à votre père de vous ramener saine et sauve, et c'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

Même si ses paroles étaient supposées me rassurer, elles eurent pour effet de piquer mon orgueil à vif. Je ne signifiais rien pour lui. J'étais une simple diversion, un défi à relever, une promesse faite à la hâte – ou, encore moins flatteur pour mon ego, sous l'effet des vapeurs du saké.

Je fis pourtant ce qu'il me dit, je le laissai me tirer loin du bord du balcon, centimètre par centimètre. Je tressaillis en sentant les éclats de bois me brûler le dos, les fesses et les cuisses.

– Vous y êtes presque..., murmura-t-il. Là, je vous tiens !

Avant que j'aie eu le temps de reprendre mon souffle, la planche qui se trouvait au bout de la véranda céda et vola dans les airs, pour se précipiter dans le ravin au-dessous de nous. Le bruit qu'elle fit en s'écrasant au sol résonna longtemps à mes oreilles. Je poussai un soupir de soulagement quand il m'attira à lui, qu'il me prit dans ses bras et me caressa la joue. Son brusque changement d'attitude me surprit. Était-il possible que nous ayons été envoûtés par un des sortilèges de lady Jiôyoshi ? me demandai-je sans oser y croire. Autrement, pourquoi aurait-il abandonné son attitude respectueuse pour avancer la main vers mon sein et le caresser. Puis, comme s'il n'avait pu s'en empêcher – était-ce ce que je voulais ? –, il prit mon autre sein dans sa main, en poussant un léger gémissement.

– J'ai failli vous perdre avant de vous avoir trouvée, dit-il en parlant par énigmes, avant de marmotter des paroles incompréhensibles.

Il pouvait dire ce qu'il voulait, tant qu'il me tenait contre lui, et qu'il me caressait les seins. Il ne toucha pas le bout de mes seins, je ne compris pas pourquoi, mais cela me rendit folle, et je sentis le feu qui s'était embrasé dans ma petite grotte devenir de plus en plus brûlant. J'avais envie de lui arracher ses vêtements et de sentir son corps musclé tout contre moi.

– Qui êtes-vous ? lui demandai-je en anglais.

L'homme me regarda, semblant ne pas comprendre la cause de mon tourment.

– Je suis désolé, mademoiselle Mallory. Je n'aurais pas dû être si entreprenant, mais j'ai perdu le contrôle en sentant votre peau si près de moi...

– Qui êtes-vous ? répétai-je.

– Je m'appelle Reed Cantrell. Votre père m'a envoyé jusqu'ici pour vous trouver.

– Pourquoi devrais-je vous croire ? dis-je en ayant envie de le croire, mais sans être sûre que je le devais. Pourquoi mon père n'est-il pas venu lui-même ?

Reed hésita, puis il se lança :

– Il y a un an, il était en route pour le Japon pour venir vous chercher, quand...

– Il y a un an ?

C'était donc vrai. Mon père avait essayé de revenir pour moi.

– Oui, j'étais sur le même navire que lui, nous ne nous connaissions pas, mais un des officiers nous a présentés car nous avons tous deux importé des lignes de chemin de fer en Orient.

– Vous aviez donc déjà visité les rives du Japon..., dis-je avant de m’interrompre.

Avait-il également visité une maison de geishas ? Pourquoi cette pensée me causait-elle de petites égratignures à l’âme, comme la paille usée d’un tatami aurait déchiré la soie d’un futon ?

– Non, je me rendais en mission à Hong-kong pour le gouvernement américain ; j’étais chargé de mettre en place un dépôt de charbon pour notre flotte lorsque nous avons rencontré une tempête qui a fait couler notre navire quelque part à l’est des Philippines.

– Les Philippines ? m’écriai-je, le cœur battant à tout rompre.

– Oui, votre père et moi avons survécu, mais nous avons été naufragés pendant des mois sur l’île de Palau. Mallory a été gravement blessé, et il délirait sous l’effet de la fièvre. Tout ce dont il parlait était de retourner au Japon pour vous chercher, même si cela devait lui coûter la vie.

Je sentis qu’il me cachait quelque chose, un événement qu’il n’était pas encore prêt à me révéler. Pourquoi ? Qu’était-il arrivé à mon père ? Je devais rassembler mes forces et trouver le courage d’accepter ce qu’il avait à me dire. Je fermai les yeux et essuyai mon visage de la main, que je laissai ensuite glisser dans mon cou, puis sur mes seins, essayant de reprendre mes esprits après le désir intense que j’avais ressenti pour cet homme. Je me raidis en sentant la soie de mon kimono s’entrouvrir soudainement sur mes seins dénudés. J’ouvris les yeux et je lançai un regard furieux au *gaijin*. Il avait recouvert mes seins avec mon kimono.

– N’aimez-vous pas me regarder ? lui demandai-je sans vanité.

– Si, mais...

– Au Japon, le corps n’est qu’une enveloppe extérieure, dis-je en laissant la soie de mon kimono glisser entre mes doigts. La nudité n’a rien de honteux.

Il sourit.

– Alors je devrais vous regarder, l’entendis-je prononcer, la respiration entrecoupée. Je veux me souvenir de vous, telle que vous êtes maintenant, pour toujours. La belle geisha blonde que j’ai sauvée des profondeurs de l’enfer.

– Oui, regardez-moi, Cantrell-san, pendant que je vous révélerai les secrets d’une geisha.

– Quels secrets ? demanda-t-il avec une impatience qui me ravit.

Je passai la langue sur mes lèvres.

– Je peux vous montrer comment les geishas utilisent des philtres d’amour composés de testicules de cerf et de vers à soie de papillons de nuit pour éveiller le désir d’un homme.

Je l’entendis respirer avec difficulté, comme en proie à une étrange souffrance.

– Ne me tentez pas, mademoiselle Mallory, même si je n’ai besoin d’aucune potion lorsque vous êtes près de moi. Vous êtes une femme magnifique et très désirable, et vous savez que j’ai envie de faire plus que de vous toucher. Vous suscitez chez un homme un désir plus grand que ce qu’il peut endurer. Mais si je peux me permettre de vous parler franchement, j’ai du mal à croire que toutes les histoires que j’ai entendues à Yokohama soient vraies.

– Dites-moi, Cantrell-san, quels contes licencieux ont pu vous heurter les oreilles ? murmurai-je d’une voix aguichante.

– On m’a raconté comment les geishas parfumaient leurs corps de jasmin, comment elles

rendaient un homme fou avec leur sexe étroit... Et comment elles écartaient les jambes pour les exciter avec leurs odeurs de femelle en chaleur. J'ai entendu comment les geishas goûtaient un homme avec leur langue, l'effleurant à peine d'abord, puis promenant leur langue tout autour de leur sexe en érection pour le rendre fou de désir.

Il effleura ma joue avec les lèvres, et je sentis son haleine chaude sur ma peau.

– Je vous en prie, je n'ai jamais embrassé un homme, dis-je tandis que Reed caressait ma joue.

Je fus saisie par un petit frisson qui me fit trembler, et je sentis mon corps nu sur le point de s'enflammer.

Pourquoi cette sensation était-elle si agréable, si évidente ? C'était comme si j'avais attendu le contact de ses mains sur mon corps toute ma vie.

– J'ai fait l'amour à de nombreuses femmes au cours de mes voyages, mademoiselle Mallory, dit-il en marquant un temps d'hésitation, avant de reprendre : Puis-je vous appeler Kathlene, comme j'ai entendu votre père le faire si souvent ?

Je hochai la tête en souriant, savourant à l'avance ce que j'espérais tant qu'il me dise.

– Mais jamais je n'ai vu une femme aux lèvres si pulpeuses que j'aie envie de les déguster à l'infini.

– Alors montrez-moi comment... embrasser.

D'un mouvement délibéré, je levai mon visage vers le *gaijin*, consciente de la fraîcheur de la brume, et de la passion qui brûlait en moi. Je n'avais pas peur de lui. Je sentis qu'il ne me ferait pas de mal. Au contraire, ses révélations sexuelles audacieuses m'avaient excitée tandis que je regardais avec envie sa poitrine se gonfler sous l'effet de son désir intense.

– Je vous montrerai comment embrasser, murmura-t-il si près de mon visage que je sentis le contact de sa barbe de quelques jours sur ma joue. Et peut-être serai-je damné pour avoir dit cela, ajouta-t-il, mais j'ai envie de vous faire l'amour.

– Cela risque d'être difficile, dis-je en recourant à la coutume japonaise consistant à éviter de répondre aux questions, puis je baissai les yeux, en ajoutant d'une voix innocente : Je suis une *maiko*... Je n'ai pas vendu le printemps.

– Vendu le printemps ?

– Je suis vierge.

– Vous êtes d'une espièglerie sans nom, à parler ainsi de sexe en exposant votre corps comme une véritable courtisane ! dit-il, avant de baisser la voix, et d'ajouter, avec regret : mais je ne vaudrais pas mieux que vous, je me suis laissé aller à rejeter ce que je sais être juste, la promesse que j'ai faite à votre père. J'ai succombé à vos charmes, imaginant vous faire des choses que je n'ai jamais faites à aucune autre femme, et je ne vous blâmerais pas, si vous me preniez pour un homme licencieux qui passe son temps à abuser de jeunes filles innocentes, dit-il en passant la main dans ses longs cheveux bruns.

– Tous les hommes ne sont-ils pas attirés par la fleur la plus fraîche, par son parfum et ses doux pétales, et par ses douces larmes de miel ? dis-je en me passant la langue sur les lèvres.

– Vous êtes incorrigible, Kathlene. Comment voulez-vous que je vous ramène chez vous saine et

sauve, alors que tout ce dont vous me parlez est de me faire l'amour ?

– Vous ne voulez quand même pas m'abandonner à mon sort sans... m'embrasser ?

– Je ne peux pas vous laisser me pousser à faire ça !

– Ah, non ?

La pluie frappait doucement sous la véranda, et nos corps se rapprochèrent en faisant craquer les planches sous nos pieds. Il approcha ses lèvres des miennes, et effleura ma bouche. Je sentis la chaleur de son souffle sur mon visage.

Enivrée par son odeur, j'attendis qu'il prenne possession de mes lèvres, mais il continua de me tourmenter, embrassant mon visage, et ensuite ma nuque, de haut en bas. Lorsque je pensai ne plus pouvoir attendre, il promena la langue sur mon oreille, m'arrachant un gémissement.

– Kathlene, murmura-t-il comme s'il caressait chaque syllabe de mon nom. J'avais tellement envie d'être près de toi, de te prendre dans mes bras...

– Embrasse-moi, l'implorai-je.

– Comment pourrais-je résister à une telle demande, même si je vais sans doute être maudit si je te touche encore ?

Je penchai la tête de façon charmante, comme j'avais vu les geishas le faire à la maison de thé du Look-Back Tree lorsqu'elles voulaient enflammer les sens d'un homme.

– Les dieux ne seront pas en colère contre toi, Cantrell-san. La brume de Kiyomizu les empêche de nous espionner.

Je vis son regard pétiller de vie. Pendant un instant, son inquiétude avait disparu.

– Tu es la plus belle geisha de Kyoto, murmura-t-il en poursuivant son exploration, caressant mes épaules dénudées de petits baisers.

Avant que je puisse gémir de nouveau, il mordilla mon oreille, ce qui provoqua en moi une excitation intense, puis il s'empara de ma bouche pour un très, très long baiser.

Des ondes de plaisir se propagèrent dans mon cerveau, me donnant le vertige. Cette sensation s'accroissait à mesure qu'il pressait ses lèvres contre les miennes. D'un baiser profond, il m'entrouvrit les lèvres et m'embrassa avec passion. Je répondis à son baiser, de façon hésitante d'abord, puis avec un désir que je n'avais jamais ressenti avant cet instant. J'aurais voulu que cela ne s'arrête jamais, j'aurais voulu être une déesse et pouvoir clamer que ce mortel était mon amant. Posant les mains sur lui, je sentis les muscles tendus de ses bras sous mes doigts, tandis que ses mains parcouraient mes jambes élancées, puis caressaient mes cuisses et mes fesses. Sentant la pluie crépiter sur mon ventre nu, je me cambrai, et mes doigts trouvèrent les pointes érigées de mes seins. Je commençai à les caresser sans ménagements, gémissant, la bouche entrouverte. Le goût de la pluie envahit ma bouche, et j'avais envie de goûter...

– Je ne peux pas faire ça, Kathlene, dit Reed le souffle court.

– Quoi ?

– Je ne peux pas manquer à la promesse que j'ai faite à votre père. Je ne peux pas vous faire l'amour.

Je serrai mon kimono autour de moi.

– Et je n'ai pas mon mot à dire ?

– Non, vous m'avez séduit de telle façon qu'il m'était impossible de vous résister et vous m'avez provoqué avec vos manières sensuelles, mais quoi que j'aie pu faire ou dire, veuillez m'en excuser. Je n'étais plus moi-même.

Je perçus une certaine douleur dans sa voix, et je ne compris pas pourquoi il avait changé d'attitude à la vitesse de l'éclair. Je fis un mouvement d'épaule pour attirer son attention, laissant mon kimono s'entrouvrir et révéler mes seins gonflés de désir. Je devais le convaincre qu'une des particularités de la geisha était qu'elle pouvait satisfaire son désir de donner du plaisir à l'homme de son choix.

– Je vous en prie, Cantrell-san, écoutez-moi...

– Non, c'est vous qui allez m'écouter. Je suis venu ici pour vous ramener chez vous, et c'est ce que je vais faire.

Je détournai la tête en faisant la moue. C'était stupide et enfantin, mais je ne pus m'en empêcher.

– Oh, je vois... Vous ne me trouvez pas aussi jolie ou séduisante que les autres geishas que vous avez... embrassées.

– Allez au diable, Kathlene. Ce n'est pas vrai !

La façon dont il prononça ces mots me donna des frissons. Cette fois, je savais que j'étais allée trop loin et que je m'étais montrée trop entreprenante. L'intensité de sa voix me fit me sentir sans défense. Avant que j'aie eu le temps de dire un seul mot, il me souleva pour me porter dans ses bras, et il retourna dans la salle principale du temple.

– Attendez ! dis-je d'une voix espiègle, décidée à ne pas renoncer si vite. La partie n'est pas terminée tant qu'on n'a pas entendu la sonnette du veilleur de nuit.

– J'en ai assez de vos jeux, répondit-il. Vous poussez les hommes à bout jusqu'à ce qu'ils perdent la raison, et j'ai été stupide de laisser les choses aller si loin.

Il s'arrêta et posa sur moi un regard de défi. Je savais que mes actes l'avaient choqué, et peut-être même qu'ils l'avaient mis en colère. La brume fraîche se mit à tourner autour de nous, indifférente à ma peine, mais elle me fit frissonner malgré tout. Reed reprit la parole.

– Nous devons sortir d'ici.

– Où m'emmenez-vous ? demandai-je.

– Je vous emmène chez vous, en Amérique. Tout de suite.

Mais avant qu'il n'ait eu le temps de faire un pas de plus...

– Excusez-moi, s'il vous plaît, fit une petite voix douce dans l'ombre.

Reed s'arrêta. Je resserrai mon étreinte autour de son cou, même si j'avais reconnu le dialecte des geishas de Kyoto.

Mariko ! D'où sortait-elle ?

– Comment m'as-tu trouvée, Mariko-san ?

La petite *maiko* regarda le *gaijin* et ses yeux pétillants firent un petit signe d'approbation, avant de s'assombrir sous l'effet de la peur. Elle s'inclina, et aussitôt elle regarda derrière moi,

murmurant à mon intention :

– Cela n’a pas d’importance. Tu dois partir avant que les hommes du baron ne nous retrouvent.

– Les hommes du baron ? fis-je, prise de panique. Que veux-tu dire ?

– Ils m’ont suivie jusqu’ici, et ils m’auraient forcée à leur dire où tu te trouvais, sans ce *gaijin*..., dit-elle en désignant Reed Cantrell, qui me tenait toujours dans ses bras, et dont les yeux et les oreilles essayaient de comprendre nos paroles prononcées à toute allure en japonais. Ce *gaijin* les a arrêtés, poursuivit-elle, en leur jetant des pierres, ce qui a contrarié leurs projets. Mais pas pour longtemps, j’en ai peur. Ils ne renonceront pas tant qu’ils ne t’aient pas trouvée.

Je répétais les paroles de mon amie à Reed en anglais. Il acquiesça par quelques mots bien sentis, refusant de me reposer par terre, se démenant dans un japonais approximatif pour faire comprendre à la petite *maiko* que cette fois-ci il n’allait pas reculer.

– Vous venez avec moi, Kathlene. Et, cette fois, je ne laisserai personne m’arrêter.

– Les dieux seront en colère, très en colère, Kathlene-san, si tu pars avec lui, dit Mariko.

– Tu ne comprends pas, Mariko-san. Mon père l’a envoyé pour me ramener chez moi...

– Mais si le baron ne te trouve pas en train de l’attendre à la maison de thé, interrompit Mariko en parlant très vite, si tu ne lui fais pas le don de l’oreiller, ajouta-t-elle, il détruira la maison de thé du Look-Back Tree.

Je la regardai avec incrédulité, puis j’insistai pour qu’elle me donne plus d’informations.

– Mais comment peut-il faire ça, Mariko-san ?

– Le baron Tonda-sama a juré qu’il veillerait à ce que le prince Kira-sama fasse savoir dans tous les cercles prospères qu’*Okâsan* était une prostituée des Maisons vertes de Yoshiwara avant de venir à Kyoto, et que la maison de thé du Look-Back Tree n’est pas un endroit convenable pour les hommes influents du gouvernement et du monde des affaires.

– Mais ce n’est pas vrai, Mariko-san !

– La vérité ne veut rien dire contre un tel décret du prince Kira-sama. *Okâsan* sera ruinée !

J’avais conscience du pouvoir que le baron Tonda exerçait dans la hiérarchie de la société japonaise, et j’avais vu qu’il n’avait pas pris soin de dissimuler sa colère explosive. Mais je n’avais pas mesuré jusqu’à cet instant à quel point il pouvait être dangereux pour les gens qui étaient importants pour moi.

Jamais je n’aurais pu voir la femme que mon père aimait anéantie à cause de ma désobéissance. Je lui devais cela et, à ma plus grande surprise, je me sentis portée par le sens du devoir comme jamais je ne l’avais été dans ma vie. Envahie par un puissant sentiment de compassion, je me mis à frissonner.

Qui était cette *maiko* qui s’était glissée dans ma peau et qui étreignait le devoir comme un poète étreignait les mots ? Qui était-elle ?

Un peu plus de trois ans plus tôt, lorsque j’étais arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree, je ne désirais qu’une chose : devenir une geisha. Ce moment était presque venu, et j’avais un nouveau but dans la vie. Sauf que le *gaijin* était arrivé, il avait fait battre mon cœur, et je suspectais qu’il ne comprendrait pas mon désir de devenir une geisha. Que pouvais-je faire ? Dans

ses yeux, j'avais lu le respect et le désir, même si, à mon plus grand regret, le respect avait triomphé. Mais cela ne m'avait pas surprise. Je pensais qu'il était semblable à mon père, un homme qui résolvait les problèmes, décidait d'une conduite à tenir et élaborait une stratégie.

Tandis que je me tenais dans le temple froid et plein de courants d'air, pensant à ces deux hommes, j'étais pleinement consciente que je devais faire comprendre au *gaijin* que je n'avais pas le choix, et que je devais suivre la tradition du devoir filial.

– Je dois me montrer digne de l'honneur de mon père, commençai-je.

– Alors vous êtes prête à venir avec moi, Kathlene ? demanda Reed.

Je secouai la tête.

– Posez-moi à terre, Cantrell... Reed-san ! s'il vous plaît.

Même si nous n'avions pas l'habitude de nous adresser à quelqu'un par son prénom, je le fis pour le convaincre de m'accorder ce que j'allais lui demander.

– Mais, Kathlene...

– S'il vous plaît...

A contrecœur, Reed me posa par terre.

– Les hommes du baron sont des tueurs, Kathlene. Leurs lames sont aussi coupantes que le scalpel d'un chirurgien.

Il avait laissé planer ces derniers mots. Voulait-il m'effrayer ? Il allait comprendre que je n'avais pas peur.

– Je peux veiller moi-même à ma sécurité, Reed-san. Il se mit à rire.

– En vous cachant dans une maison de geishas, en vous faisant belle pour servir le thé ?

Son rire avait quelque chose de déplaisant, et je l'interrompis.

– Je suis sur le point de devenir une geisha, Reed-san. Mon corps est mon art, et parfaire cet art exige beaucoup de dévouement. J'ai appris comment porter ma perruque selon le style prescrit, comment appliquer un maquillage spécifique, comment marcher, et j'ai suivi un entraînement à la danse et au shamisen... Tout cela pour atteindre une image de la perfection.

– Vous êtes déjà plus parfaite que toutes les femmes que j'ai vues, Kathlene ! dit-il avec une farouche maîtrise qui me glaça. Mais vous devez reprendre vos esprits...

– Je ne peux pas partir avec vous, Reed-san.

– Quoi ?

– Vous devez me comprendre. Mon père ne voudrait pas que je fasse du mal à *Okâsan*...

Reed me saisit par les deux bras et planta ses yeux dans les miens.

– Je ne sais pas quel pouvoir ce baron peut avoir sur vous, Kathlene. Je sais seulement pourquoi je suis ici, ce que j'ai promis de faire, et ce fou peut aller au diable, tout comme les conventions sociales qui vous lient à cette *mama-san* ! Tout ce que je sais, c'est que vous venez avec moi.

– Mon père est-il en vie, Reed-san ? osai-je lui demander, les yeux brillant d'émotion.

Que me cachait le gaijin ?

Reed me regarda et déglutit avec difficulté, en proie à une grande émotion, luttant pour arriver à garder le contrôle de lui-même. Il évitait de me dire quelque chose que je n'avais pas envie d'entendre.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, Kathlene, vous devez venir avec moi.

– Non, je ne laisserai pas le baron faire du mal à *Okâsan* et nuire à la maison de thé du Look-Back Tree, Reed-san.

– Mais, Kathlene..., protesta-t-il.

Je le regardai les yeux pleins de larmes, et je secouai la tête.

– Je vais faire ce que je dois, et ensuite vous pourrez me parler de mon père.

Prenant conscience qu'il y avait plus en jeu que le caprice d'une jeune fille, le *gaijin* se radoucit.

– J'accepte votre projet, pour l'instant, dit-il avec une sorte de fatalisme, comme s'il s'était attendu à ce que j'allais lui dire et qu'il avait su que je ne changerais pas d'avis, puis il ajouta : vous n'êtes pas seulement très belle, vous êtes aussi une fille courageuse.

Je souris, heureuse de sa remarque, puis m'écartai de lui. Je lui fis alors signe, ainsi qu'à Mariko, de me suivre vers la sortie principale.

Le temple était silencieux.

Et sombre. La seule lumière émanait d'une lanterne qui se trouvait près du portail. Je me tenais sur le pas de la porte quand j'aperçus deux lumières au loin, qui montaient sur la colline et se dirigeaient vers nous. Lorsque je vis la lueur du reflet de l'acier dans la lumière, je reculai sans la moindre hésitation. Les hommes du baron !

– Je suis prête à retourner à la maison de thé, Mariko-san, dis-je en retenant mon souffle, avant d'ajouter en anglais : je ferai ce que souhaite *Okâsan*, j'apaiserai le désir de ce baron Tonda-sama, et ensuite j'en aurai fini avec lui.

Pourquoi avais-je dit cela ? Pour rendre jaloux le *gaijin* ? Je l'entendis reprendre son souffle et marmonner quelque chose que je ne compris pas, mais il ne fit aucun mouvement pour m'arrêter. J'étais heureuse qu'il fût un gentleman, même si je pouvais lire sur son visage tant d'émotions contradictoires : le désir instinctif de s'emparer de moi et de s'enfuir avec moi, et en même temps la résignation de celui qui savait qu'il était un étranger en ce pays, et qu'il contrariait l'ordre social des choses.

Je réajustai ma perruque noire, repoussant les mèches blondes à l'intérieur en la tirant bien bas sur mon visage, puis j'enfilai la cape que Mariko m'avait offerte.

– Hisa-don nous attend, dit ma jeune amie en me prenant par la main.

– Nous devons y aller, acquiesçai-je.

– Je resterai près de vous, pour le cas où les deux porteurs d'épées tenteraient quelque chose, dit Reed. Je ne reviendrai pas sur ma promesse de vous protéger.

L'espace d'un instant, mon cœur s'arrêta de battre. Ses paroles me touchèrent et me firent m'interroger sur ma décision. D'une façon ou d'une autre, je savais que c'était un homme dont les paroles n'avaient pas l'inconsistance des gouttes de rosée. Ensuite, je pensai à *Okâsan* et à sa

loyauté envers mon père, et je sus que je n'avais pas le choix.

– Cachez-vous, Reed-san, avant que les hommes du baron ne vous voient.

Sans me retourner, je me précipitai hors du temple, tirant Mariko derrière moi. Les deux hommes du baron nous firent face, grommelant d'un air mécontent après avoir dégainé leurs épées. Je commençai à leur parler pour les calmer puis, rassemblant tout mon courage, je leur assurai que je savais quel était mon devoir envers le baron. Je refusai de montrer la moindre faiblesse vis-à-vis d'eux ; au contraire, j'affichai la détermination de mon héroïne, lady Jiôyoshi. Enfin, je priai pour que les dieux ne fussent pas assoupis, même si je ne pensais pas que les samouraïs oseraient me toucher : ils se contenteraient sans doute de me regarder de très près, comme une seconde peau. Ils avaient très certainement reçu l'ordre du baron Tonda de veiller à ce que sa vierge restât intacte.

J'avançai la tête haute, et, à cet instant, je compris toute l'importance des années d'apprentissage d'une geisha. Mes pieds nus tapaient doucement sur les marches qui menaient là où Hisa nous attendait, son corps fin et musclé scintillant sous les gouttes de pluie qui glissaient sur lui avec persistance. Il s'inclina en nous voyant, et dès que Mariko et moi fûmes entrées dans le *jinrikisha*, il réajusta la capote pour que nous soyons à l'abri de la pluie. Invisibles aux yeux de tous, nous entendions les gouttes de pluie qui s'écrasaient avec fracas sur le *jinrikisha*, mais l'averse nous laissa indifférentes.

J'étais à l'abri du froid et de la pluie, confortablement installée sur un coussin de velours, mais je savais que je n'étais pas là pour me détendre. Au lieu d'accroître ma peur en me rappelant ce qui m'attendait une fois rentrée à la maison de thé, Mariko me parla d'autre chose, quelque chose qui la troublait à un point que je n'aurais jamais pu imaginer.

– Je sens au fond de moi que les dieux sont en colère contre moi, Kathlene-san, dit-elle, puis elle marqua une pause lorsqu'elle entendit Hisa pousser un geignement en soulevant le *jinrikisha*, avant de faire basculer le véhicule et de partir en courant.

– Que veux-tu dire, Mariko-san ?

– J'ai eu tort de te dire toutes les horribles choses que je t'ai dites, fit la petite *maiko* en se mordant les lèvres, comme elle le faisait chaque fois qu'elle voulait cacher ses sentiments.

– Moi aussi, je suis triste en pensant aux paroles blessantes que je t'ai dites, avouai-je, mais si ton cœur le désire autant que le mien, je voudrais qu'on oublie notre stupidité et que nous accomplissions le rituel qui fera de nous des sœurs.

Le visage de Mariko s'éclaira en entendant mes paroles.

– Moi aussi, je souhaite que nous devenions sœurs, Kathlene-san. *Okâsan* a dit que nous pouvons accomplir le rituel avant la première nuit de ta cérémonie de défloration – la nuit pendant laquelle tu deviendras une geisha et où tu changeras de col et choisiras ton nouveau nom.

– Oui, au lieu de choisir un nom traditionnel, j'ai choisi de m'appeler Kimiko, qui était le nom de geisha de lady Jiôyoshi.

– Kimiko... ça me plaît, dit Mariko.

Après un moment d'hésitation, je lui dis ce que j'avais sur le cœur.

– J'ai toujours pensé que devenir une geisha était la chose la plus importante au monde pour

moi, Mariko-san. Maintenant je n'en suis plus très sûre.

– C'est à cause du *gaijin*, fit-elle avec un petit rire, en cachant sa bouche avec la main.

– Oui, Reed-san m'a apporté des nouvelles de mon père, mais c'est plus important que ça. Il est différent des autres hommes. Il est semblable à un *ronin* – un homme errant à la recherche de son maître – mais sa présence apporte un très honorable sentiment dans mon cœur, comme lorsque le rossignol chante dans les pruniers. Je... je ressens quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant.

– Mais tu dois faire le don de l'oreiller au baron Tonda-sama bientôt. Très bientôt.

– Oui, il le faut.

Sauf que je ne voulais pas le faire. Pour rien au monde !

Il m'était impossible d'oublier le *gaijin*. Je l'évoquai en pensée, et le gentleman que j'imaginai était grand, aux larges épaules, il portait un pantalon de cuir marron, en Amérique, et il était à cheval, galopant sur ses terres, cheveux au vent tandis que la pluie scintillait sur son torse nu. L'évocation de ce fantôme fut si agréable que je me surpris à sourire, bien plus optimiste quant à mon avenir qu'à l'instant où j'entrai dans le temple pour la première fois.

Les dieux m'avaient apporté leur aide, je le croyais du fond du cœur.

Je jetai un coup d'œil furtif par l'entrebâillement de la capote du *jinrikisha*, espérant que je verrais Reed Cantrell, son corps grand et fort, ses sourcils noirs arqués au-dessus de ses yeux bleus qui brillaient comme des saphirs lorsqu'il me regardait avec un désir non dissimulé. Mais je ne le vis pas. Aussi fou que cela pût sembler, j'avais l'intuition qu'il n'était pas un fantôme né de mon subconscient cherchant désespérément quelqu'un à aimer. Il était réel et j'étais moi-même. Je priai pour que les dieux veillent sur lui comme s'il avait été l'un des leurs. Tôt ou tard, je le savais, il allait traverser la barrière qui séparait le monde de mes rêves et le monde des geishas, comme il avait traversé l'océan qui nous séparait.

Et là encore je serais de l'autre côté. A l'attendre.

Chapitre 12

Le jour où j'allais passer ma première soirée avec le baron Tonda-sama – cette nuit où j'allais lui faire le don de l'oreiller –, je ne savais toujours pas ce que Reed Cantrell voulait me dire à propos de mon père. Mais je sentais encore la chaleur de ses bras autour de moi, et mon corps répondait à l'intolérable plaisir de ses caresses. Mais c'était par-dessus tout son courage et le rare sens du devoir qui le liait à sa mission qui enflammèrent mon cœur et me firent espérer avec passion l'instant où je le reverrais.

Vaquant à mes occupations quotidiennes, pliant les kimonos de la geisha selon la façon précise qu'on m'avait apprise, et les rangeant dans le compartiment de bois, j'essayais de ne pas penser à lui. Je tentais d'apprendre à être patiente, ce qui faisait partie de mon apprentissage avec *Okâsan*. Je devais reconnaître que je n'avais pas manifesté la moindre gratitude pour ce qu'elle m'avait enseigné jusqu'à ce que je sois en danger de tout perdre.

Qu'allais-je faire, papa ?

Il était étrange qu'une telle idée me vienne à l'esprit. J'avais depuis longtemps appris à ranger cette partie de mon cœur en un lieu précis, sur l'étagère qui, dans ma chambre, était dédiée à Dieu, et sur laquelle se trouvait un petit autel de bois qui ressemblait à un temple shinto et contenait une plaque commémorative à la mémoire de ma mère. Chaque matin, je priais pour elle, mettant un rameau de chêne vert et un peu de riz devant l'autel, et tous les soirs, avant de me coucher, j'allumais une lampe à proximité.

Maintenant, je priais aussi pour mon père. Peut-être avais-je toujours su qu'il ne reviendrait pas, mais je savais qu'il avait essayé de revenir pour moi. De façon étrange quoique réconfortante, cela me calma, réchauffa mon âme, et me prépara à ce que je devais faire.

J'aurai besoin de toute ma force et de tout mon courage ce soir, papa, pour pouvoir me donner au baron Tonda-sama.

Mais ce n'étaient pas les mains du baron que je désirais sentir sur mes seins, et ce n'était pas lui que je voulais voir mordre les petits fruits gonflés à la pointe de mes seins. C'était le beau *gaijin*, Reed Cantrell, qui m'avait fait espérer qu'il serait celui qui irait à la recherche de la perle à l'intérieur de mon coquillage.

Mon désir pour lui était perceptible dans l'air lourd qui flottait dans ma chambre. Ma respiration devint plus difficile, je fis de petits bruits en soupirant, puis j'essayai de reprendre mon souffle tandis que de chaudes larmes se formaient dans mes yeux. Je désirais plus que tout que ce soit lui qui me déflore selon le rituel, qui allait se prolonger pendant sept nuits.

Sept nuits.

Le plaisir que je ressentais était si intense que je poussai de petits gémissements. Le seul fait de penser à Reed-san m'avait mise dans un état second et m'avait rendue toute humide. Bien sûr, je pensais à lui avec une admiration pleine de respect. Mais je me souvenais aussi de son étreinte, de son pantalon en cuir frottant contre ma peau nue, éveillant chaque pore de ma peau, et me faisant me consumer de désir pour lui.

Je me cambrai, puis relevai les pans de mon kimono de coton léger et doux, et je glissai une

main vers mon ventre, puis entre mes jambes. Là, je pressai deux doigts dans ma chère petite fente, à la recherche de ce qui ressemblait selon moi à une petite amande brillante et d'une saveur sucrée. Je ressentis un immense plaisir en sentant mon humidité s'accroître à mesure que je me caressais, faisant aller mes doigts d'avant en arrière. Ma respiration s'accéléra, et je sentis que j'étais presque à l'acmé de mon plaisir.

Je ne pus m'empêcher de crier. Je laissai échapper un son rauque qui sembla venir du plus profond de mes entrailles.

J'eus l'impression de prendre conscience de mon corps d'une façon plus intime que jamais, les sensations provoquées par mes seuls doigts semblant se prolonger à l'infini. Je fermai les yeux, je respirai profondément et je laissai mon corps se relaxer. J'étais si détendue que je n'entendis pas Youki faire glisser la porte de papier et entrer dans la chambre. Je n'eus aucune conscience de sa présence jusqu'à ce que j'ouvre les yeux. Alors, d'un geste que je trouvai inquiétant, elle m'offrit un foulard et s'inclina.

– Je venais t'apporter ceci pour que tu puisses essuyer le liquide gluant qui coulera entre tes cuisses lorsque le baron te caressera avec les doigts jusqu'à ce que tu cries de douleur, dit-elle en couvrant sa bouche, ne pouvant réprimer un petit rire. Mais je vois que c'est maintenant que tu en as besoin, ajouta-t-elle.

– Je ne te trouve pas amusante, Youki-san, ni toi ni ton présent, dis-je en m'essuyant les doigts sur le foulard, sans le moindre embarras, puis je jetai le tissu de soie sur le tatami.

Elle essayait de m'effrayer, comme elle l'avait fait lors de mon arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree.

– Tes paroles ne me font pas peur, Youki-san ! Je sais ce qui se passe pendant la première nuit de la cérémonie de défloration, dis-je. Je sais que l'on apporte à l'homme qui a été choisi pour accomplir le rituel trois œufs crus, bien frais, jaunes et visqueux. Et je sais comment il avale les jaunes d'un trait pour se donner de l'énergie et accroître sa force...

Le baron Tonda-sama aura besoin de plus que des œufs crus pour m'avoir en son pouvoir.

– ... Puis il plonge les doigts dans le blanc gluant de l'œuf, et il insère ses doigts humides dans le sexe de la fille. Ensuite, il excite ses sens avec ses doigts jusqu'à ce que les fluides de la fille apparaissent. Et, ce qui est plus important, ses doigts élargissent son sexe un peu plus chaque nuit, jusqu'à ce qu'elle soit prête à recevoir son large pénis pendant la nuit ultime.

Sept nuits de préliminaires.

Mes joues s'enflammeront-elles ? Mes seins se dresseront-ils fièrement, rempliront-ils ses mains ? Mes jambes trembleront-elles ? Et si je ne pouvais pas me retenir tant j'aurais envie, besoin, de sentir son honorable pénis en moi ?

Non, il valait mieux que je n'y pense pas.

Saisissant un éventail plat et l'agitant nerveusement, je dis à Youki :

– Je suppose que tu as pris beaucoup de plaisir à ce rite sexuel.

– J'aurais aimé avoir eu la chance d'être choisie par le baron Tonda-sama.

– Et pourquoi ?

– On dit que le baron peut conduire une femme à travers les forêts du plaisir sensuel pendant de nombreux jours et de nombreuses nuits, l’arrosant de son magnifique sperme, et faisant déferler la sève des profondeurs les plus intimes de sa féminité.

Je marquai un temps d’hésitation, luttant pour reléguer la situation difficile dans laquelle je me trouvais dans un coin de mon cœur, mais j’en fus incapable. Je n’avais pas d’autre choix que d’en passer par la cérémonie de défloration et ainsi sauver *Okâsan* de la ruine.

– Si cela peut te faire plaisir de croire cela ! dis-je d’une voix dont la fermeté me surprit, avant de jeter brusquement l’éventail sur le tatami. Je fais cela pour *Okâsan*.

Youki me sourit d’un air méprisant, et me dit :

– Tu changeras d’avis quand le baron te fera crier de plaisir, quand il te transmettra sa folie, quand tes bras et tes jambes ne t’appartiendront plus, lorsque tu t’abandonneras avec fièvre. Je guetterai tes cris étouffés, et alors je saurai quand il aura atteint les profondeurs de ta petite grotte.

– Je n’ai pas le temps d’écouter tes histoires délirantes, Youki-san, dis-je en la congédiant d’un geste de la main.

Puis je me mis debout et fis glisser mon kimono sur le tatami, et, une fois nue devant elle, je lui dis :

– Je dois me préparer pour ce soir, et je voudrais être seule.

Youki se releva avec la grâce qu’on attendait d’une geisha, puis elle redressa la tête, évoluant avec le maintien qui convenait à son statut. Elle fixa son regard sur moi avec une lueur de désir dans les yeux qui me troubla.

– Si le baron me demande de vous rejoindre dans son futon un peu plus tard, ne doute pas un seul instant que je serai prête à le faire pour toi.

– Ah, oui ?

– C’est un honneur pour moi de le servir, quoi qu’il demande, fit Youki en fronçant les sourcils, avant de préciser sa pensée : mais si mes dents venaient à mordre tes mamelons un peu trop fort, ou si le bout de ma langue pressait sur ton bouton et l’encerclait, rappelle-toi que le baron pensera que c’est pour son plaisir que je le fais, et non pour le tien.

S’agissait-il d’un avertissement ? D’une menace ? Je me couvris en me posant toutes sortes de questions.

– Quoi qu’il se passe ce soir, Youki-san, n’oublie pas que ce n’est pas toi que le baron a choisie.

Youki me sourit d’un air narquois.

– Mariko-san ne t’a-t-elle pas dit que j’avais eu le plaisir d’être pénétrée par son honorable pénis hier soir ?

– Non, dis-je, vexée, avant d’avoir une idée qui me remonta aussitôt le moral, et j’ajoutai : je suis certaine qu’il s’est réchauffé les mains entre tes cuisses parce qu’il ne pouvait pas m’avoir.

– Vraiment ? dit Youki en sortant son éventail de sa ceinture et en l’ouvrant d’un bruit sec. Tu es jalouse parce que je l’ai eu en premier.

– Une fleur tombée ne retourne jamais sur la branche, Youki-san. Le baron se sera vite lassé de

toi. D'après ce que j'ai entendu, il aime les femmes fraîches et innocentes.

Youki s'éventa, puis elle rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

– Alors ne sois pas surprise si tu découvres que la prochaine proie du baron est cette insipide petite Mariko-san !

Telle une abeille en colère, je me mis à courir après la geisha, faisant voler dans les airs mon kimono dénoué.

– Si le baron essayait de toucher à un seul cheveu de Mariko-san, je le tuerais !

– Tu risquerais d'avoir des surprises. De la façon dont je l'ai vue convoiter le garçon du *jinrikisha*, Mariko-san est prête à recevoir le sexe d'un homme en elle.

Je haussai les sourcils comme pour dire : « Hisa-don et Mariko-san ? » Je n'y croyais pas une seule seconde. Et pourtant...

Se pouvait-il qu'elle dise vrai ? Était-ce pour cela que celle qui allait devenir ma sœur geisha s'était si mal comportée envers moi lorsque Hisa-don avait essayé de me séduire dans le jardin ?

Et jamais je ne m'en étais doutée. Quelle idiote ! Je ne ressentais ni colère ni jalousie, j'étais juste amusée. Je me mis à réfléchir à la fascination de Mariko pour Hisa. Quels que soient les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, il ne faisait aucun doute pour moi que Mariko avait une telle obsession du devoir qu'elle ne ferait jamais rien qui risquerait d'interférer avec ses obligations.

Saisissant mon kimono, je chassai Youki hors de ma chambre. Puis, poussée par une force qui m'avait guidée depuis mon enfance, je tentai d'oublier ma déplaisante entrevue avec la geisha et je terminai mes travaux quotidiens. Je décidai de mettre mon kimono jaune à manches longues. J'enfilai d'abord mon kimono de dessous, puis j'ajustai le kimono jaune bien serré par-dessus, et je l'attachai avec plusieurs rubans. Enfin, je nouai une obi bleu et or autour de ma taille. Je n'avais besoin de personne pour m'habiller en cette occasion, même si un homme aux mains robustes était généralement requis pour habiller une geisha dans un kimono de cérémonie.

Je tremblai en évoquant les mains robustes d'un homme.

Des pensées agréables envahirent le calme sanctuaire de mon esprit. C'était de nouveau à Reed-san que je pensais. Je désirais plus que tout une aventure amoureuse, je voulais connaître le tumulte de la passion, mais, à moins que le baron ne changeât d'avis, cela ne serait pas mon karma. Le sachant, je ne parvenais pas à trouver mon rythme habituel. Je pensais au *gaijin*, tout en tripotant nerveusement l'extrémité du nœud de ma longue obi, jusqu'à ce qu'il soit de travers. Il était de travers, mais il pendait toujours.

Le visage brillant de sueur, je rentrai un petit bout de soie bleue dans mon obi, je mis des chaussettes blanches propres, et je cherchai ma perruque noire. Je trouvai ensuite ma corde dorée préférée, mais où était ma boucle de jade ?

Je m'interrompis à l'instant où je compris que j'avais oublié de mettre la fine bande de soie rouge sous mon col. Cet instant me fit retrouver l'harmonie. Pendant quelques minutes d'une sérénité absolue, aucune peur ne vint me troubler, aucun démon ne me pourchassa, et aucun événement récent n'envahit mon espace intérieur. Je perçus une extraordinaire sensation de joie intense, à mi-chemin entre le fantasme et la réalité. A la fin de la semaine, je tournerai mon col pour signifier mon entrée dans le monde des geishas. J'enlèverai mon col rouge pour le remplacer

par un col blanc.

De *maiko*, je deviendrai geisha.

Le plus étrange était que je n'avais jamais servi le saké lors des banquets comme les autres *maikos*. Les jeunes filles servaient à boire lors des fêtes données par les geishas, elles comptaient les plats, riaient et chuchotaient d'une voix aussi délicate qu'un fil d'argent. Elles baissaient les yeux d'un air modeste, et elles ne restaient qu'un petit moment, puis elles se sauvaient en début de soirée, tandis que les geishas divertissaient les clients. Mais *Okâsan* ne m'avait jamais laissée assister à ces fêtes.

Pourquoi ? Quel secret me cachait-elle ?

Pourtant, je voyais qu'*Okâsan* était affectée, soit par l'outrageuse proposition de ce baron Tonda-sama, soit parce que son propre esprit était en proie à un certain trouble. En tout cas, elle semblait extrêmement nerveuse lorsqu'elle m'appela auprès d'elle un peu plus tard. Elle m'expliqua que jamais auparavant en cent huit ans d'existence de la maison de thé, jamais une *maiko* n'était entrée dans le monde des geishas de façon si extraordinaire.

Je m'assis avec *Okâsan* sous la véranda, et je l'écoutai parler de mes débuts inhabituels. Le porche de bois était parsemé de flaques ressemblant à de petits miroirs, mais la propriétaire de la maison de thé ne semblait pas se soucier du rituel quotidien qui consistait à nettoyer la véranda. Le temps s'était comme arrêté à la maison de thé du Look-Back Tree.

Les branches du grand saule zébraient le ciel d'une écriture invisible, comme pour proclamer l'importance de ce jour. Renforçant l'aura de mystère qui planait dans l'atmosphère, le vent léger faisait sonner le carillon de façon constante, éveillant au plus profond de moi des désirs primitifs et sensuels.

Je fus perturbée par ces étranges mouvements de la nature qui entouraient la maison de thé, mais je fus encore plus déstabilisée par quelque chose d'étrange chez *Okâsan* qui m'atteignit au tréfonds de mon âme. Et je pris peu à peu conscience de l'étrangeté de ce jour qui aurait dû être le plus important de ma vie.

– Jamais auparavant une *maiko* n'est devenue une geisha sans porter la coiffure traditionnelle, ou sans se teinter les dents en noir, débita Simouyé en maniant sa coupe avec maladresse, la soulevant et la reposant sans la porter à ses lèvres. Jamais auparavant une *maiko* n'est devenue une geisha sans avoir pris un nom de geisha avant la cérémonie de défloration...

– Excusez-moi, *Okâsan*, osai-je l'interrompre, mais j'ai choisi un nom de geisha.

– Ah ? Et quel nom as-tu choisi ?

– Kimiko.

– C'est un nom très honorable, Kathlene-san, et il est très respecté dans le monde des geishas, dit Simouyé en m'adressant un sourire ; puis, posant la main sur mon bras, elle ajouta : J'aurais aimé avoir pu empêcher cette malencontreuse rencontre avec le baron, Kathlene-san. Je n'ai jamais voulu te forcer à faire quelque chose que tu n'as pas envie de faire, et je prie les dieux pour que nous survivions à l'orage qui nous menace.

Je fis un signe de la tête. Une partie de moi – une simple observatrice déconnectée de mon désir de devenir une geisha – avait pleinement conscience que mes gestes étaient ceux d'une

marionnette. Et le destin était le marionnettiste, me mettant en mouvement dans une scène, et me laissant tomber dans une autre, tirant mes ficelles, sans que je connaisse jamais le reste de l'histoire.

Si j'étais une marionnette, je me dirigeais le long d'un sentier bordé de fleurs vers une fin prématurée dans ce monde semblable à un rêve éveillé dans lequel je vivais, incapable d'en changer le cours. Je compris ce qu'*Okâsan* essayait de me dire.

– Contrairement à ce que vous m'avez dit, le fait que vous vendiez ma virginité au baron n'a rien à voir avec l'achat de nouveaux kimonos pour la maison de thé.

Simouyé joignit les mains et les posa sur ses genoux, ce qui était en général le signe qu'elle cherchait à dissimuler ses émotions.

– Notre monde est rempli de secrets, Kathlene-san, c'est tout ce que je peux te dire.

– Je vous en prie, *Okâsan*, je veux savoir pourquoi vous refusez de me dire la vérité sur le baron Tonda-sama.

Simouyé sourit, un sourire qui masquait ses véritables sentiments.

– Les années passées à la maison de thé ne t'ont pas disciplinée, Kathlene-san. Tu as l'intrépidité de ton père, dit-elle en baissant les yeux, ce qui me surprit, puis elle ajouta : Cela n'est pas pour me déplaire, mais je dois garder le silence.

– *Okâsan*, commençai-je, saisissant l'occasion pour dire ce que j'avais sur le cœur, avant de marquer une pause.

Si je lui parlais du *gaijin*, me dirait-elle quelle emprise le baron avait sur elle ? Ce que m'avait raconté Mariko était-il vrai ? Menaçait-il de la ruiner ? Résolue à lui parler, je poursuivis :

– Je dois vous parler de ce qui s'est passé au temple aujourd'hui...

– Plus tard, tu dois te préparer pour ce soir.

– Mais c'est important, *Okâsan*.

– Rien n'est plus important que ce que tu dois faire ce soir, dit-elle. Je te laisse accomplir ton devoir, et je sais que tu le feras, fille de Mallory-san.

– Oui, *Okâsan*.

Je m'inclinai, puis je me relevai, et étrangement je me sentis en paix. Mon entrevue avec *Okâsan* m'avait donné de la force. En quittant les quartiers de Simouyé, j'osai jeter un coup d'œil à l'extérieur de la maison de thé. Tout était calme. Le jardin était désert. Aucune trace des hommes du baron.

Je glissai sur le sol ciré jusqu'à ma chambre. Gagnée par une vague de nostalgie, j'ouvris la petite armoire dans laquelle je rangeais mes affaires personnelles.

Fredonnant pour moi-même, je sortis mes socques à grelots, ceux que je portais le jour de mon arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree et que mon père m'avait offerts. Je les avais gardés, même s'ils étaient maintenant trop petits pour moi.

Je les donnerai à Mariko après la cérémonie qui ferait de nous des sœurs, puisque je n'avais jamais retrouvé la poupée *kokeshi* enveloppée dans un papier jaune que j'avais laissée tomber dans le jardin. Ai l'avait très certainement jetée à la poubelle.

En prenant mes socques, je remarquai que mes mains tremblaient, faisant tinter doucement les clochettes. Était-ce de l'inquiétude que je sentais monter en moi ? Mais pourquoi ? Je me sentais riche d'un sentiment d'appartenance à la maison de thé, et je ne voulais pas que quoi que ce soit pût changer cela.

Mais quelqu'un avait bouleversé cet équilibre. Et il avait fait battre mon cœur plus vite. Reed-san. Je secouai la tête, refusant d'admettre les sensations érotiques qui me tourmentaient. Je devais l'oublier et faire ce que les dieux avaient décrété. Je vivais dans un monde transcendant, celui des geishas, dans lequel l'attachement, le désir et même la peur n'avaient pas leur place. Ma vie avait été tracée à l'aide d'une palette spirituelle avec laquelle l'artiste avait peint le devoir et l'obéissance à chaque coup de pinceau, effaçant de la toile tout ce qui avait trait à la passion et à l'amour.

Je déposai mes socques à l'extérieur de la maison de thé, et j'admirai la beauté du jardin, en essayant de trouver le calme. Il était stupide de ma part d'avoir oublié que, selon l'enseignement de Bouddha, le monde n'était pas stable mais en mouvement constant. Même le monde des geishas.

Mon sentiment de paix vola en éclats d'une façon qui me surprit et me réjouit à la fois.

– Ne te retourne pas, Kathlene, on te surveille.

Reed la vit se raidir, le souffle court. La voix de sa raison était en conflit avec ce qu'il ressentait au plus profond de son âme, et il était en proie à un véritable bouleversement émotionnel. Nom de Dieu ! Maintenant qu'il avait anéanti le peu de confiance qu'elle avait en lui, qu'il s'était conduit comme un dément en lui sautant dessus comme un animal en rut... la revoir était éprouvant, mais, cette fois, elle ne lui ferait pas perdre le contrôle. Non, pas cette fois.

Il fut parcouru d'une bouffée de désir, qui rendit son sexe dur et tendu contre son pantalon de cuir étroit. Il ignora les palpitations de son sexe, il ignora sa raison. Il était venu de si loin pour la trouver, et il ne partirait pas sans elle.

Son instinct fut plus rapide que ses pensées, il s'approcha plus près d'elle, admirant la longueur de ses doigts et la fermeté de ses seins. Il avait envie de sentir ses seins sous ses doigts, de les presser, d'en mordre les pointes durcies. Il eut la bouche sèche à cette pensée, et il se passa la langue sur les lèvres. Mais il jura qu'il ne la toucherait pas.

– Reed-san ! murmura-t-elle sans se retourner, gardant la tête haute, arquant le cou comme un oiseau altier.

Son cou était long et blanc, et il semblait attendre d'être embrassé et caressé.

– Que fais-tu ici ? demanda-t-elle en le tutoyant instinctivement.

– Il fallait que je te voie, Kathlene.

– Nous n'avons plus rien à nous dire.

– Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

– Je dois vendre le printemps – ma virginité – au baron Tonda-sama et en passer par l’ancien rituel du *mizu-age*...

– Le *mizu-age* ? répéta-t-il d’une voix bourrue sous l’effet de l’impatience. Qu’est-ce que c’est ?

– La cérémonie de défloration. Pendant sept nuits, le baron me rend visite dans une petite pièce de la maison de thé, il mange des mets délicats et boit du saké, et il prépare mon corps pour...

Sa voix s’était-elle brisée ? S’efforçait-elle de retenir un cri au fond de sa gorge ?

– Tu ne peux pas faire cette folie et laisser le baron prendre ta virginité comme s’il s’agissait d’une vulgaire marchandise qu’on échange contre des armes ou de la soie ! C’est inhumain, ça n’a rien de civilisé.

Elle prit le risque de tourner la tête vers lui et, avec un petit sourire aux lèvres, elle murmura :

– C’est toi qu’ils traitent de « barbare », Reed-san.

Sans prêter attention à ce qu’elle venait de lui dire, il répliqua :

– Ecoute, Kathlene, tout le monde dans cette fichue maison de thé nous observe, alors je vais le dire haut et fort : tu ne laisseras pas ce baron te toucher, ni ce soir ni n’importe quel autre soir.

– Tu ne comprends pas les coutumes des geishas, Reed-san. C’est la tradition qui veut qu’une *maiko* vende le printemps. C’est une très vieille tradition, aussi vieille que le Look-Back Tree.

– Le Look-Back Tree ? Est-ce encore un conte à dormir debout ?

Il regretta aussitôt sa remarque. Le kimono de Kathlene lui collait à la peau comme s’il avait été trempé, et, de fait, il l’était, de sueur. Mais elle tremblait, malgré la chaleur de cette journée. Le dédain qu’il affichait envers ses traditions l’affectait pour des raisons qui lui échappaient.

– La légende raconte que lorsqu’une geisha accompagnait son amant pour lui faire ses adieux à la porte, expliqua-t-elle à voix basse et avec beaucoup d’élégance, elle faisait demi-tour et, une fois arrivée au saule, elle se retournait pour le voir une dernière fois.

– Je vois, dit-il en hochant la tête, comprenant à quel point il avait eu tort de se comporter comme un imbécile et de l’interroger comme s’il avait été un homme insensible, ne comprenant rien d’autre que ses propres besoins.

Il n’était pas un tel homme, et il n’avait jamais été aussi sûr de ses sentiments que cette fois-ci. Après quelques secondes d’hésitation, il lui demanda :

– Te retourneras-tu vers le baron avec de l’amour dans les yeux le lendemain, une fois qu’il t’aura fait l’amour ? Ou préférerais-tu voir quelqu’un d’autre à ce moment-là ?

Elle le regarda sans ciller.

– Tu sais que je ne peux pas te répondre.

– Y a-t-il quelqu’un que tu aimerais voir, Kathlene, à cet instant ? Dis-moi la réponse que je vois dans tes yeux. Dis-la-moi, s’il te plaît.

– Je ne peux pas...

Sa voix était troublée, remplie d’émotion, parce qu’il avait osé lui demander si elle avait envie de lui. Ce qu’il voulait savoir était contre les mœurs sociales de ce monde. Et contre les siennes.

Mais il ne regretta pas de l'avoir fait.

– Tu ne comprends pas... Je n'ai pas le choix...

Son pouls se mit à battre à toute vitesse le long de son cou, et sa respiration devint difficile.

– Tu étais en feu sous la véranda, tes seins étaient gonflés de désir. Si je n'étais pas lié au code de la chevalerie, si je n'avais pas juré de te ramener vierge, et si j'étais le barbare que tu pensais que j'étais, je t'aurais prise à ce moment-là, et tu ne m'en aurais pas empêché. Et pas à cause d'une tradition archaïque, mais parce que tu en avais envie autant que moi.

Kathlene le regarda. Elle n'était plus une jeune fille dans les affres de la passion. Une lueur dans ses yeux lui disait que quelque chose de plus fort s'était emparé d'elle. Quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Un léger bruit attira l'attention de Kathlene. Elle regarda vers la porte entrouverte de la maison de thé. Reed suivit son regard et vit une jeune geisha faire coulisser la porte de papier, sans toutefois la fermer complètement. La jeune fille les épiait, et elle ne fit pas le moindre effort pour s'en cacher, comme si son comportement était normal.

– S'il te plaît, Reed-san, tu dois partir, murmura Kathlene d'une voix insistante. Maintenant ! Il n'y a rien que tu puisses dire qui me fera changer d'avis.

– Je ne te crois pas. Il faut absolument que je te parle.

– Non. Je... je dois me préparer pour ce soir.

– Pour que ce fichu baron puisse te prendre dans ses bras ?

Savoir qu'ils avaient été découverts le rendit plus audacieux, même si, dans la société à laquelle il appartenait, tout ce qui pouvait avoir l'apparence du scandale, même la chose la plus innocente, était impensable. Mais il était prêt à tout, cherchant désespérément à la sauver des griffes du baron.

Alors, tremblant en pensant aux conséquences de ses actes, il enfreignit son propre code d'honneur. Lui effleurant les seins, Reed la prit dans ses bras, appréciant chaque seconde, chaque courbe de son corps sensuel, et le gémissement qu'elle ne put réprimer. Son corps tout entier était d'un érotisme torride. Il fallait qu'elle l'écoute.

– Non, Reed-san, arrête, pas ici, pas maintenant... Jamais !

– Pourquoi te tortures-tu ainsi, Kathlene ? Pour te donner à un samouraï haletant ? dit-il en faisant glisser les mains de ses seins vers sa taille – oserait-il aller plus bas ? –, avant d'ajouter : ton père ne voudrait pas que tu...

– Mon père comprendrait, Reed-san, murmura-t-elle, parvenant à donner à cette simple affirmation les tonalités d'une déclaration et celles d'une prière. Elle ajouta : Il m'a appris à être forte, et à faire preuve de courage en cas de nécessité absolue. C'est mon destin.

– Ton destin ? Dis-moi, Kathlene, quel genre de vie auras-tu une fois que le baron aura pris ta virginité ? Tu coucheras avec un homme différent chaque nuit ? C'est ce que tu veux ?

– Tu ne comprends rien à nos coutumes !

– Vos coutumes ? Toutes ces histoires où il est question de payer pour obtenir la virginité d'une fille comme s'il s'agissait d'un vulgaire contrat commercial... Ce n'est pas ce que ton père aurait voulu pour toi. Tu finiras comme ces femmes que j'ai vues à Shimabara, vêtues d'un morceau de

soie qui ne cache rien d'autre que leur cœur de pierre, hélant les hommes de passage avec un sourire anxieux pour essayer de vendre leur corps pour la nuit.

Après quelques secondes de réflexion, Kathlene répondit :

– C'est vrai, mon père ne voulait pas que je vienne à la maison de thé. Je me souviens de la nuit où il m'a amenée ici, et de l'angoisse sur son visage à la pensée de me laisser dans le quartier des Fleurs. Mais il savait que Simouyé s'occuperait de moi comme si j'étais sa propre fille, et qu'elle ne laisserait personne me faire du mal, dit-elle d'une voix chargée d'émotion, avant d'ajouter, sur un ton plus ferme : *Okâsan* a rempli son devoir vis-à-vis de moi, et je ne peux pas la remercier en laissant le baron Tonda-sama détruire sa vie. Je ne le peux pas et je ne le ferai pas. Mon père voudrait que j'accomplisse mon devoir s'il était toujours en vie.

Elle le regarda droit dans les yeux en prononçant ces mots, et il sentit qu'elle avait toujours su ce qu'il n'avait pas pu lui dire.

– Il est mort, Reed-san, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

Donc elle le savait. Il s'était demandé pendant combien de temps il pourrait lui cacher cette information. Il eut envie de la prendre dans ses bras, et même s'il ne voulait pas la voir triste, il savait qu'il ne pouvait continuer à lui dissimuler la vérité.

– Oui, Kathlene, je crois que Mallory est mort.

Ses larmes coulèrent sur ses joues, sans sanglot ni cri. Reed admira son courage et chercha à la reconforter.

– Dis-moi ce qui lui est arrivé, s'il te plaît.

Desserrant son étreinte, il recula de quelques pas, et lui dit :

– Ton père était très malade lorsque nous avons été recueillis par le navire qui nous a ramenés à San Francisco. Il souffrait de dysenterie, mais il était déterminé à te ramener en Amérique, dit-il, le regard perdu dans ses souvenirs. Après avoir entendu Mallory me parler de toi pendant ces mois passés sur cette île – ta liberté d'esprit, tes drôles de manières, ton caractère affectueux, et même ton côté rebelle –, je me suis fait une image de toi. Je ne savais pas à quoi tu ressemblais, mis à part que tu avais de longs cheveux blonds et les yeux verts. J'avais du mal à imaginer une geisha blonde, alors il fallait que je voie par moi-même.

Il aurait voulu partager sa peine, mais il était inhibé par la colère de Kathlene, et par le fait qu'il savait qu'on les observait. Il finit par lui dire :

– Quand les médecins ont dit à ton père qu'il ne survivrait jamais à un autre voyage en mer, je lui ai promis que je te ramènerais en Amérique pour qu'il puisse reposer en paix.

Elle lui lança un regard furieux, et elle lui demanda :

– L'as-tu vu mourir ?

– Non.

– Alors il pourrait être toujours en vie ? demanda-t-elle d'une voix tremblant d'espoir.

– Oui, c'est possible.

Soulagé de lui avoir révélé ce qu'il n'avait jamais eu le courage de lui dire, il la prit par le bras et la conduisit vers un banc à l'ombre des pins.

– Maintenant comprends-tu pourquoi je ne peux pas laisser ce baron te toucher ? J’ai promis à ton père qu’il ne t’arriverait aucun mal.

– Tu ne comprends pas la notion de devoir, Reed-san, et le lien très fort qu’elle crée entre les gens.

Elle tritura son éventail avec nervosité, et il prit conscience qu’elle était déterminée à lui faire comprendre les préceptes de son monde, qu’il le veuille ou non.

– Mon père aimait Simouyé-san, dit-elle. Mais l’amour au Japon ne va pas sans obligations. Et comme je suis sa fille, ses obligations me sont transmises, c’est une dette dont je dois m’acquitter, et c’est à Simouyé-san que je la dois.

Il ne sourit pas, et Kathlene non plus.

– Et qu’en est-il de ta dette envers ton père ?

« Et que fais-tu de ta dette envers moi ? » avait-il envie de dire. Il avait risqué sa vie pour elle. Et il était même tombé amoureux d’elle, chose qu’il n’aurait jamais crue possible.

Lorsque le regard de Kathlene croisa le sien, il y lut la réponse à sa question, ou du moins ce qu’il croyait qu’elle serait.

Elle ne voulait pas que le baron prenne sa virginité. Elle était terrifiée.

Avant qu’elle ne réponde, il lui dit :

– Pars avec moi maintenant, Kathlene. On peut prendre le train à Yokohama, et embarquer sur un cargo en partance pour l’Amérique.

Elle vacilla, sa bouche frémit, mais elle ne prononça pas un mot. Qu’essayait-elle de dire ? Par quelle douleur était-elle déchirée ? Il pouvait seulement le deviner.

La voix d’une femme dit à voix basse :

– Qui est cet homme, Kathlene-san ?

Reed se retourna aussitôt, et ne fut pas surpris de voir l’impressionnante figure de mama-san, vêtue d’un kimono vert foncé, d’une obi gris argent nouée au-dessous de sa poitrine, signe de maturité. C’était une très belle femme, et elle avait le port et l’élégance d’une geisha. Il répondit à sa question en s’inclinant respectueusement devant elle. Il devait s’agir de la femme appelée Simouyé.

– Je vous prie de m’excuser, *Okâsan*, dit Kathlene sur un ton très formel en s’inclinant.

Il les écouta parler en japonais, mais il ne comprit qu’une partie de ce que Kathlene dit à la femme plus âgée. Elle lui indiqua son nom, et qu’il lui apportait un message de la part de son père, et, à ces mots, il crut que Simouyé allait s’évanouir. Puis, avec beaucoup de calme, elle lui demanda en anglais :

– Mallory-san est-il en vie ?

– Il était très malade quand j’ai quitté San Francisco, répondit Reed.

Elle hocha la tête, et dit :

– Je comprends.

Reed décida de mettre la situation à profit.

– Si vous avez aimé Mallory, alors vous devez convaincre Kathlene de s'enfuir avec moi.

Simouyé baissa les yeux et parla très vite à Kathlene en japonais, et elle lui dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Kathlene s'inclina, et, sans oser faire davantage que de le regarder avec passion, elle partit, le laissant seul dans le jardin avec la propriétaire de la maison de thé.

– Excusez-moi, mais je dois vous demander si vous savez pourquoi Mallory-san a laissé sa fille ici, dit-elle dans un anglais très correct qui le surprit.

– Tout ce que Mallory m'a dit, c'est que sa fille était cachée dans une maison de thé de Kyoto, et qu'au moment où nous nous sommes rencontrés, il revenait ici pour la ramener en Amérique.

– Je vois, dit-elle, puis, après un instant d'hésitation, elle reprit : Cantrell-san, avant que vous ne partiez, je dois vous informer de la raison pour laquelle Kathlene-sana été cachée dans ma maison de thé pendant ces trois dernières années. Un personnage très puissant et très important, le prince Kira-sama, cherche à se venger de Mallory-san, car il le croit responsable d'un drame qui est arrivé à sa famille, même s'il est innocent de ce dont on l'accuse.

Elle hésita, puis elle dit très lentement, pour s'assurer que Reed comprenne bien ce qu'elle disait :

– Le prince Kira veut prendre sa revanche sur lui, et cette revanche, c'est la vie de la fille de Mallory-san.

L'attitude de Reed changea aussitôt. Son corps se raidit et son visage se figea.

– Mallory ne m'a jamais parlé de cela, dit-il en fronçant les sourcils, puis il hésita et reprit : Kathlene le sait-elle ?

Simouyé fit non de la tête.

– Au Japon, on ne parle jamais de ce qui pourrait bouleverser l'harmonie, surtout dans la vie de quelqu'un d'aussi jeune et libre d'esprit que Kathlene. Si elle connaissait le destin rempli de dangers que les dieux lui avaient légué, elle vivrait dans la peur chaque jour de sa vie. Mallory-san le savait, et il m'a fait promettre de ne jamais le lui révéler.

Reed avait du mal à comprendre que Mallory puisse approuver que l'on vende sa fille à ce baron, quelle qu'en soit la raison.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez vendu sa virginité à cet homme.

Simouyé croisa les bras dans les manches de son kimono, comme pour cacher ses propres faiblesses.

– Je ne peux pas l'empêcher plus longtemps de prendre sa place dans le monde des saules et des fleurs sans éveiller les soupçons sur ma modeste maison de thé. Les rumeurs ont abondé pendant des mois à propos de la belle *maiko* qu'on ne voit jamais dans les banquets et les festivals, et les gens n'en finissent pas de se demander quel est celui qui accomplira la cérémonie de défloration. J'avais espéré la garder à l'abri des regards pendant beaucoup plus longtemps, mais le baron Tonda-sama est venu par surprise dans ma maison de thé et a demandé à être celui qui la déflorera. Le seul moyen de l'empêcher de découvrir qui elle est est de lui donner ce qu'il veut. Après, il ne la reverra jamais, comme le veut notre tradition, dit-elle en regardant Reed dans les yeux, ce qui le surprit car il n'avait encore jamais vu cela au Japon.

Puis elle reprit :

– Une fois que l'appétit sexuel du baron Tonda-sama sera satisfait, elle sera hors de danger.

Même s'il savait que les Japonais considéraient qu'il était inconvenant pour un étranger de critiquer leurs coutumes sans en connaître l'origine, il ne put s'empêcher de répliquer :

– Je ne vous comprends pas, vous, les Japonais. Comment pouvez-vous laisser une jeune fille donner sa virginité pour satisfaire la concupiscence d'un homme ?

– Vous aimeriez aussi lui faire l'amour, non ?

– Oui, admit-il, surpris de s'être ainsi dévoilé face à cette femme. Mais ce n'est pas la même chose.

– Ah, non ? fit-elle avec un sourire.

Simouyé s'inclina, mais de manière si formelle qu'elle lui laissa l'impression qu'il venait de perdre une bataille. Et il n'avait pas tort. D'une manière ou d'une autre, Kathlene et mama-san avaient toutes deux pensé qu'elles pouvaient le convaincre que le fait de vendre la virginité de la jeune fille au baron était une obligation à laquelle on ne pouvait échapper. Et, pour lui, cela n'avait aucunsens. Mais jamais il ne parviendrait à les convaincre, il lui fallait donc trouver un autre moyen de faire sortir Kathlene de la maison de thé avant le soir même.

Il ne protesta pas quand une femme âgée insista pour lui montrer le chemin de la sortie en s'inclinant tant de fois qu'il ne put les compter. Malgré tout, il était déterminé à mettre un terme à ce rituel insensé qui consistait, pendant sept jours, à préparer une vierge à recevoir le sexe d'un homme. Il avait promis à Mallory qu'il ramènerait sa fille saine et sauve – et intacte – sans attirer l'attention sur la maison de thé, mais il avait changé d'avis. Car c'était avant qu'il ne soit au courant du complot qui menaçait sa vie. Et avant qu'il n'ait appris l'existence de ce fou qui avait projeté d'explorer les moindres recoins de son intimité, et de la convoiter jusqu'à ce que soit venu le moment où il satisferait ses désirs charnels.

Cette fois, il ne prendrait pas de gants. Il reviendrait le soir même, et il le tuerait si cela était nécessaire. Quel choix avait-il ? Il était perplexe, mais aussi en colère à l'idée de laisser le baron violer Kathlene pour lui sauver la vie. Cela allait à l'encontre du code d'honneur de tout homme civilisé, et il était de son devoir que cela n'arrivât pas. Il aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour protéger Kathlene.

Et aussi pour la garder pour lui seul ! L'admettrait-il ? N'importe quel homme aurait eu envie de lui faire l'amour. N'importe quel homme aurait eu envie de la protéger.

– Excusez-moi, s'il vous plaît...

Il entendit une petite voix douce s'exprimer en japonais puis en anglais. Il se retourna et reconnut la jeune *maiko*.

– Je vous ai déjà vue, vous êtes la jeune fille qui étiez dans le *jinrikisha*.

– Oui, répondit-elle en s'inclinant.

– Pouvez-vous m'aider ? demanda-t-il en s'inclinant à son tour, essayant de gagner sa confiance. Je n'arrive à rien avec votre mama-san.

– Prenez-vous des bains ?

– Des bains ? De quoi parlez-vous ?

– Toutes les geishas prennent un bain l’après-midi. A 3 heures. Allez aux bains publics qui se trouvent près de la criée, dit-elle en lui indiquant la direction d’un signe de la main. Vous y verrez des geishas... nues. Cela vous tente ?

Elle se mit à rire doucement, avant de partir. Il regarda dans la direction qu’elle lui avait indiquée, et il vit plusieurs petites constructions de bois. Il sentait l’odeur du poisson dans l’air, ce qui lui rappela l’odeur des maisons closes de Shimabara. Les bains publics avait-elle dit. A 3 heures. Il ne put réprimer un large sourire. Elle avait voulu dire que Kathlene rejoindrait les autres geishas pour le rituel du bain. En l’imaginant nue dans son bain, il sentit son sexe se durcir. Il avait envie d’elle, mais il ne la toucherait pas, il se l’était promis. Son sens de l’honneur devait rester intact, et il devait lui sauver la vie, rien d’autre n’importait pour l’instant. Il allait essayer de lui faire recouvrer la raison, et de la convaincre de partir avec lui.

Comme le baron Tonda avait rarement eu des problèmes d’érection et avait connu des plaisirs érotiques dépassant tout ce qu’un homme normal pouvait imaginer, il ne faisait pas usage d’aphrodisiaques lorsqu’il se préparait à des ébats sexuels avec une femme. Pourtant, cette nuit-là, il était légèrement anxieux, et il but d’un trait la boisson médicinale à base de lézard, sans prêter attention à son goût désagréable, puis il jeta la coupe vide sur le tatami. Il avait été informé par le guérisseur chinois que le lézard – qui restait emboîté avec sa partenaire amoureuse pendant toute une journée lors de l’accouplement, et rien ne pouvait alors les séparer – avait été longuement trempé dans du saké pour rendre le goût plus agréable à son palais.

Bien que le Chinois eût menti à propos du goût, le baron était confiant quant au pouvoir du breuvage. Il ne doutait d’ailleurs pas qu’il faisait déjà effet, pensa-t-il en touchant son sexe durci après avoir glissé une main sous la soie de son kimono. Cette fois, il n’aurait pas besoin de se masser les testicules. Il avait l’habitude de commencer par le testicule droit pour stimuler la sécrétion de ses hormones sexuelles, puis de terminer par le gauche.

C’était un processus lent et méthodique, mais c’était un moyen infailible de s’assurer une semence abondante au moment de l’orgasme.

Et jamais il n’échouait.

Néanmoins, il allait devoir attendre la septième nuit, comme le voulait la tradition, pour faire état de ses talents cachés tandis qu’il baiserait la *maiko*. Il maudit cette *Okâsan* et ses fichues traditions. En attendant ce moment, il allait se préparer en prenant des aphrodisiaques chaque nuit, et en prenant du plaisir cette nuit, et toutes les nuits, avec une geisha différente de la maison de thé.

Jusqu’à ce soir, il avait apprécié le calme de la maison de campagne du prince, tandis que ses serviteurs étaient restés en ville. Ils avaient gardé un œil sur la maison de thé du Look-Back Tree pour s’assurer que sa vierge ne s’échapperait pas avant cette nuit de plaisirs lascifs.

Et lui, de son côté, avait préféré se préparer à cette soirée seul, dans une petite villa appartenant au prince, située sur les bords du lac. Avec son toit doré et ses murs laqués, la villa avait appartenu à la famille du prince pendant plus de trois cents ans. Cependant, le baron se réjouit d’y trouver le

confort moderne à l'occidentale : un tapis de Bruxelles, une table ronde et des chaises à dossier plat à la bonne odeur de cire. Si l'intérieur était élégant, les terres étaient simples mais agréables à regarder. Il avait passé la matinée dans le jardin tandis que la rosée de cette matinée d'été scintillait sur les toiles d'araignées et que le doux bruit des sauterelles venait rompre le calme de cet instant.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, pensif, sentant son sexe se durcir entre ses jambes. Il trouvait beaucoup de réconfort et de repos au calme de la campagne.

Le silence lui emplissait les oreilles. Tout était calme, à l'exception des battements de son cœur. Des battements rapides mais réguliers. Comme s'il allait s'engager dans une bataille avec pour toute arme son sexe vaillant. Ses ancêtres samourais, eux aussi, s'étaient livrés à de nombreuses batailles, mais lui était engagé dans une bataille moderne. Et sa mission consistait à trouver la chair qui satisfaisait son appétit lubrique autant que sa nature guerrière qui se délectait de conquérir tant de femmes. Il se délectait de les voir réclamer son sexe à cor et à cri.

Surtout celle-là.

La fille qu'il pensait être la *blonde geisha*.

Il n'était pas certain de son identité. Ses traits et son corps élancé et fin, ses seins ronds et sa rébellion affichée, tout en elle indiquait qu'elle n'était pas japonaise. Elle aurait pu être le fruit de l'accouplement d'une geisha avec un barbare, mais quelque chose lui souffla que ce n'était pas le cas. Car pourquoi une si belle fille se cacherait-elle dans une maison de geishas, si son but n'était pas de se dérober aux regards des curieux ?

Il grommela de plaisir, moins excité à l'idée de déflorer une vierge – quelque chose qu'il avait déjà fait de nombreuses fois – qu'au seul fait de savoir qu'il aurait bientôt entre les mains le prix qu'il recherchait depuis trois ans.

Trois longues années.

Seul avec ses pensées, le baron préparait son plan d'attaque, puis il commença à se caresser le sexe, plus par habitude que par réel besoin. Il avait du mal à croire qu'il avait enfin trouvé la blonde geisha. Il l'avait cherchée partout, sur deux continents, et il avait baisé toutes les filles qu'il avait désirées entre-temps, mais jamais il ne l'avait trouvée, elle.

Il était inquiet à cause de ce qui s'était passé à la maison de thé avec la jeune fille. Le baron n'avait pas l'habitude de voir ses désirs remis en question par quiconque, et surtout pas par une femme. Sa colère n'avait cessé de croître à l'encontre de la jeune fille qui avait osé le défier.

Elle l'avait sciemment provoqué en lui jetant la statue à la figure, puis elle s'était enfuie. Cela l'avait rendu fou et, cependant – mais il ne l'aurait jamais avoué à quiconque –, elle l'avait enflammé comme jamais une femme ne l'avait fait auparavant. Il ne doutait pas une seconde de sa réaction lorsqu'il enfoncerait son sexe en elle, car elle n'était pas une de ces fleurs calmes et posées comme l'étaient presque toutes les *maikos*. Il l'imaginait comme une rose gorgée de rosée, dépliant ses doux pétales en attendant qu'il plonge son sexe de jade dans son élixir.

Il avait tellement envie d'elle qu'il avait peur de ne plus pouvoir maîtriser son instrument de plaisir. Des gouttes de sueur coulèrent le long de son beau visage, et il se releva en baissant les yeux vers son sexe en érection, terrifié à l'idée qu'il puisse perdre sa fermeté avant qu'il ne la

baise.

Mais jamais cela ne pourrait lui arriver. Pas à lui. Il savait comment exciter une femme avec des préliminaires, et comment la rendre brûlante de désir. Ensuite, il posait ses lèvres sur les siennes et l'embrassait jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui résister, le sexe trempé de désir.

Ce soir il commencerait à l'ouvrir progressivement avec ses doigts, très lentement. Puis, la septième nuit, il enfoncerait son sexe en elle, comme un serpent à sang froid glissant dans une grotte chaude et humide.

– Excusez-moi, baron Tonda-sama.

– Quoi ? grommela-t-il en relevant les yeux.

Un messenger extrêmement bien habillé était entré dans la pièce en s'inclinant, et, sans relever la tête, il tendit un manuscrit enroulé au baron.

Le samouraï prit le manuscrit et grommela de nouveau, mais plus fort cette fois. Il congédia l'homme, même s'il devina que le messenger attendait une réponse lorsqu'il vit le sceau du prince.

Il le décacheta et déploya le papier de riz. Tandis qu'il lisait le message, il sentit quelque chose d'aussi lourd que les murs de la maison de thé lui peser sur le cœur, et il eut du mal à respirer. Et ce n'était pas la seule partie de son anatomie à être affectée par la nouvelle. Il porta la main à son sexe : mou et inerte. Toute son énergie et sa passion s'étaient envolées. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Le prince voulait qu'il retourne à son château, près de Tokyo.

Immédiatement.

D'après les caractères écrits au pinceau dans le sens de la hauteur, de gauche à droite : on avait besoin de ses services pour une entrevue secrète avec l'empereur auchâteau de Kawayami. Parlant parfaitement le français, l'allemand, aussi bien que l'anglais, le baron avait été convoqué par l'empereur, sur les conseils du prince Kira, pour participer aux négociations avec les ambassades française et allemande. Ils faisaient appel à ses connaissances sur le récent traité de Shimonoseki, qui cédait les côtes de la Mandchourie au Japon, contre l'avis des pays concernés.

On avait besoin de son pouvoir de persuasion pour calmer l'ego des politiciens blancs, et pour leur assurer que le traité ne menaçait pas la paix en Orient. Mais, plus important pour le baron, cela impliquait qu'il ne pourrait pas pratiquer la cérémonie de défloration pendant sept nuits.

Il froissa le papier de riz dans sa main, et le jeta au sol. Il allait devoir renoncer à la tradition et baiser la fille le soir même. Curieusement, il se sentit déçu à l'idée qu'il n'allait pas pouvoir l'apprécier lentement, et qu'il n'aurait pas le loisir de la regarder allongée sur le dos, les jambes bien écartées tandis que ses doigts lui caresseraient le sexe. Au lieu de cela, il allait devoir frotter son sexe en érection le long de l'ouverture humide de son coquillage, le sexe semblable à un pin se frayant un chemin à l'entrée d'une vallée luxuriante et s'enfonçant profondément en elle avec violence.

Le baron poussa un long soupir, et dit au messenger :

– Dites au prince Kira que je rentre au château Kawayami sur-le-champ.

– Oui, baron Tonda-sama, dit le messenger en s'inclinant à plusieurs reprises.

– Vous pourrez également dire au prince que j'ai trouvé...

L'homme arrêta de s'incliner, et leva les yeux, perplexe.

– Oui, baron Tonda-sama ?

Le baron hésita, soupirant de nouveau. Puis une idée audacieuse lui vint, une idée à laquelle il ne put résister. Il allait venger le prince le soir même, et rentrer triomphant, alors pourquoi n'apprendrait-il pas la nouvelle au prince dès à présent ?

– Dites au prince que la fille blonde qu'il recherche est morte, et qu'il a été vengé par mon épée.

Chapitre 13

Quelques secondes après avoir immergé mon corps nu dans le bain, je fus stimulée par la vapeur chaude qui venait me caresser la pointe des seins. J'effleurai mes seins et je sentis mes mamelons se durcir, tandis que, sous l'eau, je m'abandonnai à la très agréable sensation de l'eau chaude glissant entre mes cuisses. Je laissai échapper un petit gémissement et penchai la tête en arrière en fermant les yeux, puis je me laissai caresser par les mouvements de l'eau.

Au bout de quelques instants, j'ouvris les yeux pour vérifier que personne ne me regardait. Les dieux étaient avec moi aujourd'hui, il n'y avait personne. Je m'immergeai davantage dans l'eau, et j'inhalai l'air chaud. La vapeur avait envahi les bains publics, les remplissant de petits nuages gris, à cause desquels il était difficile de voir qui entraait ou sortait. Je fermai les yeux et poussai un long soupir. Le son mélodieux d'une harpe parvenait faiblement à mes oreilles, ce qui me rendit plus rêveuse encore. Cependant, la vapeur de plus en plus dense devint plus aguicheuse que jamais. Elle caressait les zones sensibles de mes seins et de mon ventre en leur infligeant de petites morsures comme si elles avaient été touchées du bout des doigts.

Prends-moi dans tes bras, Reed-san, et caresse-moi avec cent doigts et mille lèvres, tendrement d'abord, puis avec une hardiesse qui me rendra brûlante de désir.

Même si je savais que les dieux ne m'approuvaient pas, je me laissai aller à des pensées sensuelles inspirées par le *gaijin*. Je l'avais toujours trouvé beau et respectueux, mais cet après-midi-là, après avoir découvert que cet homme essayait de protéger ma vertu avec tant de passion, je le trouvais encore plus excitant. Quoi qu'il arrivât, je devais garder la tête froide et ne pas céder à mes sentiments qui me soufflaient que peut-être je l'aimais. Tout ce que je pouvais espérer posséder de lui était le souvenir du baiser qu'il m'avait donné, et la façon dont ses yeux bleus avaient caressé mon âme lorsqu'il m'avait prise dans ses bras, ce souvenir que j'enfermais dans mon cœur pour moi seule.

Mais je ne voulais pas que les dieux devinent mes pensées, pataugeant dans l'eau, en proie à un besoin effréné d'assouvir mes désirs. Je me sentais aussi effrontée que le poisson de la vieille légende qui tentait de sauter par-dessus une cascade pour essayer de se transformer en dragon. Je voulais me jeter à corps perdu dans le feu que je sentais brûler en moi et je devais absolument trouver le calme pour apaiser la passion qui m'agitait. Je tendis la main et saisis une coupe d'un thé spécial, agrémenté de gingembre, posée sur un petit plateau qui flottait dans l'eau du bain, et sur lequel étaient dispersés des pétales de rose et de chrysanthèmes jaunes. Je fus submergée par le parfum des fleurs tandis que je buvais le thé, qui était connu pour accélérer la circulation sanguine, et qui me rendit brûlante de désir. Guidée par ma frustration grandissante, je dirigeai la main vers ma petite grotte.

Je me laissai aller en fermant les yeux, mais peu après je sentis de l'eau m'éclabousser le visage, ce qui me fit sursauter et me tira de mon agréable rêverie.

Troublée par cette intrusion, je m'essuyai les yeux et regardai autour du bassin, sans le moindre embarras. Qui aurait pu voir ce que je faisais dans une vapeur si dense ? Mariko. Je la vis assise sur le bord de la baignoire, m'éclaboussant pour essayer d'attirer mon attention.

– Ne devrais-tu pas garder ton énergie pour le baron Tonda-sama ? dit-elle en plaisantant, et

elle se frotta les bras puis les jambes, avec un petit filet de soie rempli de grains de riz pour rendre sa peau plus douce.

– Et pourquoi le devrais-je ? dis-je en souriant, avant d’ajouter : tu peux être sûre que le baron va essayer de m’arracher un orgasme pour entretenir sa virilité.

– Mais le baron va t’apporter des sensations extraordinaires.

Je secouai la tête.

– Je me fiche éperdument qu’il balance son dragon bleu dans un sens ou dans l’autre, vers le haut ou vers le bas... Il est hors de question que je remue les fesses, ou que je soulève mon corps pour le presser contre le sien. Je ne vais pas non plus mettre les pieds autour de son cou, et il ne risque pas de m’entendre gémir ou soupirer, lançai-je d’une voix ferme en réajustant ma perruque.

Ma perruque était souvent inconfortable et me donnait généralement chaud, mais cette fois elle m’incommodait plus que d’ordinaire, et j’eus envie de l’arracher et de la jeter dans l’eau du bain. Néanmoins, je fis attention de garder la tête hors de l’eau, bien que ma perruque fût mouillée sur les bords, mais mes cheveux étaient fixés au-dessous avec des épingles, pour que je puisse apprécier mon bain sans exposer ma blondeur.

Ma blondeur... En évoquant ces mots, je baissai aussitôt les yeux, et je souris. Je gardais ma petite serviette sur mon mont de Vénus pour cacher mes poils blonds en entrant et en sortant de la baignoire. Et comme le voulait la tradition, je me lavai le corps avec du savon à l’extérieur du bassin.

– Si c’était le beau *gaijin*, Cantrell-san, qui te donnait du plaisir, dit Mariko, je suis sûre que celle qui va devenir ma sœur crierait plus fort que toutes les autres geishas.

J’éclaboussai Mariko en riant, car il m’était impossible de lui cacher mes sentiments pour le *gaijin*.

– Et moi, je crois que si Hisa-don t’entraînait sous l’eau et insérerait son honorable sexe de jade en toi, ce serait toi qui crierais le plus fort !

Mariko fit semblant d’être choquée.

– Non, Kathlene-san, jamais je ne pourrais regarder Hisa-don de cette façon. Il est...

– Un magnifique spécimen de chair masculine, avec un très honorable pénis, comme tu l’as dit toi-même, dis-je sur un ton enjoué, avant d’ajouter à voix basse : J’ai bien vu comment il te regarde, Mariko-san, avec tendresse, mais aussi avec convoitise.

Mariko ne répondit pas, et elle continua de m’éclabousser, provoquant de petites vagues qui secouèrent le plateau.

– J’aimerais être aussi courageuse que toi, Kathlene-san, et être capable de suivre mon cœur.

Mon attitude changea instantanément. Je m’enfonçai plus profondément dans l’eau du bain, mon sourire enjoué s’évanouit, et je dis avec une mélancolie que je ne pus dissimuler :

– Ce n’est pas vrai, Mariko-san, moi aussi, je suis prisonnière de mon devoir.

Les yeux de Mariko s’écarruillèrent.

– Que veux-tu dire ?

– Que je ne reverrai jamais Reed-san une fois que le baron se sera adonné à ses exercices sexuels avec moi.

– Tes paroles sont comme le chant de la cigale, Kathlene-san. Elles sont dénuées de sens. Le *gaijin* est en harmonie spirituelle avec toi, comme il se doit lorsque les choses du ciel et de la Terre sont à leur place légitime. Il ne t'abandonnera pas, dit Mariko qui se tenait debout, nue, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son corps gracile. Je le sais du fond de mon cœur.

Elle attrapa une petite serviette et tourna la tête de tous les côtés, comme si elle cherchait quelqu'un.

Qui pouvait-elle bien chercher ? me demandai-je en suivant son regard. Je vis deux jeunes geishas quitter les lieux, et une fille des bains publics qui ramassait des serviettes mouillées pour les mettre dans un petit seau. A l'exception de Mariko et de moi-même, les bains publics où les geishas se baignaient chaque après-midi étaient déserts.

J'étais intriguée par les propos de mon amie.

– Comment peux-tu être sûre qu'il reviendra, Mariko-san ? Mariko glissa son léger kimono de bain sur son corps nu.

– N'est-il pas évident qu'il est amoureux de toi ?

Je n'en étais guère convaincue.

– Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

– Il veut te ramener en Amérique, non ?

– Oui, mais je ne pense pas que ce soit parce qu'il m'aime. Il est vrai qu'il s'exprime de façon respectueuse, et qu'il a l'allure d'un gentleman, et que pas même un démon ne serait offensé par son auguste présence. Un tel homme ne quitterait pas sa bien-aimée avant la tombée de la rosée, dis-je en me rappelant qu'il ne m'avait pas fait l'amour, puis, après un moment d'hésitation, j'ajoutai : Si je savais que mon père était en vie, je n'aurais pas d'autre choix que de rentrer en Amérique.

– Si tu quittais la maison de thé du Look-Back Tree, mon cœur pleurerait comme mon luth lorsqu'une corde se brise, dit Mariko, tandis que la pensée que nous puissions nous séparer s'imprimait sur son visage, devenu pâle.

Mais, l'instant d'après, ses yeux rayonnaient du splendide espoir de la jeunesse.

– Quoi qu'il arrive, Kathlene-san, tu seras toujours ma sœur geisha. Aucune sœur n'aurait pu faire preuve d'une plus grande loyauté que toi.

– Je suis touchée par tes paroles, Mariko-san, mais je ne les mérite pas.

– Cela me réjouit que celle qui va devenir ma sœur ait appris l'art de l'humilité, même s'il n'en a pas toujours été ainsi, plaisanta Mariko en nouant la corde de son kimono sur le devant, sous la poitrine.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, insistai-je, sans tenir compte de sa remarque.

– Je me souviens du jour où nous avons acheté des gâteaux à la farine de riz et à l'armoïse chez un marchand de Shijo Street pour célébrer l'arrivée du printemps. Et tu avais insisté pour que nous disions à tout le monde que nous les avions faits nous-mêmes.

– Hum... Ils étaient si délicieux !

– Te rappelles-tu la fois où nous nous sommes jeté des boules de chrysanthèmes blancs, jaunes et roses, en répandant des pétales partout sur les tatamis ?

– Qu'est-ce qu'on s'était amusées ce jour-là, même si Ai a crié après moi !

– Elle a crié après toutes les deux ! se rappela Mariko en riant.

– N'est-ce pas cela que d'être sœurs ? dis-je, redevenue sérieuse, avant d'ajouter : Des liens qui se créent entre deux personnes ?

– C'est aussi une question de loyauté, Kathlene-san, comme la fois où *Okâsan* pensait qu'il serait préférable pour moi de suivre mon apprentissage dans une maison de thé de Kamishichiken, car les geishas y sont plus modestes et calmes. Et tu l'as suppliée de me laisser rester avec toi à la maison de thé du Look-Back Tree, dit-elle en s'inclinant. Pour cela, je te serai à tout jamais reconnaissante.

Je vis le visage rond et enfantin de mon amie pâlir en pensant à sa responsabilité vis-à-vis d'*Okâsan*. J'avais été si captivée par ses paroles que je n'avais pas vu les larmes dans ses yeux avant qu'elles ne coulent le long de ses joues. Mes yeux se remplirent de larmes à leur tour. J'étais profondément émue.

– Je ne sais pas quoi dire, Mariko-san...

Mariko me sourit et, d'une voix à peine plus forte que les battements de mon cœur, elle dit :

– Je dois y aller, Kathlene-san, et faire les préparatifs pour la cérémonie qui nous rendra sœurs. C'est important pour moi que nous devenions sœurs avant, avant...

Mariko réprima ses émotions, comme si elle avait eu peur de les exprimer. Je fus un peu peinée, car j'avais cru que Mariko était en train d'apprendre à exprimer ses sentiments, mais je devinai que la petite *maiko* était plus dévouée au sens du devoir que jamais. Pourtant, une étincelle de malice dans son regard m'indiqua qu'elle n'avait pas perdu son sens de l'humour.

– Rappelle-toi, Kathlene-san, que si tu t'amuses trop dans ce bassin, tu feras le travail du baron à sa place, dit Mariko.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Je jetai une serviette en direction de mon amie qui partit en courant tandis que son rire flottait sur la vapeur d'eau comme de petites bulles éclatant l'une après l'autre. Puis tout redevint calme, et je me retrouvai seule de nouveau. Les filles des bains publics étaient parties, ainsi que le joueur de harpe. J'aurais dû partir aussi, mais ne méritais-je pas de m'abandonner à mes fantasmes pendant quelques minutes de plus ?

Je fermai les yeux, sentant le monde autour de moi s'évanouir comme un rêve. Je respirai l'air chargé du parfum sensuel des pétales de rose qui flottaient sur l'eau du bain et je me laissai envahir par leur pouvoir apaisant. J'ajoutais toujours des chrysanthèmes jaunes à mon bain, intriguée par leurs pétales vaporeux qui ressemblaient à des rayons de soleil et stimulaient mes sens. J'adorais frotter les pétales jaunes sur ma peau, et j'y pris beaucoup de plaisir à cet instant.

Stimulée que j'étais par mon instinct primitif de femelle, mon esprit se laissa porter par mes caresses sensuelles le long des lèvres de ma petite grotte gonflées de désir, incapable de me concentrer sur autre chose que la beauté des fleurs qui flottaient autour de moi. Allongée, la tête en appui sur le bord du bassin, je portai une fleur de chrysanthème jaune à ma bouche, et je la

caressai le long de mes lèvres, imaginant que les pétales veloutés étaient la peau douce d'un pénis. Puis je commençai à les lécher en rêvant que c'était le sexe de Reed-san. Je pris beaucoup de plaisir à ces caresses que je prodiguais inlassablement avec ma langue, puis je mordillai doucement les pétales et je les avalai.

Avant de refermer les yeux, je saisis une nouvelle poignée de fleurs à la surface de l'eau du bain, et je commençai à frotter leurs pétales soyeux sur mon cou, mes seins, et sur le bout de mes mamelons, que je distinguais à peine au-dessus de l'eau. Puis je glissai la main sous l'eau, descendant sur mon ventre plat et entre mes cuisses. J'écartai les jambes, et je caressai les lèvres douces de ma chère petite fente avec les pétales de fleurs jaunes, gémissant de plaisir tandis que l'eau chaude entraînait en moi en excitant mon clitoris.

J'aurais tant voulu sentir les mains d'un homme sur moi pour me sentir vivante, les mains d'un homme que je connaissais à peine, mais que j'avais l'impression de connaître depuis toujours. Reed-san aurait-il toujours envie de moi après que le baron m'aurait rendue humide avec ses doigts et qu'il aurait plongé son sexe de jade au cœur du feu qui bouillonnait en moi ?

– Je t'aimerai toujours, l'entendis-je me dire en imagination, parce que c'était ce que j'avais envie d'entendre.

Mais je savais qu'un gentleman ne déclarait pas son amour comme un libertin écrivait un *waka* – un poème composé de trente et une syllabes destiné à sa courtisane favorite – ou comme une luciole m'aurait offert sa lumière au bord du sentier sombre. Je soupirai profondément. *Qu'aurais-je bien pu faire ?* J'étais comme une fleur avec une seule tige, que deux hommes voulaient cueillir.

Mon corps se raidit comme une corde enroulée, incapable de trouver le moindre plaisir à ce qui m'attendait cette nuit-là. Quels que fussent mes sentiments pour le *gaijin*, je devais montrer un minimum d'affection envers le baron avant d'ôter mon obi ; mais je voulais qu'il comprenne que je vendais mon corps uniquement pour sauver la vie d'une femme. Une femme qui comptait tant à mes yeux.

Okâsan s'était comportée comme une mère envers moi, et jamais je ne la trahirais, tout comme je ne trahirais jamais mon père.

Même une fois allongée sur le futon ce soir-là, le corps parfumé avec le plus doux des jasmins, le visage recouvert de maquillage blanc, ma perruque coiffée en demi-pêche, la coiffure en vogue chez les geishas, les pans de mon kimono le plus fin relevés pour dévoiler mon coquillage, je ne donnerais mon cœur qu'à un seul homme. Un homme qui pouvait assouvir mes désirs amoureux lorsqu'il venait me voir et que j'étreignais avec passion. Un homme près duquel je poussais de longs soupirs, le corps contracté et la tête faisant des mouvements de droite à gauche tandis que je repoussais les oreillers et me cambrais, et que toute mon énergie était concentrée sur mes hanches, relevant les fesses et le serrant entre mes pieds relevés et mes orteils courbés.

Reed-san !

Pour un tas de raisons que je ne comprenais pas toutes, je ne pouvais cesser de penser à lui, le grand et beau *gaijin*, et je m'imaginai dans une folle étreinte, les jambes enroulées autour de lui, les yeux clos, ondulant des hanches, le souffle court avant de me mettre à sangloter, submergée par l'émotion au moment de l'extase. Tandis que ma main glissait doucement sous l'eau autour et à l'intérieur de ma petite grotte, j'imaginai que c'était celle de Reed. Et je me demandais si son

honorable pénis pénétrant mon sexe chaud et palpitant m'apporterait la réponse à toutes mes questions.

La fin d'après-midi projetait son ombre sur le dos de Reed qui se cachait derrière un tas d'ordures à l'extérieur des bains publics. Un parfum floral entêtant venait masquer les relents des détritrus. Reed trépignait d'impatience, exaspéré par l'impression qu'il avait de ne pas contrôler la situation, et cependant bien décidé à y remédier. Dans cette rue étroite abritant des bâtiments de bois – essentiellement des maisons de thé alternant avec des bains publics –, l'atmosphère était calme mais tendue. Les passants faisaient semblant de ne pas remarquer la présence des deux hommes à l'air menaçant qui étaient postés à l'entrée des bains publics, armés de deux épées. Ils jouaient aux dés pour passer le temps, mais Reed ne les quitta pas des yeux.

Deux solutions s'offraient à lui : soit il essayait de bousculer les hommes du baron en les cognant l'un contre l'autre et en les désarmant ; soit il restait assis ici en attendant que Kathlene sorte, et ensuite il pourrait les cogner l'un contre l'autre lorsqu'ils essaieraient de l'empêcher de lui parler. Aucune de ces deux options ne lui plaisait, et surtout pas l'idée que la fille de Mallory-san pouvait être blessée s'il sous-estimait la vaillance des hommes du baron. Et même s'il était homme à prendre des risques, il ne pouvait prendre ce genre de risques dans cette mission.

Il chercha s'il voyait un autre moyen d'entrer dans les bains publics, mais le toit et les flancs du bâtiment étaient d'un bois solide, à l'exception de l'entrée principale, qui était ouverte. Réfléchissant à ce qu'il allait faire, Reed resta dans l'ombre, regardant les jeunes femmes qui quittaient l'établissement, chancelant sur leurs socques à talons hauts, riant et discutant entre elles.

Les deux serviteurs observèrent avec attention tous ceux qui entrèrent ou sortirent des bains publics, sans exception. Il était à découvert, ce qui le rendait vulnérable. Et il ne doutait pas qu'ils étaient davantage susceptibles de l'attaquer que de le laisser entrer dans l'établissement de bains. A moins qu'il ne réussisse à se cacher sous le kimono d'une geisha, il lui faudrait attendre que Kathlene sorte des bains publics pour essayer de lui faire entendre raison.

Après un rapide calcul, Reed détermina qu'il disposerait de cinq minutes pour la dissuader de réaliser son projet insensé de se livrer au rituel de la cérémonie de défloration et pour la convaincre de partir avec lui avant que les hommes du baron n'aient le temps de le tuer. Cinq minutes. Qu'allait-il lui dire ?

Il lui avait dit la vérité à propos de son père. Mallory était malade, mais il était toujours en vie lorsqu'il avait quitté San Francisco plus de deux mois auparavant. Il ne pouvait pas lui promettre que son père serait toujours là à l'attendre à leur retour. Même s'il avait pris le risque de la perdre, il avait préféré lui dire la vérité.

Mais il avait encore plus mal réagi que Kathlene apprenant cette sinistre nouvelle, lorsque celle-ci lui avait annoncé qu'elle avait des obligations envers cette mama-san. Il n'avait pas compris en quoi cela pouvait être si important, et il doutait de jamais pouvoir comprendre. *Où finissait son devoir et où commençait son propre bonheur ?* Il aurait bien voulu le savoir. S'il avait connu la réponse à cette question, il n'aurait pas hésité un instant à abandonner tout soupçon

de civilité et il l'aurait enlevée pour la ramener en Amérique. Mais en vérité il savait que cela n'était pas envisageable. Il fallait qu'elle vienne avec lui de son plein gré, c'était la seule possibilité s'il voulait qu'elle soit heureuse de partir.

Et son bonheur à lui ? Maintenant qu'il l'avait trouvée et qu'il se préoccupait de ce qui pouvait lui arriver, il était devenu un homme meilleur, bien meilleur que ce qu'il aurait jamais imaginé. Mais voulait-il l'épouser pour autant ? Il n'était pas encore prêt à répondre à cette question. Il n'avait jamais pensé qu'il était le genre d'homme à se marier, et il ne le pensait toujours pas. Il n'en était juste plus aussi sûr qu'avant. Avant d'avoir rencontré Kathlene. Cependant, il était sûr d'une chose : il n'allait pas rester là à ne rien faire et laisser ce baron la toucher. Jamais !

Tandis que ces pensées défilaient dans son esprit, Reed se départit de sa prudence habituelle, il essuya la sueur qui perlait sur son front, et sortit de l'ombre, les poings serrés. Il était prêt à prendre d'assaut les bains publics, à la porter sur son épaule, et à la sortir de là, coûte que coûte. Il était prêt à faire tout ce qui était en son pouvoir pour la sauver des jeux lascifs du baron.

Il avança en zigzaguant d'un porche à l'autre, s'accroupit lorsqu'un *jinrikisha* passa dans la rue, puis se cacha à côté d'une femme qui portait un parapluie assez grand pour deux personnes. Ensuite, il se réfugia derrière le rideau d'une porte cochère, à quelques pas de l'entrée des bains publics, lorsqu'il vit une *maiko* au visage familier quitter l'établissement. La fille du *jinrikisha* ! N'était-ce pas sur sa suggestion qu'il était venu jusqu'ici ? Elle allait sûrement pouvoir l'aider. Le parfum de pétales de roses fraîches qui émanait d'elle attira sur elle le regard des deux hommes qui gardaient l'entrée, qui retournèrent ensuite à leur partie de dés.

La jeune *maiko* observa la rue de haut en bas, faisant preuve d'une curiosité rare chez les Japonais, d'après ce que Reed avait constaté. Semblant déçue, elle descendit la rue en direction de la maison de thé, marchant à vive allure sur ses socques à talons hauts. Reed attendit que l'attention des deux gardes soit distraite par l'apparition d'une jeune geisha sortant des bains, puis il partit à la poursuite de la petite *maiko*, la rattrapant en quelques enjambées.

– Ne vous retournez pas, dit-il à voix basse en anglais.

La jeune fille ne montra aucun signe de surprise, comme si elle s'était attendue à ce qu'il la suive.

– Cantrell-san ! fit-elle. Vous attendiez à l'extérieur des bains publics ?

– Oui, je ne peux pas entrer. Ces deux brutes ne laissent entrer personne à l'exception des femmes.

– De qui parlez-vous ?

– Des hommes du baron. Je n'ai aucun moyen de les éviter.

– Vous devez essayer, dit-elle, puis, hésitante, elle ajouta : Kathlene-san est très malheureuse sans vous. Lorsqu'elle est seule, elle rend son futon tout humide, elle glisse la main entre les pans de son kimono, et elle répète votre nom sans cesse, puis elle demande aux dieux de ne pas oublier que vous êtes un *gaijin* et que vous ne comprenez pas nos coutumes. Et elle leur demande de veiller sur vous.

Les paroles de la jeune fille le troublèrent plus qu'il n'eût jamais pensé. Essayant de ne pas laisser paraître dans sa voix l'excitation qui l'agitait, il lui demanda :

– Etes-vous sûre de cela ?

– Oui, Cantrell-san, elle vous aime beaucoup.

C'était tout ce que Reed voulait entendre. Il sentit son sexe se durcir, et la bosse qui se forma dans son pantalon incita la petite *maiko* à baisser les yeux, avant de sourire.

– Alors je vais tenter ma chance auprès des hommes du baron, et faire tout ce qui sera nécessaire pour la sauver, dit-il, puis il reprit : Merci... comment vous appelez-vous ?

– Mariko.

– Merci, Mariko.

Reed se retourna pour rejoindre les bains publics, quand il sentit une main sur son bras. La main qui le retenait était petite, mais forte.

– Attendez, Cantrell-san, je peux vous aider.

– Que pouvez-vous faire ?

– Seules les geishas se rendent aux bains publics, dit-elle en jetant un regard alentour pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre, et un homme qui ne peut voir leur beauté, ajouta-t-elle.

Perplexe, Reed lui demanda :

– Quel homme pourrait ne pas voir leur beauté ?

– Un aveugle qui donne des massages aux geishas.

– Pourquoi ? Je ne comprends pas.

– La tradition japonaise veut qu'on soit massées dans le noir pour une totale relaxation. Un homme aveugle n'a pas besoin de lumière pour pouvoir travailler, et les geishas se font masser après le bain, dit-elle avant d'oser le regarder, les yeux pétillant de malice et de joie, puis elle ajouta : Vous entrez aux bains, et vous massez Kathlene.

Reed sourit, tandis qu'il sentait un nœud se former dans sa gorge en pensant à la suggestion de la petite *maiko*. Il aimait beaucoup l'idée de ses mains massant la belle geisha blonde, mais un problème subsistait : comment transformer un grand *gaijin* en un modeste masseur aveugle ?

– Jamais je ne réussirai à me faire passer pour un masseur habillé ainsi.

Mariko le regarda avec un sourire malicieux.

– Je vais vous trouver des vêtements. Venez avec moi.

Sans un mot de plus, la jeune *maiko* rentra dans la maison de thé avec le *gaijin* sur ses pas, se retournant sans cesse pour regarder s'ils n'étaient pas suivis. Mais personne ne les suivait. Pourtant, Reed était anxieux, mais il essayait de faire de son mieux pour ne pas le montrer à la petite *maiko*. Tenter de se faire passer pour un masseur aveugle était une idée tout à fait folle, mais quel autre moyen avait-il ? Certes, l'idée de promener ses mains sur chaque recoin du corps magnifique de Kathlene n'était pas pour lui déplaire. Son sexe se durcit à la seule pensée de la voir dans son bain, nue et délicieusement innocente. Il l'imagina sortant d'une source sacrée telle une déesse, et dans son rêve il vit apparaître ses seins d'une blancheur d'ivoire, et son sexe chaud et parsemé de gouttelettes d'eau.

Il sourit en se demandant comment il allait pouvoir prétendre être aveugle et s'empêcher de la regarder. Il survivrait sans doute à cette épreuve, quoique... Mais ce que ses yeux n'étaient pas censés voir, ses mains le devineraient.

Reed attendit dans une pièce située à l'arrière de la maison de thé, pendant que la petite *maiko* parlait à un jeune homme qu'il reconnut comme étant le porteur de *jinrikisha*. Le garçon acquiesça, s'inclina ; cependant, Reed remarqua qu'il regardait plus longtemps qu'il n'aurait dû les courbes de la petite *maiko*, soulignées par son kimono léger qui était trempé. Ensuite, il s'éclipça et revint aussitôt avec quelques vêtements.

– Ceci est pour vous, Cantrell-san, dit Mariko en s'inclinant et en lui tendant les vêtements.

Quelques minutes plus tard, Reed était de retour aux bains publics, son grand corps courbé au maximum, recouvert d'un kimono long marron noué selon la tradition. Il portait des sandales et un chapeau de paille qui cachait son visage. Tenant une fiole d'huile de bain à la main, il se sentit très bête avec un kimono sur le dos, surtout qu'il s'était juré de ne jamais en porter ; mais, pour Kathlene, il aurait fait n'importe quoi.

Grommelant, il avança à tâtons en trébuchant, agitant sa canne de gauche à droite devant lui en se dirigeant vers l'entrée des bains publics. Ce fut alors qu'il fit valser les dés, et qu'il dut faire de gros efforts sur lui-même pour ne pas envoyer son poing dans la figure des hommes du baron qui hurlaient un nombre impressionnant d'insultes à son intention. Puis, sans ralentir le pas, le cœur battant à tout rompre, Reed entra dans l'établissement de bains.

Les cheveux mouillés, le corps mouillé, les pointes de mes seins roses et érigées, mon corps tout entier fut saisi d'un soubresaut de plaisir alors que je me laissais aller à une doucerêverie sur le bord du bassin. Je me sentais en harmonie avec les dieux et en paix avec moi-même. Pourquoi aurais-je dû me dépêcher de rentrer à la maison de thé ?

Je glissai la main sur mon ventre, heureuse d'être parvenue à l'orgasme, gémissant et criant tandis que le cœur de ma fleur se contractait encore et encore. Mais je ne me sentais toujours pas comblée. Il y avait quelque chose en moi de douloureux, un besoin d'épanouissement qui me tourmentait, désireuse de plus.

Quelque chose de plus.

Par le passé, j'aurais eu recours à l'*harigata*, mais c'était avant de rencontrer l'homme que j'aimais.

Reed-san.

Le cuir chaud et humide de l'*harigata* ne pouvait plus me combler, maintenant que j'avais découvert la joie d'être près de lui. Mon univers tournoyait comme un parasol en papier au couchant du soleil, encore et encore – écarlate, lavande, olive, azur et indigo se dissolvaient dans la douce nébulosité de la brume du soir. Jadis, je croyais que l'objet en forme de champignon était le secret qui allait ouvrir ma fleur blonde. Je savais à présent que cela n'avait été qu'une simple tentation, comme si j'avais marché à l'aveuglette dans un jardin recouvert de brume, répandant mon essence féminine sur la terre stérile en attendant un don des dieux.

Et ce don était le jade.

Considéré par les anciens comme de la semence de dragon solidifiée, le jade était ce dont j'avais besoin. D'après la légende, les flammes du dragon jaillissaient de sa langue de feu, lapant la perle cachée à l'intérieur du coquillage. Je souris à cette pensée, sachant bien que cette perle était l'essence de ma féminité et que le coquillage était mon sexe.

Et la langue du dragon ? Je ne pus m'empêcher de sourire. Je connaissais la réponse aussi sûrement que si un rouge-gorge me l'avait soufflée en volant négligemment d'une fleur de cerisier à l'autre.

Balançant les épaules de manière lascive, je jouai avec les poils blonds qui recouvraient mon mont de Vénus, je les enroulai entre mes doigts, comme si j'avais pu faire apparaître, comme par magie, une version en chair et en os de mon dragon. Je pris une lente inspiration et, récitant son nom comme s'il avait été une prière, je murmurai :

– Reed-san...

Ensuite, j'insérai un doigt dans mon coquillage, puis deux. Et trois.

Hum... c'était bon, et j'allais devoir m'en contenter. J'ôtai mes doigts et je restai allongée, nue sur le carrelage près du bassin, seule. Ces pensées fantastiques défilèrent dans mon esprit, des images sensuelles qui me rendirent brûlante d'excitation. Tout le monde avait quitté les lieux, alors j'ôtai ma perruque et laissai mes cheveux blonds tomber sur mon corps scintillant de gouttelettes d'eau. Je me sentais libre, mais tourmentée. Le bain avait été un moment privilégié qui m'avait permis de retrouver un certain équilibre et d'atteindre un état de profonde relaxation mentale.

Pourtant, j'étais tout, sauf détendue. Le cœur battant la chamade, oppressée par l'atmosphère étouffante, je me sentis profondément seule, car tout mon amour et mes désirs convergeaient vers un seul homme, tandis que le devoir me forçait à me donner à un autre. J'imaginai alors que j'étais la courtisane de *La sieste sous l'aile du cormoran*

– une vieille légende d'Edo –, celle-ci ayant prétendu être malade auprès d'un de ses clients pour aller voir son amant en secret.

Mais je ne pouvais pas faire cela. Je devais m'acquitter de mon devoir envers *Okâsan*.

Jusque-là, j'avais toujours méprisé la notion de devoir et, à présent, je l'adoptais comme une fille repentie regagnant le foyer familial. Tant de choses avaient changé en moi depuis que j'étais arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree, alors que j'étais une jeune fille cherchant à percer les mystères des geishas et intriguée par la douce mélodie du shamisen. A présent, je connaissais les subtilités de ce monde, ses rivalités et ses triomphes, ses peines et ses joies, comme si la lueur dorée projetée par le cierge qui siégeait au centre de la pièce de réception principale s'était éteinte, et que je pouvais discerner la vérité à la lumière vive du jour. Et, d'une certaine façon, je m'étais rapprochée du père que j'avais perdu en sauvant Simouyé, la femme qu'il aimait.

Je me retournai sur moi-même, m'accordant encore une minute de détente, peut-être deux, pour rassembler mon énergie et affronter cette nuit avec le baron. Seule la perspective de la cérémonie qui ferait de Mariko et moi des sœurs me donnait le courage de me prêter aux jeux sexuels que le baron avait prévus à mon intention.

J'étais sur le point de me relever lorsque j'entendis un bruit de pas qui s'approchaient de moi.

Les pas d'un homme, à en juger au bruit qui résonnait lourdement. J'ouvris les yeux et j'entendis les pas s'arrêter devant moi. Les hommes du baron oseraient-ils entrer à l'intérieur des bains publics ? Je portai la main à mes cheveux. Mes cheveux blonds ! Où était ma perruque ? Avant d'avoir eu le temps de la trouver, je vis deux pieds plutôt grands et bien dessinés portant des sandales de bain en paille. Qui était-ce ?

Je levai les yeux, et tandis que la vapeur devenait plus diffuse, je compris que je n'avais rien à craindre. Les pieds étaient ceux d'un homme vêtu d'un kimono simple noué sur le devant à la taille et d'un chapeau de paille quimasquait son visage. Il portait une petite serviette, une fiole d'huile parfumée à la lavande dans une main, et une canne de l'autre. Je n'avais nul besoin de me rhabiller, il était aveugle. Je venais de comprendre qu'il s'agissait d'un masseur.

– Je n'ai pas le temps de me faire masser, dis-je en me relevant, les seins nus se balançant contre ma poitrine.

Entendis-je le masseur retenir son souffle ? Non, ce devait être mon imagination qui me jouait des tours. Je saisis mon kimono de bain, mais j'entendis l'homme maugréer à plusieurs reprises, manifestement mécontent.

– Je vais être en retard, si je ne pars pas maintenant, dis-je pour le radoucir sans prendre la peine de cacher mes longs cheveux blonds qui tombaient sur mes épaules.

Il ne pouvait pas me voir, ce n'était donc pas un problème. Toutefois, je tressaillis lorsqu'il tomba à genoux, tendant les mains devant lui jusqu'à ce qu'il touche mes cheveux. Je ne reculai pas lorsqu'il passa la main dans mes cheveux mouillés, enchevêtrant les doigts dans leur douce matière, comme s'il en avait deviné la blondeur. A cet instant, je me sentis attirée par lui – ou était-ce par la promesse d'harmonie qu'il m'offrait ? Il maugréa de nouveau, mais plus fortement cette fois.

– Je ne peux pas rester, mais si vous avez besoin d'argent pour manger, offris-je, je peux vous aider...

Avant que j'aie eu le temps d'attraper mon sac de soie, l'homme avait commencé à me masser les épaules et le cou, pinçant mes tendons entre le pouce et l'index avec légèreté et douceur. C'était si agréable et relaxant que je ne pus m'empêcher de gémir, et de gémir encore, comme si le contact de la peau de l'homme avec la mienne, allié à la fermeté de son massage, me rechargeait avec sa force de vie et son énergie sexuelle. Je passai la langue sur mes lèvres, excitée à l'idée qu'un homme puisse faire pénétrer son énergie sexuelle en moi par le seul massage. Je me détendis, imaginant que c'était Reed, qu'il n'était plus prisonnier des conventions sociales du monde auquel il appartenait et qu'il avait adopté le monde des geishas. J'imaginai que c'étaient ses mains qui me touchaient, me caressaient et m'apportaient ce que je voulais. Ce dont j'avais besoin.

Je m'étirai sur le carrelage frais, le corps chaud et en sueur. Après tout, qu'est-ce qui pressait ? J'avais besoin de me détendre. Je fermai les yeux, respirant lentement et profondément, appréciant le contact des mains du masseur qui me caressait le dos avec des mouvements amples. Il enduisit ma peau d'huile de lavande, puis il me détendit avec ses doigts, pressant sur la chair ferme de mes fesses. Ensuite, il remonta un peu plus haut.

Je restai immobile lorsqu'il saisit la chair de mon postérieur entre ses doigts en malaxant mes fesses arrondies, s'approchant de mon petit trou, jouant avec mes nerfs avant de me donner une

petite tape sur les fesses, doucement. Une fois, deux fois, puis trois. Je fus saisie d'un frisson qui envoya des vagues de plaisir vers mon sexe.

– Mmm... c'est bon, murmurai-je à mesure que l'homme devenait plus audacieux en massant ma peau nue, et donnant de nouveau de petites tapes sur mes fesses, ce qui me ragillardit, et me fit me sentir si – si...

Comment aurais-je pu l'expliquer ? J'avais l'impression que mille étoiles filantes s'étaient écrasées sur une lune de glace, la faisant ainsi exploser, et envoyant mille autres étoiles dans le ciel.

Je frissonnai de plaisir, puis je roulai sur le dos, et l'homme commença à me masser les seins. Il en effleura les pointes tandis que je me frottai les cuisses l'une contre l'autre, et que mon sexe devenait de plus en plus humide.

Me souriant à moi-même, je me laissai aller à rêver.

– Caresse-moi là, entre les jambes, murmurai-je en anglais à l'image de Reed que j'avais invoquée en rêve.

Puis je continuai de marmonner mes désirs romantiques en anglais, sachant que le masseur aveugle ne comprenait pas ce que je disais.

– Si tu étais l'homme de mes rêves, je voudrais que tu me caresses les seins... que tu pinces les pointes, que tu m'embrasses partout... et que tu me prennes avec ton très honorable pénis.

– Et que penseraient les dieux de tout ça, ma blonde geisha ?

Mon cœur se mit à battre la chamade ; la gorge sèche, je murmurai d'une voix rauque en ouvrant les yeux, incrédule :

– Reed-san !

Je repoussai les pans de son kimono, découvrant ses jambes musclées et son sexe en érection, que je regardai avec un sourire.

– Espèce de barbare ! dis-je en riant. Comment es-tu entré ici ?

– Je te l'expliquerai plus tard, mais avant, dit-il en laissant ses doigts vagabonder sur mes seins et en en pinçant les pointes, comme je le lui avais demandé avec tant d'insistance, si tu peux mettre de côté ce que nous faisons – car nous savons tous deux que c'est contraire aux règles –, j'ai un travail à terminer.

– Ne t'arrête pas à cause de moi, dis-je en mettant ma main sur la sienne tandis qu'il me caressait les seins et qu'il en pinçait les pointes entre le pouce et l'index. Même les dieux ne pourraient s'offenser à la vue d'un humble masseur faisant son travail consciencieusement.

– A ma plus grande déception, ce n'est pas ce à quoi je pensais, dit-il d'une voix enjôleuse en m'allongeant sur le carrelage frais, avant de s'allonger près de moi.

Il enleva son chapeau de paille pour que je puisse voir son visage. Il était extrêmement beau, et il me regarda avec un air que je n'avais jamais vu dans les yeux d'un homme. Était-ce de l'amour ? Cette pensée me réchauffa le cœur, et une délicieuse chaleur envahit ma chère petite fente.

– Et que désires-tu ? demandai-je.

– Que tu viennes avec moi, maintenant.

– Quoi ?

– J’ai bien réfléchi, Kathlene. Je ne peux pas laisser ce baron te toucher, et te prendre ce que tu as de plus cher. Il est hors de question qu’il te fasse du mal.

– Tu es fou, Reed-san. Je ne peux pas partir avec toi !

– S’il te plaît, habille-toi, même si je dois reconnaître que j’aime te regarder et te caresser. Tu es encore plus belle que ce que j’avais imaginé.

Sa détermination à ne pas me faire l’amour commençait à fléchir, je le sentis à la position de son corps, qui se penchait vers moi. Son visage se contracta, et une mèche de cheveux tomba sur son front, mais il ne fit pas le moindre geste pour l’en chasser. Il regarda mes seins pendant quelques instants de plus, et lorsqu’il leva les yeux sur moi, son visage s’était adouci.

Mais pas le renflement proéminent entre ses jambes.

Son honorable sexe de jade m’attirait aussi fortement que le pénis veiné de marbre d’une statue. Je passai la langue sur mes lèvres et il gémit doucement.

– Kathlene, tu ne dois pas offrir la fraîcheur de ta jeunesse ainsi... Ni à moi ni à n’importe quel homme.

Je souris.

– En tant que *maiko sur* le point de vivre la cérémonie de défloration, il est de mon devoir de satisfaire le corps d’un homme avec le mien ; il est cependant bien plus difficile de satisfaire son esprit.

– Ce n’est pas mon âme qui a besoin d’attention, ma belle et blonde geisha.

– Ah, oui ? Mais que dira le baron si je suis en retard ? demandai-je en jouant avec mon bouton érigé, même si je savais que je n’aurais pas dû.

Je provoquais la tentation, en lui comme en moi, avec mes jeux licencieux, mais je ne pouvais pas m’en empêcher. Le sexe était l’élixir qui apportait des joies enivrantes dans le quartier des plaisirs, mais l’amour était le fruit défendu dans le monde des geishas – ce fruit que j’avais envie de goûter avant de me soumettre aux jeux lubriques du baron. Une ténacité anxieuse me poussa vers l’avant, d’un souffle semblable au bruissement de mon obi dénouée par les mains anxieuses d’un homme.

– Au diable le baron et ses jeux sexuels ! jura-t-il sans vergogne.

Mon souffle s’accéléra. Une sensation de danger envahit l’air comme le parfum capiteux d’une courtisane exhalant de ses vêtements à mesure qu’elle les ôtait un à un.

– Ecoute-moi avec attention, Kathlene, j’ai un plan pour te sauver des actes contre nature du baron, mais cela ne sera possible que si ce que tu m’as dit est vrai, et qu’il ne te prend pas avant la septième nuit.

– Oui, c’est la tradition. Que proposes-tu de faire, mon beau *gaijin* ? demandai-je sur le ton de la plaisanterie, en écartant les jambes et jouant avec mes poils pubiens, avant d’ajouter : De me faire l’amour chaque nuit pendant sept nuits ?

– Tu sais que cela me plairait beaucoup, dit-il d’un air rêveur, avant de se ressaisir. Mais ce n’est pas ce à quoi je pensais.

J'essayai de cacher ma déception, mais je laissai échapper :

– Tes paroles me transpercent le cœur comme la flèche acérée d'un samouraï.

– Jamais je ne te ferai de mal, Kathlene, mais j'ai besoin d'un peu de temps pour contacter le consul américain de Kyoto et essayer de trouver une solution pour ta mama-san.

– Le consul ? Qu'est-ce qu'il peut y faire ? demandai-je en me caressant les seins.

Il ne me quitta pas des yeux.

– Je lui demanderai d'intercéder en sa faveur auprès de l'empereur, afin qu'il la protège du prince et de ses assassins.

– Crois-tu que cela sera possible ?

J'avais envie qu'il me touche. Je le voulais plus que tout.

– C'est mon plan. Le Japon est en guerre avec la Chine et il est en position précaire avec les grandes puissances de ce monde. Ta mama-san a besoin de l'aide et de la protection de l'Amérique, et j'espère qu'on pourra te tirer de là aussi.

Je secouai la tête.

– Cela ne sera peut-être pas suffisant, Reed-san. Le prince Kira est un homme extrêmement puissant...

Soudain, Reed m'attira à lui et je ne pus résister à l'envie d'écartier les pans de son kimono et de promener mes doigts sur son torse nu... et si musclé.

– Je ne laisserai rien t'arriver, ni à toi ni à ta mama-san, Kathlene, je te le promets, et je suis sûr que ton père ne voudrait pas que tu laisses ce baron te toucher, même si tu le fais pour la femme qu'il aimait.

– Tu as peut-être raison, dis-je en plongeant mon regard dans le sien. Je connais mon père, et je sais qu'il ne t'aurait pas demandé de veiller à ma sécurité sans raisons.

– Que veux-tu dire par là ?

– Qu'il savait que ce jour viendrait, le jour où j'allais devoir vendre le printemps, et je pense qu'il a peut-être vu en toi l'occasion de me faire échapper au sort qui m'était réservé.

Il reprit son souffle.

– Es-tu en train de dire qu'il voulait que je te fasse l'amour ?

– Il t'a envoyé ici pour que tu me trouves, non ?

Reed se pencha vers moi, et je sentis son odeur musquée mêlée à la douceur de l'huile de lavande qu'il avait étalée sur mon corps et dont le parfum me faisait tourner la tête.

– J'ai beaucoup lutté pour ne pas tomber amoureux de toi, Kathlene ; j'ai prié pour pouvoir, d'une façon ou d'une autre, me libérer des sentiments que je ressens pour toi...

– Fais-moi l'amour, Reed-san.

Qu'est-ce qui m'avait fait dire cela ? Que ce fût courageux ou stupide, je savais que faire l'amour avec le *gaijin* était comme traverser le pont incurvé des enfers en sachant que je pouvais trébucher ou tomber, mais que je n'aurais pas peur parce que je serais avec lui. Je devais prendre ce risque et espérer qu'il puisse m'aider. Je ne voulais pas passer ma vie à dormir seule, avec mes

oreillers posés l'un à côté de l'autre, en prétendant que l'un d'eux était Reed-san. Allais-je regretter mon imprudence ? me demandai-je. J'étais aussi vulnérable qu'une cigale suspendue à un arbre, sur le point d'être emportée par un vent soudain.

– Je sais que c'est insensé, Kathlene, et que cela va à l'encontre de tous les codes que j'ai juré de soutenir, mais je trouve qu'il y a une certaine vérité dans ce que tu dis. Ton père m'a fait confiance pour s'assurer qu'aucun mal ne te soit fait – physiquement – et si cela veut dire...

Reed balaya du regard la pièce vide des bains publics, et reprit :

– Es-tu sûre que nous soyons seuls ?

Je hochai la tête.

– Toutes les geishas sont venues et reparties. En plus, dis-je en passant la langue sur mes lèvres, les hommes du baron sont là pour s'assurer que personne ne vienne nous déranger.

Reed se mit à rire.

– Tu n'es qu'une vipère blonde, une tentatrice qui joue de sa nudité, et tu fais tout ce qui est en ton pouvoir pour que je désire t'entendre crier de plaisir.

Je mordis ma lèvre inférieure avec sensualité, puis je lui dis :

– Pas encore, mon beau *gaijin*, enlève ton kimono d'abord.

Reed sourit, puis il me regarda d'un air inquisiteur.

– Pour quoi faire ?

– Tu dois me faire confiance.

– Je n'ai pas l'habitude de recevoir d'ordres d'une femme.

– Au Japon, nous appelons ceux qui sont proches de nous les « connaissances nues », à cause de l'importance des bains entre amis.

– Cela inclut-il les protecteurs ?

– Cela ne fait aucun doute, dis-je en m'inclinant, comme pour confirmer mes dires.

– Dans ce cas, je pense que je vais aimer cette coutume, dit Reed en enlevant son lourd kimono de coton et en le jetant dans un coin.

Je sentis ma respiration s'emballer à la vision de son corps magnifique, de ses larges épaules, de son torse qui me fit penser aux vagues d'une mer démontée. Son ventre était plat, ses jambes fermes. Mais ce fut son très honorable sexe de jade – il était superbe, dur et en érection – qui me poussa à lever les fesses du carrelage frais. J'écartai un peu plus les jambes, ouvrant les lèvres douces de mon coquillage avec les doigts humides, l'excitant de plus en plus à mesure que je me caressais.

Je regardai son visage s'illuminer et afficher un large sourire, puis, à l'instant où il essaya de m'attraper, je lui échappai et me plongeai dans le bassin d'eau chaude bouillonnante. Je lui fis signe de me rejoindre. Toujours souriant, il se laissa glisser dans le bassin, et ses mouvements entraînèrent de petites vagues sur mes seins dénudés. Mon corps tout entier fut parcouru de frissons.

– Avant de faire l'amour, Reed-san, nous devons laisser tremper notre corps pour purifier notre

âme, dis-je.

– Je ne pourrais pas être plus brûlant, Kathlene, murmura Reed, le visage couvert de sueur.

Je lui souris. Il avait l'air d'un homme dans les affres de la passion. Je lui promis qu'il deviendrait plus brûlant encore avec les secrets que j'avais appris en espionnant les geishas pendant qu'elles divertissaient leurs clients à la maison de thé du Look-Back Tree.

Je lui parlai des hommes excités ouvrant le chrysanthème de leur orifice anal avec leur très honorable pénis, tandis que leurs doigts caressaient les lèvres de leur petite grotte. Je lui racontai aussi comment les lèvres du sexe de la geisha aspiraient leur gland tandis qu'ils enfonçaient leur sexe de jade en elles.

Reed sourit, intrigué par mes manières aguicheuses, puis il mit les mains sous l'eau et voulut s'emparer de mes fesses, mais j'échappai en riant à son étreinte glissante, et je m'éloignai de lui à la nage.

– Nous allons voir jusqu'à quel point tu peux t'enflammer...

Je fis rouler mes épaules, puis je commençai à me déhancher à un rythme sensuel qui me remuait jusqu'au plus profond de ma petite grotte, comme si j'avais été sous l'emprise d'une musique primitive, aussi naturelle pour moi à cet instant que le simple fait de respirer. Je promenai les mains sur mes seins mouillés, comme pour en souligner la rondeur, puis je me léchai les doigts, l'un après l'autre, de manière évocatrice et provocante. Et lorsque je l'entendis retenir son souffle, je jouai avec le bout de mes seins, les caressant et les pinçant, sans jamais le quitter des yeux.

– Je ne peux plus attendre, Kathlene, fit-il en me prenant dans ses bras et en s'emparant de ma bouche.

Mais je plaçai aussitôt un doigt sur mes lèvres, en murmurant :

– Pas encore, Reed-san, je dois d'abord te laver.

Devant son air perplexe, je le rassurai en ajoutant :

– Laisse-toi faire...

Je sortis du bassin et je saisis un petit savon rond qui se trouvait sur le rebord. Puis je commençai à parcourir chaque recoin de mon corps avec le savon mousseux pendant que Reed sortait du bassin en me regardant, et que son sexe semblait devenir de plus en plus impressionnant sous mes yeux ébahis.

Nous étions face à face, et nos cœurs battaient si vite que j'aurais juré avoir entendu leur écho résonner dans les bains publics. Puis Reed s'avança vers moi avec ferveur, et je me cambrai, les seins en avant à mesure qu'il me pressait contre son torse.

– Est-ce ainsi qu'une geisha donne du plaisir à un homme ? me demanda-t-il en me serrant si fort que je laissai échapper un gémissement lorsque je sentis quelque chose de chaud et de très agréable se presser contre mon mont de Vénus.

Quelque chose de gros et de dur.

– Oui, répondis-je en frottant mon corps de haut en bas sur sa poitrine musclée.

La friction de nos corps se pressant l'un contre l'autre était si chaude que j'aurais pu jurer que de minuscules étincelles jaillirent au milieu de la vapeur qui nous entourait.

Il respira profondément, et il posa ses lèvres sur les miennes, si près que nos deux souffles ne formaient plus qu'un. Je fermai les yeux et attendis, le cœur battant. En une série de petits baisers, ses lèvres parcoururent ma nuque de haut en bas, et l'ensemble de mon cou. Ensuite, il poursuivit sa délicieuse torture du bout de la langue, puis il s'empara de mes lèvres, qu'il mordilla d'abord, puis il m'embrassa avec passion, me laissant à bout de souffle.

– Fais-moi l'amour, Reed-san, murmurai-je en m'agrippant à ses bras avec intensité, enfonçant mes ongles dans ses muscles saillants. Fais-moi l'amour, avant que je perde tout contrôle de moi-même et que je me conduise comme une courtisane, en me déhanchant et en te suppliant de me prendre.

– Cela me semble être une proposition intéressante...

– Je t'en prie, Reed-san..., dis-je d'une voix torturée par une passion dévorante et par un désir si pressant que je me reconnus à peine.

Exalté par le désir inassouvi qui émanait de ma voix, Reed me serra plus fort encore et caressa mes cheveux mouillés du bout des doigts. Pourtant, je sentis que quelque chose le retenait.

– Ma douce Kathlene, tu es si débordante de désir que tout homme aurait envie de te prendre, dit-il d'une voix si inquiète qu'elle me surprit et me réchauffa le cœur à la fois, mais je dois avoir perdu la raison pour avoir rêvé de te faire l'amour. Tu es vierge, intacte, et je ne veux pas te faire de mal.

– Tu ne me feras aucun mal, répondis-je, cela fait trop longtemps que j'attends cet instant. Trop longtemps que je t'attends, toi.

Il reprit son souffle, et osa me demander :

– Tu en es sûre ?

– Oui, Reed-san, tout à fait sûre, murmurai-je, affirmant ainsi mon désir le plus profond.

Il marqua quelques secondes d'hésitation.

– Je ne te décevrai pas, mon amour, dit-il tout bas en m'écartant les cuisses et en insérant les doigts dans ma petite grotte qu'il caressa doucement. Je vais te rendre si excitée et humide, que tu seras tout ouverte pour recevoir mon sexe.

– Oui..., m'entendis-je gémir tandis que j'étais envahie d'ondes de plaisir sous ses doigts experts.

Mon désir montait progressivement, mais l'orgasme ne vint pas. Qu'est-ce qui m'en empêchait ? Mon sexe était aussi mûr qu'une fleur de prunier sur le point de tomber de la branche, gorgée d'eau après une tempête. Mais, comme la fleur, je restais au bord du précipice, incapable de m'abandonner comme je le faisais lorsque j'avais recours à la magie de mes doigts.

Pourquoi ?

La réponse vint lorsque je sentis des frissons parcourir ma petite grotte tandis que Reed-san caressait toujours mon clitoris et m'embrassait le visage, les lèvres, la nuque. Les frissons se transformèrent en spasmes, et je sentis mon sexe se contracter de façon délicieuse. Je gémis encore et encore, et je sentis ma petite grotte s'ouvrir comme jamais auparavant. J'étais au bord de quelque chose de si merveilleux que je ne pouvais attendre...

– Tu es prête, ma blonde geisha, entendis-je Reed dire d’une voix rauque.

Il plaça une serviette enroulée sous mes reins, et devant mon regard interrogateur, il m’expliqua que cela faciliterait la pénétration, et que je ressentirais davantage de plaisir.

Les jambes légèrement écartées, j’étais sur le dos et Reed était allongé sur moi, porté par ses mains posées au sol. Il caressa les lèvres de mon vagin avec le bout de son sexe d’avant en arrière, m’excitant de plus en plus, décrivant des cercles sur ma chère petite fente. Enfin, il commença à glisser son sexe en moi, très lentement, puis il s’arrêta, et, avant d’aller plus profondément en moi, il me dit :

– Tu risques d’avoir mal...

– Je suis prête, dis-je, avant de le supplier de me pénétrer.

Haletante, je sentis son sexe s’enfoncer en moi avec douceur, puis de plus en plus profondément. Une douleur lancinante commença à m’envahir, et je fus incapable de reprendre mon souffle. Des larmes se formèrent dans mes yeux, mais je refusai de les laisser couler sur mes joues. Jamais je n’aurais pu imaginer une telle douleur, mais je n’avais pas envie qu’il s’arrête. Il était très attentif, ne cessant pas de me caresser, bougeant en moi très doucement tout en retenant son propre plaisir, mais, à un moment donné, il fut débordé, et ses pulsions eurent raison de lui. Il cria à l’instant où son sexe franchit la barrière qui me séparait de la féminité, comme une abeille dérochant du nectar sauvage et dégustant sa toute première gorgée. Trempée de sueur, les yeux chavirés, je me sentis déchirée par une douleur aussi soudaine qu’aiguë, plus forte que ce que j’avais jamais senti.

Les dieux m’avaient-ils abandonnée ?

Je serrai les dents, mais ne pus retenir un cri perçant. Je versai des larmes sans sanglots et sans plainte, car je savais que, sans cette douleur, je ne pourrais connaître le plaisir qui, j’en étais certaine, allait suivre.

Reed ressentit que ce moment était douloureux pour moi, et il continua d’aller et venir en moi, de façon douce et régulière, en m’embrassant et en me murmurant qu’il pouvait arrêter si je le voulais. Je ne le laissai pas arrêter. Puis lentement, très lentement, la douleur commença à diminuer, et je sentis mes joues s’enflammer, et je respirai de nouveau.

Des larmes de soulagement, comme des perles de rosée, tremblèrent sur mes joues. A cet instant, je sentis comme une explosion, et un plaisir extrême monta en moi, comme si ma fleur de prunier avait été balayée par une tempête si violente qu’elle l’avait fait éclater et avait répandu ses pétales au gré du vent.

Reed me serra fort, me caressa, me parla, m’embrassa. Son sexe toujours en moi, allant et venant, touchant le point précis, très profondément en moi, qui m’avait donné plus de plaisir que je n’aurais jamais pu imaginer. Je ne voulais pas qu’il s’arrête. Il était un mélange de réalité et de fantasme, un *gaijin* et un dieu, et un homme capable d’accomplir des prouesses sexuelles. Pourtant, il était tendre, il était plus excité que tout ce qu’on pouvait imaginer, et il possédait tout ce que j’avais toujours désiré chez un homme.

Il avait également une imagination sexuelle débordante.

Ensuite, il m’écarta les jambes, et il plia mes genoux pour me stimuler davantage encore. A l’instant où je me mis à crier, le suppliant de ne pas arrêter, il releva mes genoux pliés jusqu’à ma

poitrine. Puis il me fit jouir, encore et encore, avant d'enrouler mes jambes autour de ses hanches, ce qui me fit frissonner plus fort encore.

– Est-ce que tu me sens en toi ? demanda-t-il.

Je lui répondis d'un mouvement de tête.

– Si profondément que j'ai l'impression que tu fais partie de moi.

– Tout comme tu fais partie de moi, murmura-t-il en m'embrassant dans le cou.

– C'est à mon tour de te donner du plaisir, murmurai-je en relâchant mes muscles à mesure que son sexe avançait plus profondément en moi.

Lorsque je sentis qu'il était loin en moi, je contractai les muscles de mon vagin comme j'avais appris à le faire avec l'*harigata*. J'émoustillai son sexe frémissant comme les ailes d'un papillon en le rendant fou avec mes muscles palpitant, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus se retenir. Mon dieu fut foudroyé par une explosion de plaisir, et mon fantasme de pétales de prunier tournoya autour de moi comme une tornade d'extase. J'aurais voulu qu'il ne s'arrête jamais.

Mais mon dieu était humain après tout. A bout de souffle, le cœur battant si fort qu'il emplissait mes oreilles, il s'allongea près de moi, épuisé, et m'entoura d'un bras protecteur. Il m'embrassa avec douceur. Tendrement.

Je poussai un soupir. J'aurais bien voulu rester là, à regarder mon beau *gaijin*, rêvant de rendre son sexe dur pour qu'il puisse me faire l'amour encore, mais il me restait beaucoup de choses à accomplir avant la fin de cette journée. J'avais la sensation d'être une femme comblée, mais le devoir m'attendait.

Je devais me préparer pour la cérémonie qui ferait de Mariko et moi des sœurs. Et ensuite je devais trouver un moyen de faire croire au baron que j'étais encore vierge. J'allais devoir avoir recours à tous mes talents de danseuse, de musicienne, et à mon habileté en matière de conversation pour qu'il voie ce qu'il avait envie de voir dans les rouages de son propre esprit. Je savais que la tâche était difficile, et j'en frémissais à l'avance. Mais il fallait que je sois courageuse et que j'accepte mon karma. Mon destin était-il celui d'une courtisane qui devait traverser une période pendant laquelle elle ne recevait aucune rémunération pour tester son honnêteté ? Allais-je échouer ? Je priai les dieux pour qu'ils soient à mes côtés sur le chemin que j'allais parcourir ce soir-là.

Je me relevai et je sentis quelque chose de visqueux entre mes jambes. Je portai les doigts à mon sexe, et, en regardant mes doigts, je vis qu'ils étaient tachés de sang. J'eus la sensation d'être comme un vase brisé.

J'avais perdu ma virginité.

Le sanglot que j'avais réprimé m'échappa, mais étouffé, mi-soupir, mi-larmes. Je compris que je devais laisser mon besoin de pleurer s'exprimer si je voulais vivre pleinement ce moment.

J'étais femme car je n'étais plus vierge ; mais j'étais toujours une jeune fille qui considérait ce qui lui était arrivé avec un sens du merveilleux proche du conte de fées. J'étais partagée entre la nostalgie de mon enfance et une profonde satisfaction sexuelle pour ce que je savais être le début d'une longue histoire.

Je m'allongeai près du beau *gaijin* et me blottis contre lui, essayant de retenir cette délicieuse

sensation.

J'étais une femme.

Qui savait jusqu'où ce voyage m'emmènerait ?

Chapitre 14

Mariko entendit quelqu'un monter sur les pas japonais en courant à travers le jardin étroit et moussu. Elle retint sa respiration et prêta l'oreille. Était-ce le bruit des socques d'une femme ? Pleine d'espoir, elle fit coulisser l'épaisse porte en papier de la maison de thé, et son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'elle vit Kathlene.

Mais elle se rembrunit aussitôt, elle s'était trompée, c'était Youki qu'elle venait de voir. Son expression était froide et elle la mit mal à l'aise. Sans un sourire, elle lança un regard plein de colère à la petite *maiko*. Mariko baissa aussitôt les yeux et adopta une attitude réservée, effrayée par l'impression de vulnérabilité qu'elle perçut chez la geisha plus âgée. Elle s'attendait à ce qu'un malheur s'abattît sur elle.

– Nous sommes toutes perdues, Mariko-san ! cria Youki, se débarrassant de ses socques en les faisant voler d'un coup de pied dans l'entrée.

Puis elle les plaça face à la porte avant de s'engager dans le couloir sombre en essuyant son visage avec la manche de son kimono.

– Cette *gaijin* blonde est introuvable, et maintenant voilà ce qui nous arrive !

– Que se passe-t-il, Youki-san ? marmonna Mariko, osant enfin lever les yeux.

– Voici ce qui ne va pas ! fit Youki en agitant en l'air un message enroulé entouré d'un cordon rouge et portant des armoiries qui semblaient être celles d'un personnage important.

Mariko saisit son luth et s'assit sur les talons, pensive. Elle savait qu'elle était supposée faire preuve d'une grande réserve en voyant le message et ne poser aucune question, mais elle ne put s'en empêcher. Sa respiration s'accéléra, et elle proféra ces mots dans un murmure incontrôlé :

– Qu'est-ce que c'est, Youki-san ?

– Un message du baron Tonda-sama. Son messenger me l'a remis à mon retour à la maison de thé après avoir cherché cette fille pendant plus d'une heure ! s'exclama-t-elle en secouant la tête, consternée par quelque chose que Mariko ne comprenait pas. Nous sommes toutes perdues !

– Mais sais-tu ce dont il est question dans ce message ? demanda Mariko d'un air perplexe.

Elle ne fut pas surprise de voir Youki sourire, laissant son kimono glisser sur son épaule nue.

– Quelques instants sous le saule avec le messenger glissant les mains sous les pans de mon kimono ont le mérite de plaire à n'importe quel homme, et de lui délier la langue.

Ignorant la vanité de ses propos, Mariko lui demanda d'un air suppliant :

– Je t'en prie, que dit le message ?

Youki lui lança un regard furieux.

– Le baron Tonda-sama arrivera à la maison de thé plus tôt que prévu...

Cela expliquait pourquoi il avait fait envoyer tous ces présents cet après-midi.

Youki reprit :

– Et il nous coupera la tête à toutes, si Kathlene-san n'est pas là à son arrivée, le corps parfumé et les jambes écartées.

Mariko regarda par les stores en roseau de bambou qui se balançaient devant la fenêtre, à la recherche de son amie. Le souffle court, les articulations de ses doigts devinrent blanches tant elle serrait son luth.

– Elle reviendra, Youki-san, j’en suis sûre.

– Et pourquoi en es-tu si sûre ? Ne t’avais-je pas dit qu’elle nous attirerait des ennuis ? dit Youki d’une voix si cassante qu’elle effraya la petite *maiko*.

Elle n’en finissait pas de dégoïser, se lamentant qu’il n’y avait pas de place pour une fille telle que Kathlene dans la maison de geishas – une fille qui ne savait même pas se comporter de façon convenable.

– Je n’ai aucune envie de t’écouter, Youki-san, dit Mariko en sentant le poids de l’abandon lui peser sur le cœur.

Si son amie ne revenait pas à la maison de thé, elle resterait inconsolable pour le restant de ses jours. Et elle se demanda si la hardiesse de ses propres actes ne risquait pas de causer la perte de la jeune fille.

Car c’était elle qui avait poussé le beau *gaijin* à se rendre aux bains publics. Elle sourit à cette pensée, sourire qu’elle dissimula aussitôt d’un geste de la main. Il avait semblé heureux, et même très heureux. Mariko l’aimait bien, et elle lui avait accordé sa confiance dès la toute première fois où elle l’avait vu au temple de Kiyomizu, indépendamment de son agressivité barbare. Son attitude respectueuse envers celle qui allait devenir sa sœur était celle d’un samouraï au caractère noble. Elle avait perçu un véritable désir derrière son apparente brutalité, de latendresse derrière son côté extravagant, et un homme bon en dépit de son allure d’aventurier impulsif.

Il serait parfait pour son amie, avait-elle pensé. Après tout, Kathlene était la jeune fille rebelle sur les épaules de qui reposait l’avenir de la maison de thé du Look-Back Tree. Elle ne les abandonnerait pas.

Puis Mariko s’autorisa une pensée agréable, très agréable même : que s’était-il passé une fois que Cantrell-san était entré dans les bains publics ? Avait-il regardé le corps nu de Kathlene ? L’avait-il désirée ? Était-il parti sans la toucher ? Il n’était certainement pas le genre d’homme à se contenter de se glisser à la dérobée dans la chambre à coucher d’une geisha pour simplement l’observer pratiquer son art amoureux. Mais il n’était pas non plus homme à abuser de son amie. A moins qu’elle ne fût consentante.

Soudain, une pensée la glaça : les hommes du baron les auraient-ils découverts ? Puis elle se ravisa : le baron n’aurait pas envoyé le message et les présents s’il les avait trouvés ensemble.

Mariko pinça une corde de son luth, un son strident retentit à ses oreilles, et un frisson accompagna ses pensées sensuelles. Des pensées constellées d’images du *Pillow Book* qu’elle avait si souvent regardé. Elle aurait aimé être un nuage de vapeur d’eau à l’intérieur des bains publics, flottant au-dessus des deux amants, et voir le *gaijin* entraîner son amie sur le carrelage frais, avide de glisser son sexe entre ses cuisses.

Elle imagina que les bruits de leurs corps se découvrant ressemblaient au ressac des vagues, et que l’instant où ils ressentiraient le plaisir le plus intense serait semblable à de l’écume blanche, tandis que son odeur féminine d’eau de mer salée se mélangerait à son arôme masculin.

Mariko était contente de s'être empressée d'aider le *gaijin* à découvrir les plaisirs de l'amour avec son amie. Elle avait été soulagée lorsqu'elle avait vu le beau Cantrell-san et qu'elle avait compris que Kathlene était amoureuse de lui, en particulier parce que c'était elle qui avait organisé leur entrevue. Plus que tout, elle souhaitait le bonheur de son amie. Même plus que son propre bonheur.

Soudain, elle poussa un profond soupir. Son plaisir fut assombri par une pensée négative. Et si elle s'était trompée ? Et si Kathlene s'était enfuie avec le beau *gaijin* ? Qu'advierait-il ? Mais elle ne put se résoudre à penser que son amie aurait pu laisser le baron abattre son courroux sur elles et demander leur tête au nom du prince Kira.

Pour penser à autre chose, elle concentra son attention sur Youki, qui était encore en train de grommeler et de marmonner à propos de la blonde *gaijin*, pestant qu'elle ne valait pas mieux qu'une prostituée de la plus basse classe.

Mariko ne lui adressa pas la parole et quitta la pièce. Les longues manches de son kimono balayèrent le tatami lorsque Youki sortit comme un ouragan apporter à *Okâsan* le message qui allait lui apprendre que le baron arriverait plus tôt que prévu.

Frustrée et inquiète, ne sachant quoi faire, Mariko commença à jouer un air sur son luth. Elle répéta les mêmes trois accords sur un ton monocorde jusqu'à ce que la monotonie de sa mélodie l'engourdisse. A mesure que les doutes envahissaient son esprit, elle devenait de plus en plus désespérée. Elle fut parcourue par la peur et l'agitation, et son sang se glaça tandis que ses pensées oscillaient entre fantasme et réalité.

Qu'allait-elle faire ? Kathlene n'était toujours pas là et elle avait tout préparé pour la cérémonie qui ferait d'elles des sœurs. En outre, elle était préoccupée car *Okâsan* n'avait pas répondu à sa demande de consulter l'almanach d'une diseuse de bonne aventure pour voir si le jour était jugé faste, comme le voulait la tradition. Au lieu de cela, la femme plus âgée avait choisi ce moment pour ne rien dire, et tout dire à la fois. Pour Mariko, cela était le signe que cette journée ne pourrait lui apporter le bonheur qu'elle recherchait.

Que pouvait-elle y faire ? Rien. Kathlene devait se joindre à elle pour la cérémonie pendant laquelle elles échangent le saké trois fois pour sceller leur relation en tant que sœurs. Alors, désireuse de ne pas décevoir *Okâsan*, Mariko avait installé le paravent pliant, les petites coupes rouges laquées qui étaient peu profondes, et elle les avait remplies de saké chaud.

Puis elle s'était vêtue d'un kimono de cérémonie portant des armoiries noires, et même si la tradition voulait qu'elle fût coiffée par un professionnel, comme le temps était aussi fugace que les nuages de l'aube, elle s'était coiffée elle-même avec de la pommade. Elle avait étiré ses longs cheveux avec un fer à friser et elle les avait enroulés sur le dessus de sa tête, puis elle avait fini par agrémenter sa coiffure d'épingles argentées. Elle était prête pour la cérémonie. Bien que Mariko ne fût pas une *maiko* très âgée, *Okâsan* leur avait permis ce grand honneur. Pourquoi ? se demanda-t-elle. Était-ce parce que Kathlene était une *gaijin* ?

Ou parce que sa vie était en danger ?

La confusion de Mariko était entretenue par l'alarmante nouvelle que le baron allait arriver plus tôt que prévu. Mais, en dépit des circonstances, elle avait l'impression que, après le long chemin parcouru, elle allait enfin pouvoir devenir la sœur de Kathlene, même si sarécence à mettre toute

sa confiance entre les mains des dieux était contraire au code des geishas.

Qu'est-ce qui avait provoqué ce changement en elle ? Elle connaissait la réponse : la révélation du secret de la vengeance que le prince cherchait à prendre sur Kathlene lui pesait lourd sur le cœur. Quoi qu'il advienne le soir même, quoi qu'*Okâsan* leur fasse croire, la vie à la maison de thé ne serait plus jamais la même.

Elle avait mis en marche un plan qui assurerait le destin de son amie, un destin qui ne se réaliserait pas si ce baron fou s'emparait de sa virginité. Envoyer Cantrell-san aux bains publics avait été la première partie de son plan. S'il aimait Kathlene autant qu'elle le pensait, celle qui allait devenir sa sœur geisha allait devoir lui demander la seule chose que Mariko ne pouvait donner qu'une seule fois.

Elle savait que son plan était dangereux, mais elle se sentit envahie par une sensation de sécurité et de réconfort. Le don qu'elle allait faire à celle qui allait devenir sa sœur serait le don ultime qu'elle ferait par devoir.

Elle continua de pincer les cordes de son luth, en fredonnant pour elle seule les paroles d'une ballade ancienne : « Une geisha est semblable à un luth. Faites-la vibrer trois fois et elle aimera votre musique. » Elle chanta ces paroles à maintes reprises, guettant intensément le moindre bruit de socques claquant dans le couloir.

Tout était calme dans la maison de thé. Tout le monde savait combien cette nuit était importante. L'autre geisha divertissait des clients en privé seulement ce soir-là, et l'huile de camélia, de rose et de jasmin embaumait toutes les pièces.

Okâsan était chez elle – un peu plus tôt, Mariko avait enlevé le papier qui cachait le trou par lequel elle l'épiait parfois, et elle l'avait observée – et elle se préparait pour cette soirée, tout en appréciant les plaisirs de son *harigata*. La femme avait enfoncé l'objet en forme de champignon de plus en plus profondément en elle, jusqu'à ce qu'elle fût comblée.

C'était l'acte d'une femme qui souffrait de solitude, avait pensé la petite *maiko*, et qui essayait de se souvenir de l'homme qu'elle avait aimé, tout en sachant qu'elle n'entendrait plus sa voix et qu'elle ne sentirait plus le frisson de ses caresses sur sa peau.

Une corde de son luth se brisa.

Mariko s'arrêta de jouer, le doigt blessé par le claquement de la corde, mais le cœur plus blessé encore. Avoir cassé une corde de luth était un signe de malheur. Elle se suça le doigt et regarda de nouveau par les stores en roseau de bambou qui se balançaient devant la fenêtre. Un petit cri de soulagement s'échappa de ses lèvres rouge safran. La malchance avait passé son chemin, et elle ne s'arrêterait pas à la maison de thé du Look-Back Tree ce soir-là. Les dieux étaient de son côté.

Derrière le saule, derrière les branches agitées par le vent, il y avait une femme, se retournant vers quelqu'un que Mariko ne pouvait voir. Pour la petite *maiko*, c'était la vision réconfortante et émouvante d'une geisha se retournant sur son amant.

C'était Kathlene.

Je sortais à peine de mon rêve éveillé. Effrayée et redoutant la nuit à venir, je me raidis lorsque *Okâsan* mit l'ustensile de métal contre ma nuque. Pourquoi ce contact me glaça-t-il autant ?

Dans la pièce du haut, à l'arrière de la maison de thé, la porte coulissante entrouverte attirait la fraîcheur de la rivière Kamo à l'intérieur, encourageant mon humeur rêveuse. J'imaginai que j'étais avec Reed-san, son corps musclé contre le mien, son sexe dur faisant des va-et-vient en moi, lorsque le choc du métal froid contre la chaleur de ma peau me ramena brutalement à la réalité.

Je restais assise sans bouger tandis qu'*Okâsan* tenait l'ustensile en argent glacé sur ma peau. Avec lenteur et attention, elle recouvrit mon dos et ma nuque de maquillage blanc à l'aide d'un pinceau.

Mariko était assise à côté de moi à nous regarder et elle tenait des pots de couleur à la main. Je ne savais pas combien de temps j'étais restée assise sur le coussin de soie bleu pâle, mon kimono fin de soie rose drapé autour des hanches, les seins dénudés, leurs pointes érigées. Je ne pensais à rien d'autre qu'aux moments que je venais de vivre avec Reed. Je poussai un soupir, me souvenant de ses doigts caressant les poils blonds de mon mont de Vénus, et écartant délicatement mon coquillage avant de glisser son sexe de jade en moi. Son désir pour moi nous avait tant excités l'un et l'autre que nous avons joui avec fureur, criant dans la nuit.

Tous ses gestes défilaient dans mon esprit tandis qu'*Okâsan* se passait de l'huile sur les mains, avant de l'appliquer sur mon visage, ma nuque et mon dos pour s'assurer que mon maquillage tienne uniformément. Ensuite, elle appliqua de la poudre rose autour de mes yeux.

Le pochoir de métal froid qui était posé contre mon cou avait la forme d'une langue à trois dents, laissant trois lignes – au lieu des deux habituelles – non maquillées sur ma nuque. Ce dessin érotique ressemblait à des langues de serpent et évoquait, me souffla Mariko à l'oreille, la chère petite fente d'une geisha. C'était la raison pour laquelle le col du kimono des geishas descendait aussi bas dans leur dos, car ainsi on pouvait voir la peau nue à travers le galon, ce qui rendait les hommes bien plus conscients de la femme nue qui respirait sous le masque d'albâtre.

Le masque était un terme approprié pour décrire ce que je ressentais. Une geisha crée une illusion pour les hommes, elle les transporte dans un autre monde, un monde de rêves. Mais c'était pour moi que j'avais créé la plus grande illusion : penser pouvoir tomber amoureuse et être heureuse en même temps.

Ces pensées affluaient dans mon esprit, elles venaient du cœur, mais ce soir-là je n'avais pas de cœur. Tout ce que je sentais était le maquillage blanc – qui n'était pas de la céruse, ce maquillage à base de plomb qui vieillissait une geisha en si peu de temps – appliqué au pinceau sur ma nuque, mon dos et mon visage.

Consciente de ce qui m'attendait, je savais que je n'avais pas les yeux brillants. Je ressentais que j'avais le regard morne, mais, en moi, les émotions se déchaînaient aussi violemment et intensément qu'une luciole brûlant en silence.

Il n'y a qu'un homme, et seulement cet homme, que je pourrai jamais aimer. Reed-san, pourquoi ne t'ai-je pas écouté ? Pourquoi ne suis-je pas restée avec toi, mon amour ? Serons-nous toujours à la merci des marées ? A la merci du vent ?

Je ressentis un immense besoin de lui, déchirant. Et ma sensualité éveillée par lui était loin d'être tarie. Je fermai les yeux, et commençai à remuer sur le coussin de soie bleue. J'avais des

crampes dans les jambes : même après m’être entraînée pendant des années à m’asseoir sur les talons, mes longues jambes avaient du mal à supporter ce traitement. Je me balançai d’un côté et de l’autre, laissant mes fesses toucher la soie fraîche, et j’entendis aussitôt *Okâsan* pousser un murmure d’indignation, son pinceaumanquant de lui tomber des mains, tandis qu’une bonne dose de maquillage blanc se répandait sur le tatami.

– Je suis vraiment désolée, dis-je en me relevant aussitôt pour m’excuser tout en essuyant le maquillage.

Okâsan poussa cette fois un petit cri perçant, comme si elle était sur le point de suffoquer sous l’effet de la surprise. Je me retournai et je la vis poser son pinceau tout en tirant nerveusement sur les manches de son kimono pendant plusieurs secondes avant d’avoir retrouvé l’usage de sa voix.

– Qu’est-ce que cette tache rouge que je vois sur le coussin, Kathlene-san ? demanda-t-elle avec sévérité.

– Rouge ? fis-je sans oser regarder *Okâsan*.

Je jetai un coup d’œil sur le coussin de soie bleu pâle et je vis de minuscules gouttes de sang. De mon sang. Je serrai les genoux et je faillis m’évanouir sur le tatami. Je m’assis sur les talons et je priai les dieux pour qu’*Okâsan* ait oublié que j’avais eu mes règles deux semaines plus tôt.

Mais Simouyé ne fut pas dupée par ma prétendue innocence.

– Comme la fleur de cerisier tombée de la branche, rien ne dure. Pas même le printemps, soupira-t-elle. Je me doutais que quelque chose t’avait changée, à cause de ton visage radieux, et du vague à l’âme qui donne à tes yeux le reflet d’un vent chaud d’été. C’est le *gaijin*, n’est-ce pas ?

Je hochai la tête.

– Je l’aime, *Okâsan*.

– Tu l’aimes ? fit Simouyé avec colère. Tu parles d’amour et tu veux devenir une geisha ?

– Oui, *Okâsan*.

– Alors tu es aussi stupide qu’une vieille femme qui croit que son *harigata* peut combler sa solitude !

Je m’inclinai, sachant qu’elle parlait d’elle-même et de la perte de l’homme qu’elle aimait.

Nous étions donc toutes les deux des imbéciles, mais j’avais l’intuition que j’étais la plus stupide. J’avais trahi sa confiance. Pourrais-je jamais la regagner ?

– Reed-san n’est pas un brigand belliqueux ni un guerrier prenant d’assaut les châteaux, et il n’est pas non plus comme les autres *gaijins* qui ne pensent qu’à faire l’amour dans le noir. Il veut vous aider, *Okâsan*.

– M’aider ? fit Simouyé d’un air incrédule. Mais que peut-il faire pour m’aider ?

– Il est allé à la station de chemin de fer envoyer un message télégraphique au consul américain de Kyoto pour demander qu’on vous protège du prince.

La femme tira un éventail de son obi, l’ouvrit d’un coup sec, et le plia comme le bambou essayant d’échapper aux vents violents.

– Il ne peut rien faire.

– Vous devez le laisser essayer.

– Son monde n’a rien de commun avec le nôtre, Kathlene-san, et il est rare qu’ils se rencontrent.

– Que voulez-vous dire ?

– Il ne comprend pas que le monde des geishas est empreint de beaucoup d’érotisme et d’une grande sophistication, dit Simouyé, choisissant chaque mot avec soin tandis qu’elle agitait son éventail par de brusques mouvements du poignet. Dans le monde flottant, ce n’est pas le sexe ou le plaisir sensuel qui sont tabous. C’est l’amour.

– Mais vous êtes bien tombée amoureuse.

– Et j’en ai payé le prix. C’est pourquoi j’espérais que l’enfant qui avait été aussi proche de moi que si elle avait été ma propre fille ne serait pas aussi stupide que moi.

Je croisai son regard. Simouyé avait une âme sensible et un cœur qui avait connu beaucoup de souffrances. Face à moi se trouvait une femme qui cachait mille secrets, et dont les larmes s’étaient tarées.

– Il est vrai que j’ai enfreint les règles, *Okâsan*, mais je ne regrette pas d’avoir donné mon corps et mon cœur à cet homme, dis-je en me tenant plus droite, le dos cambré et les seins dénudés, et j’ajoutai d’une voix assurée : Je n’ai rien fait de mal, parce que je n’ai pas choisi le baron Tonda-sama pour vendre le printemps.

– Pourtant, tu t’es donnée à un autre homme sans même être payée...

– Mon cœur n’est pas à vendre.

– Tu t’es donnée... à un barbare !

– C’est le baron Tonda-sama le barbare. Il est celui qui m’a menacée et qui m’a donné des ordres. Je ne peux pas faire ce que vous désirez, j’en suis incapable.

– Tu dois le faire, Kathlene-san, murmura Simouyé. Ta vie en dépend.

Elle referma son éventail d’un grand coup sec pour donner plus de poids à ses dernières paroles.

– Comment ? fit Kathlene d’un air incrédule.

– Tu dois m’écouter avec attention, Kathlene-san, pendant que je finis de te maquiller le visage. J’ai juré de ne jamais te raconter cette histoire, mais j’ai peur que, si je ne le fais pas, le prince se venge de nous.

Je m’assis sur les talons, écoutant *Okâsan* tandis qu’elle appliquait la poudre sur ma peau avec douceur. A mesure qu’elle passait du crayon rouge sur mes sourcils et qu’elle dessinait des lignes noires autour de mes yeux, Simouyé me raconta ce qui s’était passé la nuit où mon père m’avait accompagnée à la maison de thé du Look-Back Tree. Elle m’expliqua pourquoi les hommes du prince me cherchaient, moi, la fille d’Edward Mallory. Elle me dit que s’ils m’avaient trouvée ils m’auraient tuée, forçant mon père à me regarder mourir d’une mort horrible sous ses yeux.

Mes émotions étaient bien différentes, maintenant que Simouyé avait partagé avec moi le secret que mon père n’avait pas voulu me révéler. Incapable de bouger, j’eus l’impression d’être de nouveau cette jeune fille de quinze ans. Ma vie était en danger alors, et elle l’était de nouveau.

Le visage figé, je regardai Mariko préparer le rouge à lèvres avec un bâton de coquelicot

mélangé à de l'eau, auquel elle ajouta du sucre pour le rendre brillant. Puis *Okâsan* me maquilla la lèvre inférieure seulement, sur laquelle elle saupoudra un peu de poudre d'or. J'avais les lèvres charnues, il était donc important de les maquiller de sorte qu'elles paraissent plus petites, ce qui était considéré comme le plus séduisant.

Ma lèvre inférieure trembla comme un pétale rouge frissonnant tandis que j'étais rattrapée par le vent froid de mon passé. J'eus la sensation d'être une enfant ingrate en comprenant le danger que j'avais fait courir à tous ceux qui vivaient dans la maison de thé du Look-Back Tree en mettant le baron en colère.

Rongée par la culpabilité, je respirai profondément, et dis, en m'inclinant :

– J'accomplirai mon devoir ce soir, comme vous le désirez, *Okâsan*.

Simouyé fit un signe de la tête en me coiffant de la perruque en demi-pêche. Les cheveux noirs étaient remontés sur le dessus de ma tête et formaient un large nœud, semblable au fruit coupé en deux. A l'arrière du chignon était ajouté un morceau de tissu, visible à l'endroit où le nœud était fendu en deux. C'était un fil de soie rouge, comme pour toutes les *maikos*. La vision de l'intérieur de la fente était considérée comme extrêmement provocatrice, comme si mon admirateur voyait le bouton de rose qui palpitait entre les lèvres de mon sexe. Pourtant, ce soir-là, l'érotisme implicite de cette coiffure me laissa indifférente et froide.

Mais la vue de mon kimono me coupa le souffle. Il était si beau et sensuel. Tout d'abord, j'enfilai un kimono tissé de soie couleur chair et brodé de vagues argentées, au-dessus duquel je mis un autre kimono transparent qui représentait un bateau noir sur un fond blanc. Les deux motifs, l'un sur l'autre, formaient un paysage qui se superposait à la couleur rose de mon corps nu.

Mon obi de soie verte rigide était parsemée de roses blanches et roses qui semblaient flotter sur des fils d'or et d'argent. Simouyé fit bouffer un bout de soie rose sur le devant de mon obi, puis elle attacha un cordon doré autour de ma taille, à laquelle elle fixa une fleur de lotus dorée – un cadeau du baron. Il m'avait également offert des épingles sculptées en ivoire et plusieurs colliers de diamants blancs et jaunes pour mes cheveux. Par précaution, je glissai mon poignard en argent dans les replis de mon obi.

Simouyé feignit de ne rien voir lorsque je plaçai la bande de tissu rouge sous mon col, qui signifiait au baron que j'étais vierge. Une *maiko* changeait la couleur de son col pour le remplacer par un col blanc après avoir perdu sa virginité. Je ne pus m'empêcher de sourire, en dépit du danger de la situation. Reed m'avait déjà fait l'amour, ou, comme aurait dit Mariko, il avait déjà cueilli les pétales de la plus belle de mes fleurs. Mais, à mes yeux, il était toujours le même. Certes, j'étais terrifiée à l'idée du futur, comme du présent, mais je savais que le *gaijin* était le plus honorable et le plus noble des hommes, et que ce qu'il faisait pour *Okâsan*, les dieux n'auraient jamais pule faire. Et, pour cela, je lui avais promis ce que jamais je n'aurais promis à aucun homme : mon cœur.

S'affairant et s'impatientant comme un soupirant anxieux, *Okâsan* tira et tapota mon kimono, et ajusta la lourde obi de sorte que les deux extrémités qui descendaient jusqu'à mes pieds fussent parfaitement symétriques. L'effet produit par mes kimonos superposés était envoûtant lorsque je me mis à marcher. On aurait dit que le bateau qui se trouvait sur le bas de mon kimono voguait au gré des flots...

– Les poils blonds sur mon mont de Vénus ! m'écriai-je soudain en baissant la tête, me rendant compte que mes poils pubiens allaient me trahir.

– Nous devons les teindre en noir, dit Simouyé en essuyant les traces de ma virginité perdue avant de saisir un petit pinceau et de teindre avec minutie mes poils blonds pour qu'ils deviennent noir de jais.

– Croyez-vous que nous pourrons le berner ? demandai-je nerveusement.

– Même dans la pénombre, il est possible que le baron ne soit pas suffisamment dupe pour croire qu'il enfonce les doigts dans la petite grotte d'une *maiko* japonaise, dit Simouyé. Si ton secret était découvert, ce serait terrible pour nous tous.

– Excusez-moi... Il y a un moyen de préserver ton secret, Kathlene-san.

Nous nous retournâmes : c'était la voix de Mariko.

– A quoi penses-tu, Mariko-san ? demanda Simouyé avec une nuance de curiosité dans la voix.

– Vous nous avez appris que la profession de geisha était intimement liée à notre capacité à garder des secrets.

– Oui, mais...

– Je suis vierge, énonça-t-elle avec hardiesse. Je prendrai la place de Kathlene-san.

– Comment veux-tu...

– N'est-il pas vrai, l'interrompit-elle, que les geishas sont des créatures de la nuit, et qu'on ne les aperçoit qu'à la lueur d'une bougie ?

– Oui, c'est vrai, dit Simouyé.

– Je me cacherais derrière le paravent, et je prendrai la place de Kathlene une fois qu'elle aura fait boire beaucoup de saké au baron. Avec un voile sur le visage et la moustiquaire pendue juste au-dessus de moi, le baron Tonda-sama n'aura plus qu'à introduire ses doigts dans ma petite grotte, à les enfoncer un peu plus loin chaque soir, et à prendre congé. Une fois la septième nuit arrivée, il croira que c'est la fleur ouverte de Kathlene qui accepte son sexe.

Je secouai la tête.

– C'est complètement fou, Mariko-san. Ça ne marchera jamais.

– Il le faut, Kathlene-san, dit Simouyé d'une voix pleine d'espoir. C'est notre seule chance de te sauver.

– Que voulez-vous dire ?

– Si tu as appris l'art d'être une geisha, comme je le crois, alors tu sauras jouer le jeu du baron, flirter avec lui, éveiller ses désirs, mais sans jamais perdre le contrôle.

– Même si je parvenais à duper le baron, je ne peux pas laisser Mariko-san faire cela pour moi ! Je ne peux pas...

Mariko posa une main sur mon bras et le serra doucement.

– Nous sommes destinées à devenir sœurs ce soir, Kathlene-san. Et il est de mon devoir de t'aider.

– Nous reste-t-il assez de temps pour la cérémonie qui fera de nous des sœurs ? demandai-je.

Mariko s'inclina, le front touchant le sol.

– Oui, Kathlene-san, les dieux ont décidé que cette nuit était extrêmement favorable pour nous. Tout est déjà prêt.

Du coin de l'œil, je vis *Okâsan* baisser la tête et porter une main à sa poitrine. *Quelque chose n'allait pas ?* Même si j'avais très peur des conséquences que pourrait avoir cette nuit avec le baron, j'étais malgré tout très contente de me lier à Mariko par le rituel sacré qui allait nous rendre sœurs. C'était un moment de transition dans la vie d'une *maiko*. L'échange des coupes de saké était un véritable symbole du lien, tant entre deux geishas devenant sœurs que lors d'un mariage. C'était comme si j'épousais la communauté des geishas. Et si à l'avenir je désirais me marier, je devrais abandonner ma condition de geisha.

Riant comme une petite fille, Mariko prépara la pièce en disposant un paravent doré de chaque côté du mur d'alcôve qui contenait le portrait de la déesse shinto du soleil, Amaterasu. Ensuite, elle apporta un plateau rouge laqué et un pot en fer ancien rempli de saké. Je lui fis un petit clin d'œil pour lui montrer la joie que je ressentais.

Vêtue d'un kimono de cérémonie – quoi qu'il fût transparent –, je m'agenouillai solennellement à côté de Mariko, le cœur battant, débordant d'affection pour cette fille. Dans des circonstances ordinaires, *Okâsan* se serait assise avec nous, mais comme il s'agissait d'un des plus extraordinaires échanges de coupes de saké, Simouyé s'assit à ma droite, et se comporta comme un témoin de la cérémonie.

Tout d'abord, Mariko prit une petite coupe rouge laquée peu profonde débordant de saké, et la but en trois gorgées, puis elle la passa à *Okâsan* qui la remplit de nouveau et me la tendit. Me laissant envahir par le doux parfum de l'alcool de riz, j'avalai le breuvage, mais je n'eus pas la sensation d'être engourdie. Au contraire, j'eus l'impression que quelque chose en moi était sur le point de naître. Un sentiment d'épanouissement. La création d'un lien affectif. Alors nous répétâmes la cérémonie avec une coupe de taille moyenne, puis avec une plus grande – au total, trois coupes de saké, trois gorgées pour chaque coupe.

Trois fois trois, neuf gorgées au total.

Je réfléchis à la signification de tout cela : le fait de partager le saké au cours de ce rituel créait un lien profond et solennel entre nous. L'alliance de nos destins, comme dans le mariage, créait un lien entre deux personnes qui avaient choisi de partager leurs vies. Tandis que je finissais ma dernière coupe de saké, je fus saisie par un éclair de conscience et, les yeux embués de larmes et de confusion, je me demandai si tout cela était réel. Je battis des paupières avec frénésie pour clarifier ma vue, essayant dans le même temps de clarifier le sentiment de culpabilité qui troublait mon âme.

J'aimais Reed-san, mais je désirais plus que tout être la sœur geisha de Mariko-san.

Rongée par la frustration, je joignis les mains sur ma poitrine, comme si je pouvais effacer la douleur qui étreignait mon cœur et me déchirait l'âme. Je priai les dieux, leur demandant de ne jamais avoir à choisir entre ma vie de geisha et mon amour pour Reed. Cette pensée me fit malgré tout sourire, car il était évident que je ne pouvais avoir les deux. Même si beaucoup de geishas prenaient des amants – elles gardaient leur relation secrète, comme un message secret écrit avec délicatesse au pinceau noir, sur un papier translucide parfumé à la lavande –, mais mon beau

gaijin ne comprenait pas les coutumes du monde des saules et des fleurs.

Un peu plus tôt, aux bains publics, mon corps mêlé à celui de Reed avait enflammé mon âme et balayé mes peurs. Et l'ombre menaçante du baron était sortie de mes pensées. A présent, pendant la cérémonie, chaque gorgéede saké avait alimenté mon besoin d'accomplir mon devoir envers *Okâsan*, Mariko et toutes les geishas de la maison de thé du Look-Back Tree.

Puisant mon courage auprès de ma sœur geisha, je relevai la tête. Tremblante de toutes les aspirations liées à mon avenir dans la maison de geishas, aux journées que j'allais passer avec Mariko à mes côtés, je regardai la petite *maiko*. Son visage était rayonnant de joie.

Le rite de passage était achevé et, à partir de ce moment, on m'appellerait par mon nom de geisha, Kimiko.

– Il ne nous reste plus beaucoup de temps, dit Simouyé, avant d'ajouter en s'inclinant : Kimiko-san.

Je soupirai, et m'inclinai à mon tour. J'étais prête. J'allais faire mon apparition auprès du baron, me serrer contre lui, flirter avec lui, lui faire boire du saké, et chanter une chanson où il serait question de l'été et de l'amour. Mais avant que je devienne trop intime avec lui, Mariko prendrait ma place dans le futon. Le visage caché, son corps serait nu de la taille jusqu'aux pieds et elle serait prête à se faire caresser par le baron. C'était une idée dangereuse, mais c'était le seul moyen de sauver nos vies à toutes.

Regardant dans le grand miroir en pied, je poussai un murmure de surprise. Le miroir me révéla que je n'étais plus l'enfant que j'avais été, ni la jeune fille aux cheveux blonds. Je vis le visage d'une geisha, recouvert d'un masque de maquillage blanc. On avait donné un accent dédaigneux à mes sourcils en forme de lune, ma lèvre inférieure couleur vermillon était proéminente, et mes yeux étaient soulignés de crayon noir et de rouge. La chevelure de ma perruque noire était enroulée sur le haut de ma tête en forme d'arabesque, surplombée d'untourbillon d'épingles dorées et argentées et de petits grelots qui tintaient doucement lorsque je penchais la tête.

En regardant plus longuement dans le miroir et en voyant mon visage blanc, mon cœur se mit à battre plus vite, car j'étais devenue en quelque sorte étrangère à moi-même. Cette belle femme sophistiquée était une créature sexuelle mystérieuse, une tentatrice qui connaissait tous les secrets pour séduire un homme. Ce n'était pas Kathlene Mallory, la fille à qui son père manquait, et qui aimait l'homme que ce dernier avait envoyé pour venir la chercher.

Quelle fille voulais-je être ?

Laquelle des deux ?

Je ne pouvais renier mon destin. Ce soir-là, il fallait que je sois une geisha, et je ne pouvais pas me contenter de rêver ni de jouer un rôle. Il fallait que je devienne la créature séduisante dont chaque mouvement évoquait un mystère sensuel. Je n'avais pas d'autre choix. Je repris ma respiration. J'étais silencieuse, mais tendue. J'étais prête. Je me dirigeai vers mon devoir, accompagnée par le léger bruissement de la soie.

Le gong de la porte d'entrée retentit. Je savais ce que cela voulait dire : le baron Tonda-sama était arrivé à la maison de thé du Look-Back Tree.

Je souris sereinement, suffisamment confiante pour savoir comment m'y prendre avec le baron, le séduire et le pousser à me supplier de le laisser me faire l'amour.

Après tout, j'étais une geisha du nom de Kimiko, n'est-ce pas ?

Le bureau des télégraphes était fermé. Reed était furieux.

Une nuit comme celle-là, les lignes de chemin de fer étaient interrompues à cause des récentes pluies diluviennes, et, bien sûr, le bureau était fermé ! On lui avait dit de revenir le lendemain matin. Enervé, il se passa la main dans les cheveux, pensif. Il fallait qu'il essaie autre chose, il devait absolument faire parvenir son message à Tokyo.

Il attendit dans la gare pendant un long moment qui lui sembla une éternité, jusqu'à ce qu'il réussisse à convaincre un pauvre diable d'avoir pitié de lui, de prendre son argent et d'envoyer un messenger à cheval jusqu'à Osaka. Avec un peu de chance, les lignes de chemin de fer ne seraient pas fermées dans la ville portuaire qui se trouvait à moins de soixante kilomètres.

Avec un peu de chance.

A l'heure qu'il était, une tempête se préparait dans la maison de thé du Look-Back Tree, il le savait, mais comme les vents du destin avaient commencé de souffler, il avait encore le temps de sauver la femme qu'il aimait. Il devait retourner dans le quartier des geishas, dans les petites ruelles éclairées par les lanternes écarlates en forme de globe, là où les murs étaient aussi épais et intimidants que des remparts. Peu importait. Ils ne pouvaient pas le tenir éloigné de Kathlene, cela n'arriverait jamais, même si plus tôt dans l'après-midi il était resté à distance lorsqu'elle était rentrée à la maison de thé.

Il ne put s'empêcher de sourire en repensant à l'instant où elle s'était retournée vers lui, une fois arrivée près du saule. Il savait qu'elle n'avait pas pu le voir, mais elle l'avait fait malgré tout. Cela l'avait rendu fou de désir pour elle.

Il avait senti son sexe se durcir, juste en la regardant. Comme il aurait voulu lui embrasser les seins, mettre les mains sous ses fesses, et la sentir humide et brûlante de désir pour lui pendant qu'il lui aurait fait l'amour, et qu'elle aurait enroulé les jambes autour de ses hanches en criant à l'instant où il aurait joui en elle.

Emergeant des régions plus sombres de son esprit, une autre vision le tourmenta. Il pensa à son corps nu allongé sur le carrelage frais des bains publics, scintillant comme l'étincelle qu'elle avait dans les yeux lorsqu'elle le regardait, lorsqu'elle le désirait, lorsqu'elle avait envie de lui, qu'il lui faisait l'amour et qu'elle en demandait encore. Et chaque fois qu'il pensait à elle, il sentait son sexe devenir plus dur.

Pourtant, c'était sa voix si féminine qui lui faisait chaud au cœur, sa douce voix qui lui disait qu'elle l'aimait. Une tendresse douloureuse pour elle le tirait du plus profond de ses entrailles et ne le quittait pas, repoussant ses sentiments à la surface, sentiments qu'il ne pouvait plus ignorer.

Il l'aimait.

Il lui avait demandé de rentrer à San Francisco avec lui, mais elle ne lui avait pas donné de réponse. Il l'avait compris. Elle ne savait pas si son père était toujours en vie et elle avait sa vie ici, même si ce n'était pas la vie qu'un père souhaiterait pour sa fille.

Il se retrouvait au même point qu'il était à son arrivée au Japon. A cause de sa haute idée du devoir, elle allait se livrer à ce rituel insensé qui n'était rien d'autre que l'occasion pour ce samouraï obsolète de lui faire l'amour. Cela le rendait fou de colère. Mais il éprouvait un autre sentiment... Il était dévoré de jalousie à la pensée de ce baron en train de la prendre.

Cependant, un étrange sentiment attira tout à coup son attention. C'était comme si ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête, et il connaissait ce signe : son sixième sens, comme il disait, quelque chose qu'il avait trouvé très utile lorsqu'il avait voyagé en territoire hostile. On l'observait.

Deux hommes.

Qui ils étaient ne faisait aucun doute dans son esprit. Les hommes du baron se ressemblaient tous. C'étaient des hommes plus grands que la moyenne, et plutôt baraqués. Reed eut l'intuition que ces serviteurs avaient été choisis non pour leur culture, mais plutôt en fonction de leur force, de leur taille et de leur capacité à manier deux épées en même temps avec une précision étonnante. Ils avaient, à n'en pas douter, l'autorisation de mettre à exécution les désirs du baron Tonda-sama et de le tuer.

Il sortit de la station de chemin de fer à la hâte et essaya de les distancer dans un labyrinthe d'allées étroites qui donnaient sur l'arrière des maisons. Les minuscules sentiers lui permirent de regagner le quartier de Gion sans traverser une seule rue. Il descendit à pas de loup la petite rue de derrière qui abritait de nombreux entrepôts, et l'odeur âcre des légumes marinant dans le son de riz lui donna le vertige.

Il essaya de ne pas y prêter attention, et il se précipita sur le pont, traversa la rivière Kamo tandis que le vent du soir se levait sur l'étendue d'eau. La fraîcheur lui balaya le visage, comme si une geisha avait enlevé son kimono et avait fait traîner ses longues manches à la surface de l'eau pour que la brise se lève.

Il respira les différentes odeurs autour de lui. Des odeurs fortes, mais qui n'étaient pas déplaisantes. Il sentit l'arôme des oranges, du jasmin et des épices. La passion. Le désir. L'atmosphère chaude et humide s'était infiltrée dans son sang, avait attisé ses désirs et mis ses sens en éveil. Il se sentait prêt à tout.

Il allait faire sortir Kathlene de cette maison de thé.

Le soir même.

Et que les hommes du baron fussent à sa poursuite ou non n'allait rien y changer. Il n'avait pas demandé à être plongé dans cette intrigue énigmatique aux règles établies, mais Kathlene faisait à présent autant partie de lui que son âme. Comment avait-il pu ne pas comprendre la douleur inéluctable qu'elle ressentait depuis que le baron lui avait annoncé son intention de la déflorer ? A présent, il n'avait plus le choix. Il était de son devoir de l'en empêcher.

Une plainte s'éleva alors du plus profond de ses entrailles, comme s'il avait été poussé par un pressentiment qui lui dictait que, s'il ne l'aidait pas à s'enfuir de la maison de thé du Look-Back

Tree le soir même, il ne la reverrait jamais.

4^e partie

LE CŒUR D'UNE GEISHA

*Il me demanda de venir vers lui. Nue.
J'avançai, les mains recouvrant mes seins.
Je lui dis que beaucoup d'hommes
pouvaient prendre du plaisir avec moi,
mais que le cœur d'une geisha
ne se donnait qu'une fois.*

LADY JIÔYOSHI, 1867

Chapitre 15

Juste avant le crépuscule, tirant sur les deux épées qui se balançaient à proximité de son sexe palpitant, enlevant les morceaux de riz restés coincés entre ses dents avec un cure-dent en argent, le baron Tonda entra dans la maison de thé du Look-Back Tree par la porte principale. Il ôta ses sandales et se précipita dans l'escalier qui menait à l'étage supérieur, à la recherche de la petite pièce intime qu'on avait préparée pour le rituel de défloration. Il renifla l'air ambiant, et afficha un large sourire. Tout l'étage empestait de l'odeur d'excitation féminine qui flottait dans tout le quartier. Cela ne le surprit pas. Le mot japonais qui désignait la défloration – *mizu-age* – ne venait-il pas d'un terme qui voulait dire « décharger une cargaison de poisson » ?

Je ne tuerai pas la fille tout de suite. Je jouirai du plaisir de la baiser avant de lui ôter la vie. Même si elle a aussi peu d'importance pour moi qu'une fleur de cerisier s'étant envolée aux quatre vents, le parfum de son nectar m'accompagnera et alimentera mes rêves.

Derrière lui, Simouyé avait monté les marches en courant, aussi nerveuse et rougissante que si elle avait été la jeune *maiko* sur le point d'endurer la première nuit de défloration.

– Vous êtes arrivé très en avance, baron Tonda-sama, dit-elle en s'inclinant.

Elle était à bout de souffle, les mains sur la poitrine.

– N'avez-vous pas reçu mon message ? grommela-t-il.

– Si.

– Et les présents ?

– Si.

– Bien. Mes présents viennent en complément du prix convenu et tempéreront les désagréments causés par mon arrivée plus tôt que prévu.

Sa déclaration ne laissait place à aucune contestation, si jamais la femme avait osé envisager quelque chose d'aussi irréfléchi.

– Merci, baron Tonda-sama, dit-elle en s'inclinant de nouveau. L'argent que vous avez fait envoyer pour les fleurs a été enregistré avec votre paiement.

Il grommela, avant de demander :

– La fille est-elle prête ?

– Selon vos désirs, mon seigneur, dit-elle en gardant les yeux baissés.

Il lui sourit.

– Dites-lui que les doigts me démangent d'écarter ses lèvres pourpres, et ensuite vous pourrez nous laisser. Je n'aurai pas besoin de vos services ce soir.

Il attendit.

Elle s'inclina de nouveau, mais elle ne sortit pas.

Il grommela.

Et elle ne sortit toujours pas.

– Je ne voudrais pas vous offenser, baron Tonda-sama, mais...

Simouyé hésita, l'agitation était perceptible dans sa voix et dans son attitude, comme si elle avait été suspendue au plafond, telle une araignée au bout de son fil de soie. Elle reprit :

– C'est notre tradition qui veut que je reste derrière le paravent pour que la jeune fille sache qu'elle n'est pas seule dans la pièce.

– Vous perturbez mon harmonie avec vos traditions.

– Je ne comprends pas.

– Vous voulez que je vous laisse assister à mes exploits ? Pourquoi ? Pensez-vous que je sois un charlatan, un homme incapable de faire usage de son instrument de plaisir ?

Simouyé secoua la tête en souriant.

– J'ai entendu dire de Gion à Kamishichiken que le baron Tonda-sama était un amant extraordinaire.

– Naturellement, acquiesça-t-il. Je suis connu pour avoir pris de nombreuses femmes en une nuit sans avoir recours à aucun philtre, et sans avoir glissé le moindre anneau autour de mon sexe.

– Alors vous comprendrez pourquoi il est si important, pour votre propre plaisir, que je sois à proximité au cas où vous ayez besoin de moi...

– Pardon ?

– Peut-être serez-vous si excité en caressant le jeune vagin que vous éprouverez le besoin immédiat d'un plaisir oral, dit-elle en s'inclinant, mais plus bas cette fois, et elle reprit : Je suis à votre service.

– Vous, Simouyé-san ?

– On dit que les jeunes vierges ont le sexe humide et la bouche sèche, mais chez les geishas plus âgées, c'est le contraire.

Le baron se mit à rire, surpris par le regard plein de coquetterie qu'elle lui lança. La belle propriétaire de la maison de thé était ce qu'on appelait *un poisson sec*, ce qui voulait dire qu'elle était frustrée sexuellement.

Il réfléchit à sa proposition. Il n'avait rien contre le fait qu'elle prenne sa flûte de jade en bouche et qu'elle la suce avec élégance. Il imagina le bout des doigts de la femme caressant ses prunes, son sexe glissant entre ses lèvres, et loin dans sa gorge, jusqu'à ce qu'il jouisse dans sa bouche et que quelques gouttes de sa semence s'écoulaient le long de son menton comme des larmes salées.

Et il se passa la main sur le ventre, visiblement satisfait. Il ne faisait pas de doute que cette nuit était bénie par les dieux, une nuit remplie de confessions et de rêves érotiques, une nuit où, lorsqu'une porte se fermait devant lui, une autre s'ouvrait.

– Mais je vous en prie, restez derrière le paravent. Je ne doute pas que je ferai appel à vos services avant la fin de la nuit.

Simouyé s'inclina bien bas.

– Merci, baron Tonda-sama, je vous envoie la jeune fille sur-le-champ.

Le baron Tonda poussa un petit grognement et la suivit vers la pièce qu'on avait préparée. La propriétaire de la maison de thé marqua un temps d'arrêt, et elle dit en détachant bien chaque syllabe :

– Si vous entendez un bruissement de soie derrière le paravent, ce sera moi, me préparant à l'acte honorable consistant à jouer de votre flûte.

Elégante et gracieuse en dépit de son âge – ou à cause de son âge ? –, elle fit glisser la porte coulissante en papier, s'inclina, le convia à l'intérieur et referma la porte derrière eux. Les yeux du baron s'habituaient peu à peu à la pénombre, et il remarqua que la pièce comportait un futon de couleur pourpre et deux lampes à huile de chaque côté. Leur lumière vacillante projetait une lueur safran sur le futon de soie chatoyant. Un accoudoir de bois recouvert de tapisserie avait été installé pour son confort.

A proximité, plusieurs bâtons d'encens parfumés avaient été alignés avec précision sur une petite table basse laquée noire. Un des bâtons se consumait, mesurant ainsi le temps passé avec la *maiko*. Quatre bâtons équivalaient à une heure. Trois bâtons avaient été fournis pour son plaisir, nota-t-il, ce qui voulait dire qu'on attendait de lui qu'il ait achevé le rituel aussi vite que possible, et qu'il s'en aille.

Un grand paravent était installé dans un coin éloigné de la pièce. Il remarqua avec intérêt son motif inhabituel, qui représentait un champ de riz au crépuscule parsemé de lucioles scintillantes. Toute la scène avait été exécutée à la peinture phosphorescente, et l'effet était tel que, lorsque la lumière vacillante des lampes à huile déclina, il vit les lucioles se mettre à briller intensément.

Il entendit presque aussitôt un bruissement de soie derrière le paravent et il essaya d'oublier la présence de la propriétaire de la maison de thé. Il marqua un temps d'arrêt. Cette femme ne manquait pas de raffinement : elle avait disparu avec une rapidité époustouflante.

Toutefois, il ne s'inquiétait pas trop de sa présence. Il était temps pour lui de se préparer à la cérémonie de défloration. Il écarta la moustiquaire en coton au tissage grossier qui était attachée avec des cordons aux quatre coins du plafond. Il aperçut immédiatement trois œufs frais et plusieurs tissus de papier posés sur le couvre-lit, à côté du coussin de soie noire.

Il s'assit sur le coussin dans la position du lotus, posa les bras sur l'accoudoir, puis il fit pivoter ses épées de chaque côté de ses jambes, de sorte qu'elles soient à portée de main, une de chaque côté. Il ne respecta pas la règle très ancienne selon laquelle les samourais devaient laisser leurs épées au rez-de-chaussée, de même qu'il ne respecterait aucune règle qui l'empêcherait de déflorer la belle *maiko*. Cela ne l'inquiétait pas, cependant il avait du mal à respirer, il transpirait, et il commença à ressentir une douleur dans l'estomac, comme si son karma était en train de changer, et qu'il ne parvenait plus à contrôler son destin.

Que se passait-il ? Sa vie était semblable à l'ombre changeante portée par sa longue épée. L'ombre du matin était nébuleuse et vacillante. Dans l'après-midi, l'ombre était épaisse et noire, comme s'il lui avait suffi d'y plonger la main pour entrer dans les ténèbres. Et, la nuit, l'ombre disparaissait tout à fait, le laissant seul.

Comme il se sentait seul à présent. Aussi seul qu'un samouraï errant cherchant une victoire qui lui échappait. Et il savait pourquoi. Il avait menti au prince en lui envoyant un message l'informant que la fille qu'il cherchait était morte, alors qu'il ne l'avait pas encore tuée. Parce qu'il défiait la

loi de son seigneur et maître, il sentit que ses intestins étaient perturbés, ce qui ne le surprit pas, car l'estomac était le siège de ses émotions. Il était inquiet, et son âme était corrompue. Un sentiment de honte l'envahit et le glaça jusqu'aux os.

Il saisit un œuf cru et passa les doigts sur sa coquille lisse, avec une anxiété qu'il ne parvint pas à identifier. Perplexe, il écrasa l'œuf dans sa main. Il eut les mains remplies du jaune doré et du blanc gluant. Son regard resta fixé sur l'œuf écrasé, comme s'il avait eu devant les yeux une révélation, comme si la raison pour laquelle il n'était plus très sûr de ses actes ce soir-là se trouvait dans la coquille brisée. Comme la réponse ne vint pas, il avala le jaune et s'essuya les mains avec le tissu de papier qu'on lui avait fourni.

L'esprit du baron se brouilla, mais il continua d'en chercher la raison. Il n'était pas prêt à accepter que son malaise vienne peut-être de son désir pour la belle *maiko*. Il chercha donc une autre explication.

– Le barbare ! marmonna-t-il tout haut.

A cet instant, quelque chose se mit en place dans son esprit : la pièce manquante du puzzle qui dévastait son âme. Un peu plus tôt, ses hommes lui avaient dit qu'ils avaient vu un *gaijin* rôder autour des bains publics, et qu'ensuite il était toujours dans les environs une fois que la jeune et belle *maiko* avait quitté les lieux. D'après ses hommes, ce même *gaijin* lui avait parlé à l'intérieur du temple. Il avait ordonné à ses hommes de le suivre, mais il leur avait échappé, ce qui l'avait rendu furieux. Et anxieux.

Avant d'entrer dans la maison de thé, le baron avait jeté un coup d'œil alentour, mais il n'avait rien vu qui aurait été susceptible de lui indiquer que le barbare était dans les parages. En revanche, il avait remarqué que le garçon du *jinrikisha* rôdait à l'extérieur, et il l'avait congédié. Un serviteur n'avait pas plus d'importance qu'un insecte à ses yeux, ils étaient si minuscules qu'il leur marchait dessus.

Mais le *gaijin* était une autre affaire.

Pourquoi le barbare s'intéressait-il donc tant à la jeune fille ? Il aurait bien voulu le savoir.

Peut-être avait-il, lui aussi, une raison de croire qu'il s'agissait de la blonde geisha. Agité, le baron fit retomber ses bras avec violence sur l'accoudoir. Il ne devait pas laisser le *gaijin* contrarier ses plans.

Avant qu'il ait eu le temps de réfléchir à la situation plus longtemps, le parfum épicé et floral de l'encens qui flottait dans l'air vint perturber ses narines, et ensuite ses pensées.

Elle était là.

Il se retourna et la vit dans l'encadrement de la porte coulissante, la légèreté de son kimono révélant en transparence la petite touffe de poils qui bouclaient de façon exquise sur son mont de Vénus.

Il regarda de nouveau entre ses jambes.

Ses poils étaient noirs, aussi noirs que son âme.

Ils étaient noirs, et non pas blonds.

Ses yeux l'auraient-ils trompé lorsqu'elle dansait sous la véranda ?

N'était-elle pas la blonde geisha ?

– Les poètes disent que chaque femme a deux cœurs, ma belle *maiko*, dit le baron, et ce soir je choisis celui du bas dans lequel je planterai ma dague.

Je me figeai, le cœur battant à toute allure. Je ne m'étais pas attendue à entendre ces mots.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Selon la tradition, il devait attendre la septième nuit pour introduire son sexe de jade dans une maiko. Quelle ruse se cachait derrière tout cela ?

Je m'inclinai et dis avec un sourire :

– N'oubliez pas, baron Tonda-sama, que même si vous avez le ventre aussi plein qu'un œuf et le sexe aussi tendu qu'un arc, vous pouvez mourir à la fois d'amour et de faim.

– Mourir de façon aussi agréable serait un cadeau des dieux.

– Votre discours est si différent ce soir, baron Tonda-sama, répondis-je, mon instinct me soufflant d'être prudente. Je crois que je crains cet homme-là plus que le précédent.

Le baron se mit à rire, ce qui me fit frissonner des pieds à la tête. Consciente de la transparence de mon kimono, je m'agenouillai devant lui et posai le plateau contenant le saké et la nourriture que je portais. Je m'inclinai bien bas, le front touchant le sol. Lorsque je relevai la tête, je trouvai le regard effronté du beau samouraï plus inquisiteur que s'il m'avait écarté les jambes et avait léché les lèvres de ma petite grotte.

Je baissai les yeux, l'imaginant en train de m'embrasser à cet endroit, de me sucer et de me tourmenter comme une abeille vorace.

Ces plaisirs interdits ne m'apporteraient jamais le bonheur. Je priai pour qu'il en finisse au plus vite, craignant cependant que ses doigts fussent aussi froids que la lune au point du jour.

Mon désir fut attisé par l'espoir. L'espoir que je puisse supporter ce qui allait se passer, et celui que Reed me prendrait dans ses bras et me laisserait poser la tête sur son épaule.

Je mis de côté mon désir d'être avec un autre homme, caché au plus profond de mon cœur – le cœur d'une geisha. Et même s'il était fragile, il ferait toujours partie de moi. Pour l'heure, je n'avais pas d'autre solution que de poursuivre cette comédie destinée à duper le baron et à satisfaire ses désirs.

Je versai le saké dans sa coupe et la lui tendis en m'inclinant, ignorant le creux dans mon estomac. Je devais servir à boire au baron et boire avec lui, mais une geisha ne mangeait jamais avec un client.

Ensuite, je lui servis de la soupe de caille dans un petit bol laqué, ainsi que du poisson cru sur des assiettes garnies de radis râpé, de gingembre frais, avec du riz blanc dans une petite boîte laquée de couleur dorée.

Une goutte de transpiration coula le long de mon dos nu et me fit frissonner. Il ne faisait aucun doute que mon corps serait le plat de consistance.

Tandis que je le regardais manger une bouchée après l'autre, ses paroles lascives continuèrent

de me troubler. Qu'avait-il voulu dire par « planter sa dague en moi » ? Était-ce une menace de me déflorer le soir même ? Ou bien était-ce ma vie qui était en danger ?

Ou les deux ?

L'atmosphère de la petite pièce était étouffante et toutes les fenêtres étaient closes, cependant je sentis un froid glacial envahir la pièce. Je remplis de nouveau sa coupe de saké et la lui tendis, puis je le regardai avec circonspection lorsqu'il prit la tasse de mes mains, non sans m'avoir auparavant caressé les doigts.

A quel jeu jouait-il ?

De très bonne humeur et aussi salace que possible, le baron me sourit. Il était apparemment ravi de la nudité de mon corps et très excité par ma présence, en particulier par les pointes érigées de mes seins, qui étaient bien visibles à travers le kimono en gaze de soie.

– Caresse-toi les seins, ordonna-t-il en buvant le vin de riz chaud et en se léchant les lèvres, avant d'ajouter : Pince-toi les mamelons.

Je fis ce qu'il me demandait, caressant ma chair rosée et tirant sur mes pointes brunes. Je me forçai à ne rien ressentir, et je ne sentis aucun plaisir me parcourir le ventre, mais je vis que mes gestes semblaient lui plaire.

– Tu réchauffes tes seins entre tes mains avec tellement de tendresse... Et savoir que tu caresseras mon sexe avec tant de douceur me réjouit.

– Vous vous flattez, baron Tonda-sama. J'écarterai les jambes pour vous et je vous laisserai insérer vos doigts dans ma petite grotte et toucher mes zones les plus sensibles, mais jamais je ne vous donnerai d'amour.

Le baron ne se laissa pas ébranler par mon audace, et, au contraire, il contre-attaqua avec de nouvelles menaces.

– Tu ne pourras résister aux va-et-vient de mon pénis en toi, dit-il. De nombreuses femmes se sont évanouies à la seule vue de mon sexe.

Je ne pus m'empêcher de sourire et de faire un commentaire ironique.

– Ce n'est pas la taille de la baguette qui importe, baron Tonda-sama, mais le fait qu'elle soit magique ou non.

La réaction du baron fut si rapide et inattendue que je ne pus réprimer un battement de cils de surprise lorsqu'il jeta sa coupe de saké à travers la pièce et qu'elle s'écrasa sur le paravent, se fracassant en mille morceaux. Je dus avoir recours à toutes mes années d'apprentissage pour garder mon sang-froid et ne pas crier lorsque le paravent vacilla d'avant en arrière. J'entendis un bruit venir de derrière le paravent, comme si quelqu'un avait réprimé un cri.

Je fermai les yeux et priai. L'accès de colère du baron avait fait tressaillir Mariko, bien que le baron crût qu'il s'agissait d'*Okâsan*.

Essayant de me ressaisir, je portai ma coupe de saké à mes lèvres, et même si elles tremblaient, je fis en sorte de ne pas montrer ma nervosité au baron. Je devais me conformer au code des geishas et le satisfaire sans laisser mes sentiments mettre en péril la fin de la soirée.

Je voulais en avoir fini avec lui. Et avec son sexe.

Me forçant à transformer ma surprise initiale en un sourire gracieux, je lui dis :

– Je constate que le baron a également un penchant à s’exprimer en jetant des objets. Nous avons donc quelque chose en commun.

– Tu m’amuses, ma jolie. Tu as tout le charme et l’intelligence que j’attends d’une geisha.

Le ton de sa voix était passé de relativement séducteur à très sensuel, et ce qu’il voulait de moi n’avait rien de mystérieux.

Certes j’étais une geisha, mais cela n’avait rien du conte de fées que j’avais imaginé. Je savais à présent qu’une geisha était une créature évoluant dans un monde de rêve pour le seul plaisir des hommes, alors que ce que j’aurais voulu, ce dont j’aurais eu besoin, c’était un homme pour moi seule, un homme à aimer.

Je voulais Reed-san.

– Merci, dis-je de ma petite voix de *maiko*, jouant mon rôle.

Cela sembla également satisfaire le baron. Il se pencha plus près de moi, faisant glisser ses doigts froids de haut en bas le long de ma nuque, là où elle était nue et non recouverte de maquillage blanc. Cela me fit frissonner.

– Avant que l’on poursuive cette soirée... de plaisirs, me murmura-t-il à l’oreille d’une voix chaude, dites-moi, dame de ces lieux enchanteurs, quel est votre nom ?

– Kimiko, chuchotai-je en m’inclinant.

Son regard s’éclaira.

– Danse pour moi, Kimiko.

Je levai les yeux vers lui, surprise.

– Sans musique ? répondis-je, essayant de me dérober.

Ma confiance en moi m’abandonnait peu à peu. Je sentis qu’il me tendait un piège, qu’il essayait de rompre mon harmonie pour briser ma résistance. Je comprenais sa tactique. Lorsque j’étais entrée dans la pièce dans mon kimono transparent, j’avais le dessus. A présent, il me dominait.

– La musique de l’oreiller est la seule musique dont nous ayons besoin, Kimiko-san, dit le baron avec désinvolture, sachant exactement ce qu’il faisait.

– Votre demande est tout à fait inhabituelle, baron Tonda-sama, dis-je en m’inclinant de nouveau. D’après ce que j’avais compris, la première nuit de la cérémonie de défloration est destinée à l’initiation de la maiko avec le blanc de trois œufs.

Mon regard tomba sur le couvre-lit. *Il n’y avait que deux œufs.* Je regardai autour de moi. *Où était le troisième ?*

– Deux œufs suffiront pour lubrifier les parois de ton vagin, dit le baron comme s’il avait lu dans mon regard, et il ajouta : mes doigts ont hâte de commencer l’exercice, mais mes yeux sont plus impatients encore de te regarder danser.

Quelle autre solution s’offrait à moi ?

Je remplis de nouveau sa coupe de saké, réfléchissant à toute allure. Le moindre faux mouvement aurait éveillé ses soupçons. Regardant du coin de l’œil, je vis la bosse proéminente

entre ses jambes. Les contours de son sexe en érection me mirent mal à l'aise, et je me demandai comment j'allais réussir à jouer cette comédie pendant une nuit, et à plus forte raison pendant sept nuits.

Je relevai le menton.

– Je danserai pour vous, baron Tonda-sama, dis-je en m'inclinant.

Il grommela, m'intimant de me dépêcher et de commencer à danser.

Essayant de reprendre le dessus, je l'ignorai et je pris mon temps. Je levai un genou avec soin, quelques centimètres au-dessus de l'autre, respectant scrupuleusement la forme parfaite. Je ressentis soudain le besoin impérieux de danser à la perfection, comme *Okâsan* me l'avait enseigné, car j'avais l'étrange impression qu'il était très important de le faire ainsi ce soir-là. Selon la tradition qui avait cours dans le monde des geishas, la danse était un moyen d'implorer les dieux de nous accorder que la chance soit de notre côté. J'allais danser ce soir-là comme si une divinité me l'avait demandé.

Je gardai l'équilibre, entendant dans ma tête le son du luth, à mesure que je sortais mon éventail des replis de mon obi. Je pris garde à ne pas faire tomber le petit poignard en argent qui était caché dans les plis de mon brocart de soie.

Ensuite, j'agitai mon éventail en silence, comme s'il s'agissait de la rosée tombée du pétale d'une fleur, dans la direction de la lampe à huile qui était près de moi. Mes mouvements firent décliner la flamme, et les lucioles peintes semblèrent prendre leur envol du paravent qui se trouvait derrière moi, oscillant comme de petites étoiles scintillant dans le ciel. C'était la seule chose qui n'était pas immobile dans cette chambre...

Jusqu'à ce que je pose les yeux sur le baron, buvant de grandes gorgées de la liqueur forte. Son honorable pénis était imposant. Je le vis palpiter sous la soie de son kimono. Les mille et une lumières créées par les lucioles qui étaient derrière moi donnèrent plus d'éclat à ma danse, tandis que je faisais des pirouettes sur la pointe d'un pied, que je claquais des mains, avant de faire une révérence au baron en tenant mon éventail dans différentes positions.

Mon éventail fermé représentait un tuyau.

Son sexe.

Mi-ouvert, c'était une lanterne.

Les lèvres écartées de mon vagin.

Ouvert, il s'agissait de la lune montante.

Le cœur de ma fleur, palpitante, prête à accueillir son sexe de jade.

Ma danse était axée sur mon corps plus que sur mes pieds. Chaque mouvement était une suggestion, une promesse, un refus, la montée d'un désir venu du plus profond de mes entrailles. Je me mis à danser de plus en plus vite, et je sentis la sueur couler le long de mon cou, des gouttes de sueur inonder mon visage, mes bras, mon dos, entre mes cuisses, comme si ma douce pêche avait été trempée par la pluie.

A mesure que je dansais, j'eus l'impression que quelque chose tirait avec force sur mon kimono, comme si Mme la Lune s'était posée sur ma longue manche, refusant de jeter sa lumière céleste sur

ma danse qu'elle n'aurait pas approuvée. Mais il était encore tôt et les derniers rayons du soleil s'infiltraient à travers la porte de papier.

Je continuai d'exécuter chaque pas avec la précision qu'on m'avait enseignée pendant mes années d'apprentissage. Ma danse était une manœuvre de séduction, chaque regard, chaque mouvement était chargé de sens. Ensuite, je sortis le foulard de soie de mon obi pour imiter un nuage essayant de voiler la lune.

– Danse plus vite ! demanda le baron.

Plus vite ? Je fronçai les sourcils en tapant des pieds de plus en plus vite sur le sol, relevant le défi qu'il m'avait lancé. Avant qu'il ait eu le temps de respirer, je fis une pirouette et je me déhanchai, tandis que mes longues manches volaient autour de moi en demi-cercles, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un tourbillon de lumière et d'ombre, d'ombre et de lumière.

Les fils d'argent brillaient à travers mon kimono transparent, lançant autour de moi des lueurs aussi intenses que des éclairs, venant frapper mes pieds nus et courant le long de mes jambes élancées. La petite touffe de poils noirs sur mon mont de Vénus semblait scintiller, comme si elle avait été couverte d'étoiles d'argent, dont les feux ondulaient jusque sur mes seins, piquant leurs pointes érigées de désir, et remontaient sur ma gorge, et sur mon visage aussi pâle que les pétales d'une fleur. Je lui lançai un regard furieux, les yeux brillant de mille flammes.

Des flammes vertes.

Mon cœur s'arrêta de battre. Je fus incapable de respirer. *Qu'avais-je fait ?*

J'achevai ma danse, me laissant tomber au sol, et je m'inclinai, le front posé sur le tatami. Portée par l'excitation, j'avais oublié mes yeux verts. Par le passé, j'avais toujours gardé la tête et les paupières baissées lorsque j'avais rencontré des étrangers. Un frisson d'effroi s'empara de moi. Pourquoi l'avais-je regardé directement, alors que la flamme dorée de la lampe à huile éclairait mon visage et mes yeux verts ? C'était un instant de défiance tout à fait stupide, et je le savais.

Je tressaillis. Le baron ne me faisait pas peur tant qu'il croyait que j'étais une geisha du nom de Kimiko. Mais j'avais peur qu'il découvre que j'étais la fille d'Edward Mallory... et peur de la mort qui m'attendrait alors.

– Il sait qui je suis, Mariko-san, murmurai-je derrière le paravent.

J'avais parlé d'une voix rauque, et mon corps était trempé de sueur.

– En es-tu certaine ?

– Oui, nos vies à toutes sont en danger.

– Je ne suis pas en danger. Tu pourras t'échapper pendant que le baron...

– Non, je ne te laisserai pas seule avec ce détraqué.

– Il le faut, Kathlene-san ! Je t'en prie, je veux faire ça pour toi.

Je me tenais dans la pénombre, derrière le paravent, loin de l'endroit où le baron était assis,

remplissant lui-même sa coupe de saké, un geste plutôt provocant de sa part, ce qui me fit me demander quelle autre tradition il avait l'intention de bafouer pour son seul plaisir.

Mariko resta à mon côté, se cramponnant à moi. La nuit approchant adoucit nos murmures précipités. Dans nos deux chevelures noires coiffées de chignons et de boucles sophistiqués scintillaient de petits éclairs d'argent envoyés par nos épingles identiques et qui venaient ponctuer nos paroles.

A la fin de ma danse, je m'étais inclinée en gardant le visage caché et j'avais demandé quelques minutes pour changer mon kimono trempé de sueur avant le commencement du rituel de défloration. Le baron avait avalé quelques bouchées de poisson cru, l'haleine chargée de l'odeur du gingembre, puis il avait roté à grand bruit, avant de grogmeler quelque chose qui signifiait qu'il me donnait son accord.

– Ne me fais pas attendre, Kimiko-san, avait-il marmonné avec des bouts de poisson coincés entre les dents, j'ai très envie de goûter à la naissance de tes désirs, lorsque j'introduirai mes doigts en toi. J'ai l'intention de caresser ton petit bouton jusqu'à ce que tu inondes mes doigts de ta sève.

Ses paroles, alliées à l'odeur oppressante de l'encens, m'avaient fait tousser tandis que j'essuyais la sueur qui coulait sur mon visage et dans mon cou, rongée par l'angoisse.

– Je ne sais pas pourquoi je t'ai laissée me convaincre de faire ça, Mariko-san.

– Moi, je le sais.

– Pourquoi ?

Mariko sourit, puis elle murmura à mon oreille :

– Parce que nous sommes sœurs geishas.

De chaudes larmes m'emplirent les yeux. J'avais été sur le point de demander à Mariko de ne pas mettre notre plan à exécution, et, à présent, j'étais incapable de prononcer le moindre mot, me séchant les yeux sur les manches de mon kimono. Au lieu de cela, je lui dis :

– Nous avons toujours été sœurs, Mariko-san, depuis le jour où je suis arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree.

Je serrai sa main dans la mienne.

– Oui, c'est vrai, dit Mariko.

Puis, avant que j'aie eu le temps de reprendre ma respiration, avant que j'aie pu réfléchir à ce qui allait se passer si le baron découvrait notre supercherie, Mariko sortit de derrière le paravent en courant.

Habillée d'un kimono très fin couleur chair, les cheveux coiffés avec les mêmes ornements que les miens, le visage recouvert d'un voile discret, je la regardai s'incliner devant le baron. Puis elle s'allongea sous la moustiquaire et écarta largement les jambes, prête à prendre sa place dans le rituel de défloration. Même si j'avais peur pour sa vie, rien ne semblait pouvoir la dissuader de perdre son innocence virginale.

Reed espérait, contre toute attente, pouvoir entrer furtivement dans la maison du Look-Back Tree sans être vu. Il avança le long des hauts murs, à petits pas prudents, puis il traversa la cour pavée. Plus il se rapprochait de la porte d'entrée, plus il se disait que c'était trop facile, trop calme, et que quelqu'un était là à attendre qu'il se montre.

Le dos tourné à la rue, occupé à essayer d'habituer ses yeux à l'obscurité qui auréolait l'allée conduisant au jardin, il n'eut aucun avertissement, en dehors d'un bruit de pas sur une brindille derrière lui. Il n'eut qu'une fraction de seconde pour se baisser et esquiver le coup d'épée qui passa si près de sa tête qu'il sentit un courant d'air lui frôler la nuque.

Les hommes du baron !

Ne se laissant pas décourager par la rapidité de son esquive, le samouraï s'attaqua à lui de nouveau. Reed se releva, saisit une poignée de cailloux et les jeta au visage de son attaquant. Puis il s'élança sur la droite, loin du mur, derrière la statue d'un dieu qu'il ne reconnut pas. Il jeta des cailloux dans une autre direction, et il entendit un autre coup d'épée résonner sur le sol non loin de lui, dérangeant un ensemble de cailloux assemblés avec soin de manière géométrique, et les envoyant voler dans les airs.

Le samouraï grogna et jura, mais il était impossible pour Reed de le distinguer clairement dans la profonde obscurité du jardin. Il entendait cependant les coups d'épée qui fusaient çà et là, détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Il se fiche pas mal de ce qu'il met en pièces, pensa Reed, mais je ne le laisserai pas me tuer, pas quand je suis si près de sauver Kathlene.

Reed arrêta son attaquant dans son élan, tourna sur lui-même et le frappa, le touchant en plein dans le menton. Puis il le tint contre l'arbre, et le frappa encore et encore. Son cœur cognait dans sa poitrine, sa respiration était lourde, et il avait les mains en sueur et en sang. Enfin, il lâcha prise, et le samouraï s'effondra sur le sol, inconscient.

Reed se baissa et se saisit de l'épée, longue et lourde, incurvée à l'extrémité. Une fois qu'il eut l'épée en main et qu'il eut remarqué à quel point elle était lourde et aiguisée, il comprit qu'il avait failli perdre la tête pour la seconde fois.

Avant d'avoir eu le temps de se retourner, il perçut un autre bruit, l'avertissant qu'il n'était pas seul dans le jardin. Il fit demi-tour, se mit en position, et brandit l'épée en direction de son assaillant inconnu.

Mais il discerna le garçon du *jinrikisha*, qui affichait un large sourire.

Où se trouve l'autre garde ? lui demanda Reed du regard, sachant que les hommes du baron voyageaient par deux. Le sourire qu'il vit sur le visage du jeune homme l'informa qu'il n'avait pas à s'inquiéter de lui.

Reed le remercia d'un hochement de tête, et fit signe au garçon de l'attendre, puis il s'approcha de la porte d'entrée de la maison de thé. La bâtisse de bois sombre semblait encore plus empreinte de mystère qu'avant. Il ouvrit la porte et, mettant de côté ses bonnes manières, il n'ôta pas ses chaussures dans l'entrée, et marcha directement sur le tatami, le regard à l'affût. *Où était Kathlene ?*

Elle n'était pas au rez-de-chaussée, il le savait, car chaque fois qu'il avait demandé à voir une geisha dans une maison de thé, on l'avait toujours fait monter à l'étage.

Il gravit donc les marches de l'escalier deux à deux, priant pour que le samouraï resté à l'extérieur ne se réveillât pas trop vite. Une fois presque arrivé en haut de l'escalier, une odeur à la fois boisée et épicée le submergea, une odeur d'encens. Soudain, il se rappela toutes les nuits pendant lesquelles il avait gravi des escaliers menant à de petites pièces pour regarder de petits visages ronds s'inclinant, le front posé sur le tatami. Il avait finalement été récompensé de ses efforts.

L'encens en train de brûler indiquait que quelqu'un payait pour le privilège d'être diverti par une geisha. Ou, s'il s'agissait du baron, pour s'adonner à son désir salace pour les vierges.

Reed atteignit le haut de l'escalier et se retrouva dans un long couloir sombre. Il avança lentement, à l'affût du moindre bruit, espérant qu'il la trouverait dans la première chambre, même s'il savait que c'était peu probable. Derrière les portes de papier closes, il entendit des rires dans certaines chambres, et de profonds soupirs dans d'autres. Quelque part dans la maison de thé, quelqu'un jouait de la flûte de bambou. Il repéra deux ou trois autres chambres, toutes à l'abri des regards, protégées par d'épaisses portes de papier de riz.

Reed hésita. *Un seul faux pas, et il risquait de perdre Kathlene pour toujours.*

Il distingua la silhouette d'une femme à travers une cloison de papier, mais, l'instant d'après, elle avait disparu. Derrière la cloison attenante, il aperçut les contours d'une jeune femme mince et élancée, ainsi que deux formes masculines. Chaque cloison offrait un spectacle d'ombres et de lumières, de formes dansantes, gorgées de vie.

Mais quelle porte menait à la chambre dans laquelle se trouvait Kathlene ?

Quelle porte allait-il ouvrir ?

Chapitre 16

Je n'avais jamais envisagé d'observer la défloration de ma sœur geisha, je savais pourtant que le sexe était très agréable, même en tant que voyeuse.

Mais, au lieu de regarder, j'écoutai.

Des gémissements sensuels surgissaient des lèvres pourpres de la jeune fille comme des soupirs voilés. Et les petits bruits humides qui émanaient de sa fontaine étaient tout aussi sensuels. Au-delà du plaisir, les doigts longs et doux du baron la touchaient, la caressaient, ni trop fort ni trop doucement. Leur rythme était parfait.

Je continuai d'écouter le baron poussant, agitant et tournant ses doigts gluants de blanc d'œuf dans le sexe de la petite *maiko*.

Je me tenais derrière le paravent, le cœur battant, essuyant la sueur qui perlait sur mon visage avec les manches de mon kimono transparent. Je sentis un frisson glacial passer entre mes omoplates.

Contrariée par ce qui se passait sur le futon, je me rappelai que c'était moi qui aurais dû avoir le dos cambré comme une chenille tandis que le baron aurait écarté les lèvres écarlates de mon sexe. Je l'imaginai fouillant la petite grotte de la *maiko*, remuant ses doigts en elle, de plus en plus profondément, provoquant chez la jeune fille des contorsions de tout le corps.

Et la septième nuit, une fois qu'il aurait fini d'effeuiller chaque strate du mur virtuel de sa virginité, il libérerait le papillon dans un monde nouveau. *Un monde rempli d'interminables vagues de plaisir et de profonds soupirs à mesure que le papillon serrerait ses ailes autour de son pénis et...*

Non ! Il avait déjà bien profité de Mariko, mais je ne laisserais pas le baron prendre Mariko. C'était au-dessus de mes forces.

J'arrachai le cordon qui entourait mon obi et l'enroulai autour de ma main, essayant d'empêcher mes nerfs usés de se briser et de me trahir tandis que je jurais tout bas. Mais je ne pouvais rien changer à ce qui arrivait ce soir ni le soir suivant. Car les dieux en avaient décidé ainsi.

Mais, la septième nuit, je ne laisserai pas ma sœur geisha être torturée par ce fou furieux, lui écartant les cuisses, poussant son sexe en elle, et tremblant et remuant comme une anguille. Je ne voulais pas le voir progresser en elle et se glisser le long des lèvres de son vagin, avant de l'aspirer comme une sangsue.

La véhémence de mes pensées éveilla les braises de ma colère, et je commençai à avoir des sueurs froides. Je ne pouvais supporter l'incertitude de ne plus voir ce qui se passait. J'enlevai le morceau de papier qui se trouvait dans le trou – aucun paravent n'était dénué de trou dans ce pays, ainsi chacun pouvait épier et observer à sa guise – et j'approchai mon œil de l'autre côté, presque certaine que si le baron regardait dans ma direction, il verrait le reflet de mes yeux verts et qu'il découvrirait la supercherie.

J'avais les yeux grands ouverts.

Le visage de Mariko était luisant de sueur, ses yeux étaient humides. Elle portait tout le fardeau de la soumission. Mais un tel plaisir était insoutenable.

Le baron se rapprocha d'elle, le sexe nu, immense et au comble de l'excitation. Son visage était exalté et rouge, et à la place des yeux se trouvaient deux sphères dans lesquelles brûlaient les flammes de l'enfer. Il respirait comme un satyre en furie.

Je vis un bâton d'encens qui brûlait sur le point d'être consumé. Comme s'il avait entendu mes pensées, le baron en alluma un autre et le posa près du futon, à côté de la moustiquaire. En quelques secondes, l'extrémité rougeoyante du bâton commença à brûler, emplissant la petite chambre d'un parfum de bois fruité et d'épices. Je laissai échapper un profond soupir. Le fait qu'il ait allumé un nouveau bâton d'encens ne pouvait signifier qu'une chose.

Il n'avait pas encore terminé.

Je vis un œuf posé sur le couvre-lit qui semblait d'un jaune cireux dans la pénombre. L'œuf cru était niché entre les plis du couvre-lit pourpre, comme si la soie du futon rouge en réchauffait le jaune, me faisant penser au vagin d'une femme serrant la fermeté du sexe d'un homme.

Je tendis la main vers mon propre vagin dénudé et je sentis des gouttes humides me mouiller les doigts. Était-ce de la sueur ? Ou de l'excitation ? Je m'étais juré que je ne laisserais pas mes émotions être prises au piège d'une tempête de nuages et de pluie, ni cette nuit ni aucune autre nuit avec le baron. Je ne me perdrais pas dans un torrent de plaisirs sexuels, mes pieds serrant sa taille, puis posés sur ses épaules.

Je m'essuyai les doigts sur mon kimono d'un geste énergique. J'étais bouleversée, et ma peur de céder à latention me troublait. Et, pis encore, j'avais les nerfs à vif, car la situation semblait s'aggraver.

Je regardai de nouveau, et je vis le baron se baisser pour prendre l'œuf. J'entendis alors Mariko pousser un petit gémissement.

– Je vois que ma petite *maiko* est impatiente d'avoir encore plus de plaisir, dit-il. J'en suis très heureux, mes doigts brûlent encore de sentir ton clitoris frémir sous mes caresses.

Il cassa l'œuf dans sa main.

Penchant la tête en arrière, il engloutit le jaune d'œuf cru, et prit le temps de se lécher les lèvres. Sa langue les lécha jusqu'à la dernière goutte, comme s'il s'agissait du nectar de la déesse du soleil.

Un autre gémissement émana de Mariko, allongée sur le futon.

Était-ce un gémissement de plaisir ou de peur ? Ou les deux ?

Je vis Mariko essayer tant bien que mal de se relever du futon, mais il écarta un peu plus ses jambes. Je vis que le plaisir la rendait faible et vulnérable. Son corps la trahissait comme si elle n'avait pu échapper à la morsure du serpent Habu, dont le poison lui courait dans les veines. Déguisé sous forme de plaisir, le venin la paralysait peu à peu. Je craignais que le plaisir ultime vienne du sexe du diable en personne – le démon qui vivait à Meifumado, le royaume des ténèbres.

A cet instant, la mince volute de fumée d'encens entraîna dans son sillage l'odeur du plaisir de la jeune fille derrière le paravent. J'eus envie de crier, de mettre mon amie en garde, mais je ne pouvais pas. Tout ce que je pus faire fut de mettre ma main devant la bouche pour m'empêcher de crier en entendant le baron lui dire :

– L'exubérance de tes soupirs me susurre que la dame de ces lieux enchanteurs ne veut pas attendre la septième nuit pour goûter aux plaisirs de mon merle d'or picorant sa pêche. Et moi non plus, l'entendis-je grogner.

Quoi ? Avait-il l'intention de plonger son pénis en elle ce soir ?

Je devais l'en empêcher. Je me mis à trembler de façon incontrôlable, incapable de respirer. Je faillis me trahir, prenant conscience qu'il aurait été aussi dangereux que stupide de me mettre à jour. Marcher à tâtons dans l'obscurité derrière le paravent n'était pas simple. Je risquais à tout instant de me cogner dans le paravent et de le faire tomber, ce qui aurait mis Mariko en grand danger.

– Excusez-moi, s'il vous plaît, l'entendis-je murmurer d'une voix étouffée par la peur. Je vous en supplie...

– Tu me suppies ? l'interrompit le baron semblant considérer que le moment était mal choisi.

Je supposai qu'il avait été surpris d'entendre une voix si timide émaner de la silhouette allongée sur le futon, sous la moustiquaire.

– Je n'ai plus qu'à m'essuyer les doigts avant d'écarter tes délicieuses cuisses. Ne t'inquiète pas, Kimiko-san, cela ne sera pas long. Mon sexe est très enflé et impatient de percer la porte de ta virginité.

La jeune fille allongée sur le futon, le visage couvert par le voile de couleur pâle, resta silencieuse. Lorsqu'elle se mit à parler, sa voix trembla :

– S'il vous plaît, la tradition veut que vous attendiez...

– Attendre ? Pourquoi attendre ? Je suis le baron Tonda-sama, et je fais ce qui me plaît, hurla-t-il avec violence, comme si le pouvoir de Raiden, le dangereux dieu du Tonnerre, qui descendait des cieux pour prendre les femmes de force, avait fait rage à travers lui.

– Non ! Je vous en prie ! implora Mariko.

Il s'agenouilla et se mit à califourchon sur elle. Je serrai les poings, folle de rage. Je devais l'arrêter. Mais comment ? Les mains sur le tatami, il fit un mouvement de reins, soit pour l'exciter, soit pour l'effrayer, ou les deux. Puis il écarta ses jambes d'un geste, et elle céda à moitié, et résista à moitié. Comme par devoir, comme par peur.

– Ne bouge pas ! hurla-t-il d'une voix tonitruante. Et arrête de te tortiller. Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ne me laisses-tu pas voir ton visage ?

J'entendis Mariko pousser de petits cris plaintifs, renifler, faire tout ce qu'elle pouvait pour que son courage ne l'abandonne pas. Je ne savais pas pendant combien de temps j'allais pouvoir garder le silence, sachant que Mariko était immobilisée, à bout de souffle. Tout cela parce qu'elle avait voulu m'aider, moi, sa sœur geisha.

Qu'allais-je pouvoir faire ?

C'était son érection qu'il me fallait combattre.

Je devais l'atteindre là où il était vulnérable.

Je sortis de derrière le paravent, la tête haute.

– C'est mon visage que vous voulez voir, baron Tonda-sama, dis-je en balançant mes hanches, le

corps légèrement de côté, avançant comme si je soulevais quelque chose de la pointe des pieds en m'approchant de lui. C'était ce qu'on appelait *la marche flottante*.

Je repris :

– C'est le cœur de ma fleur que vous voulez déchirer pour laisser votre rosée se déposer sur ses pétales ouverts.

– Quel tour les dieux me jouent-ils ? vociféra-t-il.

– Ce n'est pas un tour, baron Tonda-sama. Je ne vous laisserai pas prendre ma sœur geisha de force.

Le baron m'observa, remarqua que j'étais presque nue, les seins pointant sous mon kimono transparent.

– Tu m'intéresses, Kimiko-san. Tu es comme la boîte magique que j'avais étant enfant, avec ses petits tiroirs secrets et ses minuscules clés qui se glissaient dans des serrures cachées. Et j'ai bien l'intention de glisser ma clé dans le trou de chacune de tes serrures.

Je retins mes lèvres de trembler. Jamais je ne l'aurais laissé me faire peur.

– Laissez Mariko-san partir ; sinon je m'assurerai que vous ne puissiez plus jamais prendre aucune femme.

– Comment... toi, une petite *maiko*, tu oses me menacer, moi, un samouraï ?

Il rejeta la tête en arrière et se mit à rire, mais je remarquai qu'il s'était levé du tatami, et qu'il avait mis la main sur sa longue épée. Je retins mon souffle, m'attendant à ce qu'il dégaine son arme. Au lieu de cela, il sortit un éventail de sa ceinture, il l'ouvrit d'un coup sec du poignet, et il s'éventa le torse et la gorge, comme s'il se moquait de moi.

– Ne sois pas stupide, jeune fille. Ne sais-tu pas que c'est moi qui contrôle ton destin ?

Que voulait-il dire par là ?

Ses paroles me glacèrent, mais je ne m'emparai pas du poignard en argent qui était dissimulé dans mon obi, priant pour que mon courage ne me fasse pas défaut.

– Vous avez enfreint la tradition ce soir, baron Tonda-sama, dis-je en essayant de trouver quelque chose susceptible de semer la confusion dans son esprit. Vous devez attendre jusqu'à la septième nuit, repris-je, pour enfoncer votre pénis en moi.

Je ne devais pas m'arrêter de parler...

– Je ne peux pas attendre sept nuits, ma jolie. Le prince a ordonné mon retour au château de Kawayami. Mais je lui ai déjà transmis la nouvelle qu'il attendait depuis si longtemps.

– La nouvelle ? De quoi parlez-vous ?

– J'ai informé mon *daimyo* que son fils avait été vengé et que la jeune fille blonde était morte, dit-il en refermant son éventail d'un coup sec. Il ne me reste donc plus qu'à accomplir cet exploit.

Il le savait. Il savait qui j'étais.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, baron Tonda-sama, dis-je innocemment.

– Arrête de jouer la comédie, Kimiko-san. Tu ne peux pas me cacher ton vrai visage, quel que soit le nom que tu utilises, insista-t-il. Tu n'échapperas pas à la colère du prince cette fois.

Je glissai la main à l'intérieur de mon obi, et je saisis le poignard.

– Je vous avais mis en garde, baron Tonda-sama. Maintenant, vous ne me laissez pas le choix.

Je sortis le poignard puis, d'un geste rapide, je m'agenouillai et le pointai dangereusement près de son pénis.

Le baron poussa un cri, et empoigna mon bras gauche et le serra si fort que je fus forcée de lâcher le poignard. Je ne prêtai pas attention à la douleur vive que je ressentais dans le bras lorsqu'il me releva d'un geste brusque, me tira, trébuchant derrière lui, avant de me pousser contre le paravent. Je criai et le paravent fut ébranlé, oscillant d'avant en arrière. Je chancelai, et tombai sur le tatami.

J'entendis Mariko crier, et je sentis le baron m'attraper par les épaules, et me clouer au sol sous le poids de son corps. Comme si j'avais été assaillie par deux hommes, ses mains s'affairant partout sur mon corps, me touchant les seins, pressant mes mamelons sans ménagements. Mais je n'eus aucun plaisir, uniquement de la douleur. Il tira sur mon kimono, empoigna mon mont de Vénus, essayant d'insérer un doigt en moi. Je lui mordis la main à pleines dents.

– Tu vas payer pour ça ! hurla-t-il en dégageant sa main. Je vais te montrer comment un samouraï prend une femme !

– Jamais je ne me soumettrai à vous, baron Tondasama...

– Kimiko-san, regarde ! me cria Mariko.

L'encens envahissait la pièce avec ses minces volutes de fumée, attirant mon regard de l'autre côté de la pièce. Et ce fut alors que je vis une ombre – sans doute une silhouette – se mouvoir derrière la porte de papier, comme une brusque apparition de la nuit en plein jour.

Qui se trouvait dans le couloir ? Je jetai un nouveau coup d'œil en direction de la porte, priant pour que ce fût *Okâsan*, cependant je me rendis compte avec douleur qu'elle ne pouvait rien faire pour m'aider. Le baron avait payé pour ma virginité, et j'avais l'obligation d'accepter le joug de son pénis comme une concubine bien élevée.

J'entendis la soie se déchirer à mesure que l'homme qui était à califourchon sur moi arrachait mon kimono transparent, le réduisait en pièces, et tirait sur mon obi, essayant de le dénouer et, ce faisant, m'égratignant les bras. Il était trop occupé pour remarquer les marques rouges sur ma peau. Je levai la main, essayant d'attraper la moustiquaire et de la faire tomber sur nous, mais le poids de son corps m'écrasait profondément sur le futon.

Je devais lui échapper. Il avait l'intention de me violer, de me dévorer, *et ensuite il me tuerait*. Il succombait à un désir sexuel irrépressible, à une obsession de me posséder aussi dense que la fumée d'encens qui envahissait la pièce.

– Avant d'écarter ta touffe d'herbe printanière et de l'arroser avec mon sexe, menaçait-il, je veux voir...

Avant que j'aie eu le temps de reprendre mon souffle, avant que j'aie eu le temps de lever la main pour l'arrêter, le baron arracha ma perruque et la lança à travers la pièce.

– ... tes cheveux ! conclut-il.

– Non ! criai-je tandis qu'une peur bleue s'emparait de moi à mesure que mes longs cheveux

blonds tombaient sur mes épaules, couvrant mes seins et ma nudité.

Mais plus rien ne pouvait cacher mon secret.

– J’avais raison ! dit-il, les mots sortant de sa bouche comme du venin. Tu es bien la blonde geisha !

Mes yeux s’emplirent de larmes, brouillant et déformant tout ce qui se trouvait autour de moi, puis j’entendis le bruit d’une éraflure, d’une déchirure dans la porte de papier, comme si quelqu’un avait percé un trou dans le papier d’un coup net. Je vis un homme, un homme grand, entrer violemment en passant à travers la porte de papier de riz.

Reed.

Il pointa une longue épée de samouraï en direction du baron.

Où avait-il trouvé ça ?

– Lâche-la, méprisable avorton !

Il avait hurlé en anglais, mais le baron ne comprit que trop bien ce qu’il voulait dire. Il dégaina sa longue épée.

– Sortez d’ici ! brailla le baron en dirigeant son épée vers le *gaijin*. Mêlez-vous de vos affaires.

– Détrompez-vous. Cette jeune fille est mon affaire.

Je me mis à respirer plus vite, le cœur battant à tout rompre, et ma vision s’obscurcit quand le baron m’attrapa par les cheveux et me força à me relever. Il m’agrippa fermement en me tordant le bras. Les deux hommes continuèrent de hurler en anglais.

– J’ai payé une grosse somme d’argent pour elle, barbare, hurla le baron, et tu ne peux m’empêcher de prendre ce qui m’appartient. Et pendant que tu regarderas, je lui trancherai la gorge.

– Pas avant que j’aie enfoncé cette épée à travers ta gorge.

Je vis avec horreur Reed bondir sur le baron, qui me poussa brusquement à l’écart. Avant que j’aie eu le temps de voir ce qui se passait – le son de leurs épées s’entrechoquant résonna à mes oreilles –, la lourde moustiquaire en coton s’enchevêtra dans le bâton d’encens qui brûlait et prit feu.

Je levai les yeux et je vis les cordons en flammes qui tenaient la moustiquaire se rompre. Je poussai un cri lorsque la moustiquaire s’effondra sur le tatami, non loin de Mariko, qui avait du mal à croire ce qui se passait autour d’elle. La petite *maiko* se leva d’un bond, effrayée.

– Kimiko-san !

– Aide-moi à éteindre le feu, Mariko-san.

Je saisis le futon et, avec l’aide de Mariko, j’essayai d’éteindre les flammes, mais le feu commençait à se propager. Cela arriva si vite qu’une traînée de feu avec des petites taches d’encens violettes, bleues et marron s’ensuivit aussitôt. Nous fîmes un bond en arrière lorsque le feu jeta des étincelles mêlées aux petits morceaux de coton vert brûlé de la moustiquaire. Je levai les yeux. Les poutres de bois de la maison de thé s’incurvaient au-dessus de nos têtes, comme si elles s’étiraient pour éviter les flammes rougeoyantes qui essayaient de les atteindre, telles les langues d’un démon.

Des femmes se ruaient en hurlant, bloquant le couloir et l'escalier – certaines priant les dieux, d'autres pleurant, jurant ou nous appelant. Une confusion qui me semblait durer une éternité s'empara des habitants de la maison de thé tandis que nous essayions toujours d'éteindre la moustiquaire en feu. J'eus l'impression que le tumulte était aussi important que s'il s'était agi d'un pâté de maisons au toit de chaume ou d'un ensemble de bâtiments de bois qui brûlait.

Soudain, j'entendis un violent craquement de bois. Mais nous n'étions plus en danger, le feu s'était éteint. Hors d'haleine, essuyant la sueur sur mon visage, je cherchai le *gaijin* du regard. Une lumière jaune éclaira faiblement les visages de Reed et du baron, et je vis leurs ombres se battre en duel à travers la porte de papier coulissante devenue grise qui menait à la véranda.

De l'angle où je me trouvais, je vis les deux hommes se battre l'un contre l'autre, le bleu de l'acier miroitant à chaque coup d'épée. Leurs corps furent peu à peu entourés d'un brouillard blanc silencieux. J'appelai le *gaijin*, mais, à ma grande consternation, Reed et le baron continuèrent de se battre.

– Vous vous défendez bien pour un barbare, vociféra le baron.

– Un barbare qui a une âme, alors que vous l'avez perdue il y a bien longtemps, monsieur le samouraï, dit Reed.

– Ce n'est pas mon âme qui prendra votre fiancée et lui écartera les jambes, et violera...

– Jamais vous ne vivrez assez longtemps pour cela, baron. Priez vos dieux, parce que je vais vous envoyer directement en enfer, fit Reed en faisant tourner son épée vers le samouraï en colère.

– Nous verrons bien qui ira en enfer le premier !

Le baron Tonda se contorsionna pour échapper au coup d'épée du *gaijin*, et il frappa Reed à l'épaule, déchirant l' manche de sa veste, et non sa chair. Je me mis à crier en voyant le baron l'attaquer de nouveau. Cette fois, Reed esquiva le coup en baissant la tête, et il brandit son épée dans sa direction.

Le samouraï tomba accroupi, et je discernai une forme sombre qui ne semblait qu'à moitié humaine contre la porte de papier couverte de fumée. Les épaules voûtées, les deux mains agrippées à sa longue épée, les jambes écartées, il y avait quelque chose de féodal dans son allure.

Les réflexes de Reed étaient rapides, bien plus que ce à quoi le baron s'était attendu. Je retins mon souffle, priant pour que Reed s'en sorte sain et sauf à mesure qu'il s'approchait du baron, son épée à la main. Soudain, je vis le samouraï reculer dans la porte en papier coulissante, puis il sembla voler à travers le papier de riz avec l'agilité et la ruse d'un renard, et il atterrit sous la véranda.

Il disparut de mon champ de vision, masqué par l'obscurité qui régnait à présent sur la plateforme de bois. Une fraction de seconde plus tard, je vis Reed sauter à travers la porte déchirée et partir à sa poursuite. Une peur plus grande encore s'empara de moi tandis que la fumée grisâtre devenait plus épaisse autour de moi, et que je respirais l'odeur âcre de l'encens mêlée à l'odeur de la bataille. Seulement un des deux hommes survivrait. Mais lequel ? Reed était un excellent combattant, mais face à un samouraï tel que le baron Tonda-sama, il n'aurait pas l'avantage...

Que pouvais-je faire ? J'aurais voulu me précipiter entre eux, les supplier et promettre au baron tout ce qu'il voudrait pour l'empêcher de prendre Reed au dépourvu avec son épée meurtrière et de le décapiter d'un seul coup. Je tendis le cou vers l'ouverture déchirée pour essayer de voir ce qui se passait avec le sentiment soudain et trèsintense que ma vie était sur le point de basculer pour toujours. Les deux hommes étaient bien sous la véranda, se lançant des coups d'épée, refusant de céder, s'insultant l'un l'autre en hurlant.

Je devais l'aider. Je ne pouvais pas le laisser mourir.

– Kimiko-san !

De l'autre côté de la pièce, faiblement éclairées par la lueur vacillante du bâton d'encens incandescent, je vis *Okâsan* et l'autre geisha se tenant très raides dans l'encadrement de la porte déchirée, s'efforçant de voir ce qui se passait. Les deux femmes sanglotaient, gémissaient, et criaient nos noms :

– Mariko-san, Kimiko-san, où êtes-vous ?

– Nous sommes par ici, répondis-je.

Soudain, au même instant, quelqu'un renversa la lampe, et de l'huile gicla sur le futon, qui s'enflamma aussitôt. A bout, j'empoignai la petite *maiko* et l'éloignai de la couette en feu. Une expression de terreur sur le visage, Mariko me poussa sur le tatami et déchira mon obi dénouée.

– Kimiko-san, ton obi ! Regarde !

De petits bouts de soie et le galon doré s'enflammèrent, en se gondolant comme des fleurs de lotus séchées. Une odeur âcre me monta au nez et, pendant quelques secondes, je fus incapable de bouger. Soudain, en un éclair de lucidité et de peur aussi, je me débarrassai de ce qu'il me restait de mon kimono, qui était roussi plus que brûlé. Un frisson d'effroi parcourut mon corps nu comme si j'avais été terrassée par l'ombre d'un fantôme. J'avais peur de regarder mes mains, m'attendant à ce qu'elles soient brûlées. Mais les dieux étaient encore avec moi, car elles étaient simplement noircies par la suie.

Le cri aigu d'une femme me ramena à la scène qui se déroulait autour de moi. *Qui était-ce ?* Je n'en savais rien, et j'étais déjà trop ébranlée par ma propre peur pour prêter attention à ce qui se passait. Derrière moi, je sentis non pas un souffle d'air chaud, comme je m'y attendais, mais une main glacée par la peur qui se posa sur la peau nue et non maquillée de ma nuque et ne me lâcha plus.

J'étais nue, mon kimono transparent avait brûlé, et mon obi avait été arrachée. Je portai ma main couverte de suie noire à ma bouche, teintant mes lèvres d'une fine poussière grise. Je devais me couvrir, mais avec quoi ? Tout était brûlé ou recouvert d'une fine couche de poussière grise.

– Kimiko-san !

C'était la voix d'une femme qui m'appelait.

Je regardai de l'autre côté de la pièce, là où les geishas empêchaient le feu de reprendre à l'aide de vieux kimonos, de marmites d'eau ou de tout ce qu'elles avaient sous la main. *Okâsan* tenait un kimono mauve. Il m'était impossible de m'approcher d'elle sans marcher sur le tatami incandescent et me brûler la plante des pieds.

– Lancez-le-moi, criai-je.

La boule de soie vola dans les airs, et ses longues manches se déployèrent comme les ailes d'un phénix. J'enfilai le kimono en prenant garde à ne pas le laisser tomber. Je voulais appeler Reed qui se battait toujours dehors, sur la plate-forme, mais je n'osai détourner son attention. Pour le moment, en sauvant ma propre vie, j'avais accompli tout ce qui était en mon pouvoir.

Nouant le kimono bien serré autour de moi, je m'élançai à travers la porte de papier déchirée et me précipitai sous la véranda, craignant peu pour ma propre sécurité. J'étais plus inquiète pour le *gaijin* et déterminée à m'interposer entre les deux hommes, car jamais je n'aurais laissé le baron le tuer.

Je cherchai quelque chose que j'aurais pu lancer – un pot de fer ou une lampe à huile – mais je ne trouvai rien. Je trébuchai dans mon long kimono qui traînait sous mes pieds nus, puis je retins mon souffle en voyant les deux hommes tout au bord de la plate-forme. Ils s'affrontaient avec espoir et avec peur, les épées claquant l'une contre l'autre ; leur respiration était lourde et leurs vêtements étaient trempés de sueur et couverts de suie. Il était difficile de dire qui allait avoir le dessus, car ils étaient tous deux d'excellents combattants. Si le baron était le vainqueur, il me tuerait instantanément, mais alors cela n'aurait plus beaucoup d'importance. Je serais déjà morte.

J'avançai en vacillant à travers la fumée, un pas après l'autre, quand le baron me vit. Il afficha un horrible sourire et leva son épée.

Reed me vit, lui aussi, et il se retourna vers moi.

– Va-t'en, Kathlene, sauve-toi !

Je me rappellerai pendant longtemps ce qui s'ensuivit, lorsque le baron abattit son épée. Grâce au souffle des dieux

– j'aurais juré qu'ils avaient murmuré à son oreille –, Reed se retourna juste à temps pour éviter le fil de son épée. Il bondit en arrière au moment où l'épée fendit la véranda de bois, puis il lui assena un coup qui fit mouche. Sans se laisser décourager par son coup manqué, le baron retrouva sa dextérité et sa souplesse et il esquiva l'attaque.

– Ta méthode de combat au corps à corps à l'occidentale n'a aucune chance de battre un samouraï expérimenté tel que moi, se vanta le baron.

– Ne t'ai-je pas parlé du vieux samouraï shinsengumi que j'ai rencontré à Yokohama ? fit Reed en accompagnant ses paroles d'un complexe jeu de jambes. Il m'a appris le travail préparatoire, le lancer, les techniques de combat...

Je fus parcourue d'une lueur d'espoir lorsque Reed leva son épée avec les deux mains et fendit l'air en visant latête du baron. Il manqua sa cible et son épée se planta dans la balustrade de bois.

A cet instant, le baron avait l'avantage. Il bondit avec une extraordinaire souplesse, leva son épée en s'écriant :

– Maintenant, tu vas mourir !

Le baron s'élança avec la légèreté d'un vent d'est et il atterrit sur le torse de Reed, le poussant au sol. Je repris ma respiration en voyant Reed s'effondrer sous la véranda, et roulant au sol, aussi vite qu'il pouvait, avant que le baron ne l'atteigne avec son épée. Il resta quelques instants allongé sur le sol, reprenant son souffle, puis il se releva d'un coup en brandissant son épée à deux mains.

– Compte les secondes, baron, il ne t'en reste plus beaucoup.

Reed lui assena quelques coups, essayant de le faire tomber.

Mais le baron continua d'avancer, visiblement peu perturbé.

Je laissai échapper un petit cri qui sembla venir de ma gorge, mais en réalité il émanait des profondeurs de mon âme.

C'était un combat à mort.

Je devais absolument faire quelque chose pour arrêter cette folie et agir pour empêcher qu'ils ne se tuent et que nous ne soyons tous voués à la destruction. Je voulus me précipiter vers le baron, afin de le prendre au dépourvu, mais ce que je vis m'en dissuada.

Reed venait de neutraliser l'agression du baron en l'attaquant avec une énergie redoublée. Hurlant comme un dieu antique, le *gaijin* abattit son épée sur son adversaire. Il manqua son épaule, et le frappa à la cuisse avec un bruit assourdissant, mettant sa chair à vif.

Le baron vacilla et regarda le sang qui coulait le long de sa cuisse. Puis, comme s'il avait cru que le fait de dégainer une épée plus courte lui donnerait l'avantage, il tira son arme de son fourreau et la dirigea vers Reed.

– Jamais je n'abandonnerai face à toi, barbare ! dit-il, en sang. Comme la fleur de cerisier, je mourrai avec gloire, sans jamais avoir connu la défaite.

– Tu mourras, baron, mais pas avec gloire ! hurla Reed. La disgrâce sera ton linceul.

Etourdi par le saké, perdant peu à peu conscience à cause du sang perdu, le baron resta immobile, tandis que les mots du *gaijin* l'atteignaient davantage que sa blessure ouverte.

Il traversa alors la véranda en titubant, vers Reed, comme s'il accomplissait un antique rituel macabre. Je ne voulais pas voir ça, mais je ne pus détourner le regard en voyant le baron tomber à la renverse. Il heurta la balustrade de bois si violemment qu'elle céda sous son poids et qu'il tomba de la plate-forme, tout en bas, sur les berges de la rivière Kamo, en contrebas de la maison de thé.

Je me précipitai vers la balustrade et regardai en bas. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, et je pus voir le baron allongé sur le côté, sur la large berge pavée. Il avait le crâne écrasé, et sa courte épée avait transpercé son estomac lors de sa chute. Ses doigts serraient sa longue épée de samouraï, dont l'extrémité s'était cassée.

Comme si la magie de son maléfice avait été rompue.

Je resserrai mon kimono autour de moi, même si le courant d'air froid qui m'avait donné des frissons un peu plus tôt avait cessé de souffler. Et même si l'air était redevenu chaud et humide, des nuages se profilaient à l'horizon, ils se mêlaient à la fumée noire de l'incendie et se déployaient comme les pétales d'une fleur noire. J'elevai les yeux, m'efforçant de me détourner de l'horreur de la scène.

– C'est terminé, Kathlene, dit Reed.

Je n'avais pas pris conscience qu'il était près de moi, les bras autour de mes épaules. Je pris sa main et la serrai très fort. Elle était chaude et couverte de sang.

– Mais tu saignes ! dis-je, retrouvant l'usage de la parole, même si ce n'était guère plus qu'un murmure.

Il se força à sourire.

– Ce n'est rien, la seule chose qui m'importe, c'est que tu ailles bien, dit-il en me caressant la joue. Reste ici, je n'en ai pas fini avec le baron.

– Reed-san, tu ne penses pas qu'il est toujours en vie ?

– Non, mais si c'était le cas, je ne laisserais pas quelqu'un mourir à petit feu, même pas un animal tel quel lui.

Comme je savais qu'il avait raison, et ne sachant quoi ajouter, je le laissai partir. Sans penser à sa propre sécurité, Reed descendit le long de la corde qui était pendue d'un côté de la maison de thé, une corde qui avait été utilisée par plus d'un amant après une nuit passée avec une geisha. Et, à présent, elle était empruntée par un *gaijin* qui venait de vaincre un samouraï et de sauver la vie d'une geisha.

Mon plus grand regret était que je n'avais pu empêcher le baron de toucher et de caresser ma sœur geisha, et que Mariko ait dû endurer cette humiliation.

Malgré tout, la petite *maiko* aurait fait n'importe quoi pour me protéger, moi, mais aussi les secrets du monde des geishas. Pourquoi ne m'en étais-je pas rendu compte avant ? Mariko était l'incarnation même de la geisha. Elle était une artiste qui était devenue son art, parfaite en tout point selon les règles édictées par la tradition, et ne laissant pas sa personnalité s'interposer entre elle et son art.

Une telle révélation me troubla d'une manière à laquelle je n'étais pas préparée.

Je regardai le corps du baron, allongé dans une horrible position près de la rivière, puis je détournai les yeux, mais pas avant d'avoir vu Reed regarder dans ma direction et m'indiquer d'un geste qu'il était bien mort.

Je ressentis une sensation de soulagement intense et que je ne parvins pas à m'expliquer. C'était comme si je ne laissais pas mon cerveau analyser ce qu'il venait de se passer, tant il était débordé par un puissant sentiment de culpabilité pour avoir causé la mort d'un homme.

Mais une autre pensée vint réchauffer mon âme. Même si le rituel de défloration avait été accompli avec moins de grâce et d'art que le voulait la tradition, je ressentis une grande satisfaction en me disant que le baron Tonda ne déflorerait plus jamais une seule vierge en utilisant la coutume de façon si perverse et impie pour satisfaire son propre plaisir sexuel.

J'inclinai la tête et priai les dieux pour qu'ils se montrent cléments à propos des récents événements intervenus à la maison de thé du Look-Back Tree. Je sentis une larme couler sur ma joue, purifiant mon âme.

– Le feu est éteint, entendis-je Mariko dire derrière moi.

Ses paroles balayèrent mes peurs, comme si un vent d'espoir s'était levé. La fumée à l'odeur nauséabonde qui sortait de la maison de thé se déversait sur les berges de la rivière. Elle se mêlait aux odeurs nocturnes de friture et au parfum de jasmin qui émanait des femmes à la recherche de plaisir dans les maisons de thé de Ponto-chô, et cela me donna le vertige.

Je me retournai et serrai Mariko dans mes bras.

– Es-tu blessée, Mariko-san ? lui demandai-je.

Elle secoua la tête.

– Non, mais je tremble comme une feuille d’érable agitée par le vent.

Elle marqua un temps d’arrêt, puis reprit :

– Est-ce que le baron Tonda... ?

Elle avait parlé d’une voix tremblante, incapable de terminer sa phrase.

– Oui, Mariko-san, il est mort. Reed-san l’a blessé à la jambe, mais il a basculé de l’autre côté de la balustrade et il s’est empalé sur son épée en tombant.

– Une parfaite fin pour un homme aussi diabolique que lui, dit-elle sans montrer la moindre émotion, comme à son habitude.

Cependant, je la sentais en proie à une révulsion sous-jacente pour l’homme qui avait violé son intimité de manière aussi lubrique. Je fus à mon tour envahie par la colère et le dégoût pour cet homme, et je ne pus le garder pour moi.

– Je regrette de ne pas avoir eu l’occasion de lui donner un coup de genou entre les jambes, et...

Ding, ding !

– L’alarme incendie ! s’écria Mariko en attrapant mon bras. Les veilleurs de nuit seront là d’un instant à l’autre avec leur échelle et leurs pompes à eau.

– Ils vont voir le baron étendu sur la berge de la rivière, et... Reed-san ! criai-je, prise de panique.

Je regardai en contrebas, et vis le *gaijin* sur la berge, tirant le corps inerte du baron pour l’éloigner du bord de la rivière, inconscient du danger qui le menaçait. Rongée par l’inquiétude pour l’homme que j’aimais, je fus incapable de me concentrer sur les paroles de mon amie.

– Ils vont penser que Cantrell-san a tué le baron, dit Mariko. Nous devons aller le prévenir.

Lorsque je regardai de nouveau sur l’esplanade où se trouvait le baron, mes peurs s’amplifièrent. Reed-san était en grand danger, bien plus que si le baron était encore en vie. Et il était à mille lieues de se douter que celle pour qui il avait traversé l’océan allait être la cause de sa mort.

Je devais réfléchir. Le plus vite possible. Comment pourrais-je le sauver ?

Si je n’avais pas été aussi bouleversée, j’aurais réussi à me concentrer sur ce qui se passait autour de moi, et j’aurais compris que l’acte final de ce drame étrange était encore à venir.

Chapitre 17

Pendant huit cents ans, la maison de thé du Look-Back Tree avait vécu dans un monde de contes de fées tissé de soie et de fils d'or. Un monde jetant mille feux, comme les épingles à cheveux d'argent, parfumé de pétales de rose et de jasmin, où les papillons agitaient les ailes de leur kimono, et où les abeilles suçaient le nectar de leur douce fleur de prunier. Et où un saule fragile ondoyait au gré du vent.

Par cette chaude nuit d'août, mon conte de fées se délitait, et une réalité bien plus sinistre se profilait à l'horizon. J'avais une conscience de la peur plus aiguisée que jamais. Je m'assis près de Reed sur un coussin de soie couvert de suie, et l'air ambiant était trop étouffant pour qu'il cherche à me séduire avec la promesse de nos corps enflammés l'un contre l'autre. Ce n'était pas le moment de penser à Reed me caressant les seins, à ses cuisses fermes pressées contre mon ventre plat et à l'humidité naissante entre mes cuisses.

Même si de tels désirs m'avaient tourmentée pendant longtemps, à cet instant, la seule chose à laquelle je pensais était de sauver la vie de l'homme qui était près de moi. Mais en vérité c'était en lui sauvant la vie que j'allais le perdre.

Était-ce là le destin que les dieux m'avaient réservé ? Était-ce pour cela que tu me l'avis envoyé, papa ? Pour que je le perde, lui aussi ?

Stupidités. Stupidités et égoïstes.

Je m'assis sur mes talons, m'éventant avec mon éventail, sans me préoccuper de savoir si je le tenais selon la manière prescrite, le pouce caché vers l'intérieur. *A quoi bon ?* Je ne pouvais plus adhérer à la coutume japonaise de dire ce que j'avais sur le cœur à travers l'art des allusions et des suggestions. Je devais faire comprendre à Reed que sa vie était en danger. Il fallait qu'il quitte la maison de thé du Look-Back Tree le soir même et qu'il rentre en Amérique. Sans moi.

Bien sûr, je l'aimais, mais maintenant que le danger lié au prince était derrière moi, je pouvais réaliser mon rêve d'enfant et prendre ma place en tant que geisha dans la maison de thé du Look-Back Tree. J'allais pouvoir participer au festival des danses de la rivière Kamo, distraire des hommes importants du gouvernement lors de banquets, devenir célèbre dans le monde des geishas, porter les plus beaux kimonos, et rendre tous les hommes amoureux de moi. En tant que geisha à part entière, je serais indépendante, et je répandrais mon charme au sein du monde des saules et des fleurs.

C'était ce que j'avais toujours voulu, non ?

Egalement en train de s'éventer, quoique, avec plus de discrétion, *Okâsan* était assise sur ses talons, face à moi. Au fil des années, comme toutes les geishas, elle avait acquis un puissant charisme qui semblait impressionner Reed, même s'il ne se montrait pas très coopératif avec nous.

Il n'écoutait pas ce que nous disions, et n'essayait même pas de comprendre les émotions intenses qui m'agitaient et qui étaient visibles sur mon visage pâle, incapable que j'étais de dissimuler le danger passé ou ma peine présente.

J'acceptai la responsabilité de l'incident avec le baron et de l'attention des autorités qui avait été malencontreusement attirée sur la maison de thé. J'avais répondu aux nombreuses questions

posées, et je m'étais engagée à assumer les frais occasionnés par l'incendie, même si le prix considérable payé par le baron devait les couvrir pour l'essentiel.

J'avais conscience de mes obligations vis-à-vis d'*Okâsan* pour l'aider à passer cette période difficile. *Comment aurais-je pu quitter la maison de geishas, comme Reed me le demandait ?* Si je l'épousais – mais je me rappelai aussitôt que, même s'il s'était conduit en parfait gentleman, jamais il n'avait suggéré le mariage comme l'auraient fait certains, même en n'ayant aucune intention de remplir leurs obligations, jamais je n'avais entendu ce mot entre ses lèvres –, je devrais cesser d'être une geisha, et cette pensée troublait ma jeune âme. Sans doute plus que je voulais bien le reconnaître. Qu'allais-je faire ? J'avais attendu pendant si longtemps pour entrer dans le monde des saules et des fleurs que je n'étais pas prête à renoncer au conte de fées.

Je poussai un long soupir. Je devais faire comprendre à Reed-san que je faisais partie de cette maison de thé, tout autant que n'importe quelle autre geisha. Mais comme je refusais de partir avec lui, Reed se montra plus insistant.

– Même si le baron est mort, Kathlene, le prince enverra quelqu'un d'autre pour te chercher...

Je fermai les yeux. Pourquoi ne voulait-il pas comprendre que c'était lui qui était en danger ?

– Non, Reed-san, le baron a informé le prince qu'il l'avait vengé et que j'étais morte, dis-je en marquant une pause. S'il te plaît, écoute-moi, c'est ta vie qui est en danger. Les hommes du baron savent qui tu es, et ils savent aussi que tu t'es battu avec le baron. Ils vont transmettre cette information au prince.

– Je n'ai pas peur du prince, Kathlene. Je veux que tu viennes avec moi en Amérique et que tu abandonnes ce monde où tu dois te vendre pour divertir des hommes.

Tous les *gaijins* étaient-ils aussi bornés ? Ne lui avais-je pas dit qu'une geisha était une artiste et non une courtisane ? Et que vendre la virginité d'une *maiko* était une tradition honorable ? J'avais oublié que j'étais, moi aussi, une *gaijin*, et que je m'étais, moi aussi, rebellée contre ces coutumes autrefois. Mais c'était avant d'avoir terminé mon apprentissage de geisha. Quels que soient les mots que j'employais, j'avais l'impression que Reed était aussi incontrôlable que les vents nocturnes qui soufflaient de libres pensées sur la maison de thé.

A bout d'arguments, je lui dis :

– Tu ne comprends pas, Reed-san, nos coutumes sont différentes des tiennes. Mon monde est différent du tien.

– Alors tu n'as qu'à changer de monde.

Je secouai la tête.

– C'est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que... parce que je suis une geisha.

– Et si tu n'étais pas une geisha, viendrais-tu avec moi ?

Qu'essayait-il de me dire ? Voulait-il m'épouser ? Et si c'était le cas, pourquoi ne me le demandait-il pas ? Et que répondrais-je, s'il le faisait ?

– Je dois te demander de respecter la voie que j'ai choisie, dis-je en m'inclinant.

– Mais tu ne serais pas dans une maison de geishas, si le prince n'avait pas menacé ta vie ! dit Reed en tendant le bras vers moi pour essayer de me toucher.

Je ne fis aucun effort pour me rapprocher de lui.

– J'ai toujours voulu être une geisha, Reed-san, déclarai-je avec fermeté, et, d'une manière ou d'une autre, j'aurais trouvé le moyen de suivre mon rêve et d'entrer dans le monde des saules et des fleurs.

– Mais pas celui de suivre ton cœur ? demanda Reed, ne comprenant pas mon obsession de devenir une geisha. Je sais que tu m'aimes.

Oui, Reed-san, je t'aime, mais je ne peux pas renoncer à mon rêve, pas après avoir travaillé si dur pour devenir une geisha.

Espérant détourner son attention du sujet qui torturait mon âme, je lui dis :

– Les représentants du *daimyo* seront là d'un instant à l'autre, et ils vont avoir du mal à croire Simouyé-san lorsqu'elle leur expliquera que le baron est tombé de la véranda en essayant de sauver la vie d'une geisha et qu'il s'est tué en chutant accidentellement sur son épée.

C'était un mensonge, un mensonge stupide raconté aux autorités par *Okâsan* pour permettre au baron de sauver son honneur. Simouyé s'était montrée surprise, et non choquée et horrifiée comme je l'aurais pensé, lorsqu'elle avait appris que le baron Tonda était mort. Et elle avait rapidement trouvé les mots pour apaiser les soupçons du veilleur de nuit.

– Jamais je n'ai entendu une histoire aussi ridicule, Kathlene, et je n'aurais jamais cru non plus que tu prennes part à un tel mensonge, fit Reed.

A peine eut-il terminé sa phrase qu'il grimaça en se touchant le bras qui avait été bandé par Ai. Il n'avait pas bronché lorsque la vieille femme avait appliqué des plantes sur sa blessure avant de la cautériser. Il attendait ma réponse.

– Comme je te l'ai déjà dit, Reed-san, tu ne comprends pas nos coutumes.

Je me relevai en tenant mon kimono de la main gauche, à la manière des geishas, en prenant soin de faire chaque geste à la perfection. Je devais montrer à Reed que je possédais toutes les qualités d'une geisha.

Je regardai la véranda, à l'extérieur. Elle était sombre, silencieuse et menaçante. Les autres maisons de thé situées le long de la rivière émettaient une lueur douce à travers les portes en papier éclairées. J'espérais qu'il pleuve, ou quoi que ce soit qui aurait pu soulager la tension que je ressentais, que nous ressentions tous. Des gouttes d'humidité descendaient par les trous que le feu avait creusés dans le plafond et le long des cloisons coulissantes qui menaient de pièce en pièce, s'invitant, espionnant notre conversation.

Les autres geishas de la maison de thé roulaient les tatamis qui avaient brûlé et prévoyaient d'en apporter de nouveaux dans la matinée. Elles allaient et venaient, essayant de voir et d'entendre ce qui se passait dans les quartiers privés d'*Okâsan*. Ce n'était un secret pour personne. Simouyé avait convaincu le *gaijin* de se cacher du veilleur de nuit dans le placard exigu où d'autres hommes en danger s'étaient cachés du temps des loyalistes.

Une fois que la brigade municipale du feu s'était assurée que le feu était complètement éteint, nous avons fait sortir le *gaijin* de sa cachette et nous l'avons emmené à l'étage pour soigner sa

blessure, nous lui avons donné à manger, ainsi qu'une veste de soie propre, pour qu'il puisse la porter par-dessus ses vêtements. Puis nous avons fait de notre mieux pour le convaincre qu'il devait quitter la maison de thé pour sauver sa vie.

Pourquoi ne voulait-il rien entendre ?

– Je vous en prie, Cantrell-san, Kimiko-san a raison, dit Simouyé. Vous devez partir immédiatement. Dès que le prince apprendra que le baron Tonda-sama est mort et que vous êtes responsable, il enverra ses hommes à votre poursuite, dit-elle avant de marquer une pause. Et ils vous tueront.

Mais Reed ne semblait pas inquiet.

– Ils ne peuvent pas être partout. Je prendrai le train pour Tokyo ce soir, et de là je me rendrai à Yokohama.

Je me montrai plus curieuse que je ne l'aurais voulu en lui demandant :

– Et que feras-tu une fois là-bas ?

– Il y a un vieux samouraï shinsengumi que je connais là-bas, il m'aidera à monter à bord d'un navire pour regagner l'Amérique.

S'il avait eu l'intention de me donner envie de partir avec lui, il avait échoué. Je ne savais toujours pas quelles étaient ses intentions à mon égard. Je devais rester et prendre ma place dans le monde des geishas à la maison de thé du Look-Back Tree, et pratiquer mon art.

Simouyé frappa dans ses mains, ce qui signifiait la fin de notre conversation.

– Il se fait tard, Cantrell-san. Avant que le veilleur ne fasse sa ronde de nouveau, il faut que vous partiez.

Il était parti.

Je vis le *jinrikisha* disparaître dans les rues étroites bordées de maisons anonymes et de portes closes. Le seul autre mouvement venait du balancement des lanternes agitées par le vent espiègle, qui éclairaient le chemin.

Je me rongai les sangs en pensant aux précieuses minutes que j'avais gâchées à me disputer avec Reed avant son départ. J'avais pris la décision de rester à la maison de thé du Look-Back Tree. Pourtant, me demandai-je, s'il avait prononcé les mots que j'attendais, aurais-je changé d'avis ? Serais-je partie avec lui ? Mais il ne l'avait pas fait, j'allais donc garder mes rêves pour moi et devenir une geisha.

– *Okâsan* dit que je peux retourner mon col et porter le col blanc de la geisha, dis-je à Mariko qui était assise près de moi.

– Est-ce ce que tu veux, Kimiko-san ?

– Oui, Mariko-san, c'est ce que je veux.

Pourquoi mes paroles sonnèrent-elles si creux ? Parce que le *gaijin* était parti et avait emporté mon cœur avec lui ? Il était tabou pour une geisha de tomber amoureuse.

– Les geishas sont d’augustes esprits libres, Kimiko-san, et pourtant nous sommes des oiseaux en cage, dit Mariko d’une voix enjouée, et c’est ce charme qui nous rend si désirables aux yeux des hommes.

– Non, Mariko-san, les geishas sont des créatures indépendantes qui vivent leur vie comme elles le souhaitent.

Entendre ma sœur geisha prononcer des paroles aussi frivoles m’avait surprise. Après quelques secondes de réflexion, j’ajoutai :

– Tant qu’elles ne tombent pas amoureuses.

Nous regagnâmes la porte d’entrée, en avançant en direction du jardin. L’air qui soufflait au-dessus de la maison de thé s’était rafraîchi et j’entendis les feuilles du saule qui se trouvait dans la cour bruissier doucement, mouvement annonciateur de la pluie.

– Une geisha doit se couvrir les yeux avec un voile lorsqu’elle voit un homme qui fait battre son cœur, dit Mariko avec désinvolture. Elle ne peut ni regarder, ni entendre, ni parler d’amour.

– Mais tu éprouves des sentiments pour Hisa-don, dis-je, en m’arrêtant près de l’arbre qu’on appelait le Look-Back Tree. N’est-ce pas de l’amour ?

– Je ne peux aimer aucun homme, Kimiko-san, je serai bientôt une geisha. On m’a enseigné à ne montrer aucune émotion, ni joie, ni peine, ni amour, mais à marcher avec grâce sur le chemin qui m’est destiné. Je dois attendre qu’*Okâsan* me choisisse un bienfaiteur.

Que de calme et de paroles dévouées ! C’était comme si ma sœur geisha récitait une prière qu’elle avait répétée si souvent qu’elle ne prêtait plus aucune attention au sens de ces mots.

Alors, je pris conscience de quelque chose que j’avais toujours su au fond de mon cœur, mais que j’avais toujours refusé d’admettre : Mariko n’avait jamais pensé à échapper à son devoir de défloration. Une telle idée ne lui avait même jamais traversé l’esprit. Chaque fois qu’elle parlerait d’amour, ses lèvres seraient silencieuses, et elle fermerait la porte de son cœur. Son innocence resterait à jamais intacte, tout comme son cœur, dont les profondeurs n’avaient jamais été troublées.

Je savais que moi, je ne pourrais pas faire cela. Mon cœur réclamait quelque chose de plus.

L’amour.

Mais c’était trop tard. Reed était parti.

– Ton cœur est aussi courageux qu’un homme, Kimiko-san, fit alors Mariko, et aussi fidèle qu’une geisha, mais cela ne suffit pas.

Je la regardai avec intensité.

– Que veux-tu dire, ma sœur geisha ?

– Tu as connu l’amertume et le plaisir, Kimiko-san, qui composent la véritable saveur de la vie de geisha. Mais je crois que, pour être vraiment heureuse, tu dois suivre ton cœur.

Je vis sa lèvre inférieure trembler comme celle d’un enfant, et je la vis la mordre pour l’en empêcher. L’effet fut encore plus dramatique, parce que sa lèvre était maquillée de rouge vif. Pourtant, cela ne dissimula pas la goutte de sang qui perla sur la lèvre de la petite *maiko*.

– Ta lèvre saigne, Mariko-san, dis-je en lui tendant un tissu en papier que je sortis de la manche

de mon kimono.

– Non, Kimiko-san, répondit Mariko en essayant de sourire, c'est juste un rouge-gorge qui a essayé de voler une cerise entre mes lèvres.

Je la regardai, le cœur rempli d'émotion. Ses paroles m'avaient profondément bouleversée. Sa sincérité si pure, offerte avec tant de générosité, m'apparut tout à coup avec éclat. Cette vérité profonde quant à Mariko me fit tressaillir et en même temps me fit chaud à l'intérieur, au plus profond de mon âme.

Tu m'as montré le chemin que je devais suivre, ma sœur geisha, et pourtant tu sais que je dois le suivre seule, sans toi.

Je n'avais jamais imaginé que le moment clé de ma vie se produirait alors que je me tenais face au Look-Back Tree, tandis que ses longues branches me rappelaient le mouvement de la main d'une geisha disant au revoir à son amant. Je me retournai et regardai le *jinrikisha* emmener l'homme que j'aimais loin de moi, tandis que les dieux du temps me faisaient vivre cet instant éprouvant au ralenti, me révélant ainsi une vérité importante.

J'aurais pu rester à la maison du Look-Back Tree et devenir la geisha attirée d'un homme important, mais jamais je ne l'aurais aimé. Le cœur d'une geisha ne se donne qu'une fois, et j'avais déjà donné le mien.

Je l'avais donné à Reed-san.

Je sentis une main se poser sur mon bras.

– Qu'attends-tu, Kimiko-san ? demanda Mariko. Dépêche-toi, si tu ne veux pas le perdre.

– Je ne peux pas le perdre. Ça n'arrivera pas.

– Alors cours après lui, ma sœur geisha !

Je me mis à courir, envoyant valser mes socques, les laissant sur le sol mouillé, mes pieds nus frappant celui-ci durement, je courais encore et encore. J'étais essoufflée, mon cœur battait la chamade, mais mon âme était libre. J'entendis quelqu'un pleurer, et même si je pensai aussitôt à Mariko, je compris soudain que c'étaient mes propres larmes que j'entendais.

Une grosse goutte d'eau tombée d'un prunier atterrit sur le bout de mon nez, me rappelant qu'il pleuvait la nuit de mon arrivée à la maison de thé du Look-Back Tree. A présent, il était temps pour moi de partir et de suivre mon cœur.

– Arrête ! Arrête-toi ! criai-je à Hisa, qui tirait le *jinrikisha*.

Il ralentit, se retourna et s'arrêta en hochant la tête, semblant approuver ma décision. Le temps que j'arrive au bout de la rue étroite, j'étais étourdie et presque à bout de souffle.

– Que se passe-t-il ? entendis-je Reed crier à l'intérieur du pousse-pousse.

Je courus jusqu'au *jinrikisha* recouvert de sa cape, et je m'écriai :

– Je ne te laisserai pas partir sans moi, Reed-san.

J'étais pieds nus, essoufflée, la sueur coulait sur mon front, et les manches de mon long kimono étaient agitées par le vent, comme de petites voiles dans la nuit.

Reed ouvrit le rideau d'un coup sec en affichant un large sourire.

– Es-tu sûre de vouloir venir avec moi, Kathlene ?

– Oui, j’en suis sûre. Je... je veux être avec toi.

Reed sourit.

– J’espérais que tu changerais d’avis. Et au cas où...

Il se pencha vers le fond du *jinrikisha* et en sortit ma petite valise. Je mis la main devant mes lèvres, surprise. C’était la même valise que j’avais apportée à la maison de thé du Look-Back Tree trois ans plus tôt.

– Où as-tu trouvé ça ? lui demandai-je.

– Ta mama-san l’avait préparée pour toi. Il y a ton passeport, quelques vêtements... Tout ce dont tu as besoin est là-dedans.

– Et si je n’avais pas changé d’avis ? demandai-je avec malice.

– Le garçon du *jinrikisha* t’aurait rapporté ta valise, dit-il en se penchant vers moi en murmurant : Mais je n’aurais pas parié là-dessus, pas après la façon dont je t’ai fait l’amour aux bains publics.

– Barbare !

– M’aimerais-tu si j’étais différent ?

Je me mis à rire.

– Non ! Et Simouyé-san savait que je ne resterais pas à la maison de thé. Elle savait que nous étions faits l’un pour l’autre.

– Oui, elle le savait. Mais moi, je n’avais pas compris jusqu’à ce soir à quel point devenir une geisha était important pour toi, Kathlene. Je ne pouvais pas te demander de renoncer à tout cela pour moi, mais maintenant je te le demande. Veux-tu m’épouser, Kathlene ?

Je levai les manches flottantes de mon kimono et les ouvris en grand comme les ailes d’un papillon.

– Oh, oui ! Reed-san.

– Monte, Kathlene, pour que je puisse te prendre dans mes bras. Et puis il commence à pleuvoir, et même si j’apprécie beaucoup de voir les pointes de tes seins magnifiques s’ériger à travers la soie mouillée de ton kimono, je préférerais te tenir contre moi et...

– Reed-san ! Ne révèle pas tes pensées à tous les habitants de Ponto-chô !

– Tu as raison, dit-il d’une voix rauque qui me fit frissonner comme si j’avais été nue sur le carrelage frais des bains publics. Je préférerais te montrer à quel point je t’aime.

– Tu ne me ferais pas l’amour dans le *jinrikisha*, par hasard ?

– Tu peux toujours tenter ta chance !

Je souris.

– Je crois que je vais prendre le risque.

L’air était frais, et je sentis la pluie chaude sur mon visage tandis que Reed m’aidait à monter dans le *jinrikisha*. Puis nous plongeâmes dans une nuit qui semblait trop parfaite pour être réelle,

un monde qui n'était plus le monde des geishas dans lequel j'avais été projetée trois ans plus tôt. Un monde nouveau nous attendait.

Me tenant tout contre lui dans le *jinrikisha*, Reed dit :

– Je t'aime, Kathlene, je t'aimerai toujours.

– Moi aussi, je t'aime, Reed-san.

Je frémis au contact de son corps, sentant ses bras forts autour de moi, et son torse musclé contre mes seins, ce qui me rendit brûlante de désir. Je gémissais doucement.

Il murmura à mon oreille :

– Tu seras toujours ma blonde geisha, mon papillon.

– Même un papillon a besoin d'un endroit calme où se reposer le soir, dis-je en posant la tête sur son épaule. Et j'ai trouvé le mien.